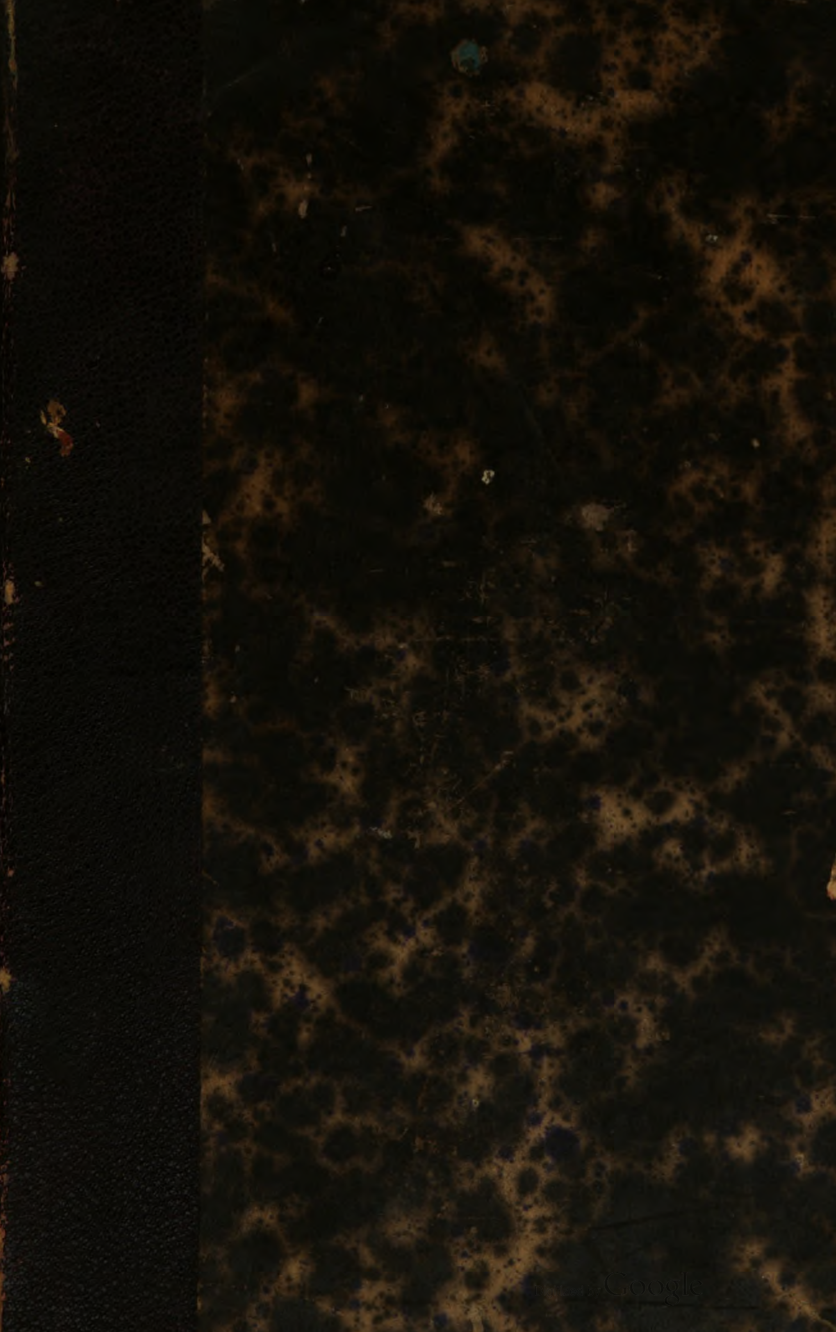




SOUVENIRS

D'UN

VIEUX CRITIQUE

X

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

A. DE PONTMARTIN

Format grand in-18.

Causeries Littéraires	1	vol.
Nouvelles Causeries Littéraires	1	—
Dernières Causeries Littéraires	1	—
Causeries du Samedi	1	—
Nouvelles Causeries du Samedi	1	—
Dernières Causeries du Samedi	1	—
Contes d'un Planteur de choux	1	—
Contes et Nouvelles	1	—
Les Corbeaux du Gévaudan	1	—
Entre Chien et Loup	1	—
Le Filleul de Beaumarchais	1	—
La Fin du Procès	1	—
Le Fond de la Coupe	1	—
Les Jeudis de Madame Charbonneau	1	—
Lettres d'un Intercepté	1	—
La Mandarine	1	—
Mes Mémoires	2	—
Mémoires d'un Notaire	1	—
Or et Clinquant	1	—
Pourquoi je reste a la campagne	1	—
Le Radeau de la Méduse	1	—
Les Semaines Littéraires	1	—
Nouvelles Semaines Littéraires	1	—
Dernières Semaines Littéraires	1	—
Nouveaux Samedis	20	—
Souvenirs d'un Vieux Critique	9	—
Souvenirs d'un Vieux Mélomane	1	—

PARIS — IMP. P. MOUILLOT, 13, QUAI VOLTAIRE. — 89584

SOUVENIRS

D'UN

VIEUX CRITIQUE

PAR

A. DE PONTMARTIN

DIXIÈME SÉRIE



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

—

1889

SOUVENIRS

D'UN

VIEUX CRITIQUE

MARIE-THÉRÈSE IMPÉRATRICE[1]

Que c'est bon, un bon livre, et comme, malgré la débâcle présente, il serait facile de ne pas désespérer de la littérature! Pour cela, que faudrait-il? Peu de chose. Il faudrait que les journaux qui se disent conservateurs, et que nos amis lisent de confiance, finissent par comprendre tout ce qu'il y a d'illogique à flageller la Révolution, à fustiger la République, à invoquer la monarchie comme le salut de la France, et à favoriser de toutes sortes de réclames, de concessions et d'hommages des turpitudes littéraires qui ne sont possibles que sous un gouvernement d'anarchie morale et de honte, et qui seraient incompatibles avec la royauté traditionnelle. Il faudrait que les beaux esprits qui *blaguent* Floquet, Goblet, Freycinet, Vergoin, Méline, voire le *brav' général* et

1. Par le duc de Broglie.

son aide de camp Paulus, prissent le parti de ne pas donner plus de pages à *Germinal*, au *Journal* des Goncourt, à l'état-major de Médan, que de syllabes aux œuvres du duc de Broglie, de M. Camille Rousset, de M. Albert Sorel, et de bien d'autres que je me résigne à ne pas nommer, pour être plus sûr de n'en pas omettre. Il serait alors convenu que nous avons, comme de tout temps, une bonne littérature et une littérature exécrable, que celle-ci, comme les femmes tarées, ne demande qu'à faire parler d'elle, que peu lui importent l'indignation et le mépris, pourvu qu'elle y trouve les bénéfices du bruit, du scandale, de la vente à cent éditions, et que la meilleure pénitence à lui infliger serait de la passer sous silence.

Lorsqu'un homme illustre, tel que le duc de Broglie, est arrivé à la plénitude de son talent, au versant d'une maturité féconde qui n'est pas encore la vieillesse, il y aurait quelque chose de désobligeant et, sous ma plume, de ridicule, à lui dire qu'il est en progrès et qu'il vient de se surpasser. Mais, en vérité, je ne connais rien de plus *empoignant* que ces beaux chapitres où nous apparaissent tour à tour la majestueuse figure de Marie-Thérèse, la sèche et railleuse silhouette de Frédéric II, le légendaire sourire de Voltaire, l'ombre de la duchesse de Châteauroux, l'insolente beauté de madame de Pompadour, et le charmant visage de Louis XV, partagé entre les séductions de la gloire et les rappels du vice, rapproché de l'Église par la peur de la mort, ramené au plaisir par l'attrait du péché, bien coupable déjà, mais

encore susceptible de ces bons mouvements qui peuvent faire illusion sur un fond de libertinage, d'ardeur sensuelle et d'impitoyable égoïsme.

Et quel cortège ! Remarquez d'abord deux noms qui expliqueraient peut-être deux influences contradictoires, continuées dans la famille de Broglie en un temps plus voisin du nôtre : le maréchal, antique modèle de bravoure chevaleresque et de fidélité royaliste, et d'Argenson, précurseur du *libéralisme* moderne, philosophe, utopiste, enclin à méditer des programmes de régénération sociale, qui lui semblent propres à consolider la monarchie; l'aventureux maréchal de Belle-Isle ; Maurice de Saxe, le héros, le triomphateur, à qui il n'a manqué qu'un plus exact équilibre de ses facultés puissantes pour occuper un rang encore plus haut parmi les portraits du siècle; Richelieu, le mauvais génie de Louis XV, couvrant d'un vernis d'exquise élégance la corruption la plus raffinée, actif collaborateur des Encyclopédistes dans leur travail de dissolution morale; guettant, chez Louis XV, le réveil des mauvaises passions pour les envenimer et les rendre incurables; Méphistophélès chaussant son pied fourchu de souliers à talon rouge, idole des philosophes qu'enchante son scepticisme, et des alcôves où la faiblesse féminine se laisse griser par les parfums capiteux de sa trop savante galanterie, tout ensemble flatteur et flatté, flatteur du roi, dont il connaît le fort et surtout le faible, et qu'il fait descendre, sur une pente fleurie, de Châteauroux à Pompadour et de Pompadour à

Vaubernier; flatté par ses contemporains et ses contemporaines, qui lui savent gré de personnifier avec éclat tout ce qui, dans ce diable de siècle, dans ce siècle du Diable, caressait les imaginations, chatouillait les sens, émancipait les esprits, encourageait la connivence de l'incrédulité et du vice, et permettait aux âmes de se croire à la fois dégagées de tout devoir, déchues de toute espérance et affranchies de toute crainte; Voltaire, enfin, Voltaire, déjà nommé, qui, en ce moment transitoire, fier de l'amitié de d'Argenson, de Richelieu et de Frédéric, faisant griffe de velours, encensait Louis XV bien plus que Boileau n'avait loué Louis XIV, et ne paraissait pas encore se douter que ce ne serait pas l'encensé, mais l'encensoir, qui donnerait son nom à son siècle.

Ce qu'on ne se lasse pas d'admirer dans ces deux volumes éclairés de documents authentiques, c'est la souplesse de la plume ou du pinceau, la variété du ton, l'alliance de l'artiste consommé avec l'historien accompli. Le merveilleux récit de la bataille de Fontenoy, avec ses péripéties si émouvantes et la distribution de gloire qui revient à chacun, est désormais classique dans la meilleure acception du mot, et a pris place auprès de la bataille de Rocroi, de Monseigneur le duc d'Aumale. Ici, une radieuse aurore; là, un beau soleil couchant. Singulier contraste! Louis XIV enfant ne pouvait assister à la journée de Rocroy; Louis XV, homme fait, prit une part très honorable, presque glorieuse, à la bataille de Fontenoy; et pourtant, dans les lointains de l'Histoire, il

nous semble que la royauté française est plus présente, plus vivante dans la première de ces deux batailles que dans la seconde. C'est que le crépuscule du soir n'a pas les mêmes nuances que le crépuscule du matin. C'est que le printemps ignore les mélancolies de l'automne. La nuit qui s'en va a un charme inconnu de la nuit qui vient. Ainsi que le dit excellemment l'illustre historien : « Oui, un beau jour, mais le dernier de l'ancienne France ! Elle était là tout entière, encore pleine de vie et resplendissante de tous les joyaux de sa couronne... » A coup sûr, la jeunesse groupée autour de Maurice de Saxe, de Louis XV et du jeune Dauphin, est aussi intrépide, aussi impétueuse, plus brillante peut-être que les gentilshommes associés à la victoire du grand Condé. Mais, en y regardant de près, on devine de légères différences. En 1643, la noblesse de notre vieille France, à peine échappée aux guerres civiles, à la guerre étrangère, aux échafauds du terrible cardinal, ne s'est pas encore ressentie ou aperçue des effets d'une politique niveleuse, qui va peu à peu la réduire à l'état d'objet de luxe, sans emploi déterminé dans l'outillage du gouvernement. Sa bravoure repose sur un fond plus solide, et, si l'on se souvenait que, en latin, le même mot exprime vertu et valeur, on se dirait que Gassion, Sirot et les autres lieutenants de Condé ont moins perdu leur latin que les compagnons d'armes de Richelieu et de Maurice de Saxe. Un grain de futilité — j'allais presque dire de fanfaronnade — se mêle à ces prodiges d'humeur guer-

rière, et, s'il était permis de comparer deux ordres d'idées bien différents, j'ajouterais que l'héroïsme des combattants de Rocroi est à celui des vainqueurs de Fontenoy ce que le génie de Corneille est à l'esprit de Voltaire. Cette futilité, qui, le 11 mai 1745, se cache encore sous les lauriers, ira se développant ou s'aiguisant de plus en plus, jusqu'à ce que cette noblesse frivole et coupable, se trouvant en face de périls d'un nouveau genre, ne sache plus faire de sa bravoure d'autre usage que ce qu'il faut pour sourire et mourir.

Je ne puis résister à l'envie de vous dédommager de ma prose en citant une demi-page où on ne sait ce qu'on doit admirer le plus : éloquence d'un grand cœur, patriotisme incomparable, émotion pénétrante, résignation mélancolique aux transformations des sociétés nouvelles : — « A côté du roi, comme le rejeton d'un chêne, l'héritier de cette royauté séculaire, portant dans ses regards d'une pureté presque enfantine un feu qui était le sang même de saint Louis et d'Henri IV; autour d'eux, tous les fils des anciens preux, dignes de leurs aïeux; la magie des souvenirs, toutes les traditions rajeunies de la vaillance et de la gloire; l'élan unanime de tous les cœurs, ce cri national de « Vive le roi! » répété par des milliers de voix enthousiastes. Que manquait-il à ces moments d'ivresse? Et cependant celui qui doit les dépeindre se sent envahi tout à coup par une secrète et invincible tristesse. C'est qu'il voit dans le lointain le sinistre dénouement qui se prépare. Laissez passer un

demi-siècle! Où sera-t-elle, cette royauté, vivante incarnation de la patrie? Où seront-ils, ceux qui font cortège autour d'elle et la couvrent de leurs corps, les Noailles, les Biron, les Gramont? On ne retrouvera plus leurs noms que défigurés dans les arrêts d'un tribunal révolutionnaire ou inscrits sur une pierre funéraire au fond de la mélancolique vallée de Bretagne où gît la dépouille des victimes de Quiberon. D'autres, je le sais, auront pris leur place et la rempliront sans déchoir. Des enfants de nos campagnes, transformés en soldats pour repousser l'invasion ennemie, arroseront de leur sang les champs déjà fertilisés par leur sueurs. Des bataillons, disciplinés par la main de fer d'un conquérant, traverseront au pas de charge toutes les capitales de l'Europe. Dieu nous garde de médire de ces nouvelles formes du patriotisme et de la gloire!... Convenons pourtant qu'aux triomphes les plus éclatants, aux joies les plus vives de la France moderne, s'est toujours mêlé un fond de sentiment inquiet, provenant de l'instabilité de l'avenir, de la discorde des classes et du souvenir des luttes civiles, toujours prêtes à renaître. Rien de de pareil n'attristait, le soir de Fontenoy, l'imagination d'un jeune vainqueur. Sa confiance imprévoyante ignorait tous les soucis qui, depuis lors, ont marqué d'une ride sévère les traits de notre physionomie nationale. En est-ce donc fait, et sans retour? Tous les dons que la fortune nous a ravis peuvent nous être rendus; notre influence abaissée peut se relever; la frontière rétrécie peut s'étendre. Mais cette grâce qui

parait le front de la France d'une beauté si originale; cette élégance qui n'ôtait rien à sa force; cette finesse délicate des mains qui maniaient si légèrement l'épée; ce clairon des batailles entraînant comme la musique d'une fête; cette gaieté qui souriait jusque dans la mort; tout cet éclat, en un mot, qui charmait le monde et qui séduit encore l'Histoire, qui jamais pourra nous le rendre? Vous qui lirez ces pages, enfants de la famille française, saluez d'un dernier adieu l'image déjà fugitive d'un passé qui a fait le prestige de votre nom. Avant de s'enfoncer dans les brumes de la haute mer, le navigateur jette un regard attendri sur les rives de la terre natale, illuminée des feux du soleil couchant. »

Le fond est admirable; la forme est exquise. Décidément, la noblesse française a encore une manière de gagner les batailles de Fontenoy.

En regard de ce tableau d'une beauté si saisissante à la fois et si attendrie, placez le chapitre intitulé : *Mort de la duchesse de Châteauroux*. Là, l'historien éloquent et le moraliste chrétien se rencontrent sur le même terrain. Nous n'avons pas encore le rayon de soleil de Fontenoy, mais le pâle demi-jour qui éclaire la chambre d'un malade... Ce malade, c'est le roi, et cette maladie tient la cour en suspens. Louis XV guérira-t-il? Et, s'il recouvre la santé, cette guérison ne sera-t-elle pas le signal d'une *rechute?* Grave question, qui domine, pour le moment, tous les problèmes de la politique extérieure. Si vif est l'intérêt de ce chapitre, que l'on croit assister à ces

scènes où le bon et le mauvais ange se disputent la conscience royale et peut-être l'avenir de la monarchie. Une illusion, prodige de l'art de conter et de nous passionner pour ce qu'on raconte, nous donne envie d'écouter aux portes, de surprendre les propos des courtisans qui se demandent à voix basse, et d'une âme plus basse encore, de quel côté sont les chances, et s'il y aura plus de profit à se ranger dans le parti de la vertu que dans le parti contraire. La Peyronie, le médecin, devient une puissance, et cette puissance s'accroît à mesure que s'affaiblit l'autorité du confesseur, nécessaire aux heures d'agonie, inutile aux jours de convalescence. En tâtant le pouls de l'auguste malade, La Peyronie pourrait se dire que, à chacune de ses pulsations, répond la fièvre d'attente de quelques centaines d'ambitieux et d'intrigants. Jamais la bascule courtisanesque n'avait été décrite avec cette sagacité d'observateur, avec cette énergie d'honnête homme. Pour ne pas faire mentir les étymologies, il semble que toutes les consciences se font courtisanes. A la fin, la duchesse de Châteauroux triomphe. La rentrée en posession des privilèges et des sécurités de la santé dépossède l'âme, la religion et la vertu. L'altière maîtresse est rappelée avec tous les honneurs de la guerre à l'honneur. Le duc de Broglie ajoute admirablement : — « C'était un jour fatal pour la royauté française que celui où elle donnait elle même au moindre de ses sujets le droit de remplacer dans son cœur l'amour par le mépris. Jamais l'anathème porté par l'Évangile contre celui par qui le

scandale arrive ne parut plus justement atteindre un établissement humain. L'avertissement de la justice divine ne sembla, du reste, pas se faire attendre. »

On le sait, en effet, la faveur reconquise fut pour le duchesse de Châteauroux un prélude de mort. Elle n'eut le temps ni de se réjouir, ni de s'enorgueillir, ni de se venger, ni de se reconnaître, ni de se repentir. Cette mort étrange, providentielle, presque subite, qui dérobait tout ensemble sa victime au Diable et à Dieu, donna lieu à d'innombrables commentaires. C'est le châtiment de ces fragiles idoles d'un caprice royal, que pour elles il n'y a pas de milieu. Vivantes, le monde était à leurs pieds. Mortes, on s'en débarrasse comme d'une guenille incommode. Leurs obsèques clandestines ont quelque chose de furtif comme leurs amours. On se cache pour les enterrer avec autant de soin qu'on se montrait pour obtenir un de leurs sourires ou un de leurs regards. L'Église, qu'elles ont offensée, ne s'entr'ouvre à leur cercueil qu'avec une sorte de méfiance de l'efficacité de ses prières, et tout juste ce qu'il faut pour prouver qu'elle ne désespère jamais du pécheur, et que la miséricorde de Dieu peut désarmer sa justice. — « Deux jours après, les restes d'une beauté coupable étaient portés à l'église, puis jetés en terre, sans pompe, au petit jour, par une matinée d'hiver, pour éviter les rassemblements et les insultes de la populace. »

Une autre expiation, c'est que ces coups d'État de la Providence servent bien rarement de leçon à celui qui survit. Pour aimer en dehors de ses devoirs, il a

fallu qu'il se dépravât, et la dépravation, si elle perd l'instrument de ses plaisirs, se hâte de l'oublier pour en chercher un autre. L'égoïsme est un des traits caractéristiques du voluptueux, et nul ne fut plus égoïste que Louis XV. C'est dans une chaste et légitime union, en aimant une femme digne de lui et en restant digne d'elle, que l'homme — fût-il roi — peut faire de sa compagne une partie essentielle de son âme, et, quand cette partie se détache, ne se consoler de l'avoir perdue qu'en sachant où la retrouver.

Si vous voulez avoir une idée de l'extrême variété de ton qui rend si attachante la lecture de *Marie-Thérèse impératrice*, lisez les pages si piquantes que l'on pourrait appeler les lendemains de Fontenoy. Le duc de Broglie y rencontre Voltaire, et, loin de s'effrayer de la rencontre, il en profite pour se reposer des austères attributions de l'Histoire et se contenter d'avoir de l'esprit.

Il y eut deux hommes chez Voltaire, aussi haïssables, aussi méprisables l'un que l'autre, le courtisan et le railleur. Il passa son temps et dépensa son triste génie à essayer un traité d'alliance entre l'insolence et l'adulation. Sa vanité féroce, sa vanité de faux gentilhomme et d'étincelant écrivain, ne cessa de se demander à quelle pâture elle devait, pour s'assouvir, donner la préférence : les distinctions sociales ou la supériorité intellectuelle. A une époque où la société gardait encore ses classifications officielles, et ne s'en désistait un moment que par complaisance, Voltaire crut pouvoir tout concilier en faisant intervenir la

familiarité dans ses flatteries et en jetant des poignées de sel sur ses louanges. Il les exagérait, en riant sous cape, pour qu'elles fussent moins vraisemblables, et pour que leur objet fût seul à s'y tromper. Il refusait de s'apercevoir que l'obséquiosité impertinente est la pire de toutes, et que la flatterie, toujours coupable, devient honteuse, quand le flatteur, au lieu de chercher à paraître sincère, s'ingénie à laisser deviner qu'il ne croit pas un mot de ce qu'il dit. On a beau être l'homme le plus spirituel de son époque; l'amour-propre se charge de cacher ce que l'esprit devrait voir, et crée une égalité factice entre le panégyriste et le héros. Pendant cette phase qui marque un temps d'arrêt dans la turbulente carrière de Voltaire, il ne posait pas encore en suspect, en exilé ou en réfractaire. Ami de d'Argenson, de Frédéric et du maréchal de Richelieu, son ambition eût été d'ajouter à cette liste le nom de Louis XV, qu'un reste de bon sens et de tradition royale tint constamment en garde contre toutes les insidieuses avances et les perfides câlineries de Guillot le sycophante. Victor Hugo a jadis surnommé Voltaire un singe de génie. Il y avait en lui du chat plus encore que du singe, ses caresses félines laissaient des traces d'égratignure.

Après Fontenoy, l'occasion était belle pour s'emparer de l'esprit du souverain. Les triomphateurs, les femmes coquettes, les gens enivrés de succès et d'hommages, ont cela de particulier que, au moment où ils devraient être le plus difficiles sur la franchise de

l'éloge et la qualité de l'encens, ils savourent, sans sourciller, toute la fumée de leur gloire, et sont d'autant plus crédules que l'on abuse plus insolemment de leur crédulité. Louis XV résista pourtant aux exagérations de certains thuriféraires. — Il eut, nous dit le duc de Broglie, assez de goût pour refuser de prendre au sérieux des phrases telles que celle-ci : « Les conquêtes de Votre Majesté sont si rapides, qu'il s'agit de ménager la croyance des descendants et d'adoucir la surprise du miracle. » — Dans la lettre circulaire qu'il adressa aux évêques pour leur demander le chant d'un *Te Deum* dans les églises, il reconnaissait que la victoire n'était due, après Dieu, qu'au maréchal de Saxe, et, après lui, à la maison du roi et aux carabiniers. Mais Voltaire ne voulut pas être en reste; c'est dans la langue des dieux qu'il entreprit de chanter la victoire saluée par un enthousiasme unanime. Rien de piquant, de spirituel et d'amusant comme l'histoire de ses déconvenues poétiques, racontée par le duc de Broglie avec une grâce et une finesse que j'appellerais voltairiennes, si l'épithète n'était désormais prise en mauvaise part. On a dit que voler un voleur était un double plaisir. Ce n'est pas un plaisir moindre de se moquer d'un moqueur. Dans son *Poème de Fontenoy*, qui fait partie de ses œuvres complètes, l'auteur de *la Henriade* se proposa une de ces besognes qui font encore plus d'ingrats qu'elles ne sont ingrates ; faire de son poème une sorte de galette, et en distribuer les tranches selon les mérites de chacun. — « Le résultat fut que sa

verve se trouva souvent refroidie par ce soin de n'omettre et de n'oublier personne. »

Hélas ! oui, il faut croire que sa verve fut bien malade des suites de ce refroidissement; car la postérité, fort indifférente à la question de savoir si tel personnage a eu un vers de trop ou si Voltaire a fait tort d'un hémistiche à tel autre, se borne à déclarer en masse, que le poème est affreusement mauvais.

« Il ne lui fallut pas inscrire, en trois cents rimes,
» moins de cinquante-sept noms propres, qui n'étaient
» tous harmonieux ni sonores, et dont le rapproche-
» ment gênait singulièrement l'allure du vers et l'es-
» sor de la pensée. »

Par malheur, quelle que fût son envie de ne mécontenter personne, ses prédilections l'entraînèrent. Maurice de Saxe, plus épique, plus grandiose, lui était moins familier, moins agréable que Richelieu, qui l'intimidait moins et marquait à ses yeux la transition du grand seigneur au bel esprit, des champs de bataille aux petits soupers. Il lui semblait que le libertinage de Richelieu se fondait dans le sien et qu'ils se complétaient l'un par l'autre. Donc, Richelieu eut dix ou douze vers, « tandis que Maurice et le roi lui-même n'en avaient, chacun à son compte, que quatre ou cinq ». A ce défaut de proportion ajoutez des bévues de détail, des noms oubliés, des étourderies de versificateur, sacrifiant la raison à la rime; vous comprendrez que ce *Poème de Fontenoy* ait été

pour son auteur plus fertile en désagréments et en déboires, qu'en jouissances de vanité. Il fallut multiplier les *errata* pour arriver à une édition présentable, dont Voltaire put faire hommage à la reine. Mais qu'importait le suffrage de la pauvre Marie Leczinska, rentrée, après une lueur d'espoir, dans son rôle d'épouse délaissée? Une nouvelle étoile se levait à l'horizon, du côté gauche, et Voltaire avait de bons yeux pour regarder de ce côté là. Ce fut à la belle d'Étioles, — *aliàs* marquise de Pompadour, — qu'il offrit son ouvrage, afin de s'assurer la plus puissante des protectrices contre les mécontents et les envieux. Ici, nous le retrouvons tout entier, dans son véritable élément :

Quand César, ce héros charmant,
De qui Rome était idolâtre,
Battait le Belge ou l'Allemand,
On en faisait son compliment
A la divine Cléopâtre!
Quand Louis, ce héros charmant,
De qui Paris fait son idole,
Gagne quelque combat brillant,
Il en faut faire compliment
A la divine d'Etiole.

— « Je suis persuadé, madame, que du temps de César il n'y avait point de frondeur janséniste qui osât censurer ce qui doit faire le charme de tous les honnêtes gens, et que les aumôniers de Rome n'étaient pas des imbéciles fanatiques. »

Remarquez le procédé essentiellement voltairien. Se dédommager, sur le bon Dieu, l'Église, la religion

et la morale, de l'ennui de tomber en extase aux pieds d'une favorite; relever les fadeurs de l'adulation par le haut goût de l'impiété, et les rendre plus viles dans ce mélange d'audace et de bassesse.

Avec l'avènement de madame de Pompadour commence une nouvelle ère dans le dix-huitième siècle et le règne de Louis XV. — Mais, me direz-vous, Marie-Thérèse, impératrice, qui donne son grand nom au livre? Frédéric II? L'archiduc Charles? François de Lorraine? La Diète de Francfort? La campagne de Frédéric en Saxe? — Excusez-moi! Je me trouvais si bien en France avec le duc de Broglie! Et un Français se trouve désormais si mal en Allemagne! Vous lirez ce beau livre, où je ne découvre que deux lignes à contredire. — « Avant de raconter la victoire, nous dit l'éminent historien, comme *il devait le faire plus tard avec une précision et un charme qui désespèrent ceux qui ont à en parler après lui...* »

M. le duc de Broglie aurait eu bien tort de désespérer : nous y aurions perdu un chef-d'œuvre.

18 mai 1888.

LE ROMAN CONTEMPORAIN[1]

Personne ne songe, — et moi moins que personne, — à contester le talent d'Alphonse Daudet; talent délicat, fin ou plutôt raffiné, plein de curieuses recherches et d'heureuses trouvailles, comparable à ces cuisines savantes et de haut goût, qui font les délices des gourmands et le péril des estomacs faibles. Il ne manque à Daudet, pour être absolument exquis, que d'être un peu moins modeste. Ne vous récriez pas! Quel est, chez un auteur à la mode, le signe distinctif de la modestie? C'est de renoncer à être original, personnel, d'accepter l'influence d'un chef d'école, de se résigner à être imitateur ou disciple, quand il pourrait être maître. Malheureusement, dans le cas dont il s'agit, le mieux est l'ennemi du bien, et, à force de modestie, on s'expose à être immodeste.

Exemple:

Une duchesse millionnaire, reine du *high-life*, propriétaire d'un de ces châteaux historiques des bords

1. *L'Immortel*, par Alphonse Daudet.

de la Loire qui peuvent indifféremment s'appeler Chaumont, Chenonceaux ou Chambord, perd son vieux mari. Les funérailles sont fastueuses, et se terminent par un festin pantagruélique, offert par la duchesse sous les grands arbres de l'immense avenue, à ses fermiers, régisseurs, tenanciers, jardiniers, et à tous les bons villageois des environs. Deux ou trois mille paysans s'attablent devant des amas de victuailles et de bouteilles. La duchesse, veuve déjà consolée, et Paul Astier, son futur second mari, reviennent d'une promenade sentimentale. — « Malheureusement, ajoute l'auteur de *l'Immortel*, le retour fut gâté par les cris, les chants avinés des bandes paysannes revenant de la prairie, s'empêtrant dans les ronces comme des bestiaux, roulant aux fossés d'où montaient, des deux côtés de la route, des ronflements, des *bruits immondes*, leur façon de prier pour le repos de l'âme du très haut et très puissant seigneur et duc. »

Il suffit de renifler et de n'être ni sourd, ni enrhumé du cerveau, pour deviner d'où viennent ces *bruits immondes*. Je pourrais en dire autant d'un détail aussi répugnant qu'inutile : Abel de Freydet, naïf candidat à l'Académie française, — un Abel pour qui les quarante immortels seront autant de Caïns, — est au Palais de Justice, dans la salle des témoins. Il regarde par la fenêtre, ne songeant, bien entendu, qu'à sa candidature : — « Et voici que, de la maison en face, on s'y méprenait; une lugubre masure dartreuse et sombre, suant les immondes et honteux métiers qu'elle abritait... Une main grasse, au bras

nu, écartait un rideau rose, esquissait une invitation équivoque... » — A quoi bon? Jadis, pour aller du Louvre à l'Institut par le pont des Arts, on se heurtait à un guichet où l'on avait à payer cinq centimes; ce qui n'était pas ruineux. Maintenant, il paraît que, pour tourner le dos à l'Académie et être digne de descendre dans l'égout naturaliste, il faut payer, en guise de redevance, de dîme ou de péage, cinq ou six malpropretés. C'est plus cher.

Le rôle de la duchesse Padovani peut donner lieu à des chicanes analogues. Le vieux duc est mort depuis un an. La duchesse, admirablement conservée, reçoit, dans son château de Mousseaux, ses invités habituels, amis, attentifs, indifférents, femmes d'un certain âge et *zèbres*, mot que je ne connaissais pas, n'étant plus de ce monde, et qui signifie probablement une sorte de moyen terme entre le *patito*, le *chandelier*, le commissionnaire, le parasite et l'homme sans conséquence. Alphonse Daudet nous dit : « C'est vrai que jamais Maria-Antonia n'avait été plus belle ; son entrée dans la salle à manger, l'éclat mat de son teint, de ses épaules en clair décolletage d'été, illuminaient la table autour d'elle, même quand la marquise de Roca-Nera se trouvait là, venue de son château voisin, de l'autre rive de la Loire... etc. » Très bien! mais comment expliquer que, très peu de temps après (car la mort du vieux duc date déjà de plus d'un an, et Maria-Antonia n'est pas femme à poser pour les Artémises), un des témoins de son mariage morganatique avec le jeune et beau Paul Astier, comte du

Pape, puisse dire : « ... Mon saisissement, en voyant paraître, dans la salle de la mairie, la duchesse Padovani, pâle comme une morte, encore fière, mais navrée, désenchantée, sous *une toison de cheveux gris*, ses pauvres beaux cheveux qu'elle ne prenait plus la peine de teindre..... On se regarde, personne ne trouve un mot, excepté l'employé qui, après avoir dévisagé les deux vieilles dames (la mère et la mariée) éprouve le besoin de dire en s'inclinant, la mine gracieuse : « Nous n'attendons plus que la mariée. »

Ceci rappelle le mot du dentiste à qui mademoiselle Mars, quinquagénaire, avait amené son *ami*, de vingt-cinq ans plus jeune qu'elle. L'ami refusait de se laisser extraire une molaire : « Allons, jeune homme, courage ! dit le dentiste galamment. Quand ce ne serait que pour faire plaisir à la maman ! » N'importe ! je ne reconnais pas là l'esprit d'observation à la loupe, qui est une des qualités maîtresses d'Alphonse Daudet. Il suffit d'être vieux pour avoir quelquefois assisté à un de ces mariages boîteux où une veuve riche et d'un certain âge épouse par amour un homme plus jeune qu'elle, dont elle paye les dettes. Eh bien, soyez sûr que, s'il y a dans sa vie un jour où elle opère des prodiges de rajeunissement et de toilette, où elle appelle à son secours toutes les merveilles de l'industrie, où elle redouble de soins pour faire illusion à l'assistance, à son époux et à elle-même, et, comme Josué, pour arrêter le soleil couchant, ce sera ce jour-là ! Si elle a des cheveux gris, croyez bien qu'ils n'auront jamais été aussi blonds

ou aussi noirs, sauf à blanchir tout à fait à la première infidélité de son mari!

Autre chicane : Du vivant du duc, la duchesse Padovani a vécu presque publiquement avec le prince d'Athis, de qui elle a fait un diplomate de la trempe des Talleyrand et des Metternich; une de ces liaisons quinquennales que les salons appellent *une chaîne* et les ateliers *un collage*. Rendue à la liberté par la mort de son vieux mari, elle croit que le prince va l'épouser. Non. Il l'abandonne en l'honneur d'une autre veuve, la princesse Colette de Rosen, veuve de Malabar la première année, d'Éphèse la seconde, et, maintenant, veuve parisienne. Cette désertion est impardonnable; j'admets que Maria-Antonia, dans son franc parler corse, qualifie le déserteur de lâche, de traître, de gredin, de canaille, de scélérat; mais elle est trop femme pour dire à son jeune et joli consolateur, qu'elle finira par épouser : « Lui! c'est moi qui le grimais. Il ne sait du métier que ce que je lui en ai appris. — Alors, la légende de Bismarck? — Qui n'a jamais pu le regarder en face... Ah! ah! la bonne histoire!... Je crois bien! On se détourne, quand il vous parle... *Une bouche d'égout!...* »

Eh bien, non; c'est une fausse note; c'est dépasser le but pour mieux l'atteindre; faut du réalisme, pas trop n'en faut. Une patricienne, même délaissée, même trahie, même affolée de colère, noircira le coupable, elle ne le salira pas; sa fureur le grandira jusqu'aux proportions d'un Cartouche, d'un Mandrin, d'un Gaspard de Besse. Quoiqu'il ait mérité d'être en

mauvaise odeur auprès d'elle, elle ne dira pas que son haleine était infecte, surtout en parlant à l'homme dont elle encourage et partage l'amour. Un instinct de coquetterie ou de dignité féminine lui révèle tout ce que ce genre de confidence lui ferait perdre aux yeux de son amant. Avouer qu'elle a aimé, pendant quinze ans, le fantoche qu'elle traîne ainsi dans la boue, ce n'est pas seulement l'avilir ou le ridiculiser; c'est se déprécier elle-même et son amour avec elle, — et cela au moment où cette belle dame, née en 1827 (nous sommes en 1880), a besoin que don Juan-Paul Astier, comte romain, l'estime encore plus haut que son prix !

Est-ce à dire que l'on puisse signaler, dans *l'Immortel*, des symptomes de décadence et que le talent d'Alphonse Daudet ne batte pas son plein ? Est-ce à dire que ce roman n'ait pas justifié son succès préventif ? Assurément non ; mais ce succès a été moins significatif, par cela même qu'il était inévitable. Un joueur habile est encore plus sûr de gagner la partie, lorsqu'il a tous les atouts dans la main. Les pauvres diables dont les éditeurs, craignant de ne pas couvrir leurs frais et de mourir sur la paille, refusent de se mettre en dépense de deux lignes à la première page du *Figaro*, ont le droit de se dire que, quand même l'œuvre et l'auteur seraient médiocres, ils étaient lancés de manière à distancer même les cent éditions obligatoires de M. Georges Ohnet. Le plus accrédité des journaux à images avait publié *l'Immortel* avec un tel luxe de décorations, que le texte a eu fort à

faire pour soutenir la concurrence. Ainsi, dans ces merveilleuses *illustrations*, rien de plus charmant que la figure du nonce, fine, spirituelle, type du diplomate ecclésiastique et italien. Le romancier nous dit : « Le nonce, grand nez, lèvres minces, spirituelle figure romaine aux yeux noirs dans un teint de bile, songe en regardant ses ongles luisants comme des coquillages : « J'ai mangé ce matin à la nonciature un délicieux *misto-frito* qui m'est resté sur l'estomac... Gioachino a trop serré ma ceinture... Je voudrais bien être sorti de table... »

Franchement, j'aimais mieux la gravure. Réalisme, que me veux-tu ?

Ceci posé, je dois avouer que jamais Alphonse Daudet n'avait montré une telle puissance de relief, ou, comme on dit aujourd'hui, une aussi prodigieuse intensité de vie humaine, que dans les principales pages de son roman : le grand dîner chez la duchesse Padovani, l'atelier dans les décombres du palais d'Orsay, l'enterrement de Loisillon, secrétaire perpétuel de l'Académie française, le suicide nocturne du malheureux Astier-Réhu ; chefs-d'œuvre de *fini* (je ne dis pas de *pointillé*). On peut admirer Raphaël, s'enthousiasmer pour Paul Véronèse, tomber à genoux devant Michel-Ange, ou, dans une gamme plus moderne, rendre hommage au grand style de Puvis de Chavannes, sans dédaigner pour cela les minutieuses beautés de Terbugh, de Gérard Dow ou de Meissonier. C'est tout au plus si les frondeurs, les malcontents, les envieux, les académiciens vindicatifs, diront, à propos de ces

morceaux d'un travail achevé : « C'est du bon Balzac, de l'excellent Flaubert, du Zola proprement filtré. » Je dis, moi, sans y entendre tant de malice : « C'est du Daudet de premier choix. » — En 1950, s'il y a encore une langue française et des *Leçons de littérature et de morale* à l'usage des rhétoriciens, les Noël et Chapsal de l'avenir pourront découper dans *l'Immortel* une flore des ruines, un dîner de duchesse, une lecture d'académicien, un enterrement de secrétaire perpétuel, une promenade au cimetière du Père-La-Chaise sur un tombeau qui se change en boudoir, un suicide sous le pont des Arts, un mausolée accommodant, l'Égérie d'un diplomate, etc., qui, certes, ne dépareront pas le recueil. Les professeurs pourront même se permettre un *mot* qui mettra toute la classe en gaieté : *Les Amoureuses de Paul Astier*, ou l'*Architecte peu édifiant*. — Maintenant, cette succession de morceaux blaireautés avec amour, substituée à l'entrain du récit, à l'enchaînement des scènes, à l'intérêt dramatique des situations, à l'étude du monde intérieur, des sentiments et des passions, à l'attendrissement du romancier se confondant avec celui des lecteurs, est-ce bien là le vrai roman? En pareil cas, ce lourdaud de Gustave Planche ajoutait : « Je pose la question, je ne prétends pas la résoudre. »

Je voudrais essayer de m'expliquer à l'aide d'un exemple emprunté à M. Daudet lui-même. Au moment où nous sommes bien saturés des friandises de sa palette, il nous dit à propos de madame Astier, femme

habile et intrigante, qui a su faire de la nullité épaisse de son mari un simulacre d'érudit, un semblant de collectionneur, un historien de chrysocale, un lauréat de l'Institut, un accapareur de prix Bordin ou Gobert, un académicien, et, plus tard, un secrétaire perpétuel ; — on devine qu'elle en a fait autre chose — moins académique, puisque Molière et Paul de Kock n'ont pas été de l'Académie :

« C'est que, sous ses dehors tranquilles, sous sa patine de mondaine académique, il y avait chez elle, ce qu'il y a chez toutes, du monde ou pas du monde, la passion. Le mari ne la trouve pas toujours, cette pédale qui met le clavier féminin en mouvement; l'amant lui-même la manque quelquefois, jamais le fils. Dans le triste roman sans amour, que sont tant d'existences de femmes, c'est lui le héros, le grand premier rôle. A son Paul, surtout depuis qu'il avait l'âge d'homme, madame Astier devait les seules vraies émotions de sa vie, les délicieuses angoisses de l'attente, les pâleurs, les froids, les brûlures au creux des mains, les intuitions surnaturelles qui font dire infailliblement : *Le voilà!* avant que la voiture s'arrête, toutes choses ignorées d'elle, même aux premières années de son mariage... »

A la bonne heure ! voilà l'observation parfaite, pénétrante, un peu triste, un peu amère et qui n'en est que plus vraie ; très supérieure aux descriptions les plus savantes, et trop rare, selon moi, dans les

chefs-d'œuvre de la nouvelle école. Puisque je suis en veine de *morosités* — (ce que c'est que la contagion de l'exemple! pessimisme et néologisme!) — je ferai encore à Alphonse Daudet deux petites querelles. Nous vivons sous un règne ruineux pour les sujets, très lucratif pour les souverains. Nous venons de traverser les neuf ans de présidence de M. Jules Grévy, le seul homme qui, dans toute la France, ait trouvé moyen de s'enrichir à l'aide d'un sévère contraste entre ses recettes et ses dépenses, D'autre part, les princes d'Orléans sont proscrits; le sieur Charles Floquet a décidé, dans son omnipotence, que le vainqueur de la Smala, l'historien des princes de Condé, est moins digne que M. Félix Pyat de fouler le sol français. Le moment était-il bien choisi pour écrire, — toujours aux dépens de Maria-Antonia, duchesse Padovani: « Son père, le maréchal, était renommé à la Cour de Louis-Philippe..., et passer pour avare dans cette Cour-là!... » Ainsi donc, en 1888, un homme d'infiniment d'esprit et de talent exhume les vieilles facéties du *Charivari* et de *la Caricature* contre la prétendue lésinerie d'un Roi qui, en partant pour l'exil, laissa, tout compte fait, la France plus riche, et sa succession personnelle plus grevée! Sommes-nous donc encore au temps où le brave Merle, — qui aurait mieux fait d'être un peu moins *panier percé*, — écrivait dans le feuilleton de *la Quotidienne*: « On dit que le *Roi des Français* (souligné) est atteint d'une varice; or tout le monde sait que la *varice* (souligné) est très difficile à guérir. » On ne pourrait excuser

cette allusion désobligeante que, si l'auteur de *l'Immortel*, par ce coup de griffe anti-orléaniste, avait voulu payer une dette de reconnaissance à son premier bienfaiteur et patron, le duc de Morny, un des fondateurs de l'Empire. En pareil cas, Sancho, dont Alphonse Daudet a tiré si bon parti dans son charmant *Tartarin*, n'aurait pas manqué de dire sentencieusement : « La reconnaissance est la mémoire du cœur. — L'ingratitude en est l'indépendance. — L'indépendance est un bien précieux pour l'écrivain capable de voler de ses propres plumes. »

L'autre querelle me tient beaucoup plus au cœur. Alphonse Daudet nous présente un candidat à l'Académie française, qui, dans sa jeunesse, a commis un livre indécent; il a retiré de la circulation presque tous les exemplaires; il en reste un, que son concurrent, Abel de Freydet, a soin de communiquer aux académiciens scandalisés. Soit! c'est peut-être de bonne guerre... académique, et on a parlé dans le temps de certain chapitre très lubrique de *Mademoiselle de Maupin*, que les candidats les plus candides avaient constamment dans leur poche. Ce que je reproche à Alphonse Daudet, — qui serait de Nîmes, s'il n'était pas le plus Parisien des Athéniens de Paris, — c'est d'avoir donné à cet auteur d'un livre obscène le nom de Dalzon, nom qui doit nous être sacré, à nous, compatriotes de saint Emmanuel, de ce prêtre, de cet apôtre, dont on est si fier d'avoir été l'ami, créateur du collège de *l'Assomption*, modèle admirable de piété, d'abnégation, de vaillance chrétienne,

de renoncement à toutes les joies de ce monde. Nous conservons sa mémoire comme un trésor, comme une relique, et notre évêque a célébré ses vertus en des pages éloquentes. Alphonse Daudet me dira qu'il a supprimé l'apostrophe; ce n'est pas assez; je le supplie, si j'arrive à temps pour la cinq centième édition, de changer le pseudonyme.

Je voudrais — mais c'est impossible — esquiver la plus grosse question, le trousseau de clefs, les personnalités, le chiffre démarqué sur le linge académique, qui ne devrait être lavé qu'en famille, avec l'eau de l'Hippocrène, les parfums de l'Hymette et le savon que m'administra un jour mon cher et regretté Cuvillier-Fleury, tellement susceptible sur ce point délicat qu'il m'en voulait d'avoir parodié la faconde incorrecte de Gambetta, dans son imaginaire discours de réception à l'Académie.

Les amis dévoués, spirituels et fidèles d'Alphonse Daudet nous ont dit : « Ne cherchez pas! La malignité voudra reconnaître des personnages connus sous chacun des héros du roman; mais je puis affirmer qu'ils n'y sont pas. Certainement, l'auteur a pris à celui-ci un geste, à tel autre un regard, un tic, tout comme un peintre se sert de plusieurs modèles; mais il n'a voulu faire aucun portrait... Un air de ressemblance sous un certain éclairage, qui disparaît au moindre mouvement du personnage, c'est tout ce qu'on pourra trouver. »

Le plaidoyer est fort ingénieux ; mais voyons ! On vous a conté que Praxitèle, pour ciseler sa Vénus,

s'était livré à un travail analogue. Il avait emprunté aux plus belles jeunes filles d'Athènes, — qui, pour l'amour de l'Art, avaient eu la bonté de se laisser faire, — ce que chacune d'elles avait de plus particulièrement beau. On n'a jamais dit que, pour procéder à cette opération éclectique, il se fût adressé aux vieilles poissardes du Pirée ou à la cuisinière de Périclès. Or on rencontre, dans l'*Immortel*, des types de laideur académique, physique et morale, qui font songer aux cuisinières et aux poissardes bien plutôt qu'aux Vénus, aux Grâces, aux Nymphes et aux Naïades. Dès lors, de deux choses l'une : ou vous déclarez que pas un académicien ne ressemble, même vaguement, même par le bout du nez, le poil de la barbe, le dessin de l'oreille ou la forme du menton, à ces ignobles personnages, Léonard Astier-Réhu, Danjou, Loisillon, Desminières, Gazan, Lariboire, Épinchard, Ripault-Babin, etc. ; alors, à quoi bon cette satire qui porterait absolument à faux? ou bien il existe, malgré les désaveux, des traits de ressemblance; alors, on avait beau dire : « Ne cherchez pas! ne cherchez pas! » Vous pouviez être sûr qu'on chercherait, et que, même en ne trouvant rien, on croirait avoir trouvé quelque chose. — « Qu'est-ce que la conscience? C'est le droit de tourner, » dit un des héros de Labiche. — Qu'est-ce que la curiosité aiguisée par la malice? C'est le droit de chercher; — et, en effet, on a cherché, et on a cru trouver; les curieux et les malins ne manquaient pas de fil conducteur; par exemple, le mot si souvent répété et

adressé à Alphonse Daudet lui-même : « On entre chez nous avec l'épée au côté, mais pas à la main ; » — le propos échangé entre deux candidats qui se rencontrent à la porte d'un académicien malade : — « Il n'y a plus d'espoir. — Il est condamné ? — Non, il va mieux. » La noyade, en 1829, d'un secrétaire perpétuel de l'Académie française, qui s'appelait Auger, et qui est complètement oublié ; — l'espièglerie de quelques immortels, — notamment M. Villemain, — offrant le fauteuil à tous les critiques pour avoir des articles, leur inoculant la *fièvre verte*, et votant invariablement pour M. Géruse%..

Quant à moi, qui ne suis plus au courant des commérages, des intrigues et des dessous de cartes, non seulement je me refuse absolument à reconnaître, même dans une ressemblance parcellaire, même dans un détail infinitésimal, — le collet de leur habit, le nœud de leur cravate ou la couleur de leur gilet, — les académiciens dont on a essayé d'appliquer les noms aux personnages odieux ou ridicules, créés par la fantaisie ou la mauvaise humeur d'Alphonse Daudet ; mais je me demande d'où pourrait venir cette mauvaise humeur, cette verve satirique qui, non contente de l'Académie, s'acharne sur la société tout entière et lui attribue toutes les lèpres, tous les ulcères, toutes les scrofules de l'égoïsme le plus vil, de l'ambition la plus basse, de la vanité la plus grotesque, du calcul le plus honteux, du libertinage le plus effronté, du vice le plus abject, du scandale le plus cynique. Alphonse Daudet, ce me semble, fêté par ses lecteurs

et par ses lectrices, applaudi au théâtre, couronné pour son *Fromont jeune* par cette pauvre Académie qu'il fustige si durement, heureux en ménage, mari d'une compagne dont les goûts sympathisent avec les siens, lettrée sans être pédante, capable de s'intéresser — que dis-je? — de s'associer à sa littérature, n'a à se plaindre ni de la Nature qui ne l'a pas *traité en marâtre* (style de 1820), ni de la société, ni de la Providence, ni même de l'Académie, qui, après l'avoir couronné, l'aurait volontiers adopté à titre de successeur de Jules Sandeau ou d'Edmond About. Lors de ses débuts, le succès, la vogue, la fortune, la célébrité, ne se firent attendre que tout juste assez pour qu'il les savourât avec plus de charme. Il faut croire que le très spirituel romancier aura voulu brûler ses vaisseaux; brûlure qui a produit, non pas un incendie, contre lequel d'ailleurs l'Académie est assurée par l'antique Compagnie du Phénix, mais un joli feu d'artifice.

10 juillet 1888.

HISTOIRE D'UNE GRANDE DAME

AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE

Avant d'aborder ce livre, dont le succès n'a plus besoin de moi, et que je déclarerais plus intéressant qu'un roman, si je ne craignais de le compromettre en mauvaise compagnie, j'ai envie de faire un peu de morale, pour ne pas en perdre l'habitude. On reprocha, dans le temps, à Désiré et regretté Nisard d'avoir inventé la théorie des deux morales; théorie commode, si l'on a soin de préférer celle qui permet tout à celle qui ne permet rien. Il me semble que la comtesse Potocka, ci-devant princesse de Ligne, ci-devant princesse Massalska, a légèrement abusé de cette duplicité dans l'unité, comme disait M. Cousin. Nous l'avions vue, dans le premier volume, spirituelle, prime-sautière, fantaisiste, et nous pouvions croire qu'elle ne serait pas susceptible d'une de ces passions qui bouleversent ou fixent une destinée.

1. *La Comtesse Hélène Potocka*, par Lucieu Perey.

Son premier mari, le prince Charles de Ligne, était un héros; en supposant qu'il fût trop sérieux pour cette tête folle, qu'il lui manquât quelque agrément de l'esprit, son père était là pour le suppléer; le plus délicieux des beaux-pères, le célèbre prince de Ligne, un des hommes les plus brillants et les plus séduisants du dix-huitième siècle avec appoint dans le nôtre; causeur merveilleux, capable de donner la réplique à Voltaire, au maréchal de Richelieu, à la grande Catherine, et possédant en outre des qualités de cœur, d'indulgence et de bonté, dont profita sa belle-fille dans les circonstances critiques de sa vie.

La voilà pourtant, cette charmante et coupable Hélène, s'abandonnant du vivant de son mari à un amour caniculaire pour le comte Vincent Potocki, don Juan de médiocre aloi, arrivé à sa seconde ou troisième jeunesse, à sa seconde ou troisième femme, d'une intelligence vulgaire, oiseau de basse-cour dont le ramage ne vaut pas le plumage, et qui répond par des banalités aux amoureux roucoulements de la plus tendre, de la plus exquise des tourterelles. Je sais bien que la nouvelle Hélène ne traita pas son mari comme un nouveau Ménélas, qu'elle ne se donna tout à fait que lorsque la mort héroïque du prince Charles de Ligne lui eut rendu le droit d'infidélité. Je sais aussi que cette passion tropicale d'une femme supérieure ou distinguée pour un homme inférieur n'est pas sans exemple. Un des effets de cet amour absolu est de rendre incapable de juger celui qu'on aime, ou même, en le jugeant

dans les moments de lucidité, de se complaire dans cette espèce de création, comme si les ardeurs de cette tendresse empruntaient quelque chose aux joies de la maternité. La femme alors considère l'objet de son adoration, — de son idolâtrie, — comme son ouvrage. Elle y met, à son insu, un amour-propre d'auteur; à chaque illusion qu'elle perd ou qu'elle est menacée de perdre, il lui semble que c'est elle qui sent se détacher une parcelle de ses facultés intellectuelles et morales, et non pas LUI qui se diminue. Veillant avec un soin jaloux sur son œuvre, elle s'accuse au lieu de le condamner, et, si elle devine qu'on l'aime moins ou qu'on l'aime mal, elle se reprocherait volontiers de ne pas être assez aimable. C'est, dans le domaine des sentiments, ce que serait, dans la question d'argent, l'abnégation d'une riche héritière mariée par inclination à un homme pauvre ou prodigue, et prête à se déposséder de tout au profit de son mari.

De son mariage avec le prince Charles, Hélène avait eu une fille, Sidonie, que nous retrouverons aux derniers chapitres. Du moment qu'elle fut *possédée* (la part du diable est énorme en pareil cas), Sidonie cessa d'exister pour elle. Hâtons-nous d'ajouter que la mère coupable (style Beaumarchais), ne tarda pas à être punie par où elle avait péché. On a dit que le livre charmant de Lucien Perey était l'histoire d'une âme. Une âme? Je voudrais trouver un autre mot, un mot qui exprimerait beaucoup plus que les sens, un peu plus que l'imagination, un peu

moins que l'âme. Laissons ce mot sacré, d'émanation divine, aux affections que la religion sanctifie, où Dieu intervient en maître, qui ne sont immortelles que parce que l'âme leur communique son immortalité et parce que, en passant sur la terre, elles se promettent le ciel. Or la religion n'a eu rien à voir dans les sentiments de la comtesse Hélène, bien qu'elle fût la nièce de l'évêque de Wilna; singulier évêque et singulier oncle, qui maria sa nièce avant de savoir si le divorce du comte Vincent était légalisé à Rome, et que l'on pût regarder, dans tout ceci, comme un précurseur de M. Naquet! Hélas! l'horreur de sa mort tragique effaça bientôt cette tache extra-épiscopale. Accusé de connivence avec la Russie, il fut pendu à Varsovie, dans une émeute populaire, comme s'il avait été archevêque de Paris.

Lucien Perey, avec son tact si fin et si délicat, — j'allais dire si *féminin*, — a compris que le meilleur moyen de nous initier et de nous intéresser au roman de la comtesse Hélène Potocka, était de lui donner, en bien des pages, l'air d'un roman par lettres, et d'écrire sous la dictée de ses deux héros. Cette correspondance nous offre, dès le début, des points de comparaison caractéristique. La comtesse Hélène aime à grands coups d'ailes; Vincent, à quatre pattes. L'amour d'Hélène fait songer à une fournaise: celui du comte à un fourneau de cuisine. Celle-là se consume; celui-ci se soigne. Chez l'une, la passion roule de la lave; chez l'autre, du sable, des feuilles sèches et du gravier. Même pendant les lunes de miel, et

avant qu'une infidélité de bas étage ait dessillé de beaux yeux qui ne veulent pas s'ouvrir, on sent que, si les époux s'entendent, c'est qu'Hélène y met beaucoup de bonne volonté, et se chargerait, au besoin, des deux parties, pour que le *duo* marche d'accord. Il a l'air d'un vieil écolier qui épelle ce qu'elle dit, qui bégaye ce qu'elle chante. Elle écrit : « Le seul mot d'amour que je t'écris fait palpiter mon cœur et me cause une émotion qui me met hors de moi. » — Il répond : « On change de chevaux; mes compagnons se jettent sur un jambon et sur une fricassée de poulet... Il fait un vent horrible; je me suis fait du thé et du punch; je suis altéré et je tousse un peu... »

Madame, il fait grand vent, et j'ai tué six loups.

Dans *Tolla*, roman oublié, comme tous les romans de M. Edmond About et comme M. About lui-même, le héros, écrivant de Rome à sa fiancée, lui parle de ses mauvaises digestions et des remèdes qu'il s'administre, en des termes et avec des détails intimes, plus dignes de M. Purgon que de Clitandre. Le comte Vincent Potocki m'a parfois rappelé le héros de *Tolla*.

Cette histoire romanesque, souvent pathétique, toujours attachante, commence vers 1793 et se termine à la fin de 1815. Elle a pour envers la Terreur, le 9 Thermidor, le Directoire, le 18 Brumaire, le Consulat, l'Empire, la rentrée des Bourbons, les Cent-Jours, Waterloo et la seconde Restauration, qui ressembla si peu à la première; — sans compter,

hors de France, le dernier partage de la Pologne, la mort de Catherine, les victoires et les défaites définitives de Souvarov, l'avènement, le règne, la folie et la mort tragique de Paul Ier... Mais ne cherchez pas une trace profonde de ces évènements et de ces catastrophes dans le roman épistolaire de la comtesse Hélène. Ce n'est pas son affaire; ces tragédies passent au-dessus de sa tête comme les tourmentes de l'Océan sur un nid d'alcyons. Son affaire est d'aimer; son souci est de ne pas être aimée comme elle aime, et d'être forcée de pardonner, quand elle ne voudrait qu'adorer. C'est l'égoïsme à deux dans toute sa puissance, avec cette nuance qu'elle avait à faire trop souvent tous les frais de ce double égoïsme. Je me trompe pourtant : la divine Providence, qu'il ne suffit pas d'oublier pour qu'elle oublie, réservait à l'épouse, à la mère, une expiation terrible. De ce second lit où elle était entrée trop vite, elle avait eu deux fils et une fille; *famille de prince*, comme on dit, si elle l'avait conservée. Mais sa fille Hélène, frêle et chétive, mourut peu de jours après sa naissance. Le croup, cet invincible oiseau de proie dont les serres empoisonnées saisissent l'enfant à la gorge jusqu'à ce qu'elles l'étouffent, lui enleva, à quelques nuits de distance, Vincent et Alexis.

Sa douleur fut immense. Comme la superstition orientale et slave remplaçait, chez elle, une religion sérieuse, éclairée et pratique, elle se souvint d'une vision sinistre qui lui était apparue la veille de son mariage, et lui avait montré, autour du lit nuptial,

d'un côté, trois berceaux, de l'autre, trois cercueils. Les âmes blessées, qui, dans leurs grandes afflictions, négligent ou craignent d'élever leurs regards vers le Ciel, cherchent volontiers à travers les ténèbres l'explication des coups mystérieux qui les frappent. La comtesse se crut maudite par l'autre comtesse, Anna, la seconde femme de Vincent; — n'oublions pas qu'il en était à sa troisième.

C'est le châtiment des mères divorcées et remariées, qui n'ont pas fait dans leurs affections une part équitable, que leur désespoir, à la mort de l'enfant du mari qu'elles aiment, s'envenime de toute leur indifférence pour l'enfant du mari qu'elles n'aiment pas. A cette angoisse s'en ajoute une autre, qu'Hélène ressentit sans doute, et que l'événement justifia. Ces deux petits chérubins qui disparaissaient, Vincent et Alexis, fils de ses années de bonheur, confondus dans un même battement de cœur avec son amour pour le comte, c'étaient des liens qui se brisaient, et qui, en se brisant, désintéressaient de son ménage un époux dont la fidélité était trop précaire pour persister, du moment qu'il ne voyait plus dans l'épouse la mère de ses enfants. Est-ce tout? Pas encore. Leur mort mettait à néant l'illusion de cette égalité qui paraît vraisemblable en face de ces chers êtres, gages d'une œuvre commune, et qui, en se dissipant, forçait Hélène à se dire : « C'est un homme égoïste, qui n'aime que lui, et qui ne se soucie de personne. » — Il y a, dans le triste métier d'homme à bonnes fortunes, je ne sais quelle malsaine influence qui

altère, flétrit et corrompt, même les sentiments légitimes et vrais. Les séducteurs de profession, tels que le comte Vincent Potocki, gâtés par les femmes, blasés par des succès faciles, imbus de l'*esprit d'usurpation et de conquête*, s'accoutument peu à peu à ne considérer qu'eux-mêmes et à n'aimer que leur précieuse personne dans la passion qu'ils inspirent. A leurs yeux, l'amour qu'on leur témoigne n'est pas un échange de deux cœurs qui se donnent l'un à l'autre, c'est une dette qu'on leur paye. Pour un peu, ils se diraient, dans leurs égoïsme superbe, que le bonheur et l'honneur de les aimer doivent suffire à leurs victimes, et, s'il font couler quelques larmes, ils s'en réjouissent, comme d'un triomphe de plus.

Maintenant, je prie M. Lucien Perey de m'excuser, si je change de cadre et d'horizon, et si, dans son livre, où tout m'intéresse, je m'empare d'un épisode où cette causerie peut vraiment devenir une page des *Souvenirs d'un vieux critique*.. Ici, vous allez m'arrêter sans doute, et me demander si, dans ma manie de me vieillir, je prétend me poser en contemporain du prince de Ligne, de Catherine et de Souvarov. Non : mais rappelez-vous le vers de Lucrèce, que j'ai souvent cité :

Et, quasi cursores, vitaï lampada tradunt.

Ces lampes, qui éclairent la vie des générations successives, et que se transmettent d'invisibles coureurs, ce sont les souvenirs de seconde main, précieu-

sement conservés dans les traditions de famille; reliques profanes, mais que consacrent les tendresses filiales et la vision lointaine de chères figures, vivantes encore dans la mort et parlant à nos cœurs du fond de leur tombeau.

Je rencontre, pages 155 et suivantes, des noms français qui m'ont immédiatement absorbé : la comtesse Diane de Polignac; non pas la brillante amie de la reine Marie-Antoinette, rattachée par cette amitié même à l'histoire de nos malheurs et des crimes révolutionnaires, mais une tante, non mariée, de Jules, Armand et Melchior de Polignac. « Elle n'était, nous dit Lucien Perey, ni mariée ni chanoinesse, bien qu'elle portât la croix honoraire d'un chapitre de Lorraine. Le roi lui avait donné un brevet de Dame, ce qui ne s'était point fait encore. Elle n'était ni belle ni bien faite; sa mise n'était pas élégante; mais son esprit et sa sensibilité la faisaient aimer de tous. Un rien la troublait, elle rougissait comme une pensionnaire. »

Cette aimable et spirituelle comtesse Diane, je ne l'ai jamais vue, et pourtant je la reconnais; il me semble que je la vois. Pourquoi? Parce que, au milieu des tristesses de l'émigration, elle avait eu la bonté de se lier d'amitié avec mes parents, émigrés comme elle, et, comme elle, réfugiés avec tous les Polignac dans ce petit coin de la Russie polonaise ou de la Pologne russe, où une colonie française, attendant des jours meilleurs et profitant de notre légèreté proverbiale, cherchait à se distraire de ses

peines en ravivant les douces et mélancoliques images de Versailles et de Trianon. Vous comprenez que, quand de pauvres petits gentilshommes de province se sont un moment mêlés à une aussi brillante compagnie, et lorsque, plus tard, ils se retrouvent à la campagne, à deux cents lieues de Paris, en face d'une médiocrité fort peu dorée, dans une maison démeublée par la République, les récits coulent de source; les conversations reviennent sans cesse à ce qui fut le grand événement de ces modestes existence; et, si l'enfant, né sous l'Empire, n'est ni sourd, ni tout à fait obtus, les personnages dont ses parents s'entretiennent lui deviennent aussi familiers que les visiteurs et les amis. J'avais surtout une bonne vieille tante qui ne tarissait pas dès qu'on la mettait sur le chapitre de la comtesse Diane, et, comme elle me gâtait affreusement, je m'amusais souvent à lui dire : « Allons, ma tante ! encore dix minutes de comtesse Diane ! »

Lucien Perey nous raconte que, sous l'habile direction d'Hélène, la colonie française avait organisé à Kovalovka une troupe de comédie et d'opéra-comique; on joua *Ma tante Aurore*, *Richard Cœur-de-Lion*, *Zémire et Azor*, *Fanchon la Vielleuse*. L'aimable écrivain ne nous dit pas tout. A côté du nom de la comtesse Diane, je découvre celui de l'abbé Chalenton; ici, je n'ai plus besoin d'évoquer le vers de Lucrèce. Lorsque j'arrivai à Paris, en octobre 1823, pour faire mes classes, l'abbé Chalenton vivait encore. Il vint nous voir souvent, et me déclara que

j'aurais des prix de mémoire, parce que je lui récitai toute une tirade de sa comédie de *Monsieur de Porcalaise* ou *le Gourmand*, composée tout exprès pour être jouée par la colonie dont nous parle Lucien Perey. Il y en avait trois comme celle-là, et l'abbé les avait recueillies dans un volume, sous ce pseudonyme : *Par un nouveau Sarmate*. A présent, à soixante-cinq ans de distance, je ne me souviens plus que d'un seul vers :

Et nous devons Valère au don d'une bécasse.

Et savez-vous qui jouait le rôle de Valère, l'amant aimé, le brillant jeune premier? Celui qui fut plus tard le prince Jules de Polignac.

Ce nom, qui résonna, en 1830, comme le glas funèbre de la monarchie, rappelle les légendes plus ou moins authentiques, chargées d'expliquer l'imperturbable confiance et l'aveugle obstination du premier-dernier ministre de Charles X. La naissance du duc de Bordeaux, qui ne fut pas précisément un miracle, mais à laquelle il était si facile d'attribuer un caractère providentiel, avait créé, pour les royalistes éprouvés par l'exil et la prison, une atmosphère particulière où ils vivaient dans le surnaturel comme dans leur élément et s'en remettaient à la Providence du soin d'aplanir les difficultés de la politique. Ce sentiment dangereux trouvait, dans l'esprit étroit de M. de Polignac, un terrain tout prêt. D'après divers témoignages, — Berryer, comte de Ludre, Mandaroux-Vertamy, etc., — il s'exaltait jusqu'à se croire en

communication directe avec le ciel. — « Il y a des hommes, dit-il à Berryer, qui n'ont pas besoin d'expérience. Je vais vous révéler ce que je n'ai fait connaître qu'à un bien petit nombre d'amis. Dieu m'assiste, chaque jour, par des communications sur l'origine desquelles je ne puis me tromper. »

N'est-ce pas le cas de répéter avec Michaud, le spirituel directeur de la *Quotidienne :* « Est-il possible que l'on soit à la fois tellement illuminé, et si peu éclairé ? »

Les plus beaux noms de notre chère Pologne se groupent, dans le livre de Lucien Perey, autour d'Hélène Potocka. Aucun d'eux ne m'est étranger et ne me trouve indifférent. La comtesse Motchinska était très riche, mais d'une noblesse inférieure à celle des Lubomirski, des Potocki, des Sanguszko, etc., etc. Elle offrit à mon grand-père la plus généreuse hospitalité. Un jour, le voyant découragé par les lenteurs des années d'exil, elle lui dit : « Vous retournerez en France ; vous rentrerez dans votre maison ; moi, j'irai vous faire une visite, et vous demander l'hospitalité que je suis si heureuse de vous offrir. » — Son âge et l'état de l'Europe et de la France, à la veille du 18 Brumaire, rendaient sa prédiction bien invraisemblable. Pourtant, elle arriva, fidèle à sa promesse, en avril 1805, avec une suite nombreuse où figurait un jeune docteur, devenu depuis lors un de nos médecins les plus célèbres, membre de l'Académie des sciences, et notre ami. Jugez de l'émotion de notre maître Jacques et de notre cuisinière; émotion d'au-

tant plus violente que ces braves Polonais mangeaient toute la journée! Immortel renouvellement de la nature, tandis que les générations humaines se succèdent! Mes vieux marronniers qui ont presque joué dans ma vie littéraire un rôle, qui étalent ce matin sous mes yeux leurs fleurs tardives, la comtesse Motchinska les vit fleurir, le 19 avril 1805, moins vieux et plus beaux!

Quel Parisien, quel boulevardier, quel *gentleman* de lettres, quel bohème un peu huppé, quel habitué de la Librairie Nouvelle et du foyer des Variétés, ne connaît le prince Joseph Lubomirski, neveu de la pieuse princesse Sanguszko, petit-fils ou arrière-petit-fils d'une des meilleures amies de la comtesse Hélène Potocka? Aimable, généreux, d'humeur facile, bon enfant, écrivain de talent, causeur spirituel (marquez-moi un bon point, je n'ai pas dit *sympathique*), il paraît, depuis quelque temps, s'être fourvoyé dans les steppes de la libre pensée, chaussé des vieux souliers de M. Ernest Renan. Je lui recommande à lui, catholique de race, du bois dont on fait les pécheurs, mais dont on fait aussi les pécheurs convertis, une curieuse anecdote dont un de ses ancêtres fut le héros :

Le prince Lubomirski, surnommé *le Salomon de la Pologne*, voulut nier son Dieu et son âme, pour se livrer sans frein à toutes les jouissances. Il commença même, sur cette thèse, un grand ouvrage auquel il consacrait de nombreuses veilles. Fatigué et agité par ce travail, il poussa un jour sa

promenade au delà des limites ordinaires et rencontra une vieille femme, chargeant un âne de feuilles sèches et de branches mortes : « N'avez-vous pas d'autre métier? lui demanda-t-il. — Hélas! non. Mon mari soutenait seul toute sa famille. J'ai eu le malheur de le perdre, et il ne me reste pas même de quoi payer une messe pour le repos de son âme. — Tenez, dit-il, en lui jetant plusieurs pièces d'or, faites-en dire tant que vous voudrez. » — Et il revient sur ses pas, peu attentif aux bénédictions de la vieille femme. Le soir même, livré à toute l'ardeur de son travail favori, il aperçoit un paysan debout, immobile, en face de son bureau : « Que fais-tu là? Qui t'a permis d'entrer? » s'écrie le prince agitant violemment sa sonnette. Ses gens protestent qu'ils n'ont rien vu, et l'aventure demeure inexpliquée. Le lendemain, à la même heure, même apparition du silencieux et insaisissable visiteur. Cette fois, le prince n'appela personne. Il jeta sa plume et marchant droit vers le paysan : « Qui que tu sois, malheureux, que viens-tu chercher? — Je suis le mari de la veuve que vous avez secourue. J'ai demandé à Dieu la grâce de payer votre bienfait par ces seuls mots : L'AME EST IMMORTELLE! » Le fantôme disparut, et le prince Lubomirski, appelant sa famille, déchira devant elle son manuscrit. Ces pages lacérées existent encore.

Je ne veux pas terminer cet article, sans dire un mot de l'épilogue, comparable au *post-scriptum* d'un roman par lettres. La comtesse Hélène avait eu, avec

le prince Charles de Ligne, une fille, cette intéressante Sidonie, qu'elle avait trop négligée. Le comte Vincent Potocki avait eu de la comtesse Anna, sa seconde femme, un fils qui s'appelait François. François et Sidonie s'aimèrent, et leur mariage, dans ce dernier chapitre, fait l'effet d'une rosée matinale après une torride nuit d'orage. Lucien Perey m'en voudra-t-*elle*, si j'avoue que la comtesse Anna, moins brillante, moins passionnée qu'Hélène, mais douce, reléguée dans la pénombre, résignée à ne se souvenir que pour pardonner, consentant à s'effacer quand sa présence serait importune, me semble préférable à sa séduisante rivale ? Quoi qu'il en soit, cet épilogue me réconcilie, non pas avec le livre, qui est charmant et m'a pris par mon faible, mais avec l'héroïne, à laquelle on aurait pu rappeler cette vérité plus durable que la passion la plus romanesque : « L'argent et l'amour mal placés aboutissent à la ruine. »

26 avril 1888.

MADAME DE CUSTINE[1]

On a compté, au commencement de notre siècle, quatre illustres défenseurs de la religion chrétienne : Joseph de Maistre, le vicomte de Bonald, l'abbé de Lamennais et M. de Chateaubriand. Le comte de Maistre et M. de Bonald, par les admirables perfections de leur vie privée, accréditèrent ou plutôt consacrèrent l'autorité de leurs écrits. Lamennais, jusqu'à la fatale époque de sa chute, fut irréprochable et ne donna aucune prise à la médisance. En revanche, lorsqu'on voit Chateaubriand cultiver à la fois les roses de Sion et les myrtes de Cythère et enjoliver d'une foule de romans profanes son rôle d'apologiste chrétien, on est tenté de se dire que le christianisme du génie ressemblait bien peu au génie du christianisme; on sourit de la naïveté des bons curés qui, lors de ses voyages à travers la France, allaient pieusement l'attendre à la poste pour lui offrir, sinon

1. D'après des documents inédits, par M. A. Bardoux.

l'encens et l'eau bénite, au moins de chaleureux hommages et d'onctueux compliments.

Si je n'ai pas oublié mon catéchisme, le mariage figure parmi les sacrements de cette religion pour laquelle Chateaubriand plaida en poète plutôt qu'en théologien. Or nous lisons à la page 133 du livre de M. Bardoux (extrait d'une lettre à M. de Fontanes) : « Voilà où m'ont conduit des chagrins domestiques. *La crainte de me réunir à ma femme* m'a jeté une seconde fois hors de ma patrie. »

Nous savons ce qu'était cette femme dont le retour effrayait tellement son mari, et qu'il n'avait pas revue depuis dix ans. Jeune encore, jolie, blanche, mince, spirituelle, pieuse, ayant passé sur sa jeunesse comme une aile d'alcyon sur les vagues d'une mer agitée, non seulement elle n'avait rien qui dût déplaire à son imagination ou froisser son amour-propre ; mais il semblait que ce mariage romanesque, contracté entre deux tempêtes, au seuil de la Révolution, à la veille d'un départ pour le nouveau monde, dût s'accorder avec les songes de cette imagination insatiable qui s'affamait en croyant s'assouvir, dont on peut dire que les extrêmes se touchent, et que l'excès de sa puissance finissait par la rendre impuissante. Il n'en fut rien, et, pour expliquer cette anomalie, il faudrait une faculté d'analyse que je n'ai pas et que j'aurais soin de laisser à l'écart, si je la possédais.

Des remarques d'un autre genre nous sont inspirées par le souvenir des belles éplorées qu'un aimant

invincible attirait vers M. de Chateaubriand: Pour elles, ce prestigieux René, tellement identifié avec son héros qu'il était impossible de les distinguer et que l'on trouvait plus commode de les confondre, était à peu près ce que Rousseau avait été pour leurs grand' mères, avec cette différence que le nouveau Jean-Jacques, gentilhomme d'antique race, doué d'une instinctive élégance, revenu d'un voyage féerique, rapportant dans sa malle une nouvelle littérature, auteur d'un livre dont l'*à-propos* extraordinaire décuplait la valeur littéraire et poétique, leur apparaissait après la Révolution, au lieu d'en être le précurseur. Il réunissait toutes les conditions propres à fasciner ces cervelles féminines, si violemment secouées par les tragédies de la Terreur. On pouvait encore, pour se reposer ou se distraire de tant de crimes et de malheurs, décrire la nature, et, certes, Chateaubriand s'en acquittait à merveille. Mais il n'était plus permis, après ses effroyables abus de confiance, de prendre parti pour elle contre la société, à moins d'aller la chercher dans les forêts vierges, aux bords du Meschacébé, au milieu de personnages d'autant plus innocents qu'ils étaient plus sauvages. L'auteur d'*Atala* inaugurait la mélancolie sur des ruines. L'idylle avait fait son temps; on ne lui pardonnait pas d'avoir ensanglanté son laitage, d'avoir commencé par la houlette du berger et fini par le couperet du bourreau. Désormais la poésie, l'amour, la passion, le roman, ne pouvaient plus se présenter que sous une forme élégiaque, les larmes aux yeux et le crêpe

au bras. Tout cela, c'était Chateaubriand dans sa littérature et dans sa personne.

Rappellerai-je les antécédents des femmes qui l'ont aimé et dont M. Bardoux s'est fait l'historiographe indulgent? Ils se ressemblent avec des nuances du moins au plus dans l'horreur tragique et l'héroïsme. Vous savez sur combien de tombeaux de famille la comtesse de Beaumont, née Pauline de Montmorin, ombre errante, âme en peine, eut à passer pour arriver jusqu'à Chateaubriand, l'aimer et mourir. La jeunesse de madame de Custine, née Delphine de Sabran, avait eu deux de ces pages terribles, desquelles on ne saurait dire si le courage et le dévouement qu'elle y déploya la placent au-dessus des scrupules de la morale ordinaire, ou si elle n'aurait pas dû sceller à tout jamais son cœur sous la pierre tumulaire de son beau-père et de son mari. Le général de Custine, — qui l'ignore? — malgré toutes ses concessions et toutes ses avances à la République et à la Convention, fut arrêté, jugé, condamné et exécuté; quatre mots qui n'en font qu'un dans le vocabulaire de 1793; si bien que notre royalisme est tenté de dire qu'il fut coupable avant d'être innocent. Son fils, Amand-Louis-Philippe-François, mari de Delphine, a droit à des sympathies plus complètes encore et plus absolues. Son mariage est une de ces idylles dont je parlais tout à l'heure, et qui précédèrent de si peu le moment où Guillot le sycophante entra dans la bergerie. Les deux jeunes mariés s'aiment d'amour tendre, comme les deux pigeons de La Fontaine. Ils

roucoulent sous le regard maternel de la toute gracieuse madame de Sabran, veuve d'un vieillard, passionnément éprise du brillant et léger chevalier de Boufflers, qu'elle épousera en 1797. La frivolité a fait place à la *sensibilité;* tout ce groupe charmant se gouverne par le sentiment, faute de principes. Par malheur, les sentiments sont aussi mobiles que les principes sont immuables, et, avant même que le tocsin révolutionnaire ait sonné les vêpres républicaines, Delphine a cessé d'aimer son mari. François-Philippe de Custine n'aime plus sa femme. Une lettre de madame de Custine à son frère Elzéar, — celui que j'ai vu bien souvent, en 1828, sur les bancs de la Sorbonne, assidu aux cours de MM. Villemain, Guizot et Cousin, — accuse le trouble de cette âme qui ne sait plus où se fixer, « trahie par l'amour, trahie par l'amitié ». Chose singulière! l'absence de lest l'empêche de s'élever plus haut. Il fallut, pour qu'elle se retrouvât, prête à cueillir un regain de tendresse conjugale, le jugement, la condamnation et l'exécution du général de Custine, bientôt suivie de l'arrêt de mort et de l'exécution de son fils. Là, elle est héroïque, elle est sublime. Le danger, la noble attitude, le courage indomptable, la vaillante agonie de celui qu'elle n'aimait plus, la piquent d'une émulation généreuse, rendent un cœur à celle qui n'avait plus qu'un cerveau, et, grâce à une illusion explicable par la violence de cette secousse, lui font croire, non seulement à un *renouveau* d'amour, mais au réveil d'un amour assoupi.

Après ces formidables scènes, que M. Bardoux retrace avec une émotion communicative, et qui devraient le faire réfléchir aux aboutissants du centre gauche, on voudrait que Delphine restât fidèle à son deuil, et, tout en admirant comme il convient *René* et *les Martyrs*, on se demande si Chateaubriand lui-même était digne de combler le vide creusé dans ce jeune cœur par les fossoyeurs de Fouquier-Tinville, de l'ex-capucin Chabot et de Robespierre. Mais, pour rendre possible cette fidélité à un mort héroïque, il faut autre chose que le fugitif souvenir d'une nuit de terreur et de larmes, d'un rendez-vous suprême, d'une station funèbre au pied de l'échafaud ou au seuil d'une prison. Il faut une religion, une lumière, une foi, qui nous rappelle que ce rendez-vous n'est pas le dernier, que cette nuit peut être une aurore, que les degrés de cet échafaud ne s'arrêtent pas à sa plate-forme, et que, pour les chrétiens, l'adieu signifie *au revoir!* Ce qui dominait encore, à cette époque, malgré d'épouvantables leçons, c'était une religiosité vague, flottante, mi-partie de la profession de foi du vicaire savoyard et du sentimentalisme de Bernardin de Saint-Pierre, telle enfin que, ne gênant personne, elle ne suffisait à rien. Louis Veuillot a spirituellement parlé de cette religion accommodante, comparable aux remèdes que l'on peut s'administrer en voyageant. Ici, on pouvait la déguster à petites doses, en vagabondant sur la carte du Tendre.

Détail remarquable! c'est vingt-cinq ans plus tard

que s'accomplit cette conversion, conséquence providentielle de tant de douleurs, d'enseignements, de deuils et de souffrances. Mieux qu'un autre, j'ai pu en suivre les progrès, et cela dans la famille même, alliée de plus près à Delphine. Elle avait une belle-sœur, Adélaïde de Custine, qui épousa, le 9 mars 1790, le marquis de Dreux-Brézé. J'ai eu l'honneur de connaître cette noble femme, dont la fille était l'amie intime de ma mère, et qui fut un modèle de vertu chrétienne et de piété. En 1811, encore très belle aux approches de la quarantaine, elle eut un fils, un Benjamin, qui, Dieu merci ! vit encore ; seulement, il ne s'appelle plus le marquis de Brézé ; il signe Pierre, évêque de Moulins. Après avoir lu l'histoire romanesque de toutes ces victimes d'un amour *extra muros* de l'Église, on a envie de s'écrier : « Saint évêque ! priez pour eux et pour elles, qui ne savaient pas prier ! »

Le cœur se serre, lorsqu'on sait à quel triste et honteux épilogue était réservé le beau nom de Custine, et lorsqu'on lit, dans la dernière lettre écrite par François-Philippe à sa femme, quelques heures avant sa mort : « Apprends à ton fils à bien connaître son père ! Que des soins éclairés écartent loin de lui *le vice !* »

Hélas ! il faut croire que ces soins ne furent pas assez éclairés. Ce fils unique s'appelait Astolphe. Baptisé par l'Arioste, il aurait pu être le filleul de l'Arétin... Silence ! Ne disons plus un mot de ce personnage : nous aurions à demander le huis clos,

comme pour les pièces ultra-naturalistes de M. Zola et de ses disciples.

Dix ans s'écoulent entre l'exécution de François-Philippe et l'apparition de M. de Chateaubriand. Ces dix ans furent-ils consacrés par la belle Delphine au deuil d'un héroïque et tragique veuvage? Nous sommes forcés d'en douter, alors même que l'on refuserait, comme M. Bardoux, de prendre au sérieux les méchants commérages de madame Elliott, qui nous représente la noble captive, dans sa prison des Carmes, en coquetterie avec M. de Beauharnais, premier mari de l'impératrice Joséphine, — et que l'on réduirait aux proportions d'une simple amitié la liaison de Delphine avec le mystérieux Maurice, *aliàs* le marquis de Gr....., qui lui fit perdre encore quelques-unes de ses illusions romanesques, si l'on en juge par ses mélancoliques confidences à sa mère :

« Maurice et moi, nous parlons sans cesse de ce doux projet ! A propos de Maurice, que je te conte donc tout ce qui m'arrive à son sujet ! Avant de le voir ici, je me faisais sur sa personne à *lui* mille chimères. J'allais même jusqu'à penser quelquefois que de lui seul me viendrait quelque bonheur. Oh ! comme j'ai changé d'avis depuis que je l'ai vu de près, et comme, chaque jour, il perd à mes yeux !... »

C'est que ce diable de Maurice n'a pas été raisonnable : on lui offrait l'amitié, et il exigeait davantage ; ou, du moins, il comprenait l'amitié comme

une sorte de passe-partout, où une main adroite glisse chaque matin une variante, jusqu'à ce que cette variante s'appelle d'un autre nom : — « Monsieur Maurice, si vous voulez que je vous estime, il faut renoncer à votre amour. — Ah! oui, j'en aurai le courage... Mais l'amitié nous reste, et l'amitié entre homme et femme, il n'y a rien de plus pur! La chaste amitié couvre tout de son aile... (Il l'embrasse.) — Il ne faut pas m'embrasser; ce n'est pas convenable. — Ah! Delphine!... Vous avez de mauvaises pensées... C'est mal[1] !... »

Pour que la conduite de Maurice paraisse plus odieuse, Delphine la compare à celle d'un nommé Médor; nom d'un chien, qui porte bonheur à son titulaire! Médor est un vrai caniche; bête, mais dévoué, soumis, bon, simple, modeste, méritant toute confiance, donnant toute sécurité, heureux d'un regard, heureux d'un sourire, heureux d'être dans la maison. — S'il essayait de s'émanciper, Delphine n'aurait qu'à lui dire : « Tout beau, Médor! » — Aussitôt, il se coucherait à ses pieds et la garderait contre les coupables entreprises de Maurice. Rien ne peut faire sortir Médor de son naturel pacifique, pas même la canicule.

Enfin, voici l'idole : *Deus, ecce Deus!* Delphine a trente-trois ans, Chateaubriand trente-quatre; ce sera non pas un amour d'automne, mais un amour d'été. On a souvent décrit, d'après Chateaubriand

1. Eugène Labiche : *Doit-on le dire?*

lui-même, les années heureuses, mais bien rapides et bien courtes, où René, rendu, après les misères de Londres, à sa patrie, à une sorte de bien-être, entouré d'affections sincères et de bons amis, jouissant de sa gloire naissante sans en être encore enivré, sensible à l'éloge, docile à la critique, souriant à la vie, mérita l'épithète de *bon enfant*. Bon enfant, soit! Pourtant, comment ne pas supposer que, dès lors, cette qualité s'entremêlait, chez lui, de vagues accès d'inquiétude, de tristesse et d'ennui, trait distinctif de son caractère et de son génie? Sans doute, on serait très injuste, si on cherchait en lui un des nombreux types du légendaire don Juan. Il n'avait pas le physique du rôle. Il n'était ni mécréant, ni roué, ni séducteur à froid, ni planteur de croix de bois noir, comme le héros de Tirso de Molina, de Lorenzo da Ponte, de Mozart, de Molière et de Musset. Mais son imagination excessive, de laquelle un contemporain a dit qu'elle faisait son tourment et nos délices, se proposait sans cesse un idéal que la réalité refusait de satisfaire, et il s'en prenait à cette réalité de désenchanter son idéal. Lorsqu'il avait voulu se faire aimer et qu'il avait réussi, il regrettait presque son succès qui donnait un corps à sa chimère en coupant ses ailes. Il se hâtait de rêver à ce qui arriverait s'il n'aimait plus, et, à force d'en rêver, il se réveillait n'aimant plus. Une illusion rétrospective, à rebours, lui montrait, à travers un mirage, ce qu'avait été pour lui l'objet de son adoration, tant qu'il n'en était pas le maître, et, comme il

l'avait créé en l'aimant, il souffrait de le trouver inférieur à sa création. Un témoin véridique, le comte de Flav..., secrétaire d'ambassade à Londres, en 1822, avec M. de Chateaubriand pour ambassadeur, me contait que, lorsqu'il entamait une nouvelle passion ou une nouvelle amourette, — car il ne s'en tenait pas toujours aux duchesses et aux marquises, — il avait la manie d'évoquer, aux heures de tête-à-tête, les ombres d'Atala, d'Amélie, de Velléda, de Cymodocée et de Bianca ; évocation poétique qui désorientait une madame L... — le caprice du moment, — femme d'un violoniste célèbre, accoutumée probablement à un autre genre de conversation.

C'est qu'au fond, il n'aimait que celles-là. Il les connaissait comme s'il les avait faites ; elles formaient le cortège de sa gloire, et il était sûr qu'elles ne resteraint pas inférieures aux exigences de son imagination, puisqu'il l'y retrouvait tout entière. Vous voyez d'ici la nuance qui le distinguait de don Juan. Le sacrificateur était la première de ses victimes ; ce qui atténuait sa cruauté inconsciente, mais ne les consolait pas.

Madame de Beaumont nous semble, en somme, plus intéressante encore que madame de Custine, parce qu'elle meurt, parce qu'on peut se la représenter sous l'aspect d'une figure immatérielle, sœur de Lucie et d'Amélie ; fantôme échappé des tombeaux ouverts par la Révolution, dont on ne voit que la pâleur, dont on n'entend que les gémissements, qui n'a aimé et vécu

que pour souffrir, et qui va mourir à Rome, comme si la cité des ruines, confidente des secrets de la mort et de l'immortalité, était seule digne de lui offrir un çercueil. On ne sait pas, on ne veut pas savoir si Chateaubriand a été son amant ou son garde-malade, et, dans tous les détails du voyage et des veillées funèbres, nous le revoyons tel qu'il faut le voir pour ne pas le haïr : capable de se préférer à tout, excepté à l'honneur, culte de toute sa vie.

Madame de Custine est moins intangible; elle a les faiblesses, — j'allais dire les lâchetés de la passion. Quand surviennent les premiers nuages, les premiers symptômes d'une inconstance qui va de madame de Custine à madame de Mouchy, de celle-ci à la duchesse de Duras, de la duchesse de Duras à madame Récamier, la pauvre affolée s'écrie : « Demain, il sera peut-être à mes pieds... Hélas ! je crois plutôt que je serai aux siens ! »

Madame de Custine vécut jusqu'en 1826. M. Bardoux a donc pu, sans la perdre de vue, suivre sur une ligne parallèle, l'histoire de cette orageuse époque, la fin de l'Empire, la Restauration, les Cent-Jours, les fluctuations politiques de M. de Chateaubriand, passant des exagérations fougueuses de la fameuse brochure, *Buonaparte et les Bourbons*, — et des articles d'extrême droite du *Conservateur*, aux meurtrières polémiques du *Journal des Débats*, où, sous prétexte d'étancher les blessures de son orgueil, il noya la monarchie dans le sang de ses plaies. Ici, comme la critique littéraire ne doit pas perdre ses droits, j'arrête

un moment M. Bardoux pour lui demander, à lui qui n'est pas engagé comme nous dans la gloire de M. de Chateaubriand, s'il a pu sérieusement traiter de *tableau achevé* une de ces pages bizarres, puériles et byzantines qui déparent les *Mémoires d'Outre-Tombe*, et en font, malgré de merveilleuses beautés, une œuvre de décadence. En 1833, le pécheur, tardivement converti, va en Allemagne s'acquitter d'une mission de fidélité royaliste, qu'il a eu soin de raconter de façon à nous donner envie de demander s'il venait consoler un exil, préparer un retour, restaurer un trône, rapporter une couronne, ou suivre un enterrement de première classe. Le voilà à Waldmünchen, en Bavière. La folle du logis n'a pas abdiqué dans cette tête sexagénaire. Il ouvre sa fenêtre ; il se souvient du château de Fervacques, résidence de madame de Custine, qui l'a si passionnément aimé; sa mémoire se réveille, son imagination s'exalte, et il écrit : « Cette *truie* (vous avez bien lu : une truie qu'il avait aperçue un jour dans les prés qu'arrose la petite rivière de la Toucques, au bas du château de Fervacques), cette truie était couchée aux pieds d'un saule, sur l'herbe fraîche, dans la rosée ; un jeune verrat, etc., etc... » — Si je fais cette halte, c'est que j'y retrouve un des côtés défectueux du génie de Chateaubriand : l'amour des contrastes dont il abusait pour mieux démontrer le néant des grandeurs, des amours, des vanités humaines. Mais, vraiment, il me semble que la belle Delphine de Custine méritait mieux que cette comparaison de charcutier.

Je sais gré à M. Bardoux de m'avoir rendu, non seulement explicable, mais très justifiable la brusque disgrâce de M. de Chateaubriand, en juin 1824, trois mois avant la mort du vieux roi. D'abord, rayons de nos papiers — et des siens, — le propos attribué à Louis XVIII et versifié par Lamartine :

La plume dans ses mains, nous valut une épée!

Le mot n'a pas été et ne pouvait pas être dit. Quand parut la brochure *Buonaparte et les Bourbons*, la lutte était finie, et l'habileté taciturne de M. de Talleyrand fit plus que les ardentes hyperboles de l'éloquent écrivain. Sans doute, Louis XVIII et la famille royale *devaient* à Chateaubriand une vive reconnaissance et c'est justement là ce qui explique pourquoi il ne fut jamais bien en cour. A ce point de vue, il en est d'un monarque spirituel comme d'un bourgeois imbécile, héros d'une comédie moderne : la reconnaissance ne cesse d'être un fardeau que lorsqu'elle n'a pas l'air d'une dette, et, quand le service rendu, au lieu de s'imposer, semble s'excuser; or, avec Chateaubriand, c'était tout le contraire. Son royalisme avait des âpretés celtiques; son dévouement, au lieu de faire patte de velours, oubliait de rentrer ses griffes; il grognait ses protestations de fidélité.

En outre, lors du triste voyage à Gand, dont l'auteur des *Mémoires d'Outre-Tombe* a parlé avec un détachement ironique, comme s'il voulait demander pardon à son vrai public d'être allé fourvoyer son génie au milieu de ces momies, Louis XVIII, qui a

donné tant de preuves de sagacité, devina aisément que son ministre se moquait *in petto* de son ministère *in partibus*, et que volontiers il aurait rempli de bleuets ou de glaïeuls ce portefeuille *sinécuriste* qu'il nous a peint si vide et si efflanqué. Assurément, le favoritisme est fâcheux, et les rois méritent le blâme quand ils ont des favoris ou des favorites. Néanmoins, on ne peut s'étonner que Louis XVIII, éprouvé par tant de malheurs, monté sur le trône à un âge et avec des infirmités qui le forçaient de mettre au régime toutes les jouissances de la royauté, aimât mieux reposer ses regards sur une figure souriante que sur un visage renfrogné, et que, à l'instar de M. Perrichon, préférant le rôle de sauveteur à celui d'obligé, il vît avec plus de plaisir M. Decazes, sa créature, que M. de Chateaubriand, son bienfaiteur.

Quant à la crise du 5 juin 1824, qui amena la rupture définitive, je la déplore, mais je la comprends. Jusqu'alors, le roi avait subi à contre-cœur M. de Chateaubriand comme un mal nécessaire. Son antipathie s'aiguisait à mesure qu'il se voyait forcé, par *décorum*, de faire de lui un pair de France, un ambassadeur, un ministre. Il lui tardait d'être libéré à la fois de son aversion et de sa gratitude. L'occasion se présenta. M. de Villèle proposa aux Chambres le projet de loi sur la réduction de la rente. M. de Chateaubriand l'avait approuvé d'abord, et avait même pressé le Conseil des ministres de le présenter le plus tôt possible. Mais, comme le projet était impopulaire, il le déclara dangereux, et finalement s'associa au vote

qui rejeta la loi. On sait le reste. L'irritation de Louis XVIII fut celle d'un homme qui attend, qui désire peut-être un prétexte pour éclater. Il avait le juron facile ; — on avait tant juré autour de son trône ! — « Ce j...-f..., dit-il, s'est f... de nous. Je ne le congédie pas, je le chasse !

Maintenant, si vous me dites que Louis XVIII, fin lettré, sachant son Horace par cœur, auteur de petits vers galants et d'un voyage sentimental, collaborateur de Merville pour *la Famille Glinet* et de madame Simon Candeilhe pour *la Belle Fermière*, était jaloux de la gloire littéraire de M. de Chateaubriand, je vous répondrai : En ce cas, méfions-nous également du roi qui se croit littérateur, et du littérateur qui se croit roi ! »

25 juin 1888.

LA DUCHESSE DE BERRY

ET LA COUR DE LOUIS XVIII [1]

M. Imbert de Saint-Amand est un des rares écrivains restés fidèles à l'esprit de respect. Loin, bien loin de nous l'idée de lui en faire un reproche ! Quand on songe à ce que les historiens et les publicistes révolutionnaires ont fait de notre passé d'hier et de notre passé d'il y a trois siècles, on se prend d'une vive sympathie pour ceux qui refusent de voir sur les trônes, dans les palais, dans les églises, sur le Saint-Siège, des monstres, des scélérats, des incestueux, des adultères, des bandits, des prodiges de perversité, de corruption, de férocité et de luxure. Sainte-Beuve, peu suspect en pareille matière, prétendait que, après une lecture de Dulaure, les gens nerveux avaient le droit de *savourer* Joseph de Maistre. Dieu merci ! pour savourer l'admirable auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg*, je n'ai pas besoin de lire Dulaure ; la

1 Par Imbert de Saint-Amand.

pénitence serait trop rude; mais il y a, parmi les auteurs les plus accrédités, acceptés presque comme classiques par notre impardonnable faiblesse, des pages après lesquelles je saluerais avec transports l'honnête homme, l'aimable optimiste qui réussirait à édulcorer l'histoire, à habiller décemment la vérité sans la travestir, à me prouver qu'Isabeau de Bavière valait mieux que sa réputation, que madame de Pompadour a été calomniée, que Marguerite de Bourgogne recevait ses amis, à la tour de Nesle, pour leur offrir une tasse de thé et causer politique, et que les prétendus poisons de Lucrèce Borgia étaient d'excellentes tisanes de camomille et de petite centaurée.

Pourquoi pas? Ces adoucissements de l'histoire, s'ils ne font pas beaucoup de bien, ne peuvent faire aucun mal, tandis que les écrivains révolutionnaires, quand ils défigurent et calomnient, en d'autres siècles et dans le nôtre, les représentants des idées contraires à leurs doctrines de désordre et de sang, savent bien ce qu'ils font. Leurs mensonges sont des armes à deux tranchants; leurs récits ont des intentions de pamphlets. Ils n'attaqueraient pas avec tant de passion les personnages endormis dans le tombeau, s'ils n'espéraient que, pour le gros public et la majorité des imbéciles, aujourd'hui subit la responsabilité d'autrefois.

Notre belle langue moderne a créé le mot *bénisseur*, pour avoir le plaisir de s'en moquer. Pourtant ne vaut-il pas mieux bénir que maudire? Ne devons-nous pas nous réconcilier avec le système de bénédiction

universelle, depuis que nous avons lieu de croire que la France est maudite, depuis que nous sentons peser sur nous les effets des malédictions divines et humaines? Quel est le sentiment dont s'inspire désormais la société dans sa politique, dans sa littérature, dans ses mœurs publiques et privées? Le mépris... Toutes les classes sociales sont marquées de cette flétrissure. Le paysan n'est plus qu'une brute, ravalée par ses immondes instincts au-dessous de la bête qui grouille dans son auge, ou qu'il mène au labourage. L'homme d'argent, enrichi *per fas et nefas*, n'en fait pas moins bonne figure, et ceux qui le mésestiment le plus ne sont pas les derniers à lui tendre la main. Les conventions mondaines, observées et serrées de près, se composent de concessions réciproques, échangées entre le méprisé de la veille et le méprisable du lendemain. Le politicien peut impunément avoir un casier judiciaire, des antécédents d'aventurier, d'intrigant ou de fripon, pourvu qu'il puisse entrer dans une combinaison ministérielle qui sauve d'un embarras des collègues dignes de lui. Le romancier ordurier rit sous cape, si ses progrès dans la turpitude, l'infection et le blasphème, amènent sous la plume de ses confrères des semblants de protestation et des simulacres de courroux, qui lui servent de réclames, surexcitent la curiosité, pimentent le scandale, multiplient les éditions et se monnayent en pièces de cent sous. Ce qu'il y a de pire, c'est que ce courant d'air pestilentiel semble être devenu l'atmosphère tout entière. L'acclimatation est complète, et c'est le cas de répéter que

l'habitude est une seconde nature. Nous nous sommes si bien habitués à mépriser ceux qui nous gouvernent, à voir les gens tarés au pinacle et les braves gens relégués dans l'ombre, que, le jour où les choses seraient remises à leur place et où le mot honneur supporterait son pluriel, nous serions désorientés. Dès lors, doit-on s'étonner si les pessimistes, les sceptiques, les railleurs et les neutres se dédommagent de l'ennui de mépriser par le plaisir de médire ; si, sourdement irrités de ne pouvoir épancher leur bile ou plutôt de l'avoir épuisée, ils se rattrapent en dénigrant tout ce qui leur tombe sous les yeux ou sous la main?

Avec M. Imbert de Saint-Amand, nous nous reposons de ce régime irritant. C'est une consolation et un charme de rencontrer, dans sa galerie déjà considérable, des figures majestueuses ou gracieuses, dont il ne nous montre que les sourires et les larmes. Cette fois, nous lui savons un gré infini d'avoir rétabli sous leur vrai jour deux physionomies que l'accumulation de nos catastrophes et de nos désastres commençait à environner de brumes et de nuages : le roi Louis XVIII et la duchesse de Berry.

Louis XVIII a eu ce malheur, que, placé au point où l'ancien régime allait se briser contre la société nouvelle, il fut condamné à encourir tout à la fois les rancunes de l'un et les méfiances de l'autre. Il fut, bien avant de régner, suspect à ceux-là mêmes qui devaient plus tard profiter de son règne. Le parti de la cour, les habitués de Trianon, la plupart des émigrés, les survivants des grandes guerres de la Vendée

et de l'armée de Condé, s'étaient, de longue date, accoutumés à voir en lui, non pas, grand Dieu ! un traître, un ennemi ou un transfuge, mais un observateur indépendant, malveillant, ironique et sournois, trop imprégné d'idées philosophiques pour comprendre les devoirs de la royauté et la mission du roi très chrétien. Ces ressentiments, ces préventions hostiles auraient dû trouver leur correctif et leur contrepoids dans la reconnaissance et l'affection des générations nouvelles, délivrées du joug de l'Empire, avides de plein air et de liberté. Il n'en fut rien. Successeur immédiat de Napoléon Bonaparte, — malgré son obstination quelque peu puérile à dater son règne de la mort de Louis XVII et à faire double emploi avec le vainqueur de Marengo et d'Austerlitz, — ce roi goutteux, perclus, infirme, affligé d'une obésité maladive, incapable de monter à cheval ou même de marcher, se trouvant tout à coup en présence d'une France encore ensorcelée par le démon des batailles, encore en armes, exaspérée de ses défaites, dut bientôt s'apercevoir qu'elle lui en voulait trop de ce qu'il lui faisait perdre pour lui savoir gré de ce qu'il lui donnait, et que, par un odieux contresens, les libertés qu'il apportait dans sa valise royale allaient servir à le déclarer coupable d'une diminution de gloire. Entre ces deux sortes d'inimitiés, l'une abritée sous le drapeau blanc, l'autre dissimulant à peine les trois couleurs du drapeau révolutionnaire, Louis XVIII aurait dû être soutenu par la politique des intérêts et des affaires, par les *milieux*,

par cette immense majorité où se recrutent, selon les circonstances, le centre droit et le centre gauche ; mais on sait de quelle nature est cet appui, à quelles conditions il se prête sans jamais se donner, et comment, avec mille vives raisons qui les portent à conserver, les centres sont attirés par un irrésistible aimant vers les partis qui leur infligent une complicité de destruction et de ruine.

Pourtant, malgré ces difficultés, en dépit de tous les détails qui compromettaient son autorité en affaiblissant son prestige, Louis XVIII est allé jusqu'au bout de son règne, et l'on pourrait dire qu'il a accompli sa tâche, si elle s'était continuée après sa mort. Seul parmi les souverains qui se sont succédé depuis Louis XV, il est mort aux Tuileries, entouré de ce cérémonial qui ne dispense pas de mourir, qui ne réussit pas à cacher le néant des grandeurs et des vanités de ce monde, mais qui, du moins, maintient une idée de stabilité et de transmission pour cet héritage, si lourd et si fragile, qu'on appelle une couronne. Sa force, — dont on ne s'est douté qu'après de douloureuses expériences, — c'est qu'il réunissait, avec une intelligence supérieure, les conditions sans lesquelles la liberté est trop dangereuse pour valoir ce qu'elle coûte ; la tradition et le droit, ou, en d'autres termes, la légitimité. La royauté de Louis-Philippe était sans cesse menacée de périr, parce que, forcée par son origine d'exagérer la liberté, elle était aussi, par cette même origine, plus faible pour lui résister. L'Empire ne pouvait pas

vivre, parce que, né d'un coup d'État et de la confiscation violente de toutes les garanties constitutionnelles, monarchie d'expédient et d'aventure, réduit à faire de la contrefaçon napoléonienne, il s'était dès l'abord créé une situation telle, qu'il avait, au dedans et au dehors, à nous tenir sans cesse en haleine, et qu'un seul revers devait suffire à invalider vingt succès. J'insiste sur ces détails trop aisément oubliés, parce que, si notre malheureux pays avait enfin un retour de bon sens, il retrouverait la tradition monarchique au point où l'avait laissée Louis XVIII, avec la légitimité et la liberté se complétant et se protégeant l'une par l'autre ; et cela, dans des circonstances bien plus favorables à l'apaisement, à la concorde, à la durée. Il serait moins incommode de succéder au président Sadi Carnot qu'à l'empereur Napoléon.

M. Imbert de Saint-Amand, en retraçant les dernières années de ce prince qui n'occupa le trône qu'au moment où la vieillesse et les infirmités allaient l'empêcher d'en jouir, a très heureusement rencontré la note juste. Deux épisodes sont particulièrement intéressants dans cette partie de son récit : le ministère de M. Decazes ; l'amitié passionnée, — ou, si vous le préférez, — l'amour platonique du vieux roi pour madame la comtesse du Cayla. Ici, mes souvenirs d'enfance me reviennent en foule. Je crois entendre encore mes parents et leurs amis — *ultras* de la plus belle eau — parler de M. Decazes comme d'un jacobin, et applaudir à sa chute, comme au

salut de la monarchie. En temps ordinaire, les partis ne sont que myopes. Quand les passions viennent s'ajouter aux sentiments et aux principes, ils sont aveugles. Il fallut cette cécité pour refuser de comprendre que M. Decazes, homme nouveau, création ou créature de Louis XVIII, étroitement associé à la politique de son roi, — de son bienfaiteur, — sûr qu'une nouvelle révolution lui ferait tout perdre, offrait bien plus de gages de fidélité et de dévouement qu'un grand seigneur, jaloux de son indépendance, enclin à traiter d'égal à égal avec son *suzerain*, et retrouvant peut-être dans ses archives de famille un souvenir de complot ou de révolte. C'est une des misères de la nature humaine, que le dévouement, synonyme d'abnégation, soit plus beau, mais que le dévouement, garanti par l'intérêt, soit moins rare.

Au fond, l'extrême droite se faisait probablement illusion sur la vraie cause de ses colères. Elle n'osait pas les faire remonter jusqu'à la royauté, arche sainte que l'on respectait encore, tout en la blâmant, comme un vieux chien qui, tout en montrant les dents, se couche aux pieds de son maître. Ce qui l'exaspérait le plus, chez M. Decazes, c'est qu'il personnifiait la politique du roi, et qu'elle regardait cette politique d'accommodement et de conciliation comme funeste à l'avenir de la monarchie. Dispensée de respect à l'égard de l'homme qu'elle traitait de parvenu, elle affectait de séparer le souverain du ministre, afin d'être plus libre d'incriminer celui-ci, en épargnant celui-là.

Plus tard, en janvier 1824, pendant ma première année de collège, j'eus une vision plus gracieuse, que je n'ai jamais oubliée. Le fils de madame du Cayla — il s'appelait Ugolin, et ce nom dantesque s'expliquait par des origines de famille, — était mon camarade de classe. Sa belle tête, au profil de médaille, servait de texte aux plus cruelles plaisanteries. Les écoliers, presque tous infectés de libéralisme, et ravis de faire du tapage, le poursuivaient dans la cour, aux cris de « Louis XVIII ! » Cette stupide persécution m'indignait ; mais, pour défendre le bel Ugolin, ma raison n'eût pas été la meilleure ; car je n'étais pas le plus fort. Heureusement, un autre élève, aux larges épaules, à la poigne vigoureuse, taillé comme un athlète et un géant, avait souvent recours à moi pour venir en aide à son incorrigible paresse et confectionner ses thèmes et ses versions. Je le mis dans mes intérêts, et, d'une voix de stentor, il déclara que quiconque toucherait au jeune vicomte, aurait affaire à lui. Ugolin raconta cet épisode à sa mère. Si vous avez lu les *Illusions perdues*, de Balzac, — un chef-d'œuvre, et peut-être son chef-d'œuvre ! — vous vous souvenez de la belle marquise d'Espard, qui, plaidant en séparation et voulant garder ses enfants, avait besoin de s'appuyer sur les parents de son mari. La situation de madame du Cayla était à peu près la même, et elle savait, en outre, que sa faveur auprès du vieux roi, source inépuisable de commérages, de railleries, d'épigrammes et de quolibets, lui rendait plus nécessaires les sympathies de

braves gens qui plaideraient pour elle et répondraient de sa vertu. Elle découvrit une parenté lointaine ou imaginaire ; et la voilà, en grande toilette, descendant de son élégante calèche, et montant à notre modeste second étage de la rue de Vaugirard, au grand ébahissement de notre portier, peu accoutumé à pareille fête, étonné de nous voir pourvus de si brillantes connaissances et stupéfait du luxe de cet équipage, de l'air majestueux de ce cocher, du *frou-frou* de cette robe de soie qui semblait remplir tout l'étroit escalier. Hélas! en janvier 1824, la belle comtesse n'avait plus que bien peu de temps à régner, et *son* roi bien peu de temps à vivre.

M. Imbert de Saint-Amand a très délicatement touché à cette page d'histoire quasi romanesque, où la moquerie était si facile, et où la *sensibilité*, comme on disait alors, a peine à s'accorder avec l'âge, l'obésité et l'égoïsme proverbial de Louis XVIII. Il caractérise à merveille cette amitié qui est presque de l'amour, cet amour inconscient qui se déguise en amitié, ce sentiment bizarre, où une imagination, restée jeune dans un corps infirme et sénile, se débat contre elle-même, se figure un idéal de bonheur où l'impossible deviendrait possible, et traduit en français le mot latin *desiderium*, signifiant à la fois *désir* et *regret*. D'autres vieillards, qui n'étaient ni rois, ni obèses, ont connu ce sentiment que Balzac et Charles de Bernard ont admis dans leur répertoire, et qui représente pour le *patito*, sa victime, plus de souffrances que de joies et surtout plus de ridicules que

de jouissances d'amour-propre. Mais, lorsqu'on est sur le trône et qu'on dispose d'une opulente liste civile, on a un moyen d'égaliser les contrastes et de rapprocher les distances. On change en vrais châteaux sur les bords de la Seine les châteaux en Espagne que l'on bâtit en rêve sans pouvoir les habiter.

Je n'ai encore rien dit de Madame, duchesse de Berry, qui est pourtant l'héroïne du livre, M. Imbert de Saint-Amand nous a rendu cette figure irrégulière, mais charmante, dans toute la grâce et toute la fraîcheur de sa première jeunesse : — « Ce qui pouvait adoucir ses regrets (à la mort de Louis XVIII), dit-il en finissant, c'est la pensée qu'elle ne lui avait jamais donné un moment de chagrin ou même de contrariété, et qu'elle n'avait jamais cessé d'être une princesse selon le cœur du roi. » — Rien de plus vrai.

La duchesse de Berry finit moins bien qu'elle n'avait commencé, ce qui n'est pas un moyen de se recommander à la postérité et à l'histoire. A cette fatalité, que l'on ne pouvait prévoir pendant cette période qui va de 1816 à 1824, s'ajouta, dès cette époque, un malheur secondaire, un malentendu qui ne fut peut-être pas sans influence sur le reste de sa vie. Très Française de cœur, de goût, d'esprit, d'intention et d'adoption, Marie-Caroline était restée Napolitaine par un trait de physionomie que sa nouvelle famille ne voulut pas comprendre. Comme elle avait été admirable lors de l'assassinat de son époux, et plus admirable encore avant, pendant et après la naissance du duc de Bordeaux, que son courage, son

énergie, son entrain béarnais, ses prévisions et jusqu'à ses songes, élevèrent à l'état d'événement surnaturel, on crut pouvoir faire pour elle comme pour une horloge dont on arrêterait les aiguilles à l'heure marquée par un épisode inoubliable. On s'obstina à faire de cette princesse de vingt-deux ans une Valentine de Milan, une veuve de Malabar, décidée à enfermer pour toujours dans le tombeau de la victime de Louvel, et, plus tard, dans le berceau du royal enfant, sa jeunesse, son ardeur, ses plaisirs, sa vie. On ne consentait pas à la voir autrement que sous ses longs voiles de deuil, et on ne lui permettait d'en sortir que pour montrer à son front l'auréole d'une maternité providentielle. Or, elle avait droit aux deux épithètes que Platon a appliquées au poète: *léger* et *sacré*. Sacrée, elle l'était, cette jeune mère d'un enfant que toutes les voix saluaient alors comme le sauveur de la monarchie et de la France. Légère, elle l'était aussi, par sa nature prime-sautière, originale, un peu fantaisiste, ennemie de l'étiquette, à l'étroit dans le cérémonial de la cour, s'en échappant comme un oiseau de sa cage, plus disposée à endurer la douleur que l'ennui. A deux reprises, elle avait été héroïque. Seulement, l'héroïsme a cela de terrible, qu'il n'est pas un état normal de l'âme, mais un paroxysme, l'exaltation passagère de ses plus nobles facultés. Quand il cesse d'être soutenu par les circonstances, par un sentiment profond ou une sensation extraordinaire, quand l'âme rentre dans sa température habituelle, l'héroïsme ne sait plus où se prendre. Il

devient un rôle, et dès que le rôle ne *porte* plus l'acteur, il lui pèse. Comme la pratique du superflu dégoûte du nécessaire, il n'est pas rare de voir ces mêmes âmes, après s'être déséquilibrées pour monter plus haut, se déclasser pour descendre plus bas. La hardiesse de l'envolée présageait la chute.

Reviendrai-je, avec M. Imbert de Saint-Amand, sur les fêtes du mariage de la bonne et charmante duchesse? sur la popularité parisienne de cette princesse, qui aurait voulu que tout le monde fût heureux autour d'elle, et qui n'était jamais plus contente que, lorsqu'au bras de son mari, elle s'évadait de l'Élysée pour aller au théâtre, goûter les douceurs d'un demi-*incognito,* arpenter les boulevards, visiter les magasins, vivre de la vie commune, animer de sa présence et de son sourire le commerce de son cher Paris? sur l'assassinat du duc de Berry, nuit shakspearienne où le rire du mardi gras s'éteignait dans les larmes de la famille royale et des fidèles serviteurs de la monarchie, où les *flonflons* d'un ballet servaient d'accompagnement aux prières de l'Église et aux psaumes de la pénitence, où la gaieté bourdonnait encore dans la salle de l'Opéra, tandis que la terreur et le désespoir avaient envahi le foyer? Certes, les survivants de la grande Révolution avaient assisté à des spectacles encore plus sanglants, encore plus tragiques, mais jamais à la réunion, dans un aussi petit espace, de tous les contrastes qui nous montrent des évêques et des prêtres en surplis, porteurs de la sainte hostie et des saintes huiles, pêle-mêle avec les dan-

seurs et les danseuses du *Carnaval de Venise*, le lit de mort d'un martyr improvisé sur le passage des élèves de Terpsichore, et de sublimes paroles de pardon chrétien s'exhalant de cette poitrine que vient de trouer le couteau d'un abominable assassin.

Reviendrai-je sur la naissance du duc de Bordeaux, accompagnée de circonstances telles, qu'un événement fort explicable offrit les caractères d'un véritable miracle? La duchesse de Berry annonçant qu'elle accoucherait sans souffrance, qu'elle était sûre que l'enfant serait un fils, qu'elle en avait la révélation surhumaine, et que saint Louis lui était apparu en songe « ouvrant son manteau constellé de fleurs de lis et lui présentant un joli petit garçon »? — A quoi bon? Il suffit d'être vieux et foncièrement royaliste pour avoir ressassé cent fois ces souvenirs, d'autant plus douloureux aujourd'hui, que les illusions furent plus douces, l'enthousiasme plus sincère et plus unanime, les catholiques, les croyants plus enclins à voir l'invisible doigt de Dieu dans cette série de catastrophes et de consolations, de désespoirs et d'espérances, dans cette victoire de la vie sur la mort. M. Imbert de Saint-Amand nous apprend — ce que j'ignorais — qu'il y eut quelques dissonances, perdues dans le concert universel. Le duc de Wellington, entendant le treizième coup de canon, aurait dit : « Voilà le glas funèbre de la légitimité. » — M. de Lally-Tollendal, bien sentimental pourtant et bien élégiaque, écrivait : «..... Je doute... si ce qu'il y aurait eu de plus propice aux grands intérêts de la

France, de plus propre à dissiper les ombrages, à forcer la conciliation, n'eût pas été la naissance d'une princesse qu'on eût fiancée, dès le berceau, à ce prince, si admirablement élevé ? (Le duc de Chartres, alors âgé de dix ans.) »

Malheureux pays, où une supposition isolée, dubitative, timide, à huis clos, contraire à toutes les vraisemblances, devait, en définitive, prévaloir contre des milliers d'actions de grâces, de présages rassurants et de témoignages d'allégresse que tout semblait justifier !

LA DUCHESSE DE BERRY

ET LA COUR DE CHARLES X[1]

Un des innombrables défauts de la République est de rendre insupportable la lecture des journaux, non seulement parce qu'ils nous donnent presque toujours des nouvelles humiliantes ou effrayantes, mais parce que rien n'est plus pénible pour un homme de bonne compagnie que d'assister à ces échanges de grossièretés et d'injures entre gens qui se traitent mutuellement de canailles, de bandits, d'imbéciles, de traîtres et d'escrocs, sauf à se réconcilier *in extremis*, à l'heure définitive du scrutin et à infliger ainsi aux conservateurs une leçon plus fâcheuse que tout le reste. Aussi, après ce supplice quotidien, quel charme de se retrouver avec M. Imbert de Saint-Amand dans une société d'élite, en présence de ces princes dont la chute a été le signal ou le prélude de

1. Par M. Imbert de Saint-Amand. — Suite du chapitre précédent.

nos calamités! Il y a quelque chose de touchant dans ces hommages rendus à des Majestés tombées, à un régime disparu, à un monde qui n'a vécu que tout juste assez pour légitimer nos regrets, par un homme qui ne peut en attendre que le plaisir de dire la vérité, de réparer des injustices et de nous fournir des points de comparaison avec le bourbier républicain et la caverne radicale. Mieux encore que le courtisan de l'exil, M. Imbert de Saint-Amand réhabilite ce titre dont Henri Delatouche disait brutalement que la langue française, pour désigner une femme méprisable, en avait fait la *femelle* du courtisan. Le courtisan de l'exil, si honorable d'ailleurs et même si chevaleresque, peut encore, dans une certaine mesure, mêler un sentiment de vanité, d'ambition peut-être, à son culte pour un prince sans patrie, pour un roi sans trône. Au moment où l'éloge deviendrait de la flatterie, où il passerait de la vérité à l'illusion et de l'illusion au mensonge, il n'est pas averti par les scrupules de sa conscience qui lui dit, au contraire, que ses exagérations sont justifiées et comme consacrées par l'adversité. Un historien, tel que M. Imbert de Saint-Amand, s'adressant à des tombeaux, a l'immense honneur d'opposer un correctif à l'histoire réaliste, pessimiste, agressive, insolente, parfois ordurière et fangeuse, qui n'est pas tombée pour rien entre les mains calleuses et malpropres de la démocratie révolutionnaire.

Dans son volume précédent, M. Imbert de Saint-Amand nous avait raconté la première jeunesse de la

duchesse de Berry, son arrivée en France, les fêtes et les joies de son mariage, ses heureux efforts pour égayer le cérémonial, rajeunir la tradition et familiariser l'étiquette, le rayon de soleil levant et le juvénile sourire qu'elle avait apportés dans une cour où des souvenirs de deuil servaient de cortège aux essais de renaissance monarchique; son attitude également admirable devant le lit de mort du 13 février et le berceau du 29 septembre, et le témoignage qu'elle avait pu se rendre, à la mort de Louis XVIII, que, dans l'espace de huit ans, elle ne lui avait pas causé un moment de contrariété. Maintenant, nous voici à l'avènement de Charles X. Bien qu'il n'y ait pas une grande différence d'âge entre le monarque défunt et son successeur, je ne sais quel air de renouveau circule dans le palais des Tuileries, peuplé de vieillards et hanté de fantômes. Les deux ans que Louis XVIII avait de plus que son frère étaient décuplés par ses infirmités, qui lui permettaient à peine de se montrer en public et, le forçant de n'avoir d'autre cheval que son fauteuil, le condamnant à une sorte d'immobilité valétudinaire, communiquaient à la royauté une odeur de renfermé. Soit méfiance de ses forces, soit calcul d'économie, soit dédain de prince spirituel et sceptique pour des pompes où le droit divin payait son tribut à l'Église, l'hôte futur des caveaux de Saint-Denis avait cru pouvoir ou devoir se passer du sacre. Il y perdait en prestige, sans que la France consentît à lui trouver une physionomie plus moderne.

Singulier contraste ! Dans ce partage d'attributs

entre les deux frères, c'était le vieillard impotent, désireux que rien, autour de lui, ne bougeât plus que lui, qui représentait l'esprit nouveau, l'esprit de mouvement et de progrès. C'était le cavalier leste encore et agile, qui personnifiait l'esprit rétrograde ou retardataire. Louis XVIII, tout en maintenant les formalités et le *bric-à-brac* d'ancien régime, qui flattait l'innocente fiction d'un règne commencé à la mort de Louis XVII, avait les yeux fixés sur l'avenir, et s'efforçait d'en concilier les problèmes avec la durée de sa race. Charles X, ne négligeant rien pour mériter le titre de roi populaire qu'il eût préféré à toutes les jouissances du pouvoir, tournait sans cesse ses regards vers le passé, et y cherchait des motifs de craindre que le retour des mêmes concessions ne ramenât les mêmes périls, n'ameutât les mêmes passions, ne déchaînât les mêmes crimes. L'un demandait la sécurité du trône à une transaction où la royauté tempérée et la révolution radoucie auraient vécu côte à côte dans la tiédeur et le clair de lune d'un mariage de raison. L'autre croyait ou on lui faisait croire que désarmer la monarchie c'était armer la révolution.

Quoi qu'il en soit, à l'avènement de Charles X, les nuages semblaient dissipés, les points noirs évanouis dans un azur constellé de fleurs de lis. On savait qu'une gracieuse influence avait effacé les dissentiments entre les deux frères, et on ne se demandait pas s'il suffisait de la réconciliation des deux cœurs pour réconcilier les deux politiques. Ce commencement de règne ressemblait presque à une aurore, et

c'est alors que le rôle de la duchesse de Berry se dessina avec le plus d'expansion et de grâce. Veuve depuis quatre ans, Marie-Caroline, quelle que fût d'ailleurs la vivacité de ses souvenirs et de ses regrets, comprit les obligations que lui imposait sa situation unique, auprès d'un vieux roi que son âge et sa piété plaçaient en dehors des plaisirs de ce monde, aux côtés de Madame la Dauphine, qui se serait diminuée et n'aurait rencontré que des incrédules, si elle avait eu l'air de vouloir s'amuser. Pour la duchesse de Berry, c'était presque un devoir de renfermer son deuil au fond de son cœur et de prendre l'initiative de tout ce qui pouvait animer le commerce parisien et exciter dans ce sens l'émulation de la noblesse et de la finance. Peut-être La Rochefoucauld ou tout autre moraliste aigre-doux remarquerait-il que, en pareille circonstance, le devoir est accepté trop aisément, et que bien des veuves, plus ou moins princesses, ne sont pas fâchées d'avoir à se faire une douce violence pour échanger Malabar contre une salle de bal ou une loge à l'Opéra. N'importe ! L'aimable duchesse s'acquitta admirablement de sa tâche, et M. Imbert de Saint-Amand retrace cette période de sa vie, de façon à prouver qu'elle n'avait pas besoin d'excuse. Elle fut vraiment une bienfaitrice, une bonne fée, et, si Charles X avait triomphé de ses ennemis, on aimerait à se la figurer, comme dans les légendes germaniques, apparaissant au-dessus des flots en courroux et les apaisant à l'aide de sa baguette enchantée.

Ses légèretés ne déplaisaient pas au roi, qu'elles égayaient, et avec qui elle vécut toujours dans la meilleure intelligence. C'est un trait caractéristique des hommes qui ont été galants dans leur jeunesse et tournent à la dévotion dans leurs vieux jours, qu'ils conservent un fond d'indulgence pour les péchés qu'ils se reprochent d'avoir commis et qu'ils regrettent peut-être de ne plus pouvoir commettre. Dieu merci! avec la duchesse de Berry, il n'était question de rien de pareil. Visiter les magasins, se promener à pied avec ses dames d'honneur, encourager les artistes, acheter des tableaux, doubler le prix de Rome pour que Brascassat n'eût rien à envier à Giroux, sauver un charmant théâtre en lui permettant de porter son nom, métamorphoser en sable d'or chaque grain de sable de la plage de Dieppe, faire de Théodore Gudin un ministre de ses inépuisables libéralités, forcer les plus revêches *grognards* de reconnaître qu'une princesse de la maison de Bourbon avait le secret de cicatriser toutes les blessures, même celle de Waterloo, être enfin, comme le dit si bien M. Imbert de Saint-Amand, la duchesse de Bourgogne de la cour de Charles X, quel beau rêve, si le réveil n'avait été terrible!

Jusqu'ici, j'avais eu peine à m'expliquer, même en faisant la part des illusions princières et de la passion maternelle, la tentative de 1832, qui ne pouvait pas réussir, et qui, ne gagnant pas la partie, la rendait, dans l'avenir, plus difficile à gagner. Je n'y voyais qu'une étourderie colossale, la velléité d'un

Henri IV en amazone, le coup de tête d'une lectrice de Walter Scott, fascinée par l'exemple d'Alice Lee et de Diana Vernon. M. Imbert de Saint-Amand me la fait mieux comprendre. Bien peu de temps avant la révolution de Juillet, la duchesse de Berry avait parcouru nos provinces de l'Ouest. Tel avait été l'enthousiasme de ces fidèles populations, qu'on eût dit que la Vendée se relevait tout entière, prête à recommencer, s'il le fallait, la *Guerre des géants;* que les tombes se rouvraient, que les ombres héroïques des La Rochejacquelein, des Cathelineau, des Charette, reprenaient un corps, une voix, un visage, et électrisaient de leurs souffle les générations nouvelles. La vive imagination de l'auguste visiteuse, éprise de roman et d'aventures, se prêtait à ces évocations d'un passé dont on lui montrait avec amour les reliques, les drapeaux, les emblèmes. Dans ce Bocage qui était encore intact, à travers ces buissons et ces haies dont chacune avait sa légende et que l'on n'avait pas encore profanées en y traçant des routes et des percées, il lui semblait que les survivants lui faisaient cortège pour continuer les morts. Et quels noms! quels hôtes! quels témoins, fiers de personnifier les épisodes de cette histoire! Saint-Florent, Milleraye, Fontenay, Tourfou, Laval, la Trémicière, les Mattes, Maulévrier, stations de gloire, dont les honneurs lui étaient faits par la veuve de Bonchamp, par la comtesse de Charette, par la comtesse d'Autichamp, par le marquis de Foresta, par le comte Auguste de La Rochejacquelein! Les cimetières

eux-mêmes, renonçant pour un jour à leur destination funèbre, se peuplaient de jeunes gens et de jeunes filles qui accouraient vers la duchesse en marchant sur des tombeaux, comme pour recueillir sur ces pierres et au milieu de ces croix de bois le mot d'ordre de la fidélité royaliste.

Dès lors, doit-on s'étonner, si, deux ou trois ans après, la duchesse de Berry, ayant encore présentes au regard et à l'âme ces visions magiques, ces acclamations ardentes, cette résurrection d'une époque qu'elle ne pouvait se résigner à croire disparue, se figura qu'il lui suffirait de remettre le pied sur la terre vendéenne pour lever toute une armée, pour faire de Saint-Florent son golfe Jouan et de son audacieuse entreprise quelque chose de comparable au retour de l'île d'Elbe? Songez à ce qu'étaient la France et Paris en juin 1832, au moment où Casimir Perier se mourait du choléra! Le Midi avait subi la révolution de Juillet avec une répugnance qui allait s'aggravant de semaine en semaine. Marseille, qui nomme aujourd'hui le citoyen Félix Pyat, s'abandonnait si complètement au royalisme populaire que les marchandes de légumes et de poisson avaient inventé une formule dans leur patois, pour pouvoir crier impunément au nez des agents de police : *Notre Henri! nous l'aurons!* Lyon était en proie à un malaise qui devait, un peu plus tard, se traduire en insurrections effrayantes, hérissées de cette devise : *Vivre en travaillant, ou mourir en combattant!* — Ce malaise était partout. Je passai à

Paris l'épouvantable hiver de 1832, et je puis attester *de visu* que cette malheureuse population, punie par où elle avait péché, décimée et affolée par le choléra dont elle accusait les médecins et les riches, partagée entre les barricades qui devaient la venger et les tapissières qui emportaient par tas les victimes de l'épidémie, était arrivée à cet état de vertige où un pays appartient à qui ose le prendre. On le voit, la tentative de la duchesse de Berry n'était pas absolument insensée, si elle n'était pas bien sage.

Eh ! dites-moi ! quel a été, dans notre siècle, le succès obtenu selon les lois de la sagesse ? Beaucoup d'imprévu, un peu de folie, tel a été le programme de presque tous les triomphateurs. La politique de Malouet n'était-elle pas plus sage que l'explosion dictatoriale du 18 Brumaire ? La Charte constitutionnelle de 1814 plus sage que l'épisode des Cent-Jours ? Le gouvernement de Louis-Philippe, avec M. Guizot pour ministre, plus raisonnable que l'équipée républicaine du 24 Février ? La candidature présidentielle du général Cavaignac plus sensée que celle du prince Louis Bonaparte ? La revision de la Constitution au profit de la monarchie traditionnelle plus logique et plus honnêtement libérale que le coup d'État du 2 Décembre ? Ainsi de suite. Encore une fois, je sais un gré infini à M. Imbert de Saint-Amand de m'avoir fait considérer sous ce nouvel aspect l'imprudente tentative de la duchesse de Berry. Notre devoir, comme notre honneur, est de ne pas sacrifier aux

injustices de la fortune un seul de nos morts, une seule de ses victimes; sans quoi, que nous resterait-il?

En dehors de ce chapitre, que de pages charmantes où la duchesse nous apparaît avec toutes les qualités distinctives de sa physionomie originale et romanesque! Car, ne nous y trompons pas : c'est le roman qui s'empara d'elle; c'est le roman qui plaide en sa faveur auprès de l'inflexible Histoire. Il est impossible de lire l'aimable livre de M. Imbert de Saint-Amand, de la retrouver, toujours souriante et bienfaisante, tantôt à Dieppe, tantôt aux Tuileries, tantôt dans une avant-scène du théâtre de Madame, sans songer à la définition du poète, tel que Platon le bannit de sa République et ne le bannirait peut-être pas de la monarchie. (Ici, évitons de nous répéter.) Un des mérites de l'ouvrage de M. Imbert de Saint-Amand est d'entourer son héroïne d'un prestige qui la protège contre tout fâcheux commentaire. La femme qui faisait tant de bien, qui ne fit de mal à personne, qui eût été digne de donner à la royauté tous les amis qu'avaient conquis ses bienfaits, la femme qui oubliait d'être princesse pour prêter à ses bontés plus de grâce familière, qui s'en souvenait pour mettre moins de bornes à ses générosités, est de celles qu'on aime et qu'on respecte avant de savoir si l'on a quelque chose à pardonner.

Son biographe devait nécessairement rencontrer sur son passage le duc d'Orléans, le futur roi Louis-Philippe, suspect à Louis XVIII, qui le tint à distance, comblé par Charles X, dont il devait occuper le trône.

M. Imbert de Saint-Amand y apporte ses ménagements habituels. En regard de son récit, rappelons une curieuse page des *Mémoires* du comte de Falloux, qui commençaient si bien, et finissent si mal. C'est un dialogue entre Berryer et M. Thiers. — « M. le duc d'Orléans, dit M. Thiers, courtisait volontiers la popularité ; mais il y cherchait surtout un paratonnerre contre les fautes du roi et une sauvegarde pour sa fortune à laquelle il tenait en père de famille, plutôt qu'en avare. Il n'avait que deux pensées arrêtées : ne pas renverser le roi, et ne pas le suivre dans un nouvel exil. Son unique but était de se faire une place à part, sans dévouement absolu et sans complot prémédité. » Voilà, je crois, la note juste ; j'étais à Paris pendant les fatales journées, et je me souviens que, dès le 30 juillet, la consigne, parmi les meneurs, était celle-ci : « Ou la couronne, ou SES passeports ! » — Dans un article intitulé *un Bal chez le duc d'Orléans*, que M. de Salvandy écrivit, pour le *Livre des Cent et un*, et qui eut son heure de célébrité, Louis-Philippe parlait dans le même sens : — « Voici une fête toute napolitaine, Monseigneur ! nous dansons sur un volcan. — Qu'il y ait volcan, répond le prince, je n'en disconviens pas ; s'il doit emporter la royauté, je ne veux pas me laisser emporter avec elle ; on dira que j'ai conspiré sa perte, que j'ai joué la comédie, ce qui est faux, absolument faux. Je décline la responsabilité d'une politique funeste ; je désire ardemment que Charles X, dont je n'oublie pas les bontés, sorte sain et sauf de cette crise. »

Puisque je suis au bal, j'ai bien envie d'y rester, en passant toutefois du Palais-Royal aux Tuileries. M. Imbert de Saint-Amand a répondu à un autre de mes souvenirs de jeunesse en racontant le bal costumé, le bal historique, dit *Bal de Marie Stuart.* — « Au carnaval de 1829, Madame organisa un bal costumé, qui fut, par son éclat, l'objet des entretiens de la cour et de la ville. » Je retrouve dans mes notes cette fête, dont les merveilles n'ont jamais été surpassées, même sous le premier et le second empire. — « Ce bal faisait revivre la cour des Valois pendant la phase bien courte où le pâle et maladif François II était l'époux de Marie Stuart. On put croire à la résurrection du seizième siècle dans le nôtre, et, comme le romantisme et les *Contes* d'Hoffmann battaient alors leur plein, Charles Nodier s'écria : « C'est la nuit des revenants ! » — Peut-être quelques esprits chagrins, mécontents de ne pas être invités, s'égayèrent-ils tout bas en comparant à la radieuse beauté de Marie Stuart la figure irrégulière de la duchesse de Berry, qui représentait la future reine d'Écosse, la future victime d'Élisabeth. Mais, aujourd'hui, qui pourrait avoir le courage de sourire à ce parallèle, en songeant que, un an après, le château d'Holyrood, où l'on montre encore la chambre de la reine et les traces du sang de Rizzio, allait s'ouvrir au vieux roi de France, héritier des Stuarts plus encore que des Bourbons?

En revanche, l'insignifiant François II gagnait à revivre en la personne du duc de Chartres, dans toute

la grâce et toute la fraîcheur de sa vingtième année. Le beau portrait de M. Ingres donne une idée de ce que fut ce type du prince Charmant. En le voyant dans une attitude de familiarité respectueuse auprès de la duchesse de Berry, sa cousine, on se disait qu'elle lui destinait probablement sa fille, la délicieuse princesse Louise. S'il y avait eu, dans l'assistance, un prophète, il aurait ajouté, les yeux fixés sur un ciel où se multipliaient les points noirs, que la naissance du duc de Bordeaux, saluée comme un miraculeux bienfait de la Providence, compliquait la situation au lieu de l'éclaircir, et que, si Louvel avait commis son crime en novembre 1819, cet ennemi forcené de toute royauté aurait peut-être sauvé la monarchie.

C'est à ce bal historique que parut le très élégant et très séduisant comte Charles de Mornay, exactement revêtu d'un costume de son illustre ancêtre, costume conservé parmi les reliques de famille. Madame la Dauphine, ignorant sans doute que le grand Philippe de Mornay avait été surnommé le *Pape des huguenots*, dit à son descendant ce mot qui jeta un froid : « Il ne suffit pas, monsieur le comte, de porter son costume ; il faudrait imiter ses vertus. »

Je m'arrache au charme mélancolique de ces souvenirs, qui me rappellent les vers célèbres de Dante, trop souvent répétés pour que je les redise. Je voudrais, avant de finir, réfuter la seule page qui, dans le livre de M. Imbert de Saint-Amand, donne prise à une objection. A propos du dernier ministère de Charles X, contre lequel les journaux de l'opposition,

notamment les *Débats*, se déchaînèrent avec une abominable violence et une insigne mauvaise foi, il parle très convenablement du général de Bourmont; il retrace ses magnifiques états de service, sa bravoure à toute épreuve, ses talents militaires, et la nostalgie des champs de bataille qui avait fini par l'enrôler, lui, chef vendéen, sous les drapeaux de Napoléon. Seulement, arrivé au moment critique qui donna lieu à tant d'injures et de calomnies, il ajoute : « Pendant les Cent-Jours, le général de Bourmont, coupable comme le maréchal Ney, abandonna la cause de Napoléon, comme le maréchal avait abandonné celle de Louis XVIII. Mais leur conduite eut des circonstances atténuantes. L'un n'avait pu résister au prestige de l'empereur, l'autre à celui du roi. Ce qui aggravait la situation du général de Bourmont, c'est qu'après avoir demandé un commandement à Napoléon, de même que le maréchal Ney en avait demandé un à Louis XVIII, il déserta trois jours avant Waterloo. Le royaliste, le soldat de l'armée de Condé, le chouan avait tout à coup reparu sous le général de l'empire. »

Ce n'est pas bien méchant, et pourtant ce n'est pas tout à fait juste. Je rouvre les *Mémoires* de M. de Falloux. Le voilà compagnon de voyage du maréchal de Bourmont. Il écrit : « Je me demandais avec une certaine anxiété s'il serait convenable d'aborder le chapitre de Waterloo; mais M. de Bourmont l'entama lui-même, et comme satisfait de s'en expliquer.

« Je n'ai jamais eu un instant, me dit-il, la pensée de reprendre du service aux Cent-Jours. Je l'avais

bien prouvé par mon vote ostensible et négatif aux articles additionnels. Mais, le hasard m'ayant fait rencontrer Fouché (sinistre rencontre !), alors ministre de la police, il prit l'initiative d'un entretien qui décida de mes résolutions : « L'empereur est fou, me dit-il, » et nous ne le laisserons point jeter encore une fois » la France dans l'abîme. L'armée a cédé à un premier » enivrement. Elle comprend aujourd'hui que le patrio- » tisme doit l'emporter sur un enthousiasme hors de » saison. Les maréchaux eux-mêmes me tiennent jour- » nellement ce langage, et ils sauront mettre fin à cette » terrible aventure avant que l'Europe l'ait rendue » irréparable ! » — Fouché appuya son dire de noms propres et de circonstances qui, ne laissant plus de doute dans l'esprit de M. de Bourmont, lui persuadèrent que, en reprenant son poste de lieutenant général, il pourrait prêter son concours à un dénouement pacifique et prochain. Mais l'armement de l'Europe fut plus rapide qu'on ne l'avait prévu ; l'armée et ses chefs furent moins ébranlés que Fouché ne l'avait supposé, et, de jour en jour, M. de Bourmont fut amené à l'alternative fatale qui devait peser sur tout le reste de sa carrière : ou se séparer de ses frères d'armes dans les circonstances les plus regrettables ; ou marcher jusqu'au bout contre les alliés du roi, qui se disaient aussi les alliés de la France. »

Ce que M. de Falloux ne nous dit pas, mais ce que l'on peut croire sans manquer à la charité chrétienne, c'est que Fouché, passé maître en fait de traîtrises, se hâta d'affirmer ce dont il n'était pas sûr, afin de

faire d'une pierre deux coups et de compromettre le général royaliste en trahissant l'empereur.

Si je me fais une juste idée du caractère et des sentiments de M. Imbert de Saint-Amand, cette rectification, qui nous permet d'honorer sans réserve l'intrépide vainqueur d'Alger, lui sera encore plus agréable que les éloges mérités par son charmant ouvrage.

12 avril 1888.

LES GRANDS ÉCRIVAINS FRANÇAIS[1]

On ne pourrait, sans inexactitude, appeler Victor Cousin et Jules Simon *les Frères ennemis* : car ils ne sont pas de la même génération philosophique et littéraire. Dirai-je de M. Jules Simon : « Le disciple infidèle? » Ce serait excessif. Je dirai plutôt : « Le disciple récalcitrant et rancuneux. » — Et j'ajoute tout bas, au risque de manquer de respect au spiritualisme philosophique, c'est-à-dire ami de la sagesse : — « Rancune de l'estomac. »

Je conviens qu'il est dur, quand on a travaillé toute la matinée, sous l'inspiration et la dictée d'un maître qui, malgré ses prétentions à une noble et fière pauvreté, n'était pas pauvre, de s'entendre dire : « Il y a, tout près d'ici, rue des Maçons-Sorbonne, une gargote, rivale de Flicoteaux et de Rousseau l'aquatique; vous y serez très bien, et, dans tous les cas, un déjeuner platonique aura l'avantage de vous maintenir dans notre sujet. »

1. *Victor Cousin*, par M. Jules Simon.

Lisez entre les lignes l'étude fort intéressante de M. Jules Simon sur Victor Cousin. L'admiration s'y assaisonne constamment de malice sournoise et d'ironie. Le biographe retire d'une main à son *héros* ce qu'il lui prodigue de l'autre. Il chicane sa métaphysique, qui, faute de point d'appui, risque sans cesse, sous prétexte d'éclectisme, de trahir Descartes et Malebranche au profit de Spinoza. Hâtons-nous de remarquer, pour n'avoir plus à y revenir, que les réserves et les critiques de M. Jules Simon seraient plus persuasives, si, au lieu d'être simplement spiritualiste et ami sincère de toutes les libertés, même de la liberté religieuse, il était franchement et solidement chrétien. Or, la politesse exquise d'un homme d'infiniment d'esprit n'a rien de commun avec la solidité des croyances. Le moindre des évêques, qui, en sortant d'une audience de M. Jules Simon, ministre de l'instruction publique, se déclarait enchanté de sa courtoisie et de sa bonne grâce, lui dirait que, lorsqu'on ne manque pas une occasion de porter aux nues — (encore si c'était aux nuages!) — l'auteur de la *Vie de Jésus* et de *l'Abbesse de Jouarre*, on perd tout droit au titre de chrétien: que, lorsqu'on n'est pas chrétien, on ne peut être, avec toutes sortes de circonlocutions charmantes, qu'un spiritualiste inconséquent. Il suffirait d'une distraction pour verser dans le panthéisme.

Fidèle à ma méthode, ou plutôt à ma manie, je cède à l'envie de mêler mes propres souvenirs à ceux de M. Jules Simon. Parmi nos contemporains illustres,

Cousin est, avec Meyerbeer, celui que j'ai le mieux connu et approché de plus près. Auditeur assidu de son magnifique cours de philosophie, dans la grande salle de la Sorbonne, pendant la délicieuse lune de miel qui eut, en M. de Martignac, sa reine des abeilles, je le retrouvai, vingt-cinq ans plus tard, alors que, désabusé de la philosophie et déchu de la politique, il appliquait son beau style à la biographie des grandes dames du dix-septième siècle, et en devenait amoureux pour être plus sûr de les bien peindre. A cette époque, je le rencontrais bien souvent dans des salons où, à force de s'amuser de sa passion pour madame de Longueville, on finit par lui persuader qu'il était jaloux de La Rochefoucauld. Dans cette nouvelle phase de sa brillante carrière, il me fit l'effet d'un grand artiste épris de son art, plutôt que d'un philosophe convaincu. Lors de notre première rencontre, chez M. de Montalembert — (était-ce l'influence du lieu?), — il me dit, de ce ton hiérophantique dont il ne se désistait jamais : « Le malheur, c'est que le succès appartient à ceux qui ont pris parti pour le mal contre le bien! » — Et il me nomma Balzac, George Sand et Béranger. Quelques jours après, je sus qu'il m'avait blâmé de ce qu'il appelait mes vivacités de plume contre le chansonnier du *Roi d'Yvetot*. Une autre fois, à propos d'un rendez-vous qui nous aurait pris notre matinée du dimanche, il eut l'air de se raviser, et me dit *d'un ton de nez fort dévot* : « Avant tout, n'oublions pas que nous aurons à remplir nos devoirs religieux. » — Ce qui ne l'em-

pêcha pas, quand son livre intitulé *le Vrai, le Beau, le Bien*, fut vaguement menacé d'être mis *à l'index*, de me dire avec sa pantomime la plus exubérante : « Des phrases! des formules! des changements de mots, de points et de virgules!... Je leur en ferai jusqu'à demain, jusqu'à ce qu'ils se déclarent satisfaits et me laissent tranquille! »

Était-il hypocrite? Pas le moins du monde; pas plus que Talma, lorsqu'il déclamait avec un admirable accent d'onction et de piété les rôles de Polyeucte et de Joad :

Pécheurs disparaissez!... Le Seigneur se réveille!

Comme toutes les natures expansives, douées de la faculté de sentir plus qu'elles ne raisonnent, et surtout d'exprimer plus qu'elles ne sentent, il finissait par être sa propre dupe, le jouet de son éloquence. Cette éloquence magique lui donnait le change sur le fond des idées avec lesquelles il jouait comme le prestidigitateur avec ses cartes et ses gobelets. Quand il avait revêtu sa pensée d'une forme splendide, quand il l'avait faite sienne, il lui semblait que cette assimilation équivalait à un brevet de vérité, à un gage de certitude. On aurait pu le comparer à ces puissants conteurs, qui, à force de se pénétrer de leur sujet, à force de s'emballer dans leur récit, arrivent à croire que ce n'est plus un conte. Son imagination secondait son intelligence, et souvent la suppléait. Seulement, comme la vérité est stable et l'imagination mobile, il

était sujet à délaisser, le lendemain, *sa* vérité de la veille et de démolir l'édifice apparu dans le mirage qu'il avait bâti sur le sable ; c'était un sable d'or ; mais le roc eût mieux valu ; ses ennemis le traitaient de charlatan. Il n'était que variable.

Ce qui, pendant ces années transitoires, — de 1853 à 1866, — contribua le plus à nous rapprocher, moi si chétif, lui si illustre, c'est que jamais débutant, ayant à se créer une position littéraire, ne fut plus affamé, plus *quémandeur* d'articles. Cet *appétit de boa*, comme disait le spirituel vicomte de Fraissinet, amenait parfois des incidents comiques. Suivant que j'étais exact à mon poste, ou que je me faisais tirer l'oreille, j'étais un écrivain d'avenir, ou un *quidam* dont il affectait d'oublier ou d'estropier le nom. Certes, je n'avais pas besoin d'aiguillon pour faire bonne mesure à ses éloquentes études sur les femmes de la Fronde, les duchesses de Longueville et de Chevreuse, la marquise de Sablé, madame de Hautefort (un chef-d'œuvre) ; mais, encouragé par le succès, par les applaudissements des salons, entremêlés, comme toujours, de quelques sourires, le philosophe retraité voulut aller plus loin. Il entreprit de réhabiliter — que dis-je? — de glorifier mademoiselle de Scudéry et les romans de cette école qui étaient aussi, dans un genre plus naïf et plus innocent, des romans à clef. Je refusai de le suivre sur la carte du Tendre, sur les traces de Clélie et du Grand Cyrus, et dès lors, je ne fus plus même un *quidam*, puisque *quidam*, en latin, signifie *quelqu'un*.

Ici, un détail d'histoire littéraire peut s'ajouter à mes souvenirs.

Cette malencontreuse tentative de Victor Cousin ne fut pas étrangère à l'avènement du réalisme, qui, au moment où j'écris,

Exhale ses poisons dans son dernier soupir.

Le triomphant historien de madame de Longueville était surveillé et guetté par Sainte-Beuve, qui l'exécrait. Sainte-Beuve profita de l'occasion pour accréditer et lancer auprès de la bonne compagnie *Madame Bovary*, qui a survécu, et *Fanny*, qui n'eut qu'un succès de mode et de saison. Quand on lui reprochait ses complaisances pour une littérature qu'il n'aimait pas, il répondait que les enthousiasmes factices de M. Cousin pour les exagérations ridicules du chevaleresque et du faux le poussaient à l'extrémité contraire, et le rendaient indulgent pour quiconque serrait de près la réalité : tant il est vrai que l'excès, soit dans l'azur, soit dans l'ordure, amène fatalement une réaction en sens contraire !

Cousin a-t-il pu être cité au premier rang des causeurs? Oui et non ; il était plus ou moins que cela. Avec lui, — et sa part est encore assez belle ! — il fallait toujours en revenir au même mot : ÉLOQUENCE. Or, un causeur n'a pas besoin d'être éloquent. En pareil cas, le mieux est l'ennemi du bien. Il suffit d'un peu d'agrément dans l'esprit, de l'art de placer à propos un trait piquant ou une anecdote; assez de tact pour ne jamais blesser vos interlocuteurs, assez

de souplesse pour vous insinuer dans leur esprit sans qu'ils s'en aperçoivent, et leur faire croire qu'ils ont pensé ce que vous dites; assez de légèreté pour glisser au lieu d'appuyer. L'éloquence parle à voix haute, la causerie à demi-voix; il faut à l'une la pleine lumière, à l'autre le clair-obscur; à celle-ci les nuances et les demi-teintes, à celle-là les couleurs éclatantes et tranchées : le dialogue à l'une, le monologue à l'autre. C'est, en effet, dans le monologue qu'excellait M. Cousin, quand on avait le bon goût de l'écouter sans l'interrompre, et quand son extrême supériorité dominait son auditoire. Lorsque, par un hasard d'ailleurs fort rare, il se trouvait en face d'un égal, la scène changeait. Il était plus habile à tenir le dé qu'à remuer le cornet. Je me souviens d'une soirée où la maîtresse de la maison avait réuni Cousin et Villemain; *ambo pares, arcades ambo*. Nous nous attendions à un redoublement de jouissances: ce fut un mécompte. On eût dit deux maîtres d'armes, qui, connaissant à fond tous les secrets de l'escrime, ne savent plus où se toucher et finissent par ferrailler à tort et à travers. Ils se taquinèrent pendant deux heures, et la scène finit par ce mot bizarre de M. Cousin : « Mon cher ami, nous aurons beau faire et beau dire; nous sommes des cuistres. »

J'ai eu bien tort, en associant mes souvenirs à ceux de M. Jules Simon, d'oublier la phrase d'Hamilton : « Bélier, mon ami, si cela t'est égal, commence par le commencement. » — Jamais M. Cousin ne fut plus beau, plus complet, plus fulgurant, que dans sa

chaire d'Histoire de la Philosophie, à la Sorbonne. Tout secondait son succès, ajoutait à son prestige, enflait les voiles de son éloquence : sa jeunesse, la nôtre, le souffle de libéralisme qui tournait toutes nos têtes, le souvenir de son emprisonnement en Allemagne, qui le représentait à nos imaginations exaltées comme une victime de l'absolutisme des chancelleries européennes. Ce que l'on n'a pas assez remarqué, ce qui échappe à la sagacité de M. Jules Simon, si pénétrante pourtant et si aiguë, c'est que le cours de M. Cousin eut l'heureuse fortune de coïncider avec les premières ardeurs du romantisme. Son biographe, trop spirituel peut-être, lui reproche d'avoir fait le roman de la philosophie plutôt que son histoire. C'était là justement ce qui nous transportait. Pour passer des *Méditations*, des *Odes et Ballades*, des *Orientales*, d'*Éloa*, de *Cromwell* et de sa préface aux leçons de M. Cousin, nous n'avions pas besoin de changer d'atmosphère. Poésie, art, philosophie, découlaient de la même source, s'allumaient au même foyer, échangeaient tour à tour leurs rayonnements et leurs reflets. L'éloquent professeur réagissait énergiquement contre la philosophie sensualiste des demeurants du dernier siècle, tandis que nos poètes et nos artistes appliquaient le même effort de réaction aux pâles continuateurs de Voltaire et à l'école de l'abbé Delille. Je dois rappeler, pour être juste, que, au milieu de ses variations sur le clavier dont il jouait en virtuose accompli, M. Cousin garda jusqu'au bout son aversion pour les momies voltairiennes, extraites des bande-

lettes encyclopédiques. J'ai rarement entendu parler de gens méprisables et méprisés avec le dédain superbe, avec l'écrasante ironie qui éclataient sur les lèvres et dans les gestes de M. Cousin, chaque fois que la conversation ramenait les noms de Ginguené, de Garat, et de deux ou trois autres *fruits secs* de la métaphysique révolutionnaire. Il les traitait couramment de *pleutres*, et cette épithète contrastait avec le langage de Sainte-Beuve, qui, parti de plus loin, presque mystique au début, maintenant athée de fraîche date et tout entier au despotisme de ses sens, ne voulait pas qu'il fût dit que l'on pouvait être sensualiste sans être spirituel.

M. Jules Simon nous dit avec une grâce et une malice charmantes : « Assez clair pour qu'on sût à peu près ce qu'on applaudissait, assez nuageux pour donner carrière aux imaginations. » A l'époque où le cours de philosophie battait son plein, les frondeurs, les plaisantins allaient plus loin. Je me souviens d'un article de journal (comme qui dirait *le Figaro* de 1828), qui mettait au concours l'explication de la phrase suivante : *Une triplicité phénoménale, qui se résout dans l'unité;* » — en ajoutant : « M. Cousin est admis à concourir. » Que nous importaient ces excès de raillerie et de parodie? Que nous importaient même les objections plus graves des juges plus sérieux, qui accusaient le Maître de ne pas conclure? Il ne concluait pas, c'est vrai ; mais il exposait admirablement, et ses expositions ressemblaient toujours à des exécutions.

Après chaque leçon, le champ de bataille était jonché des cadavres de tous les systèmes, et, s'il ne disait pas assez clairement ce que devait être la philosophie, il nous apprenait au moins ce qu'elle devait ne pas être. D'ailleurs, encore une fois, ce détail nous semblait secondaire. Il était pour nous un oracle plutôt qu'un professeur, et il sied aux oracles de s'entourer de nuages. Au bout de soixante ans, je crois le voir et l'entendre encore : *Deus ! ecce Deus !...* Il restait debout, et sa chaire devenait un trépied. Ses yeux lançaient des flammes. Ses gestes excessifs ajoutaient à l'entraînement de sa parole. Il était sybillin sans être pédant, et ses obscurités paraissaient calculées pour rendre plus vifs et plus éclatants ses jets de lumière. Il avait des hardiesses de pensée et de langage, qui saisissaient nos intelligences, élargissaient les horizons et introduisaient violemment l'histoire contemporaine dans la philosophie de tous les temps. Ici, je vais suivre pas à pas M. Jules Simon :

Il était impossible de regarder et d'écouter M. Cousin à la Sorbonne sans songer à un aigle. On eût dit quelquefois que cet aigle ne trouvant pas son aire assez haute, la transférait sur les cimes de l'Himalaya ou de la Jungfrau. C'est dans un de ces accès d'inspiration presque fébrile qu'il prononça cette parole mémorable : « Il n'y a pas eu de vaincus à Waterloo ! » En 1828, ce paradoxe, si caressant pour notre orgueil national, pouvait se soutenir. Cousin était trop sincèrement ami de la liberté (quoi-

que très despote dans ses attributions universitaires), doué d'un esprit trop supérieur pour accepter la monstrueuse alliance du bonapartisme avec le parti libéral. Dans le désastre de Waterloo, dans la chute irrévocable de Napoléon, qui, en cas de victoire, aurait été fatalement forcé de devenir tyran révolutionnaire, — les pires de tous, — il voyait surtout le triomphe des idées qui lui étaient chères, l'abdication de la force brutale, l'avènement de la monarchie constitutionnelle et parlementaire, inaugurée par Louis XVIII, et qui, en 1828, profitait de la trêve des partis, non pas, hélas! comme le dit M. Jules Simon, pour obtenir une popularité immense, mais pour se faire agréer par tous les libéraux, sauf les forcenés, les intransigeants et les énergumènes. Cousin se trompait. Éclairés par nos douloureuses expériences, nous disons aujourd'hui : « Oui, il y eut des vaincus à Waterloo, parce qu'il y en eut au funeste et au coupable retour de l'île d'Elbe. Il y eut l'apaisement des passions qu'avait domptées, en 1814, l'instinct de la délivrance. Il y eut la paix de la France et de l'Europe. Il y eut le sens du patriotisme qui désormais, divisant les Français au lieu de les unir, consista, pour les uns, à se serrer autour d'une monarchie bienfaisante et tutélaire; pour les autres, à étaler, avec un luxe de doléances venimeuses et de gémissements perfides, le deuil de nos gloires militaires. M. Jules Simon nous dit : « Sans 1815, il n'y aurait pas eu 1870. Sedan est le lendemain de Waterloo. » — Comment l'entend-il? Le lendemain,

c'est trop près. Nous comptons, nous, des jours intermédiaires, aboutissant à la catastrophe finale, Oui, sans 1815, il n'y aurait pas eu 1870 ; pourquoi? — Parce que, sans 1815, il n'y aurait pas eu la révolution de 1830, cette révolution fatale que Cousin et Jules Simon ont eu au moins le mérite de signaler comme inutile (nous dirions nuisible) à la vraie liberté. Supprimez-la, et, sans abuser de la politique conjecturale, si séduisante pourtant en face de nos malheurs, de nos hontes et de nos ruines, je dis hardiment : « Vous supprimez, vous rendez impossibles la révolution de Février, les journées de Juin, le coup d'État, l'empire, la guerre de 1870, — Sedan, le 4 septembre, la troisième République, la Commune, la société sans Dieu, l'athéisme officiel, le gouffre du *déficit*, la perte de deux provinces, et la littérature de M. Zola. »

M. Jules Simon, dans son livre, ne pouvait pas ne pas donner une large place à la philosophie. Je n'ai pas cru devoir le suivre sur ce terrain épineux et glissant, où il est si facile de s'accrocher et de perdre l'équilibre. Il m'a paru que les détails scientifiques, métaphysiques, techniques, les noms majestueux d'Aristote, de Plotin, de Zénon, d'Épictète, de Malebranche, de Spinoza, de Condillac, de Laromiguière, de Kant, de Hegel, de Schelling, de Fichte, etc., etc. risqueraient d'effrayer mes lecteurs et mes lectrices. D'ailleurs, le plus vif attrait de ce mince et élégant volume n'est pas dans les analyses philosophiques. Il est dans cette anomalie piquante d'un écrivain qui

n'aime pas son héros, et qui, ne pouvant pas en médire ouvertement, forcé de saluer en lui une des gloires de la philosophie, de la littérature, de notre pays et de notre siècle, s'arrange très ingénieusement pour bourrer de grains de sel son panégyrique et mettre de jolis cailloux, artistement polis, sous les roues du char de triomphe. Ceci me suggère la seule critique que me paraisse mériter cette œuvre exquise. N'y a-t-il pas des bijoux auxquels on ne peut toucher sans risquer de se faire des égratignures ?

M. Jules Simon, dans ces derniers temps, dans sa dernière manière, a obtenu de très grands et de très légitimes succès de journaliste. Eh bien, il est resté un peu trop journaliste dans ce livre. Il a vu Cousin de trop près, et, si un disciple ou un collaborateur n'a rien de commun avec un valet de chambre, on doit avouer pourtant que, pour ceux-là comme pour celui-ci, le héros devient trop aisément un homme. Est-ce à dire que l'on doive reprocher à M. Jules Simon d'avoir méconnu, rapetissé ou défiguré son modèle? A Dieu ne plaise ! mais, je le répète, il l'a vu de trop près, trop en déshabillé; il a pris trop exactement sa mesure, trop minutieusement compté les verrues et les rugosités de ce visage superbe. Il a fait çà et là une merveilleuse photographie au lieu d'un portrait de maître. Vingt années se sont écoulées depuis la mort de Victor Cousin. Il serait temps peut-être de négliger en lui ces effets de pantomime, ces

scènes de comédie, ces prodiges de grand comédien, qui reviennent trop souvent dans les souvenirs et dans le livre de M. Jules Simon. Comédien? qui ne l'est pas un peu, dès l'instant que l'on est artiste, orateur, tribun, homme politique, poète, polémiste, voire ministre ou général, que l'on vit en dehors, que l'on écrit, parle ou pose pour le public? Du moment que la publicité, que la notoriété fait partie essentielle et nécessaire de l'existence, comment ne pas lui faire quelques sacrifices? Comment oublier qu'on a besoin d'elle plus qu'elle n'a besoin de vous? Comment ne pas se mettre en frais pour entretenir cette curiosité qui se lasse si vite, qui change si vite d'objet, d'idole et de victime? Cousin prenait trop de souci du *paraître*. Il en faisait le supplément de son cours de philosophie. Mais, du moins, dans cette passion pour le *paraître*, il ne comprenait que l'homme, le personnage, le talent, l'autorité, l'influence, le perpétuel *renouveau* de la renommée et de la gloire. Il dédaignait absolument — et c'est en quoi il différait du comédien proprement dit, — le colifichet, le panache, les breloques de la célébrité. Je n'ai jamais vu le moindre ruban à la boutonnière de son habit noir, bien râpé pourtant, et qu'une rosette aurait rajeuni d'un an, c'est-à-dire d'un sixième de sa durée.

Dans cette nouvelle série des grands écrivains français, la maison Hachette annonce Joseph de Maistre,

et c'est à notre jeune et vaillant ami Melchior-Eugène de Vogüé que sera confié le soin difficile et enviable de faire revivre cette admirable figure. Les Joseph de Maistre sont rares, surtout dans une société aussi aplatie que la nôtre. Mais rien n'est impossible au rêve, et j'aurais volontiers rêvé un disciple, presque un émule du comte de Maistre, parlant de Victor Cousin, le jugeant de trop haut pour apercevoir les grimaces et les taches de rousseur, renfermant le débat dans la lutte inégale de cette grande intelligence ; proche voisine du génie, avec les vérités divines. Il aurait fait de la stérilité, de l'impuissance, du découragement final de ce prestigieux talent, un hommage de plus à la religion que Cousin ne cessa de côtoyer sans y entrer. Il nous l'aurait montré ayant tour à tour envie et peur de croire, détourné de la foi des simples, des humbles et des petits par l'orgueil de la science, puis humilié, dans cette science même, par l'impossibilité de conclure et de déchiffrer un seul des problèmes qu'elle pose sans les résoudre; possédant le goût de la vérité sans en avoir le courage ; s'offrant à lui-même et offrant à autrui la représentation, le simulacre d'une religion qui pactiserait avec la philosphie, et d'une philosophie qui ferait ses conditions au christianisme; ballotté, d'année en année, entre Dugald-Stewart et le Père Félix, entre le mystérieux aimant qui l'attirait sous sa chaire de Notre-Dame et le respect humain (ou philosophique) qui lui faisait craindre de paraître un déserteur, alors qu'il n'eût été qu'un spiritualiste consé-

quent ; arrivé ainsi jusqu'à la vieillesse, et, pour l'expiation de ses incertitudes, mourant à Cannes, sous les yeux de Mérimée, qui le laissa mourir sans prêtre, de peur que « LE DUPANLOUP » (*sic*) n'abusât de sa conversion.

22 août 1887.

LETTRES DE W.-A. MOZART[1]

Je me souviens d'avoir répondu un jour à un imbécile qui me demandait si je descendais des Croisés : — « Non, et ce n'est pas là ce que je regrette ; mon regret est de ne pas m'appeler Cathelineau ou Mozart. »

J'avoue que, pour Cathelineau, je suis un peu refroidi depuis que l'héritier de ce beau nom qui n'avait pas besoin de se blanchir, s'est un peu trop frotté de blanc d'Espagne. Je m'étonne que ce digne homme refuse de comprendre que, si Catherine de Médicis a pu dire : « Diviser pour régner », nous serions forcés d'ajouter : « Nous diviser, pour ne pas régner. »

Mais Mozart ! Quand j'entends prononcer ce nom béni ou quand je le retrouve dans un livre, il me semble qu'une harmonie céleste m'enveloppe de toutes parts et vient me distraire de nos misères et

1. Traduction complète avec une introduction et des notes par M. Henri de Curzon.

de nos tristesses. Je suppose, contre toute vraisemblance, une réunion de compositeurs illustres, mais immodestes, c'est-à-dire dénués de modestie. Ils se disputent la préséance. Le chevalier Gluck, superbe et hautain, demande à ses rivaux si Orphée pouvait avoir un autre interprète que lui. Spontini, tirant sa montre, assure que les aiguilles se sont arrêtées à toutes les horloges musicales, le lendemain de la *Vestale*. Cherubini rappelle sa *maëstrià,* Boïeldieu sa grâce, Auber sa spirituelle fécondité. Rossini fait remarquer qu'il a été, dans toute l'Europe, l'enchanteur de deux ou trois générations. Meyerbeer, de son air le plus discret, réclame de ses confrères la permission de constater que, après un demi-siècle, ses quatre chefs-d'œuvre sont encore debout. Weber emprunte son plaidoyer aux sylphes d'*Obéron* et aux mystérieux frémissements de la forêt du *Freischütz*. Richard Wagner, le dernier venu, hausse les épaules sous prétexte que la musique n'existait pas avant sa *Tétralogie*. Berlioz, cheveux en coup de vent, visage émacié, œil morne, profil de camée, évoque le souvenir de ses souffrances, et affirme que l'on a le droit d'être un peu surfait après sa mort quand on a été si cruellement méconnu de son vivant. Beethoven, sombre et farouche, profite de sa surdité pour ne rien entendre de ce qui se dit autour de lui, à la gloire de ses émules, et, par une grâce d'état, écoute, *en dedans*, les merveilles de la symphonie héroïque et de la symphonie pastorale. Tout à coup, un des assistants nomme Mozart. Aussitôt tous les fronts se

découvrent, tous les concurrents s'inclinent, et Rossini, résumant le débat, s'écrie avec un mélange d'enthousiasme et de malice : « Celui-là, ce n'est pas le premier, c'est le seul ! »

Comme si ce n'était pas assez de cette supériorité sans rivale, les braves gens, les simples d'esprit, tant de fois affligés du spectacle des aberrations du génie pactisant avec le désordre, complice du mal, se croyant supérieur à toutes les lois de la morale, se préférant à tout, au devoir, à la vérité, à Dieu, peuvent admirer ici en pleine sécurité. Ce délicieux génie fut une belle âme; ce grand artiste fut un chrétien. En 1857, lorsque parut l'ouvrage de M. l'abbé Goschler, — *un Artiste chrétien*, — des objections s'élevèrent. Les libres penseurs, les viveurs, les irréguliers, ou, comme on disait au dix-septième siècle, les *libertins*, ressemblent tous, sur quelque point, à l'astronome Lalande, qui, devenu le sergent recruteur de l'athéisme, ne cessait de grossir son *Dictionnaire des athées* en y accumulant, pêle-mêle, croyants, indifférents, sceptiques et mécréants. Il leur plaît de découvrir, partout où rayonne une gloire, des *coreligionnaires*; découverte qui rassure leur conscience, justifie leurs doutes, apaise les inquiétudes du *peut-être*, et flatte leur vanité en leur persuadant que, si l'incrédulité est une des conditions essentielles du génie, ils n'ont eu, pour avoir du génie, qu'à commencer par être incrédules. Or, sur ces questions délicates, une biographie même sous la plume d'un écrivain consciencieux et sincère,

risque d'être plus véridique que concluante. On peut croire que l'auteur, un prêtre surtout, dans l'intérêt de sa cause, atténue les faiblesses, exagère les vertus, glisse sur le chapitre des galanteries ou des amourettes. Une correspondance n'offre pas le même inconvénient; une âme jeune, pure, pieuse, telle que celle de Mozart, s'y reflète tout entière. Remarquez que, s'il y eut jamais un recueil de lettres écrites avec la quasi-certitude de n'être jamais lues que par celui ou celle qui les reçoit, c'est assurément le recueil des lettres publiées par M. Henri de Curzon. L'envie de plaire, de briller, de faire de l'esprit, ou, pour tout résumer d'un mot, la pose, est si bien dans la nature humaine, que, parmi les épistoliers et les épistolières célèbres, bien peu y ont échappé.

On a dit de madame de Sévigné que, avant tout, elle était VRAIE. Rien de plus juste. On doit supposer pourtant qu'à une époque où le service des postes était à l'état d'enfance, où, dans les groupes d'amis, de famille et de beaux esprits, une lettre était un véritable événement, où l'entourage de l'incomparable marquise, ayant l'honneur et le bonheur d'être privé de journaux, attendait son écriture comme la manne du désert, comme la surprise, le charme, la joie, le plus vif plaisir de la journée, madame de Sévigné, certaine d'être lue, non pas par le gros public dont on ne se faisait pas alors une idée, mais par une société d'élite, par une intimité exquise,

y mettait, à son insu peut-être, une coquetterie qui n'exclut, Dieu merci ! ni la vivacité, ni la sincérité ni le premier jet, ni la verve, ni l'originalité, ni le naturel. Que dire de Voltaire, qui fit de sa vaste correspondance un supplément de l'*Encyclopédie*, un instrument de propagande, un fleuron à sa couronne, une collection d'armes défensives et offensives, et qui, avant de les extraire de son arsenal, avait soin de les aiguiser, de les fourbir, parfois de les empoisonner?

Avec Mozart, quelle différence ! Prenons, au hasard, un exemple. L'abbé Goschler, dont je n'ai pas le texte sous les yeux, avait probablement écrit que Mozart, sincèrement catholique, pratiquait tous les devoirs de la religion. — C'est possible, répond un sceptique; mais quelle preuve en avez-vous? — La preuve, la voici : Le 17 août, Mozart, marié depuis peu de jours, écrivait de Vienne à son père : « J'ai » oublié de vous écrire que, ma femme et moi, nous » sommes allés ensemble faire nos dévotions chez les » théatins, le jour de la fête de la Portioncule. » Quand même il serait vrai que nous n'y eussions » pas été poussés par un sentiment de piété, nous » aurions pourtant été obligés de le faire à cause du » billet (de confession) sans lequel nous n'aurions pas » été mariés. Mais il y a déjà longtemps que, [quoique] » non mariés, nous allions toujours ensemble aussi » bien entendre la sainte messe que nous confesser et » communier... et j'ai trouvé que jamais je ne priais » avec autant de ferveur, jamais je ne me confessais

» et ne communiais avec autant de dévotion qu'à ses » côtés; il en était de même pour elle. » — N'est-ce pas touchant et charmant? Comment n'être pas ému de l'alliance de tant de simplicité avec tant de génie? C'est le châtiment des amours coupables que, forcées de se suffire à elles-mêmes, de se détourner du Ciel qu'elles offensent et qui les réprouve, elles perdent le seul moyen de se renouveler et de se rendre immortelles. Quand l'illusion se dissipe, quand la passion s'épuise, la décadence et l'expiation commencent. Les imaginations romanesques ou déséquilibrées se trompent fatalement, lorsqu'elles croient que la part du bon Dieu, dans l'amour, diminue d'autant celle que réclament leurs rêves. C'est le contraire: pour l'amour comme pour la charité: donner à Dieu, c'est s'enrichir.

Hélas! Mozart n'eut pas le temps de profiter des trésors de chaste tendresse qu'il avait placés sur la tête de sa chère Constance. Mort à trente-cinq ans, presque toujours malade pendant les dernières années de cette vie si courte, forcé de travailler sans cesse pour avoir du pain, moins rétribué, pour des œuvres de génie, que le plus médiocre de nos musiciens d'opérette, il mourut à la peine, léguant à la postérité plus de millions qu'il n'avait touché de florins.

« L'on se sent navré, dit excellemment M. Henri de Curzon, quand on sait que, à cette même époque (au moment où il paraissait ne songer qu'à rassurer et à consoler sa femme), malade, réduit aux abois par une

misère de plus en plus poignante qu'un travail incessant ne réussissait pas à conjurer, il se voyait contraint de solliciter les secours d'un ami dévoué, et, ne pouvant en obtenir, de s'adresser aux usuriers qui achèvent sa ruine!

» Dévoré par la fièvre, ne mangeant pas à sa faim, hanté, depuis son sublime *Don Juan*, par les visions du surnaturel, il n'est pas étonnant que Mozart ait cru éprouver les premiers frissons de l'agonie, le jour où un inconnu, long, maigre, vêtu de noir, réalisant au complet la physionomie et le costume d'un héros de conte fantastique, lui remit une lettre anonyme dont l'auteur mystérieux lui proposait de composer une *Messe de Requiem* pour le prix qu'il fixerait lui-même; mais il ne devait pas chercher à connaître celui pour lequel il entreprendrait ce travail. En même temps, les États de Bohême le désignèrent pour composer l'opéra de *la Clemenza di Tito*, donné, le 6 septembre 1791, pour les fêtes du couronnement de Léopold II. Au moment où Mozard montait en voiture avec sa femme, pour se rendre à Prague, l'inconnu se présenta soudain et réclama le *Requiem*. Mozart, déjà malade, fut frappé de cette apparition enveloppée de mystère et se figura, dès lors, qu'il travaillait pour ses propres funérailles. »

Nous-mêmes, le 13 janvier 1830, lorsque nous venions de lire le *Don Juan* d'Hoffmann, et que, par une nuit glaciale, nous sortions du Théâtre-Italien où Henriette Sontag avait chanté le rôle de doña Anna comme on ne le chantera jamais, nous aurions traité

de bourgeois, de *philistin*, de *classique*, quiconque eût essayé de donner à l'apparition du mystérieux inconnu une explication naturelle. Aujourd'hui, M. Henri de Curzon, mieux renseigné que nous, ajoute : « Ce mystère venait de ce qu'un certain comte de Walsegg faisait travailler des auteurs célébres sans leur révéler son nom, et donnait ensuite, comme de lui, leurs compositions. Il avait perdu sa femme le 14 février, et ce *Requiem* lui était destiné. »

Singulier mari, qui triche la mémoire de sa femme sous prétexte de mieux l'honorer!

La correspondance de Mozart nous transporte tour à tour en Italie, à Vienne, à Munich, en Allemagne, à Paris; puis retour à Munich, et nouveau séjour à Vienne. Né en 1756, il avait treize ans, quand il écrivit, de Salzbourg, sa première lettre. S'il n'a pas fait encore ses preuves de compositeur, le virtuose est déjà incomparable. Jamais on ne démentit plus brillamment le préjugé défavorable aux enfants précoces, aux enfants-prodiges. Aussi bien et mieux qu'Alfred de Musset, il aurait pu dire :

> Mes premiers *chants* sont d'un enfant,
> Les seconds d'un adolescent;
> Les derniers à peine d'un homme.

Ainsi que nous le dit M. Henri de Curzon, il ne faut demander à ces lettres, d'ailleurs si intéressantes, ni perfection du style, ni préoccupation de la forme, ni

soin de ne jamais se répéter, ni documents inédits sur les événements contemporains, dans les grandes villes où il séjourne. Ce n'est pas son affaire; il marche dans ses harmonies, comme un somnambule dans son rêve. Les personnages qui disposent de la paix et de la guerre, les épisodes qui passionnent la curiosité publique, le mouvement des esprits pendant cette seconde moitié du dix-huitième siècle, tout aboutit à son clavecin. Ses batailles et ses victoires s'appellent *Idoménée*, *l'Enlèvement au sérail*, *les Noces de Figaro*, *Don Juan*, *la Flûte enchantée*. C'est à peine si, de temps à autre, le jeune musicien renvoie à sa famille ou à ses amis un écho de ce qui se dit autour de lui dans les salons de haute lice où on l'invite plus qu'on ne le paye et qu'on ne l'écoute. Pourtant, parmi ces rares échos, il en est un que je voudrais supprimer. Mozart est à Vienne, et il écrit à son père (pardon! souvenez-vous que c'est de cette même plume qu'a jailli le finale de *Don Juan*): « Qu'il y ait maintenant un Dauphin au monde, c'est, pour le moment du moins, une petite chose, en attendant que cela en devienne une grande. Je n'ai écrit ceci que pour ne pas laisser au *duc d'Artois* tout seul (lisez comte d'Artois, futur Charles X) l'honneur d'un bon mot; un jour que la reine, pendant sa grossesse, se plaignait de ce que le Dauphin l'incommodât beaucoup, ajoutant : « Il me donne de grands coups de pied dans le » ventre, » il a répondu : « O Madame, laissez-le » venir dehors, *qu'il* me donnera de grands coups » de pied *au c..* » (En toutes lettres dans le texte.)

Est-ce vraisemblable? est-ce possible? Ce propos grossier a-t-il pu être tenu par un prince que Versailles et Trianon saluaient comme un modèle de courtoisie et d'élégance? D'ailleurs, en 1781, date de cette lettre, le comte d'Artois, même en supposant que la reine Marie-Antoinette n'eût pas de fils, était séparé du trône par le comte de Provence, son aîné de deux ans. Remarquez que, pour arriver jusqu'à Mozart, ce propos a dû faire le voyage de Paris à Vienne. Dans le trajet, le vin de Champagne s'est changé en grosse bière.

En revanche, que de traits caractéristiques dans cette correspondance! Que de fois on a envie d'appliquer à Mozart ce que Walter Scott dit de Shakspeare à la cour d'Élisabeth : « L'immortel s'inclinait devant les mortels! » — Telle ou telle de ces lettres peut nous donner une idée de la condition des artistes dans ce siècle où le règne des beaux esprits préparait celui des bêtes fauves. Un virtuose était traité par la plupart des grandes dames comme un carlin, un perroquet ou un sapajou. Mozart, recommandé par Grimm, va chez la duchesse de Chabot. Écoutons-le : « Il me » fallut attendre une demi-heure dans une grande » chambre glacée, non chauffée et sans cheminée. » Enfin madame de Chabot arriva et me pria de me » contenter du piano qui était là, attendu qu'aucun » des siens n'était en état... et de vouloir bien » en essayer. — Je lui dis que je jouerais de grand » cœur quelque chose, mais que, pour le moment, » cela m'était impossible, parce que je ne sentais

» plus mes doigts de froid, et je la priai de vou-
» loir bien au moins me faire conduire dans une
» chambre où il y eût une cheminée. — Oh! oui,
» monsieur, vous avez raison. — Ce fut toute sa
» réponse; puis elle s'assit, et se mit à dessiner pen-
» dant une heure entière en compagnie d'autres
» messieurs qui étaient tous assis en cercle autour
» d'une table; — et moi, j'eus l'honneur d'attendre
» là toute une heure. Les fenêtres et les portes étaient
» ouvertes; j'avais froid, non seulement aux mains,
» mais à tout le corps, et la tête commença bientôt à
» me faire mal. En même temps, *altum silentium*, et
» je ne savais que devenir avec ce froid, ce mal de
» tête et cet ennui! A chaque instant, je me disais
» que, si ce n'était pour M. Grimm, je repartirais
» immédiatement.

» Enfin pour couper court, je jouai sur ce miséra-
» ble et détestable piano forte (Chabot!... un Pro-
» vençal prononcerait sabot); mais le plus vexant,
» c'est que madame de Chabot et tous ces messieurs
» n'interrompirent pas un moment leur dessin, mais
» le continuèrent tout le temps, de sorte que je
» dus jouer pour les fauteuils, la table et les murs.
» Les circonstances étant si défavorables, je perdis
» patience!... Je commençai les variations de Fischer,
» j'en jouai la moitié, et je me levai. Aussitôt on
» me fit une *foule d'éloges*... »

Sans en penser un mot, et sans avoir écouté une note! La tradition n'est pas tout à fait perdue. Seulement, voyez la différence des temps! Mozart ra-

conte sa mésaventure avec la résignation d'un homme qui se sent ou se croit l'inférieur de ceux dont l'impertinence le blesse. Une légère teinte d'ironie, voilà tout ce qu'il se permet. Aujourd'hui, les mondains et les mondaines ne se gênent pas pour parler à demi-voix pendant qu'un artiste à la mode joue son morceau ou chante son air. Mais il aura pris ses précautions. Au lieu de cinquante florins, il aura demandé mille écus pour sa soirée, et, le lendemain, il écrira : « Ces gens-là me font comprendre et excuser 93; je vais souscrire pour la statue de Robespierre. »

Reposons-nous de cœur et d'esprit en lisant et relisant les lettres où Mozart s'abandonne, avec tout le charme de sa nature exquise, aux expansions de l'intimité, aux affections de famille. Il n'en est pas de plus émouvante que celle qu'il écrit à l'abbé Bullinger, à Salzbourg, pour lui annoncer la mort de sa mère : « Très excellent ami! Pleurez avec moi!
» Ce jour a été le plus triste de ma vie!... Je vous
» écris ces lignes à deux heures du matin. Il faut
» bien que je vous le dise, ma mère, ma mère chérie
» n'est plus !... Dieu l'a rappelée à lui; il voulait l'a-
» voir, je le vois bien... C'est pourquoi je me suis
» abandonné à sa volonté. Il me l'avait donnée, il
» pouvait aussi me la reprendre. Mais représentez-
» vous toutes les alarmes, toutes les angoisses que
» j'ai endurées pendant ces quinze jours!... Elle
» est morte comme une lumière qui s'éteint...
» Trois jours auparavant, elle s'était confessée et

» avait reçu la communion et l'extrême-onction... »

L'abbé Goschler avait bien raison : artiste chrétien ! celui-là est bien à nous, plus et mieux que Raphaël. On les a souvent rapprochés l'un de l'autre ces deux prédestinés, qui semblent avoir peint et chanté sous une inspiration divine. Morts presque au même âge, ils ont légué à l'immortalité de quoi suffire à la gloire de vingt grands noms. Mais Raphaël ne personnifie qu'une moitié d'artiste chrétien. Brillant, amoureux, jouant sur le velours de la Renaissance italienne, alternant entre le travail et le plaisir, favori des papes et des cardinaux, aussi fêté par les grands et les heureux de ce monde que Mozart fut délaissé, il représente, sinon la décadence de l'Art, au moins celle de la Foi. Plus humaines que célestes, plus maternelles que virginales, ses Madones nous offrent un type intermédiaire entre les femmes qu'il a trop aimées et la Sainte Vierge, trop sainte pour ses pinceaux.

M. Henri de Curzon a eu l'excellente idée de faire suivre ces lettres de deux tables détaillées, l'une consacrée à tous les personnages qui figurent dans la correspondance, l'autre à toutes les œuvres de Mozart. La première est comme une lanterne magique ; elle fait défiler devant nous souverains, reines, impératrices, princes, grands seigneurs, maîtres de chapelle, chefs d'orchestre, impresarii, chanteurs, cantatrices, organistes, compositeurs, poètes, librettistes, savants, conseillers auliques, instrumentistes, danseurs, capitaines, archevêques, peintres, barons, pianistes,

théatins, jésuites, médecins, etc., etc... On y voit aussi les noms des artistes auxquels échut l'honneur de créer les rôles dans les opéras de Mozart. Leçon d'histoire et de philosophie ! La gloire et la gloriole. la célébrité d'une soirée et la puissance d'un règne, le grand Frédéric et la chanteuse qui a créé le rôle de Zerline, la duchesse qui écoutait Mozart d'une oreille distraite et le chambellan qui le laissait grelotter dans une antichambre, l'impératrice Marie-Thérèse et *l'impie, le maître fourbe* Voltaire (*sic*), *crevé*, pour ainsi dire, *comme un chien*, *comme une brute* (*sic*), tous ces noms se coudoient sur la même page. Sans craindre de se tromper, on peut calculer que la moindre de ces cantatrices était payée plus cher que l'auteur de *la Flûte enchantée* ; et que le plus obscur de ces principicules se croyait très supérieur à Mozart.

Le temps a rétabli les proportions et mesuré les distances. La gloire sereine du compositeur domine, non seulement les renommées éphémères, mais les puissances qui ont fait le plus de bruit et laissé le plus de traces en ce monde. Quel chrétien n'aimerait mieux avoir été Mozart que Frédéric II ou Voltaire ?

La seconde liste est encore plus intéressante. On est foudroyé en reconnaissant que les opéras célèbres, — et même moins populaires — ne représentent qu'une faible partie des œuvres complètes, écrites d'inspiration pendant cette vie si courte, traversée par les angoisses de la maladie et de la pauvreté. Je disais

tout à l'heure que Mozart faisait mentir le préjugé défavorable aux enfants précoces. N'a-t-il pas infligé un égal démenti à le méfiance qu'éveillent l'improvisation et les improvisateurs et qui s'est traduite par ce vers si souvent répété :

Le temps n'épargne pas ce qui s'est fait sans lui.

Il a épargné cette fois tout ce qui s'est fait sans lui, tout ce qui jaillissait de cette source vive, intarissable et limpide.

En terminant cet article qui se ressent de mon incompétence musicale, je ne puis me défendre d'un souvenir mélancolique, d'un douloureux rapprochement. Les plus purs chefs-d'œuvre de Mozart sont à peu près contemporains des journées néfastes de la Révolution ; la prise de la Bastille, le serment du jeu de Paume, l'atroce assassinat de la princesse de Lamballe, amie de Marie-Antoinette, les massacres de septembre, la fuite à Varennes, le 10 août ; journées qui portèrent un coup mortel à la royauté française. Un siècle s'était écoulé. En octobre 1873, lorsque j'appris que notre Henri V était à Salzbourg, mes souvenirs et mes illusions se réveillèrent. Mon culte pour la mémoire de Mozart était si vif, que j'y mêlai une sorte de superstition naïve. Il me sembla que tout ce qui nous venait de sa patrie ne pouvait être qu'espérance, apaisement, consolation, harmonie ; je me dis que ce doux nom qui s'était associé jadis à nos malheurs allait s'associer à nos joies, que la monarchie

allait renaître sous les auspices de ce beau génie qui avait chanté pendant que le trône de France s'écroulait. Hélas ! la fatalité attachée à ce trône refusa de lâcher prise. L'événement prouva que je m'étais trompé. Je n'avais voulu me souvenir que de *la Flûte enchantée*. J'avais oublié le *Requiem*.

ÉMILE MONTÉGUT[1]

La critique n'a pas de devoir plus évident et plus agréable que de ramener l'attention un moment distraite sur les écrivains d'ordre supérieur, que leur manque absolu d'intrigue et de savoir-faire, le caprice de la mode, les aberrations du goût public ou des circonstances particulières semblent rejeter provisoirement dans la pénombre. La littérature contemporaine possède peu d'esprits plus originaux, plus élevés, plus pénétrants et mieux renseignés que M. Émile Montégut. Il a su mettre de la fantaisie dans la critique, sans y rien perdre de son discernement et de son autorité. Le sens moral est, chez lui, bien plus énergique que chez Sainte-Beuve, dont il a, au besoin, la sagacité et la souplesse. Il pense et il fait penser. Avec un dessin de Gustave Doré et une page de Dante, il soulève tout un monde d'idées ; il ouvre des horizons nouveaux où il y a plaisir à le suivre ; car le charme de son style simplifie et adoucit l'effort

1. *Curiosités littéraires et historiques. — John Aubrey.*

nécessaire pour s'élever jusqu'à lui. Quand il lui arrive de n'être qu'ingénieux, il n'est ni subtil, ni pédant, ni obscur. En présence des douloureux événements qui saignent encore au flanc et au cœur de la France, il a écrit un livre à la fois mélancolique et consolant, qui devrait être dans toutes les mains et où il prouvait que, si notre patriotisme endolori ne peut désormais sans une vive répugnance et une cruelle humiliation dépasser nos frontières, il nous serait facile de retrouver, sur le sol même de notre pays mutilé, l'équivalent des sites pittoresques que nous allions chercher ailleurs. Ce fut pour lui le point de départ d'un voyage à travers la France, où s'entremêlaient des souvenirs historiques, des descriptions exquises, des réflexions piquantes, et où des villes et des bourgades, que nous avions souvent traversées avec une dédaigneuse insouciance, devenaient, sous la plume d'Émile Montégut, aussi intéressantes, aussi curieuses qu'Heidelberg, Cologne, Prague, Édimbourg, Séville, Florence ou Grenade. Nous ressemblions, en le lisant, à des avares mal informés qui, sur le point de partir pour aller chercher fortune en Amérique, trouveraient tout à coup dans leur tiroir des rouleaux d'or et des liasses de billets de banque. Si j'ajoute qu'Émile Montégut n'est pas populaire, ce sera un éloge, un hommage de plus, en un temps où la popularité se vautre dans un fumier si infect, qu'elle deviendra bientôt synonyme d'ignominie. Si je remarque qu'il n'est pas de l'Académie française, c'est une énigme dont il faudrait

peut-être demander le mot à MM. de Lesseps, Léon Say, Leconte de Lisle et Gréard.

Émile Montégut, ne l'oublions pas, a eu, avant M. Taine, l'honneur de démontrer une vérité, passée aujourd'hui à l'état de monnaie courante : c'est que la Révolution a tué le patriotisme. A l'idée de patrie, à l'amour de la patrie, elle a substitué, en apparence, le culte de l'humanité ; en réalité, l'égoïsme, l'orgueil, l'ambition, l'exagération de l'individu. En donnant à l'individu une valeur qui se perdait autrefois dans un ensemble d'intérêts collectifs et de dévouements au roi et au pays, en lui permettant d'aspirer à tout et de ne respecter rien, elle lui a appris à se regarder comme le centre des événements, à en faire les instruments de sa grandeur personnelle, au lieu de se subordonner à tout ce que ces événements peuvent produire d'utile ou de funeste à sa patrie. En d'autres termes, elle lui a conseillé — et Dieu sait s'il a suivi et suit encore le conseil ! — de préférer un régime détestable qui favorise ses appétits, ses ambitions et ses convoitises, à un ordre régulier qui assurerait le bonheur et le repos de ses concitoyens ; — pour me résumer en deux mots, de préférer la République à la France.

Je viens de lire une belle et savante étude d'Émile Montégut sur John Aubrey, sous ce titre parfaitement justifié : *Curiosités littéraires et historiques*. Tout d'abord, vous me demanderez ce que c'est que John Aubrey. Il y a trois jours, je l'ignorais. A présent, je puis vous le dire : John Aubrey, esprit déséquilibré

dans un corps maladif, personnifia, en plein dix-septième siècle et dans la sage Angleterre, toutes les variétés de la superstition. En lisant les pages consacrées à cette singulière mémoire, on commence par être étonné, j'allais dire effrayé de tout ce que cette étude suppose d'érudition et de lectures; Émile Montégut nous parle d'Antony Wood, de John Bunyan, de Cotton Mathor, de Marcile Ficin, de Robert Burton, de sir Thomas Browne, d'Isaac Walton, de George Borrow, de Richard Baxter, de William Dugdale, etc., etc, comme nous parlerions de Walter Scott, de lord Byron, de Thomas Moore, de Lamartine, d'Alexandre Dumas, de Balzac, de George Sand ou d'Eugène Scribe. Puis, à mesure qu'on se familiarise avec cette étrange figure de John Aubrey, qui semble parcourir le pays des songes, une lanterne sourde à la main, peu s'en faut qu'on ne devienne visionnaire comme lui. Ses hallucinations sont contagieuses; le monde invisible qu'il peuple d'êtres fantastiques, se rapproche tellement du monde réel, qu'on ne sait plus où celui-là finit, où celui-ci commence. On cause avec les morts comme avec les vivants, avec les revenants comme avec les personnes naturelles. Les tombeaux s'entr'ouvrent pour révéler leurs secrets, tandis que leurs hôtes se lèvent pour annoncer les mystères de l'avenir. On vit de plain-pied avec une sorte d'astrologie en action, et, comme l'histoire est là pour nous rappeler que les catastrophes prédites se sont réalisées, on est tenté de ne plus séparer les prophéties de l'histoire. La sorcellerie joue un rôle si prépondérant, qu'on est presque

fâché de n'être pas sorcier. On dirait une ronde du sabbat, toujours prête à se jeter au travers des épisodes qui ont renouvelé et transformé l'Angleterre. Hoffmann y tend la main à Macaulay, Edgar Poe chuchote à l'oreille de Robertson. Çà et là, l'histoire des révolutions britanniques ressemble à un chapitre des *Mémoires du Diable*.

Pourtant, s'il ne s'agissait que d'une jouissance littéraire, je n'insisterais pas; mais Émile Montégut, habitué à féconder ses sujets, à en faire sortir un essaim d'idées si neuves, qu'elles pourraient, à première vue, paraître paradoxales, me met cette fois en présence des deux vérités qui font justice de deux lieux communs, et qui sont de bonne prise : la première, c'est qu'il n'est pas exact que le moyen âge soit un éteignoir, et que la Renaissance et la Réforme aient été deux lumières, chargées de dissiper ces ténèbres; la seconde, c'est que la superstition ne prouve rien contre la religion; au contraire !

Consultez le premier venu parmi les libres penseurs, les demi-savants, les voltairiens, et surtout parmi les imbéciles; leur réponse est toute prête, leur siège est fait : le moyen âge, époque d'obscurantisme et d'ignorance, soigneusement entretenue par l'Église, qui en profite pour opprimer l'esprit humain, garder le monopole de toutes les connaissances, les distribuer et les défigurer à sa guise, et pour rester souveraine au milieu d'un peuple condamné indéfiniment au servage intellectuel comme aux servitudes matérielles; la Renaissance et la Réforme, deux sœurs,

deux libératrices, arrivées tout à point, l'une pour émanciper l'imagination, l'autre pour affranchir la raison; restituant à l'esprit humain ses lettres de noblesse, frauduleusement confisquées dans les sanctuaires et les couvents.

Vous réduirez ce lieu commun à sa juste valeur, quand je vous aurai rappelé, avec Émile Montégut, que John Aubrey — la superstition faite homme — mourut en 1697, au déclin du règne de Louis XIV, sous le règne de Guillaume d'Orange, après le majestueux défilé des grands hommes du grand siècle. Si ses infirmités morales et physiques, l'espèce de *jettatura* attachée à tous les incidents de sa vie, à toutes les bizarreries de sa santé, lui attirèrent des sarcasmes, il ne manqua pas de gens pour prendre au sérieux ses récits et ses croyances, ou plutôt ses crédulités.

On a fort abusé, depuis dix ou douze ans, du document humain, et vous savez où il nous a conduits. Le livre de John Aubrey, — *Miscellanées*, — pourrait s'appeler le document surhumain ou transhumain.

— « Il serait vraiment temps, nous dit excellem-
» ment M. Émile Montégut, que la critique renonçât
» à présenter la Renaissance comme cette parfaite
» antithèse du moyen âge, que beaucoup s'obstinent
» à y découvrir. Loin de détruire les superstitions du
» moyen âge, la Renaissance, au contraire, leur prêta
» main-forte; elle les justifia par les témoignages de
» l'antiquité et l'autorité de ses grands écrivains. »

Un détail non moins curieux, c'est que, à dater de la fin du quinzième siècle, les superstitions, au lieu d'être populaires, — ce qui semble leur spécialité, — « sont en grande partie des superstitions de *gentlemen* et surtout de lettrés ». Doit-on s'en étonner, quand on songe que la plupart furent léguées par l'antiquité, dont se grisait la Renaissance, arrivant, comme les gens ivres, à ne plus distinguer les vins généreux des liqueurs capiteuses et malsaines, et à ne plus voir les objets qu'à travers les fumées de l'ivresse. On a souvent comparé la Renaissance à l'épanouissement d'une corbeille de fleurs. Soit! mais il existe des fleurs dangereuses, dont le parfum porte à la tête, surtout si on les enferme dans un petit espace, sans ouverture sur le ciel et le grand air. Ce qui m'a toujours frappé dans cette phase transitoire, c'est le défaut absolu de proportion entre la curiosité ou l'avidité de l'esprit et ses capacités digestives. On dirait un convalescent famélique, se jetant sur les aliments sans discerner ceux qui peuvent lui rendre ses forces et ceux qui doivent compromettre sa guérison. Quoi de surprenant si, dans ce festin pantagruélique, l'esprit de la Renaissance accepte, adopte, absorbe les superstitions que lui ont léguées Cicéron, Platon, Plotin, Pline, Élien, Plutarque, Porphyre, Jamblique, Properce, Appien, etc., etc.? N'y a-t-il pas quelque chose d'humiliant pour la vanité traditionnelle des intelligences cultivées et raffinées, à voir des savants, des érudits, des philosophes, des poètes, des magistrats, des princes, placer sur la même

ligne les sciences exactes et les sciences occultes, croire aux sortilèges, aux apparitions, au mauvais œil, confondre l'astronomie avec l'astrologie, pratiquer la superstition de seconde main, comme un legs de l'antiquité; si bien que les erreurs du paganisme renaissent au milieu de ces premiers démolisseurs de l'Église, et qu'Homère et Sophocle, Virgile et Horace, ont pour cortège des nécromans, des magiciens, des diseurs de bonne ou de mauvaise aventure!

Les superstitions populaires ont un côté touchant et charmant. Elles sont comme les fleurs printanières des civilisations au berceau, comme les brumes légères que pénètrent peu à peu les rayons du soleil levant. Le peuple à l'état d'enfance ne fait pas de triage parmi les objets de sa foi naïve. Il ressemble à l'enfant qui croit également aux contes de sa nourrice, et aux anges, aux saints, à la Sainte Vierge, qu'il apprend à prier sous la dictée de sa mère. La superstition patricienne n'a ni la même fraîcheur, ni la même grâce. C'est une plante parasite, accrochée à la muraille d'un édifice dont elle compromet la solidité. Il y a plus : Émile Montégut remarque un détail non moins curieux. Pendant toute la période qui précède, accompagne et suit les révolutions d'Angleterre, c'est dans le parti révolutionnaire, parmi les Presbytériens, les Têtes-Rondes, les Puritains, que la superstition bat son plein. La Réforme a pu, au nom de l'esprit nouveau, détruire, dissoudre, défigurer la plupart des dogmes essentiels de l'Église catholique; en vérité, elle n'a pas à s'en vanter ; car ce qu'elle retranche à

la religion révélée, elle l'ajoute à la superstition. Sa prétendue science consacre les plus grossiers effets de l'ignorance; ses progrès sont des reculades; ses lumières pactisent avec les ténèbres. Elle ne veut pas que Notre-Seigneur Jésus-Christ soit présent dans le sacrement de l'Eucharistie; et elle amplifie la présence de Satan, au point de faire de lui le maître du monde. Le Diable n'est plus l'Archange déchu, révolté contre le Ciel, l'invisible ennemi de notre salut, ne se révélant que par les funestes conseils qu'il nous donne, par son infernale aptitude à profiter de nos mauvais penchants, de nos passions, de nos faiblesses, de nos vices. Il est partout, et les Puritains se chargent de le découvrir là où il est, de l'inventer là où il n'est pas. Ils se font les espions, les policiers de leur Dieu, ses janissaires, ses bourreaux, pour suivre à la piste, avec un zèle infatigable, implacable et meurtrier, l'Esprit malin auquel ils prêtent un corps, un visage, une action permanente sur l'homme et sur les phénomènes du monde extérieur. Émile Montégut explique admirablement cette recrudescence diabolique. Avant la Réforme, les fidèles, abrités sous la tutelle de l'Église, s'en remettaient à leur vigilante tutrice du soin de conjurer, de paralyser les maléfices du Démon.

Mais, lorsque le protestantisme eut superbement proclamé la déchéance de l'Église, « lorsque le » fidèle resta seul avec lui-même, sans autres armes » que celles qu'il trouvait en lui-même, cette terreur » du Diable s'accrut de toutes les incertitudes du

» jugement privé chez des intelligences étroitement
» fanatiques, et de toutes les inquiétudes de la res-
» ponsabilité morale chez les consciences sauvage-
» ment scrupuleuses. Et non seulement la présence
» de son infernale majesté devint permanente, d'in-
» termittente qu'elle avait été toujours; mais sa
» personne, d'invisible qu'elle était restée jusqu'alors,
» — sauf pour ses fidèles ou ceux qui l'appelaient de
» toute l'ardeur de leurs mauvais désirs, — devint
» visible sous les formes les plus variées, les plus
» familières, les plus intimes. »

Ainsi, l'effet le plus authentique de cette Réforme, destinée à en finir avec ce que ses fondateurs appelaient les superstitions catholiques, fut justement de changer en superstition et d'armer jusqu'aux dents de la plus féroce intolérance et du plus odieux espionnage un article de foi, qui, dans ses vraies limites, fait de la conscience humaine le théâtre d'une lutte perpétuelle, mais invisible, entre le bon et le mauvais ange.

Ce qu'il y eut de pire, de plus effroyable, c'est que cette chasse à courre, à la poursuite de Satan, se traduisit, chez les Puritains, en cruautés auprès desquelles l'Inquisition espagnole devient, par comparaison, une idylle. — « Comme nos terroristes, les
» Puritains allaient agrandissant sans cesse leurs
» listes de *suspects,* et comme leur domination fut
» autrement longue que celle de nos terroristes et
» leur influence autrement puissante sur la société

» générale, il n'est pas douteux qu'ils ne leur aient
» été aussi supérieurs par l'étendue de la sévérité que
» par la solidité des principes. La preuve en est dans
» l'héroïsme à faire frémir qu'ils déployèrent contre
» Satan sous la forme de procès de sorcellerie, de
» bûchers d'hérétiques, de cruelles fustigations de
» quakers, d'exils iniques, d'infâmes piloris, partout
» où ils furent les maîtres... La preuve en est encore
» dans le chiffre effroyable de victimes que l'accusa-
» tion de sorcellerie fit pour la seule Angleterre durant
» le cours du dix-septième siècle; chiffre dont une
» bonne part leur revient incontestablement : qua-
» rante mille selon des écrivains qu'on a tout lieu de
» croire exactement informés... »

O néant de la sagesse humaine, réduite à ses seules ressources! Châtiment de l'orgueil, enclin à ne plus consulter que lui-même! Les révolutionnaires français, arrivés à la suite des philosophes qui ont fait table rase, inaugurent leur œuvre au nom de l'humanité opprimée, disent-ils, et outragée par les abus de l'ancien régime. Ils sacrifient les devoirs ou les servitudes de l'homme à ses droits, dont le plus sacré, j'imagine, est de ne pas être guillotiné. Ils fabriquent *a priori*, d'après Jean-Jacques Rousseau, l'homme modèle, l'homme perfectible, qu'il suffira d'arracher aux perversions sociales et de rendre à la Nature, pour qu'il devienne un moule prêt à l'application des idées nouvelles, un type de vertu capable de ramener le Paradis sur la terre. L'épreuve commence, sans

obstacle, favorisée par ceux-là mêmes qui auront le plus à en souffrir; — et, au bout de deux ans, le pouvoir est livré à des monstres; le sang coule à flots sous les échafauds, dans les geôles, dans les couvents, dans les rues. Le massacre est organisé dans des proportions telles que le fer des égorgeurs s'émousse avant que leur fureur s'apaise. La persécution se fait ingénieuse, la proscription se fait inventive. Elles créent des genres de supplice expéditifs, collectifs et terribles, auxquels n'avaient songé ni Caligula, ni Mézence, ni Louis XI, ni Philippe II, ni le duc d'Albe, ni Henri VIII. Des villes entières disparaissent; les terres sont en friche; l'herbe croît sur les ruines qui furent des châteaux, des usines et des palais. Quelques années encore, et cette croisade de la Raison contre la Foi ramènerait l'homme à l'état barbare, à l'état sauvage.

Puis, pour que la leçon soit plus complète et plus écrasante, la société n'échappe à ce joug sanguinaire que pour tomber sous un autre joug, encore moins ménager de la vie humaine : la dictature du sabre remplace le despotisme de la guillotine. La liberté, qui a servi de prétexte à tant de crimes et de folies, punie par où elle avait péché, est traînée, la corde au cou, aux pieds de l'insatiable conquérant, exécuteur testamentaire de la Révolution. L'Idée, cette maîtresse du dix-huitième siècle, l'Idée dont la prépondérance absolue a fait des milliers de victimes, devient à son tour victime du formidable ennemi des idéologues qui veut qu'on ne pense que par lui et pour lui. Et

maintenant, quatre-vingts ans après ces deux crises épouvantables, regardez à tous les échelons du gouvernement de la France, de la société française : qui oserait dire que la Révolution, préparée, entreprise et accomplie par l'orgueil de l'esprit, a tourné au profit de l'esprit?

A présent, voyez l'Angleterre au dix-septième siècle. La Révolution et la Réforme se sont emparées d'elle. La Révolution a frappé les Stuarts; la Réforme a déclaré que les progrès de l'intelligence étaient incompatibles avec les superstitions et les abus du *Papisme;* — et, par un mouvement rétrograde, qui multiplie à l'infini les arrêts de mort, les billots, les piloris et les exils, la Réforme prend, dans cet arsenal de superstitions, celle qui porte le plus profondément l'empreinte de ce moyen âge dont les ombres l'importunent ; le commerce de l'homme avec les démons; les communications perpétuelles et visibles de Satan avec l'humanité sauvée par N.-S. Jésus-Christ. Elle ne bouleverse la théologie que pour créer la *démonologie*, et cette création coûte la vie à plus d'innocents que l'aveugle fanatisme de Torquemada, renié d'ailleurs par les papes, désavoué par Sixte IV.

Émile Montégut a des pages charmantes sur la superstition. Je me souviens que, en 1829, au moment où la *Revue de Paris*, encore sans concurrence, était dans toute la fraîcheur de son succès,

Charles Nodier, alors surfait, aujourd'hui trop oublié ; Charles Nodier, qui mettait volontiers beaucoup de fantaisie et de curiosité dans un peu d'érudition, publia un article intitulé : *Lamettrie ou les Superstitions*. Il mettait l'athéisme de Lamettrie aux prises avec les croyances ou superstitions populaires, du vendredi, du nombre 13, du *mauvais œil*, il les expliquait de la façon la plus ingénieuse, et il prouvait, par l'exemple du célèbre athée, que l'homme a un tel besoin de croire, que, lorsqu'il a réussi à faire le vide dans son âme, il cherche aussitôt quelque chose pour le remplir, fût-ce un rêve d'halluciné ou un jouet d'enfant. Émile Montégut, lui aussi, plaide en faveur de la superstition les circonstances atténuantes. On a dit de l'hypocrisie qu'elle était un hommage rendu à la vraie piété et à la vertu. On peut dire de la superstition qu'elle est l'envers de la foi, et que, par cela même, elle prouve que la foi existe, et qu'elle est nécessaire. Ne nous égarons pas dans la nuit des temps ; sommes-nous bien sûrs que les Rochefort, les Blanquistes, les conseillers municipaux de Paris, les organisateurs d'enterrements civils, les grands contempteurs ou négateurs de Dieu, n'ont pas, à domicile, quelque démon familier, ne croient pas aux fétiches, ne redoutent pas l'influence du vendredi et du nombre 13? Y a-t-il, hélas! un fait plus moderne, plus contemporain, que la guerre de 1870, dont nous ressentons encore les plaies et les morsures? Eh bien, souvenons-nous de la créance que rencontraient, non pas auprès des concierges, des badauds et des

gobe-mouches, mais auprès d'hommes sérieux et de femmes d'esprit, ces billevesées, ces sornettes, ces contes de la mère l'Oie, — les carrières de Jaumont, les trois cercueils recouverts de drap d'or, s'acheminant lentement à travers les populations ahuries, la servante, inspirée de Dieu, franchissant, invisible, les lignes prussiennes, et allant faire part au général Trochu des moyens de défense que lui avaient révélés les *Voix* mystérieuses, etc., etc. Qu'étaient-elles, ces folles imaginations, sinon des *superstitions* produites par l'intensité de nos angoisses et de nos douleurs, et remplaçant, dans l'âme française, la *foi* que nous n'avions plus, et qu'avaient si souvent justifiée la bravoure de nos soldats et la fortune de nos armes?

Émile Montégut nous dit en finissant : « Ce que nous appelons aujourd'hui superstition, les hommes d'autrefois l'appelaient de tout autre nom, et je me demande de quel droit nous venons aujourd'hui établir des différences que ces hommes, qui vivaient avec la religion en rapports autrement intimes que nous, n'ont jamais soupçonnées et n'auraient jamais voulu admettre. Non! ils croyaient aux fantômes, parce qu'ils croyaient à l'âme immortelle ; ils croyaient aux événements miraculeux parce qu'ils croyaient au gouvernement de Dieu sur le monde ; ils croyaient aux esprits parce qu'ils croyaient au monde surnaturel ; ils croyaient aux sorciers parce qu'ils croyaient à Satan. Les deux termes ainsi rapprochés, pouvez-

vous me dire où commence la superstition et où finit la croyance? »

Oui, nous pouvons le dire, et Émile Montégut le dirait comme nous : la croyance finit là où notre religion ne nous ordonne plus et même ne nous permet plus de croire ; la superstition commence là où notre foi, si elle faisait fausse route, donnerait prise aux sceptiques, aux sots et aux impies.

LETTRES CHOISIES

DE

MONSEIGNEUR DUPANLOUP

ÉVÊQUE D'ORLÉANS[1]

Il y a des noms et des œuvres auxquels je ne saurais résister, et qui me font l'effet d'un appel d'outre-tombe. Monseigneur Dupanloup est un de ces noms; sa *Correspondance* est une de ces œuvres. Non seulement elle complète le livre de M. l'abbé Lagrange; mais elle lui sert, pour ainsi dire, d'attestation et de garantie. Ce que l'abbé Lagrange a raconté avec tant de respectueuse tendresse et d'éloquence, elle nous le rend sous une forme plus vivante encore et plus personnelle. Il nous semble que l'illustre et saint évêque prend à son tour la parole, pour affirmer que son biographe n'a rien écrit qui ne puisse s'appuyer sur son propre témoignage, et que chacune de ses lettres s'ajuste à une page de son histoire. J'y retrouve, avec un grand charme, ce que l'on appelle, en mathéma-

1. Publiées par M. l'abbé Lagrange.

tiques, *la preuve*. Ces lettres, si variées, si affectueuses, si persuasives, si pieuses, si pathétiques, animées d'une foi si vive, d'un patriotisme si ardent, d'un esprit si français et si chrétien, d'un tel dévouement au salut des âmes, peuvent prouver à M. l'abbé Lagrange qu'il a été véridique en retraçant cette belle vie; elles me prouvent à moi, chétif, que je ne me suis pas trompé en vouant un culte à cette sainte mémoire.

Il est facile de suivre, dans cette Correspondance, qui va de 1820 à 1878, les divers épisodes de l'histoire contemporaine, mais avec cette nuance que l'histoire, quand elle nous rappelle nos malheurs, nos fautes, nos illusions, nos folies, nos humiliations, nos mécomptes, nos ignominies, ne nous apporte pas de consolation et de correctif, tandis que, sous la plume de notre cher évêque, il n'y a pas de douleur qui consente à désespérer, pas d'angoisse que n'adoucisse un mot de résignation, un redoublement de soumission à la volonté de Dieu. C'est la différence entre la Fatalité, qui ne veut pas qu'on l'explique ou qu'on essaye de la fléchir, et la Providence, qui, même en nous frappant, tient en réserve de quoi nous dédommager. En lisant ces lettres, qui se rapportent à la fatale révolution de Juillet, à l'exil de la branche aînée de Bourbons, à l'éducation du comte de Chambord, aux souffrances de l'Église pendant les premières années de la monarchie de 1830, à ses revanches devant les auditoires de la chaire de Notre-Dame, à ses conquêtes, favorisées par les rudes leçons

de la république de Février, à la liberté d'enseignement, à une réconciliation tardive entre légitimistes et orléanistes, aux effroyables calamités de la guerre de 1870 et de ses suites, aux chances d'une restauration monarchique dans les conditions les plus désirables, aux désastres d'une crise qui, dès l'instant qu'elle ne réparait rien, aggravait tout, on sent que monseigneur Dupanloup, tout en subissant le contrecoup de ces alternatives où de fugitives espérances furent suivies de déceptions si cruelles, garde en soi-même un point d'appui qui ne le défend pas des secousses, mais ne lui permet ni de chanceler, ni de tomber. Plus il souffre de l'iniquité, de la méchanceté, de la bêtise des hommes, plus il se confie à la justice et à la miséricorde divines.

Ayant rendu, en 1883, un compte détaillé de l'ouvrage de M. l'abbé Lagrange et craignant de me répéter, je me bornerai à saluer, dans cette Correspondance, ce qui est tout à fait nouveau.

Qu'elles sont touchantes les lettres d'adolescent, écrites par le jeune séminariste à sa mère! Quelle heureuse alliance de tendresse filiale et d'une piété déjà marquée pour le sacerdoce! Je lisais récemment dans un roman de M. Cherbuliez, cette phrase, mise par l'auteur dans la bouche d'un prêtre-missionnaire : « On ne peut pas trop aimer sa mère! » — Rien de plus vrai. C'est l'erreur des mondains et des mondaines de croire ou d'affecter de croire qu'une vocation telle que celle de l'abbé Dupanloup, — décisive, irrévocable, sans un moment

d'hésitation ou de trouble, — dessèche le cœur, affaiblit les affections de famille et crée, entre le néophyte et Dieu, une sorte d'égoïsme à deux, où ne pénètrent plus les douces images de la mère et de la sœur. C'est le contraire. La vocation du prêtre affermit ces affections en les sanctifiant, en les associant à un autre amour, d'une essence plus pure encore et plus délicate. Le jeune viveur, emporté par ses passions et ses plaisirs, l'homme marié que dominent les sentiments et les intérêts du foyer domestique, peuvent avoir des retours et comme des boutades de tendresse pour leur mère. Elle ne représente pas tout ce qu'il leur est permis d'aimer dans ce monde. Elle ne personnifie pas cette étroite communauté de sentiments, de pensées, de croyances, de prières, qui fait de la piété filiale une partie essentielle de l'autre piété. C'est surtout avec l'âme que l'on aime sa mère, et cette âme, chez les prédestinés du sanctuaire, n'a pas besoin de se dédoubler, de se *laïciser*, pour mettre d'accord le fils et le prêtre. Ils ne font qu'un sous les voûtes de l'église comme sous le toit du presbytère. Il suffit d'avoir vécu, souffert et pleuré, pour savoir que les sentiments qui ont toute facilité de s'épandre au dehors, sont moins durables, moins solides, que ceux qui se recueillent et s'infiltrent, goutte à goutte, dans les plus intimes profondeurs. Or, le recueillement, c'est la vie du sacerdoce; l'expansion, c'est la vie du monde, avec toutes les distractions qu'elle comporte, et où le cœur, sous prétexte de s'étourdir, oublie de ne pas oublier. En

outre, la mère, même la meilleure, est toujours femme sur quelque point; susceptible de jalousie, si elle soupçonne l'objet de sa tendresse de ne pas la préférer à tout. Elle ne se pardonnerait pas d'être jalouse du bon Dieu.

Lisez les lettres du 2 février 1847 à madame la princesse Borghèse, et du 7 février, à M. de Montalembert. L'abbé Dupanloup leur fait part de la mort de sa mère. Quelle simplicité, quelle foi, quelle résignation, dans ce premier cri de sa douleur! — « L'affreux malheur, qui pesait sur moi depuis trois mois, vient de m'écraser... Je suis tombé dans une faiblesse de cœur inexprimable. Un pauvre prêtre, seul au monde avec sa mère, et qui la perd, perd tout. Je sens cela plus que je ne devrais, puisque Dieu me reste, — et ma mère aussi... Je suis anéanti et sans aucune force. Je n'ai jamais mieux senti à quel point la nature et la foi sont des puissances distinctes. Demandez à Dieu que le prêtre se retrouve courageusement, comme le fils s'est douloureusement retrouvé. »

Les lettres de l'adolescence et de la jeunesse sont datées de Courcelles, propriété de la pieuse famille de Bories, et dont j'ai précieusement conservé la *vue*, aquarelle d'un de mes oncles (*Souvenirs d'un vieux critique*, 4e série); du séminaire d'Issy, où le jeune rhétoricien prélude par de brillants succès à sa gloire future; du château de la Roche-Guyon, où il passait une partie de ses vacances, et où le duc de Rohan, que l'on a accusé d'être médiocre, eut au moins le

mérite d'accueillir et de deviner un grand poète et un grand évêque, Lamartine et Dupanloup. Il y assiste à une visite de madame la duchesse de Berry : « Elle fut tout à fait aimable. Elle trouva bien du changement chez M. le duc, qu'elle avait vu autrefois à la cour, tout en plaisirs, en fêtes, en succès, avec qui elle ne manquait jamais d'ouvrir tous ses bals, parce que, disait-elle, cela la mettait en train ; aujourd'hui, tout de noir vêtu, et non moins aimable. Il lui a dit quelquefois des vérités assez sérieuses ; elle a tout reçu d'une manière charmante. »

Bientôt l'horizon s'élève et s'agrandit. On n'a qu'à lire les beaux noms groupés, dès le début, autour de ce jeune diacre, — Quélen, Frayssinous, Borderies, Mac-Carthy, Rohan, — noms qui sont restés, après plus d'un demi-siècle, l'honneur du clergé et de l'Église de France, — pour comprendre toutes les espérances qui se rattachaient déjà à ce catéchiste incomparable, premier confesseur du duc de Bordeaux, appelé plus tard par la confiance de la reine Marie-Amélie à préparer la première communion des princes et princesses d'Orléans, signalé à la reconnaissance des catholiques par la balsamique influence de sa parole, de ses écrits, de son apostolat, de sa piété active, de son zèle infatigable, par la direction des âmes et la conversion de célèbres pécheurs, arrachés *in extremis* aux griffes de Satan. Puis viennent les illustres amitiés. — Ravignan, Montalembert, Augustin Cochin, Gratry, Albert du Boys, Champa-

gny, Berryer, — consacrées par la religion, par l'éloquence, par le patriotisme, par la douleur, par le travail, par la collaboration à une œuvre commune, et qui s'aideront mutuellement à être immortelles.

Dans la plupart de ces lettres, je retrouve un détail que j'avais déjà remarqué. Que n'a-t-on pas dit, que n'a-t-on pas écrit pour faire de monseigneur Dupanloup un homme de parti; comme si le génie du bien, élevé à cette perfection et à cette puissance, pouvait être d'un parti? Singulier libéral, ce jeune abbé, dont les premiers maîtres professent et pratiquent les plus pures doctrines de l'Église, aussi éloignées des erreurs du gallicanisme que des exagérations ultramontaines! Étrange partisan des idées nouvelles et des concessions quasi révolutionnaires, ce prêtre dont la Correspondance ramène sous nos yeux quelques-uns des plus beaux noms de France, ce catéchiste qui va peupler de ses élèves les hôtels du noble faubourg, cet apôtre de vingt-huit ans, réservé à un magnifique avenir, et dont l'unique ambition, après la révolution de Juillet qui l'a consterné, est de suivre dans leur exil les Bourbons de la branche aînée, et de se consacrer tout entier à l'éducation du royal enfant, innocente victime de passions perfides qui n'épargneront pas plus sa maturité que son enfance! A-t-il eu un moment d'illusion en l'honneur du *peuple héroïque* des *glorieuses journées*, qui, dès le lendemain de sa victoire, forçait les prêtres de se déguiser ou de se cacher, et qui, l'hiver suivant, saccageait Saint-Germain-l'Auxerrois, pillait l'Archevêché, menaçait

de mort monseigneur de Quélen, et jetait dans la Seine les trésors d'une riche bibliothèque, sous prétexte de constater le triomphe de la lumière contre l'éteignoir! Non. A-t-il fait des avances à la royauté des barricades? Non; le strict nécessaire, rien de plus. A-t-il accueilli avec enthousiasme la publication et la rédaction de l'*Avenir*, destiné, semblait-il, à infuser un sang nouveau dans les veines du catholicisme et à sceller l'alliance entre l'Église et la société libérale? Au contraire! Il se tient sur ses gardes; il se méfie; il devine le visage bilieux du sectaire sous le masque du polémiste plus catholique que le pape. Dès le 10 janvier 1831, il écrit au cardinal de Rohan:

« J'ai vu monseigneur l'archevêque de Paris, et lui ai fait part des bruits que *messieurs* de l'*Avenir* avaient fait courir à Rome sur la prétendue approbation qu'il leur avait donnée. Il en a été peiné, et point surpris. De toutes parts déjà, il lui était revenu que *ces messieurs* triomphaient de la bonté avec laquelle il avait relevé M. de Lamennais, qui s'était jeté à ses pieds, et de l'indulgence avec laquelle il avait accueilli de sa bouche les rétractations les plus formelles et les plus humbles excuses. A les entendre et à lire certains journaux, c'était monseigneur l'archevêque qui avait demandé grâce, paix et réconciliation... Voilà la bonne foi et l'humilité de *cet homme*. Il faut certainement que l'une et l'autre soient éprouvées avant d'être approuvées. »

Est-ce là le langage de l'enthousiasme, ou même de l'adhésion? Maintenant, si vous me dites que, à la

suite de l'abbé de Lamennais, *ces messieurs* s'appelaient Lacordaire et Montalembert, et que le nom de l'illustre auteur des *Moines d'Occident* se retrouve à toutes les pages de cette correspondance avec tous les témoignages de la plus vive amitié, je vous répondrai d'abord que les disciples qui rompent franchement avec leur maître ne sont plus responsables de ses erreurs; ensuite, qu'il aurait fallu être sourd, aveugle et obtus pour méconnaître les immenses services rendus par Montalembert à l'Église. Le merveilleux orateur qui, à propos du Sunderbund, faisait tressaillir les cœurs parcheminés des vieux pairs de France, qui, toujours sur la brèche, ne se lassait pas de plaider pour la liberté d'enseignement, et qui avait rallié toutes les âmes catholiques à ce cri filial : « L'Église est une mère ! » — ressemblait bien peu au jeune et aventureux réfractaire de 1831, qui, sans regret pour la royauté tombée, sans lien avec la monarchie nouvelle, persuadé que la religion peut se passer d'autorité, donnait à ses revendications un air de révolte contre toutes les légalités et tous les gouvernements; enfin, même avec Montalembert, et surtout avec le P. Lacordaire, il y eut constamment des nuances,

Le P. Lacordaire, qui, dans ces lettres, brille par son absence, s'était, à ses débuts, tellement grisé de liberté, qu'il lui en restait comme la fumée. Monseigneur Dupanloup, tout en admirant son éloquence si originale et si passionnée, éprouvait, à son sujet, ce genre d'inquiétude dont nous ne pouvons nous

défendre, quand nous voyons une série de hardiesses bravant une série de périls. Si quelques auditeurs du célèbre dominicain, plus ou moins claqueurs d'*Hernani*, furent parfois tentés de saluer en lui le *romantique* de la chaire chrétienne, l'évêque d'Orléans, sans aller jusqu'à cette épithète, y reconnaissait pourtant le seul côté faible de cet admirable talent, qui, contrairement aux conquérants ordinaires, capitulait pour mieux conquérir. Quant à Montalembert, le compagnon de toutes les luttes, l'ami de tous les instants, cette amitié, qui fut une des consolations de l'Église au milieu de ses terribles épreuves, n'implique pas une similitude absolue d'opinion, sinon sur les questions religieuses. Pour M. de Montalembert, rien n'existait en dehors des intérêts catholiques. Complètement indifférent à la chute des dynasties, imprégné, sous la Restauration, de notre *libéralisme* de collège, il s'obstinait à ne considérer, dans la Révolution de 1830, qu'une sorte de libératrice qui dégageait la religion d'une protection onéreuse, rendait aux catholiques toute leur indépendance, mettait en fuite le fantôme de la Congrégation et grandissait l'autel en le séparant du trône. L'abbé Dupanloup, plus attentif au principe d'autorité, ne cessa jamais de s'affliger de tout ce qui tendait à l'affaiblir, et les événements lui ont donné raison.

Hâtons-nous de quitter cet aride terrain de la politique, où nous ne récolterions que des épines, des chardons et des plantes vénéneuses; tâchons, ces lettres à la main, de ressaisir cette incomparable

physionomie d'évêque, de bienfaiteur des âmes, où je persiste à trouver autant de douceur, de tendresse et de bonté que de vigueur et d'énergie. C'est là, en effet, son double caractère. Nul ne fut plus vaillant aux heures de combat, plus intrépide sur les champs de bataille, plus empressé de relever le gant que lui jetaient les coryphées de la démagogie et de la libre pensée. Mais, aux heures de repos, où il lui est permis de déposer son armure, quel charme dans cette détente ! avec quelle grâce communicative le lutteur redevient pasteur, l'athlète se change en paysagiste chrétien, prêt à savourer, chez son ami le comte Albert du Boys ou en d'autres résidences hospitalières, les beautés de la création, dont il jouit plus pleinement que les simples touristes, parce qu'il les rapporte au Créateur et les fait participer aux magnificences divines! Le lac du Bourget, les sites alpestres, les pittoresques paysages de la haute Savoie, les plages enchanteresses de Cannes et de Carqueyrane, se reflètent dans cette correspondance comme dans une eau limpide où l'azur du ciel se réfléchirait au-dessus des rideaux de peupliers, des futaies, des collines et de la neige des sommets. Tertullien, saint Augustin, Bossuet, les Pères de l'Église, font place alors à Fénelon, à saint François de Sales, à saint François d'Assise. Saint François d'Assise ! J'évoquais cette suave et mystique figure, en lisant la délicieuse lettre, écrite à M. de Montalembert (t. Ier, p. 199), et datée de Rome, après l'avènement de Pie IX. On dirait une légende de l'Église primitive.

Dulcismelle! c'est la lune de miel de la papauté rajeunie et du dix-neuvième siècle, qui, n'en étant pas digne, ne tardera pas à la trahir, sous prétexte qu'il en attendait ce qu'elle ne peut pas lui donner. L'élection du nouveau pape est précédée et escortée de miracles. Ce souverain pontife, à qui ses ennemis eux-mêmes ont accordé trois signes distinctifs, — sainteté, esprit et BEAUTÉ, — ce successeur des apôtres, dont les portraits nous regardent avec des yeux si purs, un sourire si doux, un si aimable équilibre de piété et de santé, était sujet dans sa première jeunesse, à des crises d'épilepsie qui passaient pour incurables et semblaient lui interdire, non seulement le pontificat, mais le sacerdoce et la célébration des divins mystères. Sa guérison, vraiment surnaturelle, fut un chef-d'œuvre de l'ardente foi de Pie VII, le martyr de Fontainebleau, encourageant la foi du futur martyr de Gaëte. Rien de plus émouvant que le récit de l'abbé Dupanloup. Les diverses phases de l'élection sont racontées de manière à ne pas nous laisser douter de l'intervention de l'Esprit-Saint. Voici saint François d'Assise, qui nous apparaît avec son gracieux cortège, apprivoisant les oiseaux du ciel :

« Dans une petite ville des Marches, la voiture du cardinal Mastaï (allant à Rome pour le Conclave) fut extrêmement entourée. Pendant que tout le peuple le considérait et que tous les regards étaient arrêtés sur lui, une colombe blanche, traversant l'air, s'arrêta

tout à coup et vint se reposer sur sa voiture. Tout le peuple battit des mains; les cris de joie furent universels. Tous s'écriaient : *Viva! viva!* « Il sera » pape! il sera pape! » On fit tout ce qu'on put pour faire envoler l'oiseau. Il sembla un moment céder à cette violence; mais bientôt, après s'être élevée en l'air, la colombe, d'un vol rapide, redescendit sur la voiture, et s'y reposa de nouveau, tranquille et assurée. »

Avec un peu d'imagination, il est facile de se figurer cette blanche colombe, planant dans le *bleu*, et se posant sur la voiture du cardinal Mastai, qui va s'appeler Pie IX, comme l'emblème d'une âme, de cette âme pontificale, nourrie de la rosée céleste et du suc des fleurs du Calvaire. Elle vole librement dans l'espace, et on se demande, en la voyant à cette hauteur, point blanc dans l'immensité, si elle n'est pas plus près du ciel que de la terre, si ses ailes sont d'un oiseau ou d'un ange. Elle a toutes les candeurs séraphiques, toutes les illusions d'une vertu qui, ne découvrant en elle-même que la faculté d'aimer, de prier et de bénir, ne croyant qu'au bien, refuse de croire à la méchanceté des hommes, jusqu'au moment où elle fera connaissance avec l'*autour aux serres cruelles*, avec l'épervier piémontais, l'orfraie garibaldienne et le vautour révolutionnaire.

De ces pages délicieuses, où éclate un infini dévouement au Saint-Siège et au nouveau pape, rapprochez les lettres écrites par l'évêque d'Orléans pendant les

années sinistres qui suivirent la guerre d'Italie, tandis que les complices de Victor-Emmanuel, de Cavour, de Cialdini et de Garibaldi plumaient la colombe jusqu'au sang et consommaient la spoliation du domaine de saint Pierre. Quelles anxiétés! quels éloquents cris de détresse! Avec quelle vivacité ce cœur d'évêque français reçoit le contre-coup des iniquités romaines! Avec quelle persévérance il saisit toutes les occasions de protester contre cette œuvre impie, destinée à de si effrayantes expiations! Quelle fière attitude, quel énergique langage à propos des discours du prince Napoléon! On dirait qu'Orléans est devenu un faubourg de Rome, et que, à chaque morceau qui se détache de l'héritage de Pie IX, monseigneur Dupanloup perd une paroisse de son diocèse...

Ah! l'évêque qui s'associe avec tant d'effusion aux douleurs du souverain pontife, qui pleure ses larmes et saigne de ses blessures, a pu hésiter un moment dans une question livrée préalablement aux libres controverses; il n'a jamais brisé, ni même détendu les liens qui l'attachaient de longue date à ce martyr, à ce saint. La seule différence, c'est que, si tout deux étaient impeccables, l'un était *infaillible* et l'autre ne l'était pas!

Si vous voulez apprécier le fidèle royaliste, lisez la lettre pathétique sur la reine Marie-Antoinette : « Oh! mon ami, j'en ai l'âme toute remplie!... Quelle âme! quel esprit! quel cœur! quelle femme! quelle mère! quelle fille! quelle sœur! quel caractère! quel cou-

rage! Cela est sublime, héroïque, déchirant, *illuminant!...* » Voulez-vous un modèle de tact en un sujet bien délicat et bien difficile? Lisez l'unique lettre au prince de Talleyrand, écrite en mars 1838, deux mois avant la mort du prince. Vous connaissez la situation : une jeune et angélique cathéchumène, nièce ou petite nièce du vieux diplomate, se plaçant entre son oncle et le prêtre, médecin des âmes, qui ne s'effraye pas de ce terrible malade, parce que, s'il y a en médecine des cas désespérés, il n'y en a pas, en religion, sous le regard du Dieu des inépuisables miséricordes; M. de Talleyrand, à quatre-vingts ans, préparant une dernière évolution qui épargne aux innombrables scandales de sa vie le scandale suprême de sa mort; s'apercevant, pour la première fois, qu'il a une conscience, parce que, pour la première fois, elle ne le laisse pas tranquille; prononçant, à l'Académie des sciences morales, un discours où apparaissent quelques hommages à l'Église, quelques velléités de conversion. Oui, mais ce vieillard est un grand seigneur, un des hommes les plus spirituels et les plus ironiques de son temps. Avec une oreille si fine, une fausse note perdrait tout. En face d'un tel client, qui n'était pas encore un pénitent, le devoir d'un prêtre comme l'abbé Dupanloup était de ne rien brusquer, de ne rien compromettre par excès de zèle, de cacher, sous des formules de respect, le frisson d'une âme pure devant une âme souillée, et, en même temps, de ne pas écrire une syllabe qui puisse faire supposer une avance de la vertu au vice, de la foi au

scepticisme, de l'apôtre à l'apostat. Il fallait que la diplomatie du sanctuaire triomphât de celle des chancelleries, des salons et des boudoirs, que le formidable pécheur se trouvât pris avant de s'apercevoir qu'on voulait le prendre et que le sauveteur de la dernière heure s'avançât avec précaution, comme on s'avance en pays conquis où l'on n'est pas sûr de ne pas rencontrer un piège, une embûche ou un ennemi.

J'ai répété bien souvent dans cet article si incomplet le mot *âme*, qui revient à monseigneur Dupanloup par droit de naissance et de conquête, comme signe de sa mission en ce monde et de sa récompense dans le ciel. Les grandes et belles âmes ont leur optique particulière. Incapable de s'abaisser, il leur semble plus facile d'élever jusqu'à leur niveau des gens dont le nom étonne et détonne dans cette charmante symphonie du bien.

Vous ne serez pas peu surpris de lire, dans une lettre à madame la princesse Borghèse (p. 301, du tome Ier) : « M. John Lemoinne, jeune homme plein de talent et *qui a de la religion*..... » — Nous ignorons où se cache la religion de M. Lemoinne, un des types les plus désagréables du journalisme contemporain; à moins que ce ne soit dans son nom monastique, — à l'aide d'une faute d'orthographe. Puisque j'en suis aux chicanes typographiques, j'avouerai que, après avoir vainement cherché une tache dans cette admirable Correspondance, je n'ai trouvé qu'une *lettre* à supprimer, — entendons-nous!

non pas une lettre du recueil, mais une lettre de l'alphabet. Monseigneur Dupanlou écrit (p. 273 du tome Ier) : « M. Thiers est un homme à PRENDRE. » Avec un R de moins, quelle bonne vérité ajoutée à tant d'autres!!!

22 mai 1888.

CORRESPONDANCE DE LOUIS VEUILLOT[1]

Quand je vous aurai dit que ce sixième volume commence, ou à peu près, le lendemain du coup d'État, et va jusqu'à la fin de 1859, vous en comprendrez le très vif intérêt, surtout si j'ajoute qu'on y peut suivre, presque jour par jour, les relations de Louis Veuillot avec la politique de l'empire, et que les variations, les incohérences, les défaillances de cette politique, dans ses rapports avec l'Église, se reflètent dans ces lettres où se succèdent les illusions des catholiques, déjà mêlées de quelques appréhensions, puis des craintes plus sérieuses, trop justifiées par de tristes réalités. Je mentirais plus qu'il n'est permis à un vieux journaliste, si j'essayais de nier que bon nombre de ces pages portent la trace de polémiques qui, malheureusement, ne se dépensaient pas toutes en fines épigrammes contre les voltairiens de 1857, contre les beaux esprits du *Siècle* et du *Charivari*. Mais, à mesure que les années s'écoulent, que la mort

1. Tome VI. — Lettres à son frère et à divers.

enveloppe dans son égalité suprême ennemis, adversaires, amis, et que les coups d'épingle d'alors ont fait place aux coups de massue d'aujourd'hui, on éprouve une impression singulière : ce qui passionnait les contemporains perd de son importance, tandis que les détails de la vie intime, les tableaux d'intérieur, les familiarités d'une plume charmante dans son négligé et son abandon, les accents de douleur paternelle, tempérée par une admirable résignation chrétienne, n'ont pas vieilli d'une saison, et, conservent, après trente ans, toute leur vivacité d'émotion, tout leur effet pathétique, toute leur fraîcheur et toute leur grâce.

Je m'expliquerai en trois citations. Nous sommes en février 1857. Les inquiétudes que le gouvernement inspire aux catholiques ne sont encore que des pressentiments. La guerre est allumée entre M. de Montalembert et l'*Univers*. Louis Veuillot écrit : « M. de Montalembert a un caractère malheureux qui nuit à ses talents et qui jette une ombre fâcheuse sur ses belles et nobles qualités. Je déplore plus encore le tort qu'il se fait que le mal qu'il veut me faire. Il cherche à se venger d'un homme à qui il ne peut reprocher que de n'avoir pas pu le suivre dans les écarts et dans les circuits de sa politique ; mais, comme cet homme n'est en quelque sorte qu'une œuvre, il se venge contre l'œuvre, et, par conséquent, il se venge aux dépens de la cause qu'il doit et veut servir. Je le plains ; car il regrettera un jour amèrement des

fautes qui ont ruiné son crédit et annulé la force que Dieu lui avait donnée pour le profit de l'Église. Il faut, sans lui céder sur les points essentiels, le traiter avec patience, pour qu'il ne soit pas tenté de s'échapper tout à fait... » — Et un peu plus loin, dans une gamme plus familière : « J'ai un nouveau détail sur l'illustration de son château. Il a fait peindre en légende, dans la belle salle qui abîme Napoléon, une phrase de Commines ou de Froissart, portant que les seigneurs de Bourgogne vinrent un jour chanter pouille à leur duc et que « de petites gens n'auraient » su tenir un pareil langage ». — Comme ce gaillard-là prend soin que la postérité le connaisse ! Il a pourtant de l'esprit. Guitaut (son voisin), lui disait un jour que son majorat passerait aux enfants de son frère, et que c'était bien juste en punition de son amour pour les branches cadettes contre les branches aînées : — « Bah ! dit-il, cela ne me fait plus rien d'avoir des filles. Si j'avais un fils, il serait aujourd'hui chambellan de l'empereur ou rédacteur de l'*Univers*. »

Si j'ai cité ces lignes plus spirituelles que méchantes, c'est que j'y découvre le contraste des deux natures, des deux physionomies, et aussi le *pourquoi* de la popularité de Louis Veuillot et de l'impopularité de Montalembert auprès de l'immense majorité de l'épiscopat et du clergé. Gentilhomme des pieds à la tête, parfois même un peu trop grand seigneur, fils d'une mère anglaise, le comte de Montalembert, dans un siècle et un pays essentiellement démocra-

tiques, réalisait, avec un incomparable éclat d'éloquence et de vertu, le type de l'aristocrate catholique, assez fréquent en Angleterre, désormais impossible en France. A ses yeux, le catholicisme aristocratique devait, par cela même, être libéral; car l'aristocratie est seule dépositaire du véritable libéralisme; si bien que le même homme qui réclamait, pour le père de famille, la liberté de tester, qui regrettait le droit d'aînesse, qui déplorait le morcellement des fortunes territoriales, demandait hardiment l'Église libre dans l'État libre. Noble et généreuse illusion ! Il refusait de s'apercevoir que, dans une société nivelée comme la nôtre, rien ne remplace le principe d'autorité, quand on est parvenu à l'affaiblir, et que la liberté, confisquée par l'égalité, ne pouvait que battre en brèche la religion et l'Église.

Mais ce n'est pas avec des opinions que se fait ou se défait le plus ou moins de popularité des hommes célèbres; c'est avec les traits de caractère, de bonne ou de mauvaise humeur, quelquefois même avec un trait du visage. M. de Montalembert, avec ses longs cheveux, sa vue basse, son lorgnon incrusté sous l'arcade sourcilière, faisait l'effet d'un lord qui aurait été en même temps *clergyman*. Il avait cent fois trop de supériorité d'esprit pour être vaniteux, rogue ou hautain. Mais il aurait pu dire de lui-même, comme René, à qui il ne ressemblait guère, heureusement pour la noble comtesse, sa digne compagne : « Mon

humeur est impétueuse, mon caractère est inégal. » — En l'abordant, on ne savait pas si l'on allait être accueilli avec la franche cordialité d'un confrère ou avec cette politesse trop exquise qui servait jadis au supérieur pour tenir l'inférieur à distance. Il suffisait d'être un peu timide pour se sentir mal à l'aise soit dans son intimité, soit dans son salon, où, malgré tant d'éléments de curiosité respectueuse, de sympathie, d'admiration, régnait un majestueux ennui. Pris isolément, chaque personnage était excessivement intéressant; l'ensemble était, comme disent les vulgaires *loustics*, *à porter le Diable en terre;* et, en effet, le Diable, dans cette société édifiante où il eût perdu son temps, n'avait rien à faire de mieux qu'à se faire enterrer. On eût dit des ombres chuchotant avec des fantômes, des revenants du parlementarisme, accourus pour donner des nouvelles du discours qui allait être prononcé, du projet de loi qui allait être voté, de l'amendement qui allait être discuté, de la sous-commission qui allait s'organiser au moment où quatre hommes et un caporal avaient dispersé nos législateurs. Quelquefois, — les grands soirs, — apparaissait une célébrité britannique ou irlandaise, catholique, anglicane ou méthodiste, qui, pour éviter de choisir entre sa langue naturelle et le français, prenait le sage parti de rester muette, et contribuait à l'effet imposant plutôt qu'à la gaieté de la soirée.

Quelle différence, quand je songe à ce bienheureux

troisième étage du numéro 44 de la rue du Bac, où j'ai passé de si aimables heures! Quelles réunions charmantes! Eugène Veuillot, l'admirable sœur Élise, le comte d'Esgrigny, G. de la Tour, Du Lac, Aubineau, Calvimont, Octave Lacroix, etc., etc., groupés autour du maître! Au printemps, les fenêtres ouvertes, le trille des rossignols et le parfum des fleurs du jardin de la marquise de Caraman montaient jusqu'à nous, et on en avait la jouissance sans bourse délier. A cette irrésistible sensation de bien-être, de calme, de simplicité, de bonhomie, on ne se serait pas douté que quelques-uns de ces paisibles convives, à commencer par l'amphitryon, tisonnaient des questions brûlantes, agitaient le monde catholique, inquiétaient l'empereur, irritaient ses ministres, avaient mille accointances avec la cour de Rome, et donnaient du fil à retordre aux cardinaux et aux évêques. Sérieusement, lorsqu'on lit, dans ce sixième volume de la correspondance de Louis Veuillot, les noms vénérés et bénis de Nos Seigneurs Pie, Parisis, Gerbet, de Dreux-Brézé, de Salinis, de Bonnechose, Landriot, Dupont, de Bruillard, de la Bouillerie, Ræss, Mislin, — du Père d'Alzon, que Veuillot appelle son ami, et qu'il félicite du premier succès de son élève, Numa Baragnon, — on se demande si ces belles âmes, ces hautes et pures intelligences, ces modèles de charité chrétienne, auraient consenti à encourager de leur adhésion et de leur amitié un énergumène, et s'il ne serait pas temps de faire justice de cette légende de violence, d'acrimonie injurieuse, accréditée par des

gens qui, vaincus et aplatis dans la lutte, trouvaient commode d'attribuer leur défaite à des excès de muscles et de pugilat, au lieu d'y reconnaître leur infériorité et leur faiblesse [1].

Ce qui est vrai, ce qui me ramène à mon texte, c'est que la fuite des années, en changeant les points de vue, en déplaçant les champs de bataille, en substituant d'effroyables catastrophes aux agitations d'alors, en emportant acteurs et comparses des drames et des comédies de 1857, a diminué l'intérêt des pages, si piquantes d'ailleurs, qui nous rappellent ces souvenirs. Voyez, au contraire, celles où Louis Veuillot parle des coups de foudre qui lui prirent, en bien peu de temps, sa femme et trois de ses filles. Il y a, de cela, plus de trente ans, et l'on dirait que le papier est encore humide des larmes de ce père, essuyées et sanctifiées par ce chrétien. Qui pourrait rester insensible à cette série d'épreuves, si courageusement acceptées et supportées? Comme nous tous, j'en suis sûr, MM. de Falloux et de Montalembert, pleureraient et prieraient avec lui.

Le 22 juillet 1852, Louis Veuillot n'avait encore perdu que sa petite Thérèse, âgée de neuf mois; il écrivait à madame la comtesse de Montsaulnin, née de Maistre (excusez du peu!) :

1. Si les vivacités de plume de Louis Veuillot avaient besoin d'être réhabilitées par comparaison, je dirais que M. Édouard Drumont s'est chargé de ce soin.

« Que serait-ce si Dieu me prenait Marie à l'âge où vous avez perdu votre fille, lorsqu'elle était déjà une compagne et presque une confidente de vos joies et de vos chagrins!... Dieu soit loué pour tout! Il permet que je n'ignore pas pourquoi il a employé envers ma petite Thérèse cette miséricorde et envers moi cette rigueur. J'avais besoin d'un avertissement : je l'ai reçu, et j'espère en profiter. Je me familiarisais trop avec le regard de Dieu. Il est bon que je sente encore sur moi les yeux innocents de cet ange. Je lui parle, je la vois, je lui demande de me protéger. Ainsi le ciel s'enrichit en notre faveur. A mesure que ma douleur devient moins vive, elle devient plus profonde. Mon cœur est plus atteint qu'au moment où, accourant en toute hâte auprès de ma fille malade, je l'ai trouvée morte dans son berceau, n'ayant plus du tout le visage que je lui connaissais et que j'aimais tant. Cependant, je ne voudrais pas être délivré de ma douleur; je prie Dieu, au contraire, de me la conserver; c'est un poids salutaire et une flamme purifiante; je me sens meilleur et moins en péril que dans la joie. La joie nous endort sur le bord du précipice d'un sommeil plein de mauvais rêves. La douleur nous fait penser constamment à Dieu. »

« Que serait-ce si Dieu me prenait Marie!... » — On frissonne en lisant cette phrase et en songeant que l'on n'a qu'à tourner quelques pages pour assister à l'irréparable deuil de ce mari, de ce père, qui voit mourir, coup sur coup, sa femme et ses trois filles,

Marie, Gertrude et Madeleine. Les consolations humaines seraient impuissantes et illusoires. Sa foi lui donne la résignation. La résignation le sauve... — « Madame, je n'ai plus que trois enfants !... » — « Madame, je n'ai plus que deux enfants ! » — « Ce qui nous reste de ces cinq enfants, si florissants il y a vingt jours, paraît maintenant si fragile ! Mais il faut donner à Dieu ce qu'il prend, et le bénir, et travailler pour lui seul. »

On a dit qu'il n'y avait pas de plus beau spectacle que celui de l'honnête homme aux prises avec l'adversité. Le spectacle est encore plus beau, quand cet honnête homme est un chrétien imperturbable, tel que Louis Veuillot. Le stoïcien se raidit contre l'invisible main qui le frappe ; mais son effort est stérile, parce qu'il s'appuie sur l'orgueil, parce qu'il reste terre à terre, parce qu'il traite en ennemie la douleur dont il se vante de triompher. Brutus avait dit : « Vertu, tu n'es qu'un mot ! » — L'affligé qui n'est pas chrétien dit : « Douleur, tu n'es qu'un mot ! » — Mais c'est le mot d'une énigme qu'il ne lui est pas permis de pénétrer. Le chrétien seul a le privilège de faire de ses afflictions un trésor, de les amasser comme dans la caisse d'épargne de sa conscience et de son salut. Sa vie terrestre étant en perpétuelle communication avec sa vie future, son temps d'épreuve avec son éternité, il lui semble — et c'est ce qu'exprime Louis Veuillot en un style admirable, — que ce que la mort retranche à une des deux existences est ajouté

à l'autre, et que, si l'on a moins de temps à s'aimer sur la terre, on en aura davantage à s'aimer dans le ciel. Pour le sceptique, la douleur est une rupture; pour le croyant, elle est un lien; celui-là est foudroyé, celui-ci est éprouvé. Il y a du provisoire dans le deuil de l'un, de l'irrévocable dans le deuil de l'autre. Chez l'un, la résignation est une *pose* ou un masque; chez l'autre, un gage d'espérance, un visage tourné vers le consolateur divin, qui ne sèche pas les larmes, mais qui les consacre.

Touchant et pathétique lorsqu'il pleure, Louis Veuillot est charmant lorsqu'il donne carrière à sa verve d'enjouement et de badinage. M. Blanc Saint-Bonnet, un saint homme, un penseur de la vieille roche, qui plaçait ses idées si haut qu'il fallait se donner un torticolis pour les atteindre, une migraine pour les lire et une névralgie pour les comprendre, — se piquait d'être vigneron autant que philosophe. Il avait envoyé à son ami Louis Veuillot une pièce de son cru, un vin des coteaux du Rhône.

Veuillot lui écrit : « Je tiens toujours à trinquer avec vous, et maintenant plus encore que j'ai du vin, du vrai vin. Ce vrai vin, nous l'avons traité avec toutes les cérémonies et les respects que méritait son auteur, et dont il est digne par lui-même. On a attendu, pour le mettre en bouteilles, une petite gelée ou un temps clair. Temps clair et gelée sont venus le 31 décembre; l'opération a été faite aussitôt,

et elle a parfaitement réussi. Elle a donné trois cents nobles bouteilles, d'une qualité inconnue à ma cave, qui ont été magnifiquement coiffées de cire verte et rangées en bel ordre. Le jour même, M. Du Lac et M. Coquille, présents par convocation spéciale, nous avons soumis ce trésor à la pierre de touche. Le succès n'a rien laissé à désirer; une robe charmante, un corps vigoureux et doux, un arome exquis. Ajoutez-y que ce vin précieux n'aurait pourtant pas ailleurs le je ne sais quoi, la bonne grâce de son origine, le bouquet du souvenir, la chaleur de l'amitié. Enfin, nous ne l'appelons ni Chirouble, ni d'aucun autre nom, mais Saint-Bonnet ou la Philosophie. Ce légitime baptême, le seul auquel il soit exposé chez moi, m'amène à mon troisième point; votre livre. » — Votre livre! Je suppose que Veuillot ne comptait pas sur le livre pour clarifier ce bon vin.

Voici qui me touche de plus près. Si je parlais latin, et si j'étais reine de Carthage, je dirais : « *Non ignara mali.* » — Un curé fait des vers (dans le Midi, nous disons *versses*); ce n'est pas un bien gros péché. Ces vers ne sont pas bons; il fallait s'y attendre. Mais, comme ils sont plus innocents que ceux de Baudelaire et même d'Alfred de Musset, ce curé s'imagine qne le contentement de son œuvre et de soi-même n'a ici rien à démêler avec la vanité littéraire, que ses vers (*versses*) sont chargés de purifier, de moraliser, de sanctifier, d'assainir la poésie contemporaine, de faire du bien aux âmes

endolories, malades ou convalescentes et que, dès lors, il peut, sans se départir un moment de l'humilité chrétienne, s'atteler au succès avec la force de vingt chevaux, y compris Pégase. L'excellent homme prie un de ses amis d'écrire à... Louis Veuillot en lui envoyant le chef-d'œuvre. Veuillot répond avec une parfaite courtoisie : « Monsieur l'abbé et respectable ami, au moment de quitter Paris, vaincu par la fatigue, j'ai reçu l'ouvrage que vous m'avez annoncé. J'ai demandé qu'on le remît à celui de mes colaborateurs qui est ordinairement chargé de ces comptes rendus. Permettez-moi de vous dire que je crains qu'il ne puisse être très favorable. Je n'ai pas lu le poème de votre estimable confrère ; je ne l'ai pas même parcouru. Mais, en y jetant les yeux, j'ai vu des vers qui n'annoncent pas une main solide, ni même habile. J'ai peur que la critique, toute bienveillante qu'elle sera, ne dénonce aux mauvais journaux une mine de mauvaises plaisanteries. Voyez si le mieux ne serait pas de se taire tout simplement et de laisser le poème faire son petit chemin parmi les braves gens qui ne demandent qu'à être édifiés, et qui appellent poésie tout ce qui ne leur présente pas la physionomie matérielle de la prose. »

Naturellement, le curé se rebiffe, et il réplique (ceci, bien entendu, est de mon invention... ou de mes souvenirs) :

« Monsieur, je vous croyais bon catholique et homme de goût. Je vois que vous êtes un triste sire,

et que vous n'y entendez rien. Mes vers sont excellents ; on en a rarement fait de meilleurs, et ceux qui ont treize pieds n'en marchent que mieux. C'est l'opinion de mon vicaire, que j'appelle plaisamment M. Fossé, parce qu'il a envie d'être curé. — (Vous voyez, monsieur le vieux critique, que vous n'êtes pas seul à perpétrer des calembours.) Un de mes paroissiens, capitaine en retraite, qui a traduit Horace, m'a dit que, depuis l'abbé Delille, il n'avait rien lu d'aussi beau que mes vers. J'ai donc de quoi me consoler de vos injustes dédains, avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.. etc... »

Là-dessus, le vrai Veuillot rentre en scène, et il répond à cette lettre, que j'ai imaginée sans l'avoir lue :

« Monsieur le curé, j'ai écrit à mon respectable ami, M. l'abbé Sassier, que l'*Univers* publierait volontiers un article sur votre poème, pourvu que l'éloge fût modéré : car un coup d'œil jeté sur cet ouvrage m'a fait craindre qu'il n'obtienne pas au point de vue littéraire le succès qu'il mérite au point de vue religieux. J'y ai vu des vers que je ne voudrais pas livrer à la critique des journaux irréligieux. Quant à la lettre que vous m'avez écrite en dernier lieu, elle me rappelle bien à propos la parole de saint Louis sur les fautes des prêtres. Permettez-moi de vous dire qu'en fait de style épistolaire, d'atticisme, de politesse et même de simple justice, c'est

une de ces œuvres sur lesquelles la charité doit jeter son manteau. Je le fais bien volontiers, mais j'oserai, entre nous, vous donner le conseil de n'écrire de telles choses qu'à vos amis, et le mieux serait de ne les dire à personne. » Attrape !

On ne saurait assez féliciter et remercier M. Eugène Veuillot de sa persévérance à poursuivre la publication de la Correspondance de son illustre frère. Outre qu'elle témoigne, à chaque page, la souplesse de cette plume, tour à tour éloquente, émouvante, persuasive, spirituelle, fine, délicate, familière, plaisante, il en ressort, selon moi, deux vérités qui ont été souvent méconnues. Les parlementaires, les catholiques libéraux, les victimes politiques du 2 Décembre — (je ne parle pas de celles que pensionne aujourd'hui notre bienfaisante et économique République), — ont accusé Louis Veuillot d'avoir accepté le coup d'État avec enthousiasme, de s'être, pour ainsi dire, *jeté à la tête* du nouvel Empire et de l'empereur, de n'avoir voulu voir que les avantages immédiats, en fermant les yeux sur les périls à venir. Il n'en est rien.

Les illusions du rédacteur en chef de l'*Univers*, si elles existèrent, durèrent peu, et n'attendirent pas, pour se dissiper, la fatale guerre d'Italie. Dès le mois de mai 1855, il écrit au R. P. d'Alzon : « Notre situation se gâte un peu. Il me paraît clair que le gouvernement incline à gauche. J'ai été prié très sérieusement de ménager Béranger, de ne pas poursuivre

mes discussions contre le *Siècle*, de lui laisser le dernier mot. Le *Siècle* jouit manifestement d'une protection que les journaux catholiques n'ont plus. » — Cette note inquiète, ce témoignage de désabusement revient sans cesse dans ces lettres, chaque fois que Louis Veuillot parle de ses rapports avec les ministres de l'empereur, et M. Rouland, entre autres, est roulé de main de maître. Puis, lorsqu'éclate la guerre d'Italie, quelle tristesse prophétique! Quels accents de douleur et d'appréhension chrétiennes! — « Grand Dieu! que cette guerre est mauvaise et que de sophismes plus mauvais on met en avant pour la justifier! On ne peut se dissimuler que le gouvernement se jette à plein dans la voie révolutionnaire. Les principes sont aussi mauvais que les actions, le langage est au niveau des actions et des principes. » — A mesure que les événements se précipitent, que les prétendus vainqueurs sont aussi mystifiés par l'astuce et l'ingratitude italiennes que si Magenta et Solférino avaient été des défaites, le ton s'élève et redouble d'énergie vengeresse. La suite, hélas! a prouvé que les préoccupations catholiques, dominées par les intérêts de la Papauté et de l'Église, étaient, en même temps et par surcroît, les prévisions les plus françaises, les inspirations du plus sage et du plus pur patriotisme.

Un autre avantage de cette Correspondance sera, je le répète, d'achever de dissiper la légende d'après laquelle Louis Veuillot, dont ses ennemis eux-mêmes n'ont jamais contesté l'admirable talent et la verve

inimitable, aurait été — *un insulteur, le hussard de l'orthodoxie* (*sic*), — et, ailleurs : « Une prose mystique et *populacière*, qui *sentait à la fois la sacristie et le faubourg...* » — Autant de mots, autant de contresens, de faussetés et de mensonges. J'ai cité les noms des évêques qui aimaient à recevoir des lettres de Louis Veuillot et à entretenir avec lui un commerce de sincère et confiante amitié. Si j'ajoute les noms, qui reparaissent le plus souvent dans cette correspondance, des comtesses de Montsaulnin, de Pitray, née de Ségur, de madame de Ségur, des divers membres de cette famille bénie, chère à la religion, à la poésie, à la littérature, à l'histoire, aux traditions les plus exquises de l'urbanité et de la politesse françaises, j'aurai le droit de vous demander : Croyez-vous que ces femmes d'élite, préparées à toutes les délicatesses de l'esprit par la pureté de leur âme et de leur conscience, croyez-vous que ces gentilshommes lettrés auraient trouvé tant de charme dans l'intimité d'un homme qui, en sortant de leur salon, serait allé feuilleter le catéchisme poissard et mettre une prose *populacière* au service de la religion de Fénelon et de saint François de Sales? Croyez-vous qu'il convînt de consulter, sur ces questions de bonne compagnie, de courtoisie et de beau langage, M. Léonor Havin, M. Paulin Limayrac, M. Jourdan, M. Carraguel ou M. About, plutôt que monseigneur de Dreux-Brézé, Nos Seigneurs de Salinis, Pie, de la Bouillerie, Parisis et Gerbet, plutôt que mesdames de Montsaulnin, de Pitray, de Guitaut et de Ségur? La Correspondance de

Louis Veuillot fera disparaître cette absurde fiction d'*insulteur*, d'*éreinteur* et de *tombeur*. Dirait-on d'un général, commandant une place assiégée, qu'il insulte les assiégeants, parce qu'il refuse de capituler!

10 septembre 1887.

HISTOIRE DE LA LÉGENDE DE FAUST[1]

En lisant le poème de Gœthe, en écoutant l'opéra de Gounod, je ne me doutais pas que cette légende de Faust, si fertile en inspirations poétiques dramatiques et musicales, nous arrivait, suivie d'un immense cortège où s'étaient révélés tour à tour l'esprit de foi des premiers siècles de l'Église, le mystique génie du moyen âge, puis le protestantisme de Luther, passant par l'ivresse païenne de la Renaissance pour aboutir aux dissolvants de l'analyse et de la science modernes. Ce cortège, où figurent, en un pittoresque pêle-mêle, des papes, des évêques, des moines, des magiciens, des sorciers, des nécromans, des poètes, des artistes, des chevaliers, des savants et des marionnettes, où les divines clartés de l'Évangile luttent contre les ténèbres des sciences occultes, je le trouve dans le livre de M. Ernest Faligan. Tout ce que ce livre suppose de recherches, d'études, de lectures, de fouilles intelligentes dans

1. Par M. Ernest Faligan.

les rayons les moins lumineux des bibliothèques les plus vénérables, vous en aurez une idée, si je vous dis que ce volume grand in-octavo n'a pas moins de quatre cent soixante-douze pages, petit texte. Je me hâte d'ajouter que M. Faligan a su rendre très intéressant, très vivant, très émouvant, ce qui aurait pu n'être qu'un magnifique fouillis d'érudition. Avant de le serrer de plus près, je voudrais dire un mot du génie de Gœthe, et du sens que la génération de 1830, dont je suis un des rares survivants, attachait au personnage de Faust, *illustré* par Eugène Delacroix, orchestré par Berlioz et popularisé par Gounod.

Rien de plus curieux que d'étudiér les affinités entre la légende de Faust et le génie de Gœthe ; ce génie, — plus alexandrin qu'homérique, a dit Villemain, — est moins prime-sautier que compréhensif. Il n'a pas la naïve confiance, l'élan spontané, les témérités sublimes des génies primitifs. Il ne se lance qu'à bon escient. Avant de se hasarder, il fait un double retour sur son sujet et sur lui-même. Possédant au plus haut degré la faculté d'analyse qui a manqué à tant d'autres écrivains et poètes illustres, il y trouve tout ensemble sa force et sa faiblesse. Il s'examine successivement dans l'œuvre qu'il entreprend et dans les aptitudes qu'il y apporte. Plus tard, quand l'œuvre parvenue à maturité aura été publiée et sera consacrée par le succès, les commentateurs viendront en foule; des légendes supplémentaires s'enrouleront autour de la figure principale, comme

des pariétaires autour d'une rosace ou d'une ogive. Mais soyez sûr que Gœthe aura été d'avance son propre commentateur, et qu'il n'y en aura pas de plus sagace, de plus clairvoyant, de plus lucide et de plus sceptique.

Le sujet de Faust avait de quoi l'attirer et lui plaire, parce qu'il contentait également le poète et le philosophe, le croyant et l'incrédule — (car il y a toujours chez les artistes d'ordre supérieur, un fond de croyance, ou de crédulité, dont ils ne se doutent pas eux-mêmes). Cette légende, au moment où il s'en emparait, avait subi assez de métamorphoses pour devenir protestante, éclectique, quasi païenne, et finalement favorable au vague panthéisme où se complaisait l'indifférence superbe de l'Olympio de Weimar. Il reste catholique par le délicieux personnage de Marguerite, qui a fait la fortune de son œuvre, et qui représente le péché et la rédemption. Mais, en réalité, l'esprit du mal domine le drame. La lutte s'accomplit entre l'homme et le diable et c'est le diable qui reste maître du champ de bataille. Faust devient l'esclave, et, dans un sens littéral, l'*âme damnée* de Méphistophélès. Celui-ci joue avec celui-là comme le chat avec la souris; la puissance de l'un est mise en relief par la faiblesse de l'autre; l'âme qui s'est vendue ne se rachètera pas. Gœthe s'est laissé attendrir par les larmes de Marguerite. Pour tout le reste il demeure impassible, et n'a pas l'air de croire que *c'est arrivé*.

Je parlais tout à l'heure de la génération de 1830

qui s'était regardée comme capable de décrocher le monde, et qui n'a pas su le *raccrocher*. Deux personnages surtout préoccupèrent nos jeunes imaginations : don Juan et Faust. Nous les retournions dans tous les sens, même dans le contraire du sens commun. Chacun y mettait du sien. Volontiers nous les aurions défigurés sous prétexte de mieux les comprendre. Nous y ajoutions du moins assez de broderies et de *fioritures* pour que Tirso de Molina, Molière, Lorenzo da Ponte, Mozart, Byron, Hoffmann, Musset et Gœthe, hésitassent à y reconnaître leurs créations. Pour nous, don Juan personnifiait la beauté physique, l'amour sensuel, le triomphe de la chair, condamnés, par une singulière inconséquence, à le punir par où il péchait, à poursuivre un idéal qui fixât son inconstance et satisfît à la fois ses sens et son âme. L'époque était spiritualiste, et, ce qui nous séduisait, c'était la revanche, les représailles de cette âme, réclamant sa part dans cette orgie de la matière, refusant d'abdiquer au moment où elle semblait dépossédée, opprimée et vaincue, et préparant le châtiment du coupable, par cela même qu'il obéissait à ses mystérieuses exigences en multipliant les victimes de sa passion insatiable. Chemin faisant, don Juan peuple *des oublis de son cœur* le catalogue de ses conquêtes. Il plante, par centaines, *des croix de bois noir sur des tombes sans nom*, jusqu'à l'heure vengeresse où ses iniquités ont comblé la mesure. Les lois humaines ne l'ont pas atteint ; la justice divine apparaît ; elle met la main de chair dans la main de pierre. Pris dans cette étreinte

implacable, le réprouvé, au seuil de l'enfer, lance vers le ciel un regard de défi et disparaît dans l'abîme qui ne rend pas sa proie.

Pour nous, Faust, en dehors de son amour pour Marguerite et de cet épisode de séduction infernale, représentait l'ivresse de l'intelligence et du savoir, comme don Juan l'ivresse des sens. Faust se réveille de cette ivresse, faite de science et d'orgueil. Il est vieux; il va être ce que le poète de la jeunesse appelle *un spectre au chef branlant.* Il s'aperçoit, avec un regret tardif, avec une rage froide, qu'il n'a vécu que par le cerveau, qu'il n'a goûté aucune des jouissances de la vie, que son cœur n'a jamais battu, qu'il ignore ce que c'est que l'amour, que les deux fiancés de village qui passent en dansant sous sa fenêtre, aux sons d'une musique rustique, en savent plus que lui, puisqu'ils sont heureux et qu'il ne l'est pas. Pour renaître aux joies qu'il n'a pas connues, à l'amour, au plaisir, au printemps, que lui faudrait-il? La jeunesse; la jeunesse qu'il a perdue, qui est bien loin, et qui ne reviendra point. Cette jeunesse, qui la lui rendra? Ses livres? ses manuscrits? ses philtres? ses élixirs? Non. Il faudrait, pour cette opération magique, une puissance surnaturelle. Faust essaye du suicide pour en finir avec les regrets qui le torturent. Mais, dans le rapide moment de révolte contre la destruction de son être, il invoque Satan. Satan sous les traits de Méphistophélès, ne se fait pas attendre; — et le pacte est conclu.

Seulement, Gœthe, le sceptique hautain, n'a pas

tout dit. Dans le sens primitif et chrétien de la légende, Faust est d'avance la proie du diable, parce que l'excès et l'orgueil de la science ont peu à peu déraciné de son âme l'idée de Dieu. Son désespoir, à la pensée qu'il a laissé perdre tous les biens, toutes les joies de la jeunesse, ne pourrait être consolé que par la miséricorde divine et par les espérances célestes. Il ne lui reste que le néant ou le démon.

Je reviens au livre de M. Faligan. Au premier abord, on peut être effrayé des trésors d'érudition qu'il renferme ; mais on ne tarde pas à se familiariser. A travers les nombreuses transformations de la légende, on suit l'histoire même de l'âme ; ces récits nous apprennent ou nous rappellent comment l'esprit humain, en se *modernisant*, a pu dérober peu à peu à l'Église les clauses de l'infernal marché où Satan est l'acheteur, pour les livrer d'abord à la Réforme de Luther, puis à l'analyse ironique du plus illustre des libres penseurs, c'est-à-dire à ce qu'il y au monde de moins catholique.

En guise de prologue de la légende de Faust, M. Faligan nous raconte excellemment celle de Théophile. Qu'elle est touchante, celle-ci, et comme nous sommes loin des sortilèges méphistophéliques ! Comme ce limpide bénitier est préférable à l'alambic du docteur, de son maître et de ses disciples ! C'est, dans toute sa fraîcheur et toute sa grâce, dans son parfum mystique et sa douceur, cette première superstition, qui n'est pas la religion, mais qui est la fleur

dont la religion est la tige, et qui ne contient dans son calice que la plus pure rosée du ciel.

Théophile est le *vidame* (*vice-dominus*, *œconomus*, administrateur) de l'église d'Adana, en Sicile. Il est si populaire, qu'on veut le nommer évêque. Théophile décline ce périlleux honneur qui l'effraye. Mais voici que, sous le nouvel évêque, il est accusé de concussion et privé de sa charge. Alors cet homme qui avait résisté à l'attrait des grandeurs est affolé par sa disgrâce. Par l'entremise d'un Juif (pends-toi, brave Drumont, tu n'y étais pas encore!) il vend son âme à Satan, enchanté de l'aubaine. Dès ce moment, tout lui réussit. Mais à chaque nouveau succès, il se sent plus malheureux; il est déchiré de remords. Sa pénitence est héroïque, surnaturelle. Comparé à ce pécheur repentant, un trappiste ferait l'effet d'un épicurien. A la fin, la Sainte Vierge, qu'il implore, a pitié de lui; elle obtient son pardon et rachète son âme. Sommes-nous assez loin du docteur Faust et de Gœthe?

Il a existé, ce diable de Faust, ou ce Faust du diable! Son existence est authentique. Était-il docteur? On peut en douter. C'était un hérétique enragé, un ennemi endiablé de l'Église, un affreux mauvais sujet, orné de tous les vices, enjolivé de tous les crimes. Il fut pour Luther ce qu'un chef de compagnies franches est pour un général d'armée. Tandis que Luther prêchait, Faust propageait sa doctrine par le pillage, le viol et l'assassinat. Il était riche. Ses désordres le ruinèrent; sa ruine le livra à la sorcelle-

rie et à Satan. C'est ce double caractère de bandit et de magicien, qui, à cette heure transitoire entre le moyen âge et la Renaissance, saisit les imaginations populaires. Peut-être, à force de l'appeler *suppôt de Satan*, arriva-t-on à croire à un pacte infernal et à prendre au pied de la lettre un sobriquet infligé par la terreur et la réprobation publiques. Je glisse faute d'espace sur les phases intermédiaires. Nous voici en 1577; c'est l'année où parut le *Livre populaire*, qui fut la première forme de la légende. A ce livre publié par Spies, succède, dix ou douze ans après, la *Vie de Faust*, par Widman. Désormais, ce personnage qui n'existait qu'à l'état fantastique, comme une sorte de Croque-Mitaine, à demi perdu dans les brumes amassées autour d'un nom par les rumeurs de la foule, prend un corps, une figure ; il entre dans le domaine de la littérature. Il va être réclamé par le théâtre. L'œuvre de Widman, qui sera bientôt traduite en français, est intitulée (dans la traduction française de Pierre-Victor Palma Cayet) : *Histoire prodigieuse de Jean Faust, magicien, avec sa mort épouvantable*. Durant cette période où le *Livre populaire* et l'ouvrage de Widman le fixent dans la mémoire des liseurs, Faust subit les conditions de sa popularité. Il lui arrive ce qui advient à tout personnage devenu un type légendaire, depuis Hercule jusqu'à don Juan, depuis Pierrot jusqu'à Guignol, depuis Karagheuz jusqu'à Polichinelle, depuis Arlequin jusqu'à Mayeux. On lui attribue une foule d'aventures ; on rattache à son nom symbolique une quantité d'anecdotes, qui suffi-

raient à remplir plusieurs existences. M. Faligan les a recueillies, et il y en a de bien curieuses : — « Comment le docteur Faust survint inopinément au milieu d'un banquet. — Comment le docteur Faust servit lui-même un banquet. — Le docteur Faust excite deux paysans l'un contre l'autre. — Faust trompe un prêtre pour avoir son bréviaire. — Faust mange un brochet qu'il n'a point fait cuire. — Le docteur Faust est une bonne sauvegarde. — Le docteur Faust tranche la tête à un homme. » — Dans tous ces épisodes, Faust nous apparaît doué d'un pouvoir magique, dont il use pour se divertir aux dépens de la crédulité humaine. Il n'est ni tout à fait un démon, ni un faible mortel ; c'est un délégué de Satan, une sorte de trait d'union entre l'enfer et la terre, un exécuteur des basses œuvres de messire Lucifer. Tantôt, on le prend au sérieux ou même au tragique ; tantôt il a le rire grimaçant d'un personnage de comédie. En lisant ces pages qui font rêver d'Hoffmann et d'Edgar Poe, on se sent dépaysé, jeté violemment hors de la réalité, dans un monde hanté par tout le personnel de la sorcellerie. Il semble que le docteur Faust, qui a rôti tant de balais en a réservé un pour ses amies les sorcières. Peu s'en faut que, par un effet d'hallucination, on ne se croie enlacé dans la ronde du sabbat et qu'on ne dise *Abracadabra !* au lieu de *Dieu vous bénisse !*

Le merveilleux catholique a disparu, avec ses consolations, ses espérances, ses doux mensonges greffés sur des vérités, et la victoire finale du bon ange

sur l'espritdu mal. Émile Montégut, dans un ouvrage dont je vous parlais récemment, a remarqué que jamais la superstition n'avait eu plus de prosélytes qu'après la Réforme, et au moment où l'Angleterre rompait à la fois avec les Stuarts et avec le papisme. C'est que la superstition est le trop-plein du sentiment religieux, qui, refoulé à droite, verse à gauche, et s'indemnise d'une mutilation par une excroissance. A cette fin du seizième siècle, la légende de Faust est protestante ; elle est parsemée de grossiers sarcasmes et d'injures contre l'Église catholique. On dirait que le docteur, soufflé par son patron, prépare la transition de l'esprit d'examen au scepticisme moderne, de Luther à Gœthe.

Un mot maintenant sur Palma Cayet, le traducteur du livre de Widman. M. Ernest Faligan remarque que la vie de Cayet, fort accidentée, n'est pas sans offrir quelque ressemblance avec celle de Faust. Seulement il finit mieux que son héros. Après avoir embrassé le protestantisme en même temps que son maître et son ami Ramus, Cayet fut converti par le cardinal Duperron. Il abjura publiquement, le 5 novembre 1595, et fut ordonné prêtre en 1600. Il n'en fallut pas davantage pour lui attirer, de son vivant et après sa mort, la haine et les calomnies des protestants ; comme s'il eût suffi de se frotter à la robe doctorale de Faust pour être atteint d'une contagion de diablerie. Ce qu'il y a de pire, c'est que la traduction de Cayet ne vaut pas le diable. Pourtant, malgré ses inexactitudes et ses contresens, elle piqua vivement la curiosité, et acheva

de populariser, avec le livre de Widman, la légende de Faust. Ici, je ne puis résister à l'envie de citer une note de M. Faligan : « Pour rencontrer dans la littérature française un ouvrage où la légende et la traduction soient mentionnées et examinées avec compétence, il faut arriver jusqu'aux études sur Gœthe de M. Xavier Marmier. La partie de ces études qui leur est consacrée est un modèle de clarté et d'esprit critique. A cette époque (1835), où le sujet était en France à peine connu de nom, M. Xavier Marmier a écrit un travail achevé, où la question est envisagée sous tous ses aspects. » — On aime à voir un *jeune* (car je crois que M. Faligan est jeune) rendre justice et hommage à un maître.

Lorsque mourut Palma Cayet, — vers 1610, — il y avait plus de quinze ans que Marlowe était mort, Christophe Marlowe, le tragique anglais, le plus célèbre des prédécesseurs ou des précurseurs de Shakspeare. Mort à trente et un ans, assassiné par un valet, Christophe Marlowe n'a pas laissé de drame plus remarquable que *The tragical History of doctor Faustus (Histoire tragique du docteur Faust)*. Encore un mécréant, dont on peut dire le *dignus intrare;* bien digne de faire partie de cette bande que Faust et Méphistophélès semblent avoir marquée de leur griffe. — « Sa vie débauchée, nous dit M. Faligan, l'audace de ses opinions et de son langage, la fougue de son imagination qui ne gardait aucune mesure dans ses emportements, tout concourait à l'entraîner sur cette pente fatale, où ni le frein de la morale, ni celui du

goût n'ont dû l'arrêter. Il était très capable de flatter des passions et des préjugés qu'il partageait lui-même à un haut degré, pour obtenir les applaudissements. » Il s'agit des grossièretés, des plaisanteries révoltantes dirigées contre les catholiques. Ceux-ci n'ont-ils pas le droit d'être fiers en songeant que la légende, ancienne comme le monde, de l'homme qui vend son âme aux puissances infernales, est restée pieuse et finalement rassurante, tant que l'Église l'a bercée sur son sein maternel, et que, en lui échappant, elle est devenue un agent d'incrédulité, un synonyme de révolte, de désordre, de blasphème, d'obscénité et de désespoir? Ici, la paisible victoire de la Sainte Vierge; là, le sinistre triomphe du démon.

M. Faligan analyse en maître les principales scènes de la tragédie de Marlowe. On y devine, en des alternatives de beautés saisissantes et de tributs payés à l'enfance de l'art, un véritable génie dramatique, de qui M. Faligan dit avec raison que, si Christophe Marlowe n'était pas mort trop jeune pour avoir pu donner toute sa mesure, il aurait lutté sans désavantage contre Shakspeare lui-même et lui aurait disputé la royauté du théâtre dont il lui facilita l'accès. Je ne le suivrai pas dans ses riches développements; mais cet article, déjà si incomplet, le serait plus encore, si je passais sous silence le théâtre des Marionnettes, qui occupe un long chapitre dans le volume de M. Faligan, et qui tient une large place dans la propagande de l'histoire de Faust. Ainsi que l'a écrit le très spirituel et très savant Charles Magnin, dans son livre trop

oublié sur les *Origines des Marionnettes*, il y a toujours un peu d'exagération à dire d'un livre et même d'un drame qu'ils sont populaires. Ils ne pénètrent jamais bien avant dans les masses ignorantes, surtout aux époques où la lecture et l'instruction du peuple ne brillent que par leur absence. Le *Livre populaire*, l'ouvrage de Widman, ne pouvait être dans toutes les mains, et, quant à la tragédie de Marlowe, qui dépaysait et naturalisait Anglais un sujet essentiellement germanique, personne, en Allemagne, n'en avait entendu parler. Mais les Marionnettes! quelque chose comme la comédie italienne à la portée de toutes les intelligences et de toutes les bourses; comme un musée Grévin, parlant, portatif et nomade! M. Faligan nous le dit, c'est sous cette forme dramatique que la légende de Faust pénétra partout, offrit au peuple, aux ouvriers des villes, aux paysans des campagnes, un type visible et tangible, le représentant d'une tradition et d'une superstition nationales. Puisque le docteur n'avait que trop d'accointances avec Satan, on pourrait ajouter qu'il devint, avec ses deux compagnons, Méphistophélès et Wagner (rien de la *Tétralogie*), le démon familier de la mansarde, de la chaumière, de la place publique et de l'atelier.

Gœthe ne s'y méprit pas. Sans doute il n'ignora rien de ce qui avait été écrit sur la légende de Faust. Il connut le *Livre populaire*, l'ouvrage de Widman, et l'on retrouve dans son drame bien des souvenirs de la tragédie de Christophe Marlowe. Mais il s'inspira surtout des diverses pièces qui composaient le

répertoire du théâtre des Marionnettes, parce qu'il y reconnaissait l'empreinte du génie populaire. Ici, je note un détail dont je sais un gré infini à M. Faligan. S'il est vrai que nous soyons, dans la compagnie du docteur Faust, de ses chroniqueurs et de ses poètes, en pleine superstition germanique, gardons, nous Français, le goût, mais non pas la superstition des chefs-d'œuvre étrangers. Avouons, avec M. Faligan, que Gœthe, à force de se passionner pour son sujet, d'accumuler les documents, de puiser aux sources et surtout d'en exagérer le sens philosophique pour mieux obéir aux instincts métaphysiques d'outre-Rhin, a plié sous le poids de ses richesses, et a fait de quelques-unes de ses scènes un magasin de bric-à-brac rationaliste, panthéiste et païen, plutôt qu'un palais enchanté. Ce défaut ou plutôt cet excès est principalement visible dans le second *Faust*, véritable fatras, intelligible seulement pour quelques initiés.

M. Camille Doucet, le secrétaire perpétuel de l'Acamie, nous a dit dans un de ses rapports annuels, — où il excelle, — que Gounod avait traduit *Mireille* en français. Je ne sais si ma tendre admiration pour le plus exquis de nos compositeurs me fait illusion; mais il me semble que Gounod, dont le génie est foncièrement religieux, a remonté le cours des âges et rendu à l'Église catholique la légende de Faust. Jamais je n'ai pu entendre l'admirable chœur où Valentin et ses compagnons d'armes exorcisent Méphistophélès, défient ses sortilèges et le forcent de

ramper jusqu'à terre en lui montrant la poignée de leur épée figurant une croix, — puis la délicieuse cantilène : *Salut, demeure chaste et pure !* — et enfin, le merveilleux trio : *Anges purs! anges radieux !* — sans me dire que, si le *Faust* de Gœthe était protestant, sceptique, philosophique et diabolique, le *Faust* de notre cher Gounod est catholique et tend la main, à travers les siècles, à la pieuse légende de Théophile.

Quant à l'ouvrage de M. Ernest Faligan, mon opinion peut se résumer en deux lignes : il est si savant, qu'il aurait le droit d'être ennuyeux ; il est si intéressant, si curieux, si varié, si amusant, qu'il a de quoi plaire à des ignares comme vous et moi.

28 février 1888.

LE ROMAN CONTEMPORAIN[1]

Il y a deux ans, M. Legouvé, le lecteur incomparable, rencontra, aux eaux d'Uriage, une des femmes les plus distinguées de notre Midi, spirituellement éprise de littérature, de poésie et de musique. Il eut l'obligeance de lui donner quelques leçons de lecture, dont elle a admirablement profité. L'autre soir, me trouvant chez elle, je la priai de me lire la page de Paul de Saint-Victor sur les femmes de Shakspeare :

« Les jeunes filles et les jeunes femmes de Shakspeare forment une espèce à part dans la création féminine. Souples comme des cygnes, délicates comme des sensitives, l'imagination les conçoit avec des corps transparents. Leurs amours font songer aux amours des fleurs, leur pudeur aux rougeurs de l'aube, leur langage au chant des oiseaux. Ce langage est une musique aérienne. Si la rosée faisait du bruit en tombant dans le calice de la rose, elle aurait cette

1. *Mensonges*, par M. Paul Bourget.

douceur céleste. Il y a des ailes dans leur démarche et du parfum dans leur charme. Promptes à aimer, faciles à mourir, si tendres, qu'elles se brisent au moindre froissement. Les noms éoliens que le poète leur donne, expriment leur nature tout éthérée et tout idéale : Desdemona, Ophelia, Juliette, Cordelia, Perdita, Miranda, Jessica, Cœlia, Rosalinde. Noms lumineux et limpides qui mettent à leur front un cercle d'étoiles... »

Cette prose enchanteresse, dite par une voix au timbre d'or, me faisait l'effet des mélodies les plus exquises de *Lalla-Rookh* ou de Gounod. La musique aérienne dont parle Paul de Saint-Victor, je croyais l'entendre. Ces noms éthérés murmuraient à mon oreille un écho de régions inconnues, supérieures à notre planète. Il me semblait que les fenêtres allaient s'ouvrir pour livrer passage à ces êtres immatériels, moitié femmes, moitié anges. Je les comparais à des esprits invisibles et charmants, qui s'apprêtaient à gazouiller avec les oiseaux du jardin, à traverser l'espace sur le char de la reine Mab, à se cacher dans la blanche coupe des magnolias, à se fondre avec l'azur du ciel et la transparence des nuages. L'illusion était délicieuse, et je me disais que l'écrivain qui la faisait naître méritait de figurer au premier rang des prosateurs de son temps. Je me disais que le sceptre du feuilleton était devenu, entre ses mains, la baguette magique de Prospero ou d'Oberon.

Or, voici comment Paul de Saint-Victor était traité

récemment dans un article à sensation, publié par le plus lu des journaux :

« Quant à Paul de Saint-Victor, ce n'a été qu'un bruit, un *bruit cacophonique et discordant* de mots, dans une *mascarade* de phrases. Quelqu'un (?) a dit de lui : « C'est un clairon dont la *sottise déchire le cuivre.* » (?) — S'il avait pu n'être qu'un clairon! Mais c'était tout un orchestre! Et quel orchestre ! Un *orchestre enragé et hurlant*, comme on en entend dans l'Inde du Sud, au seuil des temples bouddhiques. Et, sous les *retentissements* des gongs, sous les *miaulements* des rebecs, sous les *éternuements* de cymbales *fêlées* de ses phrases, l'esprit le plus timoré, le plus *étriqué* qui fût, une vision *bornée* de professeur, une *esthétique de prix de Rome*, un *asservissement d'esclave* à tous les préjugés, à toutes les routines, aux pires conventions, au *rabâchage exaspérant de tous les clichés* bourgeois. Durant le temps qu'il rêvait à l'art, sa seule doctrine a été de détruire l'originalité chez l'artiste, et de le ramener à la *plate copie* de ce qu'il appelait l'idéal grec, etc... »

Assez ! assez ! n'est-ce pas? Restons sérieux comme doivent l'être les disgraciés de la littérature. Résistons à l'envie de rire de ces insanités.

Les jeunes écrivains qui veulent entrer de force dans la célébrité comme dans une place prise d'assaut, et qui, pour y faire acte de présence, brisent toutes les vitres, méritent qu'on leur adresse le mot

de l'abbé Maury à ceux qui le menaçaient de la lanterne : « Y verrez-vous plus clair? » — Ils nous accusent de ne pas encourager les talents naissants. Et que font-ils, eux, les membres de la Société d'admiration mutuelle? Ils choisissent dans le passé trois noms, Balzac, Stendhal, Flaubert, et ils enveloppent tout le reste dans les linceuls de l'oubli. Dès lors, les jeunes aspirants à la gloire littéraire ont le droit de se dire : « Si je dois, après avoir été populaire de mon vivant, être oublié ou honni après ma mort, — ou bien si, après avoir lutté toute ma vie contre l'obscurité et la misère, je ne dois être célèbre que quand je ne pourrai plus jouir de ma célébrité, mieux vaut me faire huissier, notaire, avocat, pharmacien, vétérinaire, député, sous-préfet, politicien, ministre ou président de la République. »

Un autre inconvénient de cet exclusivisme au picrate est de nous indisposer, nous, les vieux, les invalides, les ganaches, contre les productions de l'école nouvelle. Voici, par exemple, M. Paul Bourget, l'auteur de *Mensonges*. Son très remarquable talent m'avait inspiré la plus vive sympathie. Lorsqu'il publia son premier roman, *Cruelle énigme!* je m'étais bercé d'une illusion qui prouve qu'on peut être naïf à tout âge. Je le voyais développer avec succès toutes les délicatesses, toutes les subtilités de l'analyse psychologique. Je savais encore assez de grec pour établir un rapport intime entre psychologie et étude de l'âme. De l'autre côté, me disais-je, du côté de la matière, — même de la matière fécale,

— toutes les places sont prises. L'auteur de *Cruelle énigme !* va se placer à l'extrémité contraire, et, dussé-je lui nuire par mes éloges, je l'applaudirai de toutes mes mains.

Malheureusement, la société actuelle — celle du moins qui se livre aux regards de l'observateur, — est tombée si bas, que la matière, les sens, la chair, y ont peu à peu entamé, aminci, racorni la part de l'âme, ou plutôt, que l'immortelle captive, de plus en plus resserrée, reléguée et délaissée dans sa cage, s'est abandonnée à des capitulations déplorables. Un moraliste ingénieux a dit : « L'âme et le corps sont deux amis qui ne peuvent se souffrir et deux ennemis qui ne peuvent se quitter. » — Eh bien, pour en finir avec cette inimitié séculaire, l'âme s'est résignée à subir un traité de paix, tel que les vainqueurs l'imposent aux vaincus, tel que les conquérants l'infligent aux pays conquis. L'histoire de nos mœurs publiques et privées, depuis l'avènement de la démocratie jacobine, est l'histoire de ces transactions au profit de l'argent, du plaisir, des jouissances sensuelles, aux dépens de la conscience et de l'honneur. Voyez maintenant le romancier à la mode, reçu dans certains salons, recherché dans d'autres, lu dans presque tous, initié aux coulisses du monde et au monde des coulisses, doué d'une oreille assez fine pour entendre, même sans y assister, ce qui se dit au *five o'clock* de la marquise, sachant avec quel entrain les Parisiens et les Parisiennes traduisent les commérages en scandales, persuadé qu'il existe un groupe

de grandes dames qui, sans renouveler tout à fait les équipées de Marguerite de Bourgogne, fréquentent pourtant des diminutifs de *la Tour de Nesle*, convaincu enfin qu'il ne serait pas dans le vrai s'il abusait des feuilles de vigne et ne profitait pas (nous sommes en novembre) de la chute des feuilles. Ses lecteurs et ses lectrices, au lieu de lui jeter la pierre, ne doivent s'en prendre qu'à eux-mêmes. Une société et une littérature sont bien malades, lorsque l'émulation, qui s'établit entre les écrivains de talent, consiste, non pas à intéresser honnêtement les honnêtes gens, à sauvegarder, sans être ennuyeux, les droits de la décence et de la morale, à essayer de se surpasser les uns les autres par le charme du style, l'esprit du dialogue, le relief des caractères, l'originalité du sujet, l'effet pathétique des principales scènes, mais à placer à propos l'image lascive, le détail croustillant, la page érotique, le *clou* auquel l'adultère accroche ses nippes, pour en faire, par antiphrase, son vestiaire.

L'abbé de Féletz, lorsqu'il rendait compte d'un roman de madame de Genlis, avait l'habitude d'abréger l'analyse des derniers chapitres en ajoutant pour son excuse : « Au surplus, qui n'a pas lu *le Siège de la Rochelle*, — ou *Mademoiselle de Clermont?* » Là-dessus, l'irascible dame, prompte à la réplique, calculait le nombre de jours écoulés depuis la mise en vente, le nombre des exemplaires vendus, le chiffre approximatif des lecteurs de romans, et elle prouvait au spirituel abbé, par une règle d'arithmétique, que son

excuse était une gasconnade. Je n'ai pas le même souci avec M. Paul Bourget et son livre. Je songe sans trop de déplaisir que mon article ne paraîtra que dans deux mois, et que, d'ici-là, tout le monde aura lu *Mensonges*, excepté ceux et celles qui ne le liront jamais. Je puis donc le discuter au lieu de l'analyser. Cette idée me tranquillise d'autant plus que, si j'arrivais en temps utile, et si je disais à ma vertueuse clientèle, comme les mamans à leurs filles : « Je vous conseille de passer de la page A à la page D, sans vous arrêter aux pages B et C », il y a dix à parier contre un que je donnerais aux pages B et C quelques lecteurs de plus.

Était-il donc impossible d'écrire un roman complètement chaste avec le sujet choisi par M. Paul Bourget? Essayons.

Les premiers chapitres sont exquis. L'auteur nous introduit dans un coin de province à Paris. Il n'y a là que d'honnêtes figures, le bon Fresneau et sa femme Émilie, un type de dévouement qu'aurait envié Balzac, le Balzac des *Illusions perdues* ; puis madame Offarel et ses deux filles, Angélique et Rosalie, une perle! Tout ce petit monde gravite autour du charmant poète René Vincy, frère d'Émilie, idole de sa sœur, qui prodigue soins et sacrifices pour rendre à René la vie douce et facile. Il en est à cette aurore du succès dont rien ne remplace les enchantements, et que Vauvenargues a caractérisée en quelques lignes immortelles. Sa pièce de début, *le Sigisbé*, applaudie avec enthousiasme au Théâtre-Français, l'a fait

passer, en une soirée, de l'obscurité au grand jour, et attire sur lui le regard de ces dangereures mondaines qui se plaisent à grignoter, de temps en temps, un cœur de poète entre un granit de Tortoni et un sac de bonbons de Boissier. René a vingt-cinq ans; il est beau, svelte, élégant. Émilie l'adore, et vivrait volontiers dans le crin pour qu'il vécût dans la ouate. Rosalie l'aime, de cet amour pur et virginal, qui, dans les âmes d'élite, décide de toute une destinée. Ils ont même échangé quelques paroles et peut-être quelques baisers, qui, pour ce cœur loyal, signifient fiançailles.

Mais voici le loup dans la bergerie ; non pas que Claude Larcher soit un traître de mélodrame ; loin de là ! seulement, Claude a dix ans de plus que René ; il personnifie le désabusement, comme René l'illusion. Romancier, auteur dramatique, chroniqueur à la mode, quoiqu'au second plan, il n'a plus rien à apprendre en fait de ficelles théâtrales, d'intrigues parisiennes, de roueries féminines. Il connaît le dessous de toutes les cartes, l'aile de tous les moulins par-dessus lesquels patriciennes et actrices ont jeté leur bonnet. On ne le trompera que s'il lui plaît d'être trompé, ou plutôt, si, furieux d'être trompé, la *bête* domine chez lui l'homme d'esprit, et lui crée ce que d'autres romanciers, avant M. Paul Bourget, ont appelé un *collage*. Ici, un trait d'observation triste, juste et vrai. La sagacité et l'expérience de Claude changent pour lui en torture ce que des âmes plus naïves ou plus neuves accepteraient les yeux fermés. Il est le suppli-

cié volontaire de sa clairvoyance. Épris d'une comédienne du Théâtre-Français, la jolie et diabolique Colette, il ne peut pas dire, comme dans *le Devin du village* : *Non, non, ma Colette n'est pas trompeuse!* — car elle ne se donne pas même la peine de mentir. Il n'a pas à arracher son masque. Ce masque est tout le visage, et, si elle rougit, ce n'est pas de la rougeur, c'est du rouge.

Claude sera-t-il le mauvais génie de René? Non! pourtant, lorsqu'il entre, un soir, dans la paisible maison de la rue Coëtlogon, lorsqu'il vient chercher René pour le conduire chez une princesse russe qui fait état de patronage poétique et littéraire, Émilie et Rosalie éprouvent un sentiment instinctif d'appréhension. C'est chez cette princesse que le jeune et brillant poète rencontre madame Suzanne Moraines.

J'admets parfaitement que M. Paul Bourget, sûr de son talent, se soit proposé de peindre, sous les traits de cette peu chaste Suzanne, un des vices parisiens les plus authentiques, qu'Émile Augier avait déjà flagellé dans *les Lionnes pauvres* : une Parisienne élégante, vaniteuse et madrée, ayant trente mille livres de rentes, voulant en dépenser quatre-vingts, et réussissant à résoudre le problème, sans que son mari, qui n'est pourtant ni un gredin, ni un imbécile, s'inquiète de ce phénomène, et sans que cette multiplication amène entre eux la division. Madame Moraines aura donc choisi un *ami* fait exprès pour ce rôle de conciliateur entre l'utile et l'agréable, célibataire deux ou trois fois millionnaire, de cinquante à

soixante ans, habile à mettre d'accord les recettes et les dépenses, discret dans ses dons, discret dans ses exigences, sauvant si bien les apparences, qu'il peut offrir un bijou comme un autre offrirait une fleur; espaçant, d'après une sage hygiène, les heures de rendez-vous comme celles du cercle, du whist, du cigare et de l'absinthe; trop spirituel, trop égoïste, trop raisonnable, trop épris de ses aises pour demander plus qu'il ne peut obtenir, et même pour se fâcher outre mesure, si Horace obtient ce qu'Arnolphe ne peut plus demander... Il est parfait, ce baron Desroches! S'il n'existait pas, il ne faudrait pas l'inventer; mais, puisqu'il existe, on ne saurait l'inventer autrement. Il est parfait, sauf qu'il laisse inoccupés le cœur, l'imagination et les sens de Suzanne Moraines : René Vincy va s'en emparer, et il pourra dire : *Veni, vidi, vinci!*

Maintenant, étant donnés ces personnages dont il est difficile de nier la ressemblance, n'y avait-il pas moyen d'éliminer certains détails de lingerie adultérine, qu'il faudrait renvoyer à M. Blancpartout, le héros du *Brésilien ?* La psychologie ne déroge-t-elle pas, lorsqu'elle se fait plastique? Madame Sand n'a jamais passé pour rigoriste; lors de ses éclatants débuts, on la déclara réfractaire à toutes les lois de la morale bourgeoise. Cependant, si elle avait traité ce sujet, je suis sûr que vous n'y auriez vu que du feu. René est poète jusqu'aux moelles, petit cousin de Lucien de Rubempré; poète avec toutes les faiblesses que comporte ce titre inquiétant. Pour le

détourner de la pauvre Rosalie Offarel, ne suffit-il pas du mystérieux attrait de l'*au-delà*, de l'*inconnu*, qu'un contemporain a décrit dans les vers suivants (je pourrais vous dire qu'ils sont d'Alfred de Musset; mais vous refuseriez de me croire) :

... « C'était là le bonheur ; Herman n'en voulut pas...
Non, non! il lui fallait le combat, la tempête ;
Une main à serrer dans l'éclat d'une fête,
Un cœur déjà vieilli dans les choses d'amour,
Qui pût à son cœur jeune ouvrir un nouveau jour!
L'enfant aventureux, qui quitte sa famille,
Va-t-il chercher au loin, sous un ciel toujours pur,
Des lacs toujours sereins, des champs où la faucille
Reluit joyeusement sur l'épi jaune et mûr ?...
Non! il veut que l'autan l'emporte sur ses ailes;
Il veut interroger les vastes horizons,
Gravir la région des neiges éternelles,
Et côtoyer le bord des abîmes sans fonds... »

Encore une fois, ne suffirait-il pas de ce magnétisme, en y ajoutant, bien entendu, les séductions de la vanité, la griserie des succès de salon, la capiteuse atmosphère de la richesse et du luxe, le contraste de toutes les élégances, de tous les raffinements de toilette de Suzanne Moraines avec la simplicité presque indigente de Rosalie Offarel?

Je ne me serais jamais douté qu'un saint prêtre, un prêtre éloquent, me ferait songer aux légendaires carabiniers d'Offenbach. Quand tout le mal est fait, quand René Vincy, poussé au paroxysme du désespoir, après avoir découvert le mensonge bicéphale

de Suzanne Moraines, a essayé du suicide, lorsque Rosalie la délaissée, toute à sa douleur, n'a plus le courage de se demander si René, dans le cas où il ne mourrait pas de sa blessure, ne la ferait pas profiter d'une double guérison ; quand la foudre est tombée sur ce calme et honnête intérieur qui méritait mieux ; lorsqu'Émilie se désole ; quand Claude Larcher, usé, fourbu, galvaudé, avili à ses propres yeux, retourne une vingtième fois à cette indigne Colette, qui ressemble bien peu à mesdames Barretta, Bartet, Samary, Broizat et Reichenberg, à cette Colette qu'il a tour à tour quittée, reprise, chassée, battue, maudite, et qu'il ne peut désormais embrasser qu'entre deux nausées, nous assistons à un très beau dialogue entre Claude et l'abbé Taconnet, oncle d'Émilie et de René. C'est la revanche du spiritualisme chrétien, de la doctrine catholique. Il n'est jamais trop tard pour le repentir, pour la réconciliation avec Dieu et avec le bien, pour l'infini du pardon céleste, et même pour le pardon des douces et pieuses créatures, telles que Rosalie Offarel. Mais, pour le lecteur, pour la moralité du livre, il est trop tard. L'eau pure des lacs évangéliques a été d'avance troublée par les alcools de la passion sensuelle. Derrière l'abbé Taconnet, qui résume dans un admirable langage l'épilogue de ces douloureuses aventures, je crois voir Baron et ses carabiniers.

Nos romanciers en vogue sont coupables. Mais quelle honte pour la société, plus coupable qu'eux,

puisque, non contente de se faire leur complice par ses curiosités et ses complaisances, elle met, pour ainsi dire, aux enchères chaque concession à des turpitudes, à des ordures, dont ils s'abstiendraient si elle ne les pensionnait pas! Quelle ignominie, quand on songe que leur libertinage se fait avec sa luxure, leur matérialisme avec sa corruption, leur cuisine avec ses appétits, leur liste civile avec ses vices! Quelle humiliation, ce parallélisme entre l'infection littéraire et la pourriture politique, entre la triomphale mise en vente d'une œuvre immonde que je me garderai bien de nommer de peur que son titre seul ne suffise à salir cette page, et la mise à l'encan des consciences, de la justice, de l'honneur, sur les ruines de la France exploitée par des hommes de proie! Certes, M. Paul Bourget n'en est pas là; mais son talent si fin s'accorderait si bien avec une idéale chasteté d'exécution qui, sans pruderie, sans exagération de vertu et d'innocence, s'appliquerait tout entière à l'étude délicate, féconde, inépuisable, des facultés de l'âme! Je l'avais rêvé réactionnaire; je le vois *concessionnaire*. Pour d'autres, qui font du réalisme et du naturalisme à outrance, on doit se résigner et attendre le coup de balai. Ils suivent leur vocation, ils obéissent à leurs instincts : ils vont où les attire l'espoir de réaliser ce centième mille, opprobre du public. Tout ce qu'on peut leur reprocher, c'est de différer de leurs congénères, en ce sens que le butin qu'ils nous apportent fleure moins bon que les truffes. Mais, pour l'auteur de *Mensonges*, de *Cruelle*

énigme! d'*André Cornélis*, de *Crime d'amour*, je répète ce que j'écrivais tout récemment au sujet de Louis XV à Fontenoy, de Louis XV, encore moins vertueux que les romans de M. Paul Bourget : « C'est dommage ![1] »

1. Depuis la publication de *Mensonges*, M. Paul Bourget s'est encore plus *endommagé*.

LA VERTU EN FRANCE[1]

Il y a trente-deux ans, lorsque j'eus l'honneur de faire connaissance avec M. Maxime Du Camp, on m'aurait bien étonné si l'on m'avait dit qu'il serait un jour académicien modèle, prompt à s'attendrir en souvenir du vénérable Montyon, tellement identifié avec les prix de vertu, qu'il mériterait d'en obtenir un pour lui-même, et si odieux au parti républicain, que, pour ne pas être hué, sifflé et lapidé par les *frères et amis*, il serait forcé de céder la parole à un collègue sur la tombe de Victor Hugo. M. Maxime Du Camp était alors un jeune homme d'environ trente ans, svelte, élégant, d'une élégance plus militaire que littéraire. Volontiers on l'aurait pris pour un capitaine de cavalerie en bourgeois, et l'illusion était complétée par la rosette d'officier de la Légion d'honneur, qui semblait, à cette date, hors de toute proportion avec sa littérature. De concert avec MM. Laurent Pichat et Louis Ulbach, il venait de

1. Par M. Maxime Du Camp.

fonder et il rédigeait la *Revue de Paris*, qui, avant de succomber aux rigueurs de la censure impériale, allait s'illustrer en publiant *Madame Bovary*. On avait surnommé ces messieurs les *Polonais de la République des lettres*. Chacun, en ce temps-là, rêvait à sa guise et à son image la République de l'avenir. M. Eugène Pelletan, en présence des *scandales* de la monarchie de 1830 et des *orgies* du second empire, m'avait gravement annoncé que la République moraliserait la France; douce prédiction qui est malheureusement tombée *dans de l'eau!* D'autres appelaient de leurs vœux la République aimable ou athénienne; M. Maxime Du Camp et ses collaborateurs nous promettaient plutôt la République chevaleresque ou cavalière. Par une contradiction singulière, moins rare qu'on ne le pense, il ne doutait de rien et ne croyait à rien; mais il ne voulait pas que son incrédulité ressemblât à celle du *Siècle* et des commis voyageurs. Il m'écrivait couramment : *Ce vieux bêta de Béranger.* — C'était un scepticisme de bonne compagnie et de bel esprit, admissible dans les salons et fort bien porté dans les boudoirs. Ennemi des Philistins, hostile aux idées communes, amoureux de l'éclat, épris du panache, beau parleur, s'écoutant parler, on l'eût peut-être accusé d'un peu de fatuité, à l'époque où ce mot avait cours; je dirais immodeste, si ce vocable n'avait un double sens. Il paraissait si content de lui, qu'on avait envie de ne pas partager sa satisfaction. Depuis lors, cédant au charme de l'aventure et désireux de mettre dans sa

vie un chapitre de Walter Scott, — jacobin cette fois et non pas jacobite, — il avait accompagné Garibaldi dans l'expédition légendaire dont la France eut à gémir plutôt qu'à se féliciter. Évidemment, ce jeune homme si distingué, si bien doué, d'un extérieur si brillant, s'était proposé, à ses débuts, d'unir à la gloire du grand écrivain le prestige du héros de roman. Il est aujourd'hui le plus éminent, le mieux renseigné des statisticiens. Il élève la statistique à la hauteur de l'éloquence. Plus charitable que M. Édouard Drumont, il célèbre la charité jusque dans le temple protestant et dans la synagogue israélite. Il écrit des livres, d'ailleurs excellents, que l'on peut hardiment recommander aux couvents et aux pensionnats de jeunes demoiselles, et où nous avons, nous autres cléricaux, l'ineffable joie de voir rayonner la figure du prêtre, du missionnaire et de la sœur de Saint-Vincent de Paul. Sous sa plume édifiante, le théâtre même se sanctifie, et, quand il nous raconte avec une émotion communicative les vertus du bon Moëssard, père noble et régisseur de la Porte-Saint-Martin, nous sommes presque tenté de lui dire : « Ne seriez-vous pas le Moëssard de la littérature ? »

Ce que c'est que de nous ! Faut-il en conclure que M. Maxime Du Camp est, à sa manière, un *fruit sec* ? A Dieu ne plaise ! D'abord, il est de l'Académie française ; ensuite, il y a des fruits secs, et surtout des fruits confits, qui valent les fruits cueillis sur l'arbre ; enfin, on n'est jamais *fruit sec*, lorsque, après avoir glissé sur une pente dangereuse, on se relève

vaillamment pour donner aux braves gens des gages de conversion, et lorsque, après avoir publié des romans médiocres, et des vers plus médiocres encore, on finit par trouver sa voie, et, sur cette voie, des palmes vertes.

La Vertu en France! L'à-propos de ce titre réside principalement dans un contraste. Aujourd'hui, sous un régime de pillage, d'escroquerie, de cynisme, d'athéisme et de honte, le vice règne en maître. S'il n'a pas la royauté, — puisque les rois s'en vont, — il a la présidence. Il s'étale effrontément au grand jour, et, si vous me demandez où il est, je vous demanderai à mon tour où il n'est pas. Dans les ministères, dans les Chambres, dans les couloirs, dans les préfectures, dans les mairies, dans les écoles laïques, entre deux rangées de pots-de-vin assez vastes pour remplir le tonneau d'Heidelberg ou le tonneau des Danaïdes, au seuil des agences véreuses, sous les traits d'un viveur décavé, d'une courtisane patentée, d'une entremetteuse à falbalas, d'un agioteur taré, d'un instituteur sans foi ni loi, d'une institutrice plus apte à faire des enfants qu'à les instruire, d'un ménage évadé du mariage et échappant par le divorce au besoin de se mépriser et à l'envie de se haïr... Le vice! il nous saute aux yeux, il nous prend à la gorge, il nous suffoque de ses parfums quand il ne nous asphyxie pas de ses miasmes, il nous éblouit de son luxe, quand il ne nous dégoûte pas par ses turpitudes. Le scandale ne l'effraye plus; le déshonneur ne lui déplaît pas;

l'ignominie le met à son aise, l'opprobre le replace dans son élément; il se fait des rentes avec ses infamies, comme les mendiants avec leurs plaies; il se retrempe dans la boue, comme d'autres dans l'eau lustrale. Il signe le traité d'alliance entre la vénalité qui protège et la vénalité qui sollicite.

Ouvrez un journal, et non pas seulement ceux dont la spécialité est de propager le mal sous toutes ses formes : qu'y voyez-vous? le panégyrique d'ouvrages immondes, qui exhalent le Vice par tous les pores; l'apothéose d'auteurs qui doivent au Vice leur célèbrité et leur fortune. Il n'y a plus à proprement parler, de mauvais livres, de ceux avec lesquels on savait à quoi s'en tenir, de ceux qu'une ligne de démarcation bien tranchée désignait à l'empressement des uns, à l'horreur des autres; les frontières sont effacées, les barrières ont disparu. Le *ghetto* littéraire est devenu un palais splendide, dont toutes les magnificences sont payées par les bénéfices des imitateurs du marquis de Sade et de Casanova de Seingalt. Les gares, les longues journées en wagon, les cabinets de lecture, les librairies interlopes, les cercles, les salons même, se font les complices de cette promiscuité, où la multiplicité des poisons a fini par multiplier les Mithridates. On discute sérieusement ces ordures auquelles la discussion fait trop d'honneur, et que l'on devrait ignorer. Des gens qui se récrieraient avec furie, si un amateur de paradoxes plaidait devant eux les circonstances atténuantes en faveur des joueurs trop heureux à l'écarté ou au baccarat,

trouvent tout simple que l'on agite la question de savoir s'il est permis de tricher la morale, d'escroquer la pudeur, de filouter la décence, de salir, par milliers, les consciences, les imaginations et les âmes. Oui, le Vice partout, dans le cerveau, dans les nerfs, dans le cœur, dans les veines, dans les moelles de cette malheureuse société, qui pratique le suicide en détail, sous prétexte qu'elle ne meurt pas assez vite; ce qu'il y a de pire, l'idée qui m'obsédait pendant que je lisais le livre de M. Maxime Du Camp, c'est que le Vice se montre, et que la Vertu se cache, c'est que le le Vice est collectif, et que la Vertu est individuelle.

N'importe! Qu'il soit le bienvenu, ce livre qui nous apprend à ne pas désespérer de l'humanité, ce livre de bon conseil et de bon exemple, qui peut, en ranimant parmi nous l'émulation du bienfait, du dévouement, de l'abnégation, de l'esprit de sacrifice, de la charité active et féconde, rendre applicable cette pensée d'Alexis de Tocqueville : « La charité du pauvre est de ne pas haïr le riche. » — L'auteur passe en revue des professions bien diverses : la Servante, le Brocanteur, le Marin, le Soldat, le Comédien, le Nègre, la Négresse, l'Ambulancière, la Quêteuse, la Directrice, le Prêtre, la Sœur de charité, le Cocher, l'Hospitalier, le Collégien, etc., etc. Ce qui donne à ces épisodes, racontés d'ailleurs avec beaucoup de charme, plus de valeur encore et plus de prix, c'est que la vertu des humbles et des petits y est sans cesse vivifiée par le souffle de l'Évangile. Peut-être, parmi ces héros obscurs dont l'histoire est

si touchante, y en avait-il d'inconscients ; je ne suis pas bien sûr, par exemple, que le brave Moëssard fût un théologien bien savant, lorsqu'il s'écriait, dans le drame de *Trente ans, ou la Vie d'un joueur* : « La destinée du joueur est écrite sur les portes de l'Enfer ! » — Mais tous, fût-ce à leur insu, obéissaient à la loi divine, qui nous dit : « Aimez-vous les uns les autres. » — Que cet amour ne soit ni oisif, ni stérile ! Faisons le superflu pour être certains de ne pas négliger le nécessaire ! Voyez ces bienfaiteurs qui figurent dans le livre de M. Maxime Du Camp, et dont il a emprunté la légende aux rapports de l'Académie française ; ils sont simples de cœur et d'esprit ; quelques-uns ne savent pas lire ; la plupart sont presque aussi pauvres que ceux dont ils soulagent les souffrances dont ils consolent les misères. Ils font beaucoup avec rien ; et nous, ne ferons-nous rien avec quelque chose ? Le secret de leur force est dans l'immolation de leur volonté, de leur bien-être, de leur repos, au besoin de faire du bien. Mais ce sentiment quasi surnaturel, qui le leur inspire ? Qui les soutient et les affermit au milieu de douloureuses épreuves ? Si vous le leur demandez, ils vous répondront peut-être qu'ils n'en savent rien ; Dieu le sait : c'est Dieu qui communique à ces belles âmes le pouvoir de réaliser, sans appui, sans ressources, ce qui paraîtrait impossible à notre nonchalance et à notre faiblesse. Partout où vous verrez la nature domptée par une puissance supérieure, invisible, invincible, qui l'oblige à se désister de ses droits pour centupler ses devoirs,

reconnaissez et saluez la main de Dieu. L'homme, livré à lui-même, est incapable de cet effort vers quelque chose de plus grand que lui, surtout lorsqu'il n'y a pas de galerie pour l'applaudir, lorsque l'orgueil n'est pas là pour l'indemniser de ce que sacrifie son égoïsme. Le sceau de sa grandeur est dans sa petitesse même, qui le force de recourir à l'infiniment grand.

Rendons pleine justice à M. Maxime Du Camp : la religion tient une large place dans son livre. N'y eût-il, dans ce livre, que le chapitre intitulé *le Prêtre*, ce serait assez pour le recommander à toutes nos sympathies : — « M. Dupanloup, nous dit-il, qui fut Monseigneur d'Orléans, n'avait qu'une soutane si rapiécée, que ses vicaires en rougissaient. C'était le seul vêtement que sa charité lui avait laissé... » « C'est à l'œuvre qu'il faut juger le prêtre, et non pas aux intentions que lui prête la malveillance. S'il a pris soin des malheureux, s'il a réconforté les esprits défaillants, s'il a eu pitié des débiles, s'il a fait naître le repentir chez les coupables, s'il a donné aux pauvres la part qu'il ne se réserve pas à lui-même, qu'il soit béni ! car il a fait du bien, et il a été le représentant de Dieu dans ce que la Divinité a de plus auguste : la bonté. Ses opinions politiques, s'il en a, ne nous importent guère. A ceux qui ont faim un morceau de pain est plus utile qu'un bulletin de vote. La consolation qui apaise un cœur affligé, la parole qui rouvre l'espérance aux désespérés, ont plus d'importance que les objurgations des inventeurs de

théories sociales. Rêver le bonheur de l'humanité, c'est bien ; secourir le prochain qui souffre, c'est mieux... »

Tout le chapitre est de ce ton ; la note juste plutôt que l'effet. Remarquez que cet écrivain, qui, dans sa jeunesse, a figuré parmi les flamboyants, est ici naturel et simple comme la vérité même. Mieux vaut le bon vin ordinaire que le malvoisie frelaté. Nul n'est plus en mesure que moi d'attester l'exactitude de ces pages, si éloquentes dans leur sincérité. Depuis plus de soixante ans, je suis mêlé à tous les épisodes de la vie rustique, et j'ai pu étudier de près les rapports du curé de village avec ses paroissiens. Lamartine l'a poétisé ; — que n'a-t-il pas poétisé, le pauvre grand poète ? — Pour avoir un curé comme le sien, il faudrait d'abord le fabriquer exprès. Il faudrait aussi — ce qui n'est pas facile — établir une harmonie parfaite entre le pasteur et tout le personnel de sa bergerie, depuis le sacristain de son église jusqu'aux pigeons de son colombier. Il faudrait créer ou imaginer un cadre où bêtes et gens, objets extérieurs, arbustes et plantes, fleurs et fruits, azur du ciel et beautés du paysage, concourraient à la paisible ordonnance de ce petit royaume, dont le curé serait le roi. La réalité diffère essentiellement de cet idéal. L'épreuve la plus pénible pour le curé, ce n'est pas de vivre de privations, de trancher sur son morceau de pain la part des pauvres, de se réduire au strict nécessaire, de rapiécer sa soutane, de mortifier ses sens, de coucher sur un *sac de balle d'avoine*

pour que les indigents aient des draps, un matelas et une couverture, d'ignorer tout ce qui, dans le vocabulaire des heureux de ce monde, s'appelle luxe, jouissance, plaisir, bien-être ; c'est de se trouver constamment en contact avec des âmes frustes, des esprits bornés, des consciences obtuses, qui, sans renier leur foi, la ramènent aux conditions de la vie matérielle, la subordonnent aux questions de gros sous, et refusent de s'apercevoir que c'est, au contraire, en sacrifiant ce matérialisme pratique, qu'elles s'assureraient la possession des divines espérances.

Dans ce chapitre consacré au prêtre, M. Maxime Du Camp raconte l'admirable histoire de l'abbé Marchal, curé de deux hameaux de la Haute-Marne. L'Académie française lui a décerné un prix de deux mille francs; l'Église pourrait le canoniser ; car il a choisi, pour en faire sa clientèle et sa famille, non pas seulement les nécessiteux, les déshérités, les affamés, les affligés, mais ceux que la Providence a frappés d'une façon plus particulière en compliquant leur pauvreté de maladies étranges, effrayantes, incurables : épilepsie, scrofules, idiotisme, ulcères, infirmités de toutes sortes ; la Cour des Miracles, dans un sens diamétralement contraire à celui qu'a popularisé le poète. Oui, miracles, non pas de la supercherie des mendiants, truands ou enfants de Bohême, cessant pendant la nuit d'être boiteux, borgnes, aveugles, manchots, goitreux, culs-de-jatte, tout ce qu'ils étaient dans le jour pour exciter la pitié des passants ; mais miracles d'une charité sur-

humaine, attirée par tout ce qui éloigne, séduite par tout ce qui rebute, affriandée par tout ce qui dégoûte. De ce récit, qu'on ne saurait lire sans une émotion profonde, rapprochez *la Quêteuse*. Cette fois, je puis associer un souvenir personnel à l'histoire de Madeleine Laugier, que M. Maxime Du Camp raconte si bien. En mai 1840, j'allai d'Avignon à Marseille, pour me distraire d'un de ces grands chagrins que, trente ans plus tard, on échangerait volontiers contre les joies de la vieillesse, et pour entendre Tamburini, qui était venu passer une quinzaine, en Canebière, chez son ami le docteur Pirondi. Nous avions, cette année-là, un été de la Saint-Martin de chauvinisme et de bonapartisme, auquel on se livrait avec d'autant moins de défiance, que la légende napoléonienne nous semblait destinée à rester à l'état platonique, historique et poétique. Les Chambres venaient de voter le retour des cendres du grand empereur. M. Thiers, qui n'avait pas plus envie de la guerre que Louis-Philippe et M. Guizot, amusait la badauderie française et parisienne à l'aide de ces simulacres qui remplacent le feu par la fumée, le canon par *la Marseillaise* et le champ de bataille par le décor de théâtre. Nous avions tous notre petite pointe d'humeur belliqueuse et de griserie guerrière. A mesure que j'approchais d'Orgon, ces idées me trottaient dans la tête, tandis que les chevaux de la diligence trottaient lourdement sur la grande route. Je me souvenais que, en 1814, dans cette même ville d'Orgon, Napoléon Bonaparte, après avoir été, trois ans

auparavant, le maître de l'Europe, avait failli être écharpé par une émeute de femmes changées en furies. Le jour baissait; mon imagination évoquait ces souvenirs sinistres, et ces femmes du peuple, mandataires des vengeances ou des représailles de toute une légion d'orphelins, de veuves et de mères, m'apparaissaient sous un aspect shakspearien ou dantesque, avec la chevelure serpentine des Érynnies ou le balai des sorcières de Macbeth. Tout à coup, la diligence s'arrêta : nous étions arrivés au relais. La portière s'ouvrit, et je vis s'approcher une femme, jeune encore, d'une douce et angélique figure, vêtue de noir, un crucifix sur la poitrine, portant une coiffe de taffetas noir par-dessus un bandeau de toile blanche ; elle tenait à la main une tirelire qu'elle présentait aux voyageurs avec quelques mots de prière, humbles et suaves comme elle. C'était la quêteuse, Madeleine Laugier. Je ne la connaissais pas ; je remarquai que le conducteur, les postillons, les curieux accourus au bruit de la voiture et quelques-uns de mes compagnons de voyage la saluaient avec des signes d'admiration, d'attendrissement et de respect. Mon offrande fut bien modeste ; mais je me promis de prendre ma revanche. A Marseille, je me renseignai. Mes amis me parlèrent de Madeleine Laugier comme d'une sainte. Ils me racontèrent ses origines, ses antécédents, sa vocation, et, au bout de quarante-sept ans, je constate que le récit de M. Maxime Du Camp s'accorde exactement avec leurs récits.

Née le 15 août 1801, à Bonnieux, arrondissement

d'Apt, Madeleine Laugier, dont la famille était pauvre, et qui se livra de bonne heure au travail des champs, devint bientôt, par sa beauté, sa gentillesse, sa grâce souriante, son exquise douceur, ses façons avenantes, ce qu'on appelle *la joie de la maison*. Elle était très pieuse, et sa piété s'exalta à la suite d'un vœu qui la rendit plus touchante et plus angélique encore: Agenouillée devant une statue de la Sainte Vierge, que l'on dit miraculeuse, et qui est vénérée dans la vallée d'Apt, elle fit, dans le secret de son cœur, vœu de se consacrer à la vie religeuse, si son frère atteint d'un rhumatisme articulaire et perclus de tous ses membres) recouvrait sa santé. »

Son frère guérit, et Madeleine ne songea plus qu'à accomplir son vœu. Elle rencontra un obstacle qu'elle n'avait pas prévu. Dans nos campagnes, à cette époque, les jeunes filles n'apprenaient ni à écrire, ni à lire. Saintement, mais absolument ignorante, Madeleine ne pouvait être religieuse. Malgré ce mécompte, elle persévéra, et les Sœurs de l'hospice d'Orgon l'acceptèrent en qualité de quêteuse. Elle entra en fonction dès le lendemain ; c'était en 1821. Elle avait vingt ans, et la sainte fille n'hésita pas à ensevelir sa beauté sous une robe de bure noire, ample et dissimulant les formes. M. Maxime Du Camp ajoute excellemment : « Sous une coiffe blanche que surmonte un béguin noir, elle cacha ses cheveux. Ainsi costumée, elle ressemblait à une religeuse d'un ordre inconnu : l'ordre des volontaires de la charité. »

Donc, en 1840, il y avait déjà dix-neuf ans que

Madeleine Laugier s'acquittait de sa tâche héroïque, sans faiblir un seul instant, sans jamais se coucher, par tous les temps, la nuit, sa lanterne à la main, grelottant sous les morsures du mistral, trempée par la pluie, toujours à son poste, « passant ses nuits dans une guérite en planches, *factionnaire* intrépide (et non pas *fonctionnaire*, monsieur Bourloton !) veillant pour l'infortune et aux aguets de la charité... ses paroles glissaient comme une musique à travers les rafales. »

Sept ans encore, jusques en 1847. Puis, les diligences et les chaises de poste furent remplacées par le chemin de fer, qui changea toutes les conditions du voyage et releva Madeleine Laugier de sa faction d'un quart de siècle.

Mon parti fut pris à l'instant : je renonçai à Tamburini et à ses roulades, à la belle madame Roubion (la Mercédès d'Alexandre Dumas) et à sa bouillabaisse, — et je repris, le surlendemain, la route *d'en Avignon*. Grâce à cette économie, je réalisai une somme assez rondelette que je destinai à la tirelire de Madeleine Laugier. En approchant d'Orgon, j'étais ému comme un jeune amoureux à son premier rendez-vous. Madeleine s'avança vers la voiture. Quand elle vit reluire dans ma main trois ou quatre pièces d'or, au lieu des pièces blanches auxquelles elle était habituée, son pâle visage s'illumina d'une douce surprise. Me regardant avec une expression céleste que je n'ai jamais oubliée, elle murmura : « Merci, monsieur ! mes malades prieront pour vous ! » En la

voyant, en l'écoutant, j'étais consolé de mon grand chagrin.

Si, contre toute vraisemblance, M. Maxime Du Camp jette les yeux sur cet article, il comprendra l'irrésistible préférence qui m'a fait choisir Madeleine Laugier parmi ces héros et ces héroïnes de dévouement et de charité, récompensés par l'Académie française. Pourtant, ma prédilection ne doit pas me rendre injuste à l'égard des autres récits, où l'auteur a eu le mérite de donner à un simple rapport académique tout l'intérêt et tout le charme d'une touchante nouvelle. A côté du Prêtre, de la Quêteuse, plaçons la Sœur de charité, la Servante, l'Ambulancière, l'Alsacienne, la Fiancée, la Piété filiale. A propos du chapitre intitulé *le Nègre*, je ne puis m'empêcher de rappeler les premières pages des *Mémoires* du comte de Villèle, qui s'accordent parfaitement avec les premières lignes de M. Maxime Du Camp : — « Parmi les colonies que la France a perdues, Saint-Domingue fut une des plus belles. Tout semble avoir concouru à la détacher de la mère patrie et à lui donner une indépendance où elle n'a point trouvé d'enviables destinées. » Eustache Blin, le nègre dont il est ici question, né en 1773, fit de tels prodiges de courage, de dévouement et de vertu, que, si je l'avais rencontré pendant sa vie héroïque, je lui aurais probablement dit : « C'est vous qui êtes le nègre ? — Oui. — Eh bien, continuez ! »

Le livre excellent de Maxime Du Camp est *illustré* de quarante-cinq gravures dessinées sur bois par

MM. Myrbach, Tofani et Ed. Zier. Ces gravures ont quelque chose de primitif, — j'allais dire de naïf, — qui sied aux récits qu'elles illustrent. La vertu n'est-elle pas la plus sublime des naïvetés? Et ne semble-t-il pas aux contemporains de la troisième République, que les vertueux épisodes, reproduits par ces gravures sur bois, nous reportent de cinquante ans en arrière? Si, comme je le crois sans en être sûr, ce volume est destiné à figurer parmi les livres d'étrennes de 1888, la maison Hachette et les librairies parisiennes en publieront peut-être de plus magnifiques, elle n'en publieront pas de plus honorables.

NOTES INÉDITES SUR M. THIERS[1]

Juste retour des choses et des ambitions d'ici-bas! La gloire de M. Thiers n'a cessé de s'amoindrir à mesure que s'édifiait le monument fastueux et ridicule, où l'on nous apprend qu'il *aima sa patrie et cultiva la vérité.* Si nous ne nous trompons, le livre de Joseph d'Arçay, précédé d'une spirituelle préface de Francis Magnard, doit porter le coup de grâce à cette encombrante mémoire. Joseph d'Arçay et Francis Magnard sont deux esprits de la même famille; enclins en politique à un scepticisme ingénieux et poli, qui résume la perte de nos illusions et n'ôte rien, Dieu merci! à leur antipathie pour les grotesques absurdités et les venimeuses violences de la République radicale, anarchiste, communarde et athée.

Magnard conclut ainsi, et nous ne le trouvons pas trop sévère: « C'était un homme brillant et médiocre, aux idées multiples, mais étroites, préférant les expédients aux principes. Dans l'histoire des peuples,

1. Par Joseph d'Arçay.

il figurera au cinquième ou sixième rang, derrière les législateurs, derrière les inventeurs, derrière les héros, parmi les faiseurs adroits et les politiciens retors. »

Francis Magnard ne nous dit pas, mais il nous est permis d'ajouter qu'on peut figurer au sixième plan, — et même au trentième, parmi les comparses — dans l'histoire des peuples, sans avoir été ni coupable, ni funeste, ni nuisible. Au théâtre, ces comparses s'appellent des *utilités*. Prenez le mot diamétralement contraire; vous aurez le rôle, ou plutôt les divers rôles de M. Thiers.

Quant à Joseph d'Arçay, ou à l'homme d'infiniment d'esprit que déguise ce pseudonyme, il n'est pas un inconnu pour nous. Nous avons lu ses *Indiscrétions contemporaines*, où se révélait l'homme bien informé, capable de mettre un grain de sel sur chacun de ses renseignements. Septuagénaire encore plein de verve, seul survivant parmi les convives du docteur Véron, observateur par état et par goût, nul n'était mieux posé pour nous raconter non seulement M. Thiers, mais ses origines, défigurées dans les légendes groupées autour de son berceau. Ici, je fais une première halte: lorsque M. Thiers devint un haut et puissant personnage, ses partisans et ses détracteurs s'accordèrent sur un point: l'obscurité et la bassesse des antécédents de sa famille, la pauvreté absolue de ses parents, etc. — Suivant qu'on voulait le dénigrer ou le surfaire, on insistait sur le mérite d'être fils de ses œuvres, ou sur le désagrément d'être *fils de quelqu'un*. Ce quelqu'un était, en effet, un bien

triste sire, dont les désordres auraient fait cruellement souffrir le ministre de Louis-Philippe, le futur président de la République, s'il n'avait été absolument dépourvu de ces délicatesses du sens moral, qui ne se bornent pas à la responsabilité personnelle, et remontent, dans leurs scrupules, en deçà de l'acte de naissance. On doit être si malheureux de ne pouvoir estimer son père, qu'il y a, dans cette douleur, de quoi paralyser toutes les ambitions en souillant d'une tache préventive toutes les grandeurs de ce monde et en éclaboussant de boue le pied qui va se poser sur l'étrier. M. Thiers n'a jamais eu de ces raffinements de conscience filiale. Bien lui en a pris; mal en a pris à la France.

Maintenant, écoutons M. Joseph d'Arçay. Il nous apprend des détails que nous avions toujours ignorés: *La vraie famille; la fausse famille.*

Joseph d'Arçay reproduit textuellement les actes de l'état civil, d'où il résulte que la naissance de M. Adolphe Thiers fut *antérieure* au mariage de son père, Pierre-Louis-Marie Thiers, propriétaire avec Marie-Madeleine Amic ; et cela par une vive raison : c'est que M. Thiers (Pierre-Louis), était marié à Claudine Fougasse. Ce nom prodigieusement marseillais me suggère une remarque philologique. Dans la langue de Mistral, *Fougasse* est le nom d'un gâteau de ménage, bourgeoisement grossier, fait avec deux pincées de fleur de farine et plusieurs poignées de son. Quel dommage que cette Claudine Fougasse ne fût pas la mère de M. Adolphe Thiers? Un peu de fine

fleur de farine, et beaucoup de son! N'est-ce pas à peu près cela? Mais on doit cesser de plaisanter en parlant de sa vraie mère, Madeleine Amic. C'est au dévouement maternel, à l'esprit de sacrifice de cette femme excellente, que M. Thiers dut les bienfaits d'une éducation assez complète pour préluder à ses premiers succès. Comment fut-elle récompensée de son abnégation par ce fils, devenu d'abord un des gros bonnets du journalisme parisien, puis député, sous-secrétaire d'État, ministre, président du Conseil, gendre de millionnaires? — « Je serai, nous dit Joseph d'Arçay, plus sévère à propos de l'influence qu'eut madame Dosne sur son gendre au sujet de ses relations avec sa mère... Mon Dieu! que M. Thiers marié, en possession d'une belle-mère comme madame Dosne, ne songeât pas à faire faire les honneurs du ministère des affaires étrangères par sa mère, à l'imitation de M. Guizot, qui se faisait gloire de la sienne, et qui faisait recevoir les ambassadeurs par cette femme simple et modeste, mais si digne de tous les respects, et sur laquelle on ne se permit jamais que l'innocente plaisanterie d'Armand Bertin, qui l'appelait *la Veuve Calvin*; — que M. Thiers, moins libre, ne suivît pas cet exemple, je le comprends; qu'il ne pût pas faire accepter dans l'intimité d'une élégante de 1830, de la femme d'un agent de change devenu receveur général, une vieille femme qui avait conservé le plus pur accent de la Canebière, qui portait, en 1850, le *châle boîteux* de 1810, je le comprends; mais que, après les antécédents que j'ai racontés, avec le

tendre dévouement qu'elle lui avait toujours montré, en souvenir de tous les sacrifices qu'elle s'était imposés, la mère ne rencontrât pas chez son fils les égards les plus élémentaires, qu'il la laissât presque *dans le besoin*, c'est ce qui est à peine croyable... »

Hélas! oui, c'est à n'y pas croire; 250 francs par mois quand il était ministre, 200 francs quand il ne l'était pas. (Et il ne le fut jamais longtemps!) Cette anémique pension de 2,400 francs ou mille écus par an représentait à peu près ce que l'opulent *quintette* de la place Saint-Georges avait, en 1840, à dépenser par jour. Mais, en dehors de la question d'argent, je serai plus sévère que Joseph d'Arçay. Tenir sa mère à distance! La renier! Avoir l'air d'en rougir au profit et sous l'influence d'une vieille pécheresse, sur laquelle Joseph d'Arçay ne nous laisse pas la moindre illusion! Une pareille monstruosité n'a d'excuse que lorsqu'un fils est séparé de sa mère par un scandale : or, s'il y avait scandale dans la vie intime de M. Thiers, il ne lui venait pas de ce côté-là. Certes, c'est un bien grand bonheur d'avoir le droit d'être fier de sa mère, et, si l'on acquiert quelque renommée, de lui en reporter tout l'honneur, de se dire qu'on lui doit tout, non seulement la vie matérielle, mais cette vie intellectuelle et morale qui se transmet par le sang, par l'éducation, par les traditions et les exemples de famille. Je ne sais pourtant, — et je ne pourrais que le deviner, — s'il n'y a pas une jouissance plus délicate et plus raffinée à *créer sa mère*, pour ainsi dire, à faire sortir de l'ombre, en l'éclairant d'un reflet de

gloire, une douce et pâle figure, humble et simple, destinée, semblait-il à rester dans l'obscurité. Par ce crime filial, M. Thiers perdait l'occasion de justifier un mot attribué à M. de Talleyrand, et de prouver qu'il n'était pas un *parvenu*, mais un homme *arrivé*. C'est que, en réalité, le mot n'était pas juste. Il y a deux sortes de parvenus : ceux qui, partis de bas, enrichis par hasard, enivrés de leur fortune, nous offrent le contraste de l'étalage de leur richesse avec la vulgarité de leur luxe, de leur langage et de leurs manières; et ceux qui, élevés par leurs talents au-dessus de la foule, ont assez d'esprit pour faire oublier leur point de départ, pour s'acclimater sans trop d'efforts à leur situation nouvelle, mais gardent la vulgarité de cœur, la pire de toutes, faite de vanité, de bouffissure et d'ingratitude, croyant se grandir par une rupture radicale avec tout ce qui leur rappelle leurs modestes origines.

En ce sens, M. Thiers fut toujours un parvenu : d'autant plus coupable qu'il aurait pu et dû se rattraper, au profit de sa mère, de tout ce qui lui manquait, de tout ce qui lui était impossible, du côté de son père, espèce d'aventurier sans feu ni lieu, sans foi ni loi, sans sou ni maille, qui courait dans le monde en semant des enfants naturels sur sa route, — et qui ne fut bon qu'à rançonner, humilier et compromettre son fils.

« Le cynisme de ses discours, écrivait M. Loëve-Veimars en décembre 1835, le fit accuser d'actions que je n'hésite pas à déclarer indignes de son carac-

tère... On accusait M. Thiers d'avoir participé au trafic des quelques places qui dépendaient du ministère des finances... Son malheur était bien réel, et M. Thiers était sincèrement à plaindre; on avait, en effet, tenté de trafiquer de quelques places en son nom; et l'homme qui se livrait à ce honteux métier portait un titre qui touchait de trop près à M. Thiers, pour que sa juste colère pût l'atteindre!... M. Laffitte agit alors envers son jeune ami, comme s'il eût été l'*honnête et bon père* qui lui manquait. » — Impossible d'être plus clair sans s'expliquer catégoriquement.

Ajoutez à ces mésaventures filiales la couvée d'enfants naturels de ce père malfaisant; — enfants qui auraient dû brouiller M. Thiers avec le côté gauche : Germain, que le ministre envoya à Pondichéry en qualité de juge de paix; Charles, qui commença par être chancelier du consulat d'Ancône, et finit par être gendarme; Louiset, qui se fit courrier des familles, et qui, de temps à autre, réussissait à extirper quelques louis de l'escarcelle fraternelle; une certaine madame Ripert, qui, un beau matin, installa, rue Basse-du-Rempart, une table d'hôte, avec cette enseigne : « Madame Ripert, sœur de M. Thiers, ancien ministre. » — Vous avouerez que la famille, cette consolation des ambitieux déchus, cette joie des braves gens sans ambition, ne se révélait pas au futur libérateur du territoire (?) sous ses aspects les plus séduisants, les plus respectables ou même les plus commodes.

Cette situation, créée par M. Thiers vis-à-vis de sa digne mère, subie à l'égard de son indigne père, pourrait servir à expliquer bien des traits caractéristiques de sa vie publique et privée. L'homme d'un esprit supérieur et d'un cœur équivoque, amené à se regarder uniquement comme le fils de ses œuvres, arrive à accepter cet isolement, non plus comme une humiliation, mais comme un privilège, et à se croire dispensé des devoirs par cela même qu'il est sevré des affections. Ses facultés aimantes, s'il en a, se dessèchent ou se corrompent, à mesure qu'il s'accoutume à ne compter que sur lui seul, à ne voir auprès de lui que des obstacles au lieu d'encouragements et d'appuis. Il y contracte une sorte d'égoïsme inconscient que, plus tard, il applique à tout, et qui se traduit en désertions et en ingratitudes. On le gêne, du moment qu'on ne le sert plus; on lui devient importun dès l'instant qu'on lui devient inutile. C'est ainsi que M. Thiers, protégé à ses débuts par Manuel, lui tourna le dos dès qu'il put se passer de lui. C'est ainsi qu'il rompit avec M. Laffitte, dont il avait été le commensal, le coadjuteur, et qui l'avait comblé de bontés. Il ne fut pas plus reconnaissant envers le pauvre Schubart, humble et obscur libraire allemand, qui avait facilité pour lui l'acquisition d'une plantureuse action du *Constitutionnel*, et qui, peu de temps après, mourut de misère, de délaissement et de chagrin. Quelques-uns de nos romanciers donnent pour titre collectif à la série de leurs récits : *Batailles de la vie*. — Pour l'homme ambitieux et

isolé dont je parle, la vie est aussi une bataille, où le soldat qui veut vaincre et monter en grade, est entraîné, non seulement à tirer sur l'ennemi qui lui fait face, mais à marcher sur le corps du compagnon d'armes qui tombe à ses côtés, et dont le cadavre lui barre le chemin.

Est-ce tout? Pas encore. M. Thiers, dans ces conditions de famille et ces dispositions d'esprit, écrivant l'*Histoire de la Révolution française*, devait naturellement y professer le culte du succès, ou, en d'autres termes, le sacrifice permanent des principes de justice et de vérité à la raison du plus fort, au triste avantage de vaincre son adversaire à force de violence, de scélératesse et d'audace, sauf à être vaincu, le lendemain, dans la surenchère révolutionnaire, par un antagoniste plus violent, plus audacieux et plus scélérat.

En lisant ce chapitre de Joseph d'Arçay, je me suis souvenu, non pas de *la Veuve Calvin*, morte en 1848, mais de l'austère salon de M. Guizot, dont les trois principaux ornements étaient le *saint Jean-Baptiste* de Murillo, le portrait du maître de la maison, par Paul Delaroche, et le portrait de sa mère, pur chef-d'œuvre d'Ary Scheffer. Cette figure vénérable, où se révélaient à la fois la rigidité des vertus calvinistes, l'inflexibilité des doctrines, la fidélité aux traditions de famille et la tendresse maternelle, inspirait à tous, même aux catholiques et aux sceptiques, un sentiment de respect. Ce contraste peut servir à mesurer la distance entre les deux hommes d'État, qui furent si

longtemps rivaux, — pour ne pas dire ennemis, — et dont la rivalité se continua sous l'Empire jusque dans *le sein* de l'Académie française. A ne juger que les faits extérieurs, la carrière politique de M. Thiers a été plus brillante que celle de son compétiteur. Il fut plus populaire auprès de la bourgeoisie de Paris, qui aimait à se reconnaître dans ce type de Joseph Prudhomme spirituel. Il fut, pendant près de trois ans, le premier personnage de l'État, président de la République, arbitre des destinées de la France, disposant de ses finances, salué par ses amis du titre de libérateur du territoire, maître de choisir entre le rôle d'un Monk pacifique et celui d'un Washington amoindri. Enfin, après chacune de ses défaites ou de ses retraites, il avait l'agrément de tomber sur un matelas bourré de millions, tandis que M. Guizot se retrouvait en face de la plus honorable pauvreté. Et, cependant, qui hésiterait à préférer la mémoire du vaincu à celle du triomphateur? M. Guizot eut la première de toutes les conditions d'estime, laquelle manqua à M. Thiers : la dignité de la vie privée. De ces deux illustres octogénaires, l'un justifia, l'autre démentit le quatrième commandement de Dieu : « Père et mère honoreras, afin de vivre longuement. »

Si inféodé que fût M. Thiers à la famille de sa femme, à l'exclusion de la sienne, on ne peut que s'étonner, avec M. Joseph d'Arçay, de sa dédaigneuse froideur à l'égard du seul parent dont il eût le droit d'être fier, M. Gabriel de Chénier, chef de bureau de la justice militaire, chevalier de la Légion d'honneur,

— le tout, sans que M. Thiers, deux ou trois fois ministre, eût rien fait pour son avancement et l'eût jamais invité à dîner. Certes, l'historiographe de la Révolution n'était pas homme à découvrir une tache dans cette parenté, sous prétexte qu'un des deux Chénier avait voté la mort de Louis XVI. D'ailleurs, la gloire, la poésie, le courage et le supplice d'André Chénier couvraient tout. L'incident qui mit fin aux relations fort peu intimes des deux cousins mérite d'être raconté. On était à la veille de l'éclosion du ministère du 1er mars 1840. M. Thiers, toujours hanté de velléités belligérantes, se préoccupait surtout du ministère de la guerre. Il songeait, pour ce poste, au général Despans-Cubières. Gabriel de Chénier entre dans son salon.

— Ah! Chénier, vous arrivez à propos, dit M. Thiers. Vous qui êtes de la maison, vous allez nous dire votre opinion sur le général Cubières : pensez-vous qu'on puisse en faire un ministre de la guerre?

— En aucune façon, répondit sans hésitation M. de Chénier, qui n'était pas courtisan. Il peut suffire aux fonctions de directeur du personnel; mais le ministère est trop lourd pour ses épaules.

M. Thiers, dont le siège était fait, tourna le dos à son cousin, en grommelant, assez haut pour être entendu, ces paroles peu aimables :

— Décidément, les bureaux rétrécissent l'esprit.

M. Gabriel de Chénier se le tint pour dit, et l'on ne se revit plus.

On sait ce qui advint. Le général Cubières, ministre

de la guerre pour le bon plaisir de M. Thiers, se montra fort inférieur à ses fonctions, et, quelques années après, tristement impliquée dans le procès Teste-Pellaprat, il contribua, pour sa part, à alourdir le dossier de la sinistre année 1847, qui prépara le 24 février; aggravation qui eût passé inaperçue, si le général Cubières n'avait jamais été ministre.

Ce défaut complet d'appréciation et de prévision, répété bien souvent dans la longue carrière de M. Thiers, pourrait nous aider à prouver que, dans son élévation, ses succès, ses grandeurs, il y eut beaucoup de hasard et beaucoup de trop bien joué : à peu près comme un adroit joueur de whist, qui se donnerait les atouts, et qui couperait les rois. En 1830, acharné contre l'expédition d'Alger, il annonce, un mois durant, qu'elle sera un désastre, et que, quand même elle réussirait, elle n'aboutirait qu'à remplacer la piraterie régulière, quasi *paternelle* (!) du dey d'Alger, par une piraterie irrégulière, beaucoup plus redoutable. Plus tard, il refuse de prendre au sérieux les chemins de fer ; en revanche, il déclare, publiquement, que les fortifications de Paris protégeront à tout jamais la capitale contre l'invasion étrangère et, *in petto*, qu'elles donneront au gouvernement toutes facilités pour foudroyer les insurrections parisiennes. Il se figure, dans son chauvinisme bourgeois et myope, que le retour des cendres de l'empereur donnera du prestige à la monarchie de Juillet, et il ne comprend pas le danger d'une résurrection de la première légende napoléonienne. Il ne dit pas que, si le geai

paré des plumes du paon ne trompa personne; le coq paré des plumes de l'aigle cesse d'être un coq sans devenir un aigle. Ainsi de suite. — « Il ne sut prévoir, dit M. Francis Magnard, ni la Révolution de 1848, ni les secrets desseins du prince président. En 1847, il disait : « L'Allemagne est finie!! »

Quant à ses qualités oratoires et littéraires, à l'éloquence, telle que nous l'entendions autrefois d'après Démosthène, Cicéron et Bossuet, c'est une cruauté de parler de celle de M. Thiers en regard de noms tels que le comte de Serre, Royer-Collard, le général Foy, Martignac, Guizot, Lamartine, Montalembert. A la tribune comme dans son salon, il ne fut qu'un causeur, un *monologueur* souvent étourdissant, souvent étourdi, et, au milieu de ses fusées de paradoxes et de son fouillis d'idées, bien moins original qu'il n'en avait l'air, donnant parfois raison à M. Malitourne, qui disait de lui : « M. Thiers, c'est M. de la Palisse, ayant le courage de ses opinions. »

C'est que l'esprit tout seul, tout sec, ne suffit pas à l'éloquence. — *Pectus est quod disertos facit.* — Le feu d'artifice, le feu d'amiante, n'ont rien de commun avec la flamme intérieure et communicative, dont le foyer est dans le cœur. Il faut, pour réaliser ce don si rare de l'éloquence, être animé et comme possédé d'une inspiration supérieure, se sentir porté par un souffle presque surhumain, élever à soi son auditoire au lieu de se baisser jusqu'à lui. Comment M. Thiers aurait-il été doué de ces facultés exceptionnelles? Où les aurait-il prises, ce petit homme dont

l'âme s'était rétrécie, racornie et ridée au contact de l'ambition, de la vanité et de l'avarice, qui s'était acclimaté à l'ingratitude ou à l'indifférence filiale, qui n'était prodigue que des deniers de l'État, et ne déliait les cordons de sa bourse que lorsqu'il s'agissait de se faire attraper par un marchand de bibelots ou de médiocres copies à l'aquarelle des maîtres italiens ? Comment nous aurait-il donné la sensation de quelque chose de plus grand que nous et que lui-même, lui qui avait besoin que l'on fût petit pour l'applaudir, l'admirer et lui abandonner la France?

Et son style! sa langue! Je crois vous avoir déjà dit, d'après Mérimée, qu'il se vantait de ne pas apercevoir de différence entre le style de Bossuet et celui de M. Lepelletier d'Aunay. J'ajoute un souvenir personnel. En juillet 1859, j'allais à Dieppe avec un jeune élève de quatrième, qui me tenait de très près. Nous nous trouvâmes dans le même wagon que M. John Lemoinne. Il demanda au lauréat du lycée Bonaparte, quel avait été le sujet de sa composition de fin d'année.

— Traduire en latin une page de M. Thiers.

— En latin! répliqua l'écrivain des *Débats*. Votre professeur aurait bien mieux fait de vous la faire traduire en français.

Avant de finir, je veux, de concert avec M. Joseph d'Arçay, non pas, grand Dieu! réhabiliter, mais glorifier cette mère, que M. Thiers a si odieusement méconnue, si durement traitée, qu'il a tout juste empêchée de mourir de faim, et que madame Dosne

consignait à la porte de son hôtel, quand son gendre était malade. Même au point de vue, sinon mondain, au moins humain, cette mère délaissée valait cent fois mieux que madame Dosne, de laquelle Joseph d'Arçay nous dit malicieusement : « J'ai eu entre les mains une lettre de M. Thiers, écrite à un de ses collègues, lorsque sa belle-mère tomba gravement malade à Cauterets. Il est difficile de pousser plus loin l'expression de la douleur : c'était déchirant ! » Cette déchirure déchire bien des voiles, et nous explique la boutade de madame Thiers, qui, dans son franc parler provençal, appelait madame Dosne : *Madame la Coquine.*

« Je fus, ajoute Joseph d'Arçay, présenté à madame Thiers, la mère. Je fus tout de suite frappé de la grande ressemblance de la mère avec le fils. Madame Thiers avait alors soixante-dix ans. Elle était petite, comme son fils ; elle avait un peu sa voix, ornée de l'accent provençal le plus pur. Elle avait l'esprit très vif et la conversation agréable... Ce qui me frappa tout de suite, ce fut l'extrême simplicité de cette installation chez la mère de l'homme important, déjà plusieurs fois millionnaire, qui, à deux pas de là, occupait un hôtel, moins splendide qu'il ne l'a été plus tard, mais suffisamment confortable et élégant... »

N'allons pas plus loin : j'ai eu soin, dans cet article, d'éliminer tous les épisodes de la vie publique de M. Thiers. J'en ai si souvent parlé depuis 1871 et 1872, que j'aurais craint de me répéter. D'ailleurs, à quoi bon? Sa vie privée nous donne la clef de sa politique.

En dehors de l'Église, à l'égard de laquelle il observa une neutralité tour à tour hostile, sceptique, glaciale et déférente, nous avons deux mères : notre mère et notre patrie. Encore une fois, comment M. Thiers aurait-il aimé sa patrie, lui qui n'aima pas sa mère ?

11 juin 1888.

MARIE JENNA [1]

Grâce au nombre toujours croissant des publications littéraires, tout critique peut être comparé à un débiteur insolvable. Mais jamais je ne me suis senti plus endetté que devant ce délicieux volume, — *Marie Jenna, sa Vie et ses Œuvres,* par M. Jules Lacointa. — L'âme exquise d'un vrai poète, se révélant sous la forme la plus familière et la plus intime; âme virginale et angélique, repliant ses ailes pour correspondre avec ses amis, et, dans ses lettres touchantes et charmantes, rencontrant au bout de sa plume des sentiments, des idées, des mots, qui donnent envie de se demander si elle n'était pas, en les écrivant, plus près de sa vraie patrie que de sa terre d'exil!

Cette correspondance me suggère ou me rappelle une remarque qui peut nous consoler au milieu de nos misères. Les deux coryphées de la libre pensée et de l'athéisme, Sainte-Beuve et Mérimée, ont beau-

1. Sa vie et ses œuvres, par Jules Lacointe.

coup perdu aux confidences épistolaires, publiées après leur mort. Ils nous y apparaissent dans un déshabillé qui ne les embellit pas, l'un avec toutes les petitesses d'une nature de vieux garçon libertin, maniaque, venimeux, vicieux, obséquieux, vindicatif et méchant; l'autre avec toute la sécheresse d'un scepticisme haineux, incessamment occupé à assouvir sa vanité et à la cacher sous un masque d'ironique indifférence. Dans notre camp, au contraire, quel que soit le grade ou l'uniforme, — de Joseph de Maistre à M. de Villèle, de Louis Veuillot à madame Swetchine, de Montalembert à Lacordaire, de monseigneur Dupanloup à Marie Jenna, la publication des lettres a encore rehaussé ceux et celles qui les avaient écrites. Pourquoi? — C'est que ce genre de *littérature*, — qui, heureusement pour lui, n'en est pas une, — est celui où l'on donne le plus de soi-même, où l'on se compose le moins, où, au lieu de songer à l'impression, à l'effet, au public, à la nécessité d'un peu d'ajustement et de toilette, on s'épanche dans une âme qui devient une âme sœur, du moment qu'on l'admet en partage de sentiments et de pensées, et qui aurait le droit de se plaindre, si l'on se déguisait pour elle. Dans ce commerce épistolaire, qui est une des grâces de la société polie, et que nos mœurs télégraphiques et téléphoniques finiront par supprimer, celui qui n'a à offrir que de l'esprit a bientôt vidé son grenier à sel ou son sac à malices. Si, plus tard, on publie ses lettres, elles ne le font pas aimer. Parmi ceux que nous saluons comme nos modèles et nos

maîtres, quelle différence! Leur inspiration est inépuisable, parce que toutes les sources de tendresse sont de leur domaine, parce qu'ils touchent aux fibres les plus délicates de la conscience et du cœur, parce que Dieu, c'est-à-dire l'infini, est sans cesse présent, comme un céleste trait d'union, entre les deux âmes qui se parlent et se répondent. En outre, il est rare que ces lettres bénies ne nous ménagent pas quelque douce surprise. Ceux qu'effrayaient parfois les doctrines absolues du comte de Maistre, sont ravis de le voir, dans sa correspondance, sous un aspect tout nouveau, *sensible,* aimable, attendri, se livrant aux plus irrésistibles effusions de l'amour paternel et de l'amitié. Ceux qui, sur la foi du *Charivari* et du *Siècle*, ne se représentaient Louis Veuillot que sous les traits d'un *éreinteur*, ont de quoi se raviser en lisant ses lettres familières, en reconnaissant qu'il possède, lui aussi, le don des larmes, qu'il sait pleurer et sourire, que le fougueux polémiste a des accents incomparables lorsque, frappé au cœur par la mort de sa femme et de ses filles, il confond dans une même prière sa douleur et sa résignation. Le nom du grand évêque d'Orléans signifie, pour la plupart de ses admirateurs, lutte, attitude militante, énergique et infatigable défense des intérêts catholiques; dans ses lettres, se révèlent, à chaque page, la douceur et la bonté... Ici, je ne puis résister à l'envie de citer quelques lignes de Marie Jenna; mes impressions s'accordent si bien avec les siennes!

« Je suis encore *tout étonnée de lui,* tant il est différent de ce que je m'imaginais. Rien absolument que la bonté n'a paru en sa personne. Nous lui exprimions notre reconnaissance, notre joie de le voir, notre admiration pour ses écrits. Il nous laissait dire, répondant seulement quelques mots, paraissant heureux et touché. On aurait dit un bon curé. Dans un moment d'effusion, il saisit le bras de mon père, comme s'il eût été son ami de tous les jours. Puis il nous bénit paternellement... »

Rapprochez de ces lignes le passage suivant que je prends désormais pour devise, comme si j'avais eu le très grand honneur de l'écrire :

« Ces hommes-là, ces chrétiens à la face du monde (Montalembert et Louis Veuillot), je les aime passionnément. Et qu'importe leur nuance d'opinion? Que M. de Montalembert soit trop libéral, que Louis Veuillot ne le soit point assez, qu'importe? Ils ont dévoué à Jésus-Christ leur plume et leur vie; ils l'ont défendu, toujours et partout, sans faiblesse et sans respect humain. Ils ont mis une magnifique éloquence au service d'une grande pensée. Eh! mon Dieu, qu'aimerait-on sur terre, si l'on n'aimait cela? »

Marie Jenna a cent fois raison. J'ai connu, dans ma jeunesse, de vieux demeurants du dix-huitième siècle, obstinés à unir dans leur admiration Voltaire et Jean-Jacques Rousseau, lesquels, de leur vivant, usèrent

et abusèrent du droit de se haïr et de se mépriser. Le bien serait-il donc plus intransigeant que le mal? Est-il plus difficile de coopérer, sans être exactement du même avis sur les questions secondaires, à une œuvre de réparation et de salut qu'à une entreprise de démolition, de ruine et de mort? C'est l'écueil des consciences vigoureuses, armées de croyances inflexibles. D'autant plus susceptibles qu'elles sont plus convaincues, elles se croient défigurées par tout ce qui leur renvoie leur image en changeant quelque chose, non pas à l'ensemble de leur physionomie, mais à de légers détails de leur visage. Elles se regardent comme dépositaires, non seulement des grandes vérités, mais des petites, et il leur paraît qu'on attaque celles-là quand on discute celles-ci. Même, comme les meilleurs ont leurs contradictions et leurs faiblesses, ils s'attachent plus passionnément à ces accessoires dont je parle, parce que, n'ayant que le dépôt des articles de foi, ils finissent par faire des autres leur propriété. Ceux que M. Guizot a surnommés les malfaiteurs de l'intelligence n'ont pas de ces susceptibilités et de ces scrupules. L'affirmation est exclusive, la négation est accommodante. L'appétit du néant se nourrit de toutes les pâtures. Tout est bon à ces destructeurs, pourvu qu'on leur apporte un moyen de détruire.

Avant d'aborder la correspondance de Marie Jenna, — un écrin dont toutes les perles semblent des gouttes d'une rosée céleste, — je me reprocherais de passer sous silence l'excellente notice de M. Lacointa,

dont l'éloge peut se résumer en quelques mots. Dire qu'elle est digne du sujet, ce ne serait pas assez. Elle s'harmonise si bien avec la vie et l'œuvre de l'angélique créature dont elle nous conte la simple histoire, qu'on la dirait animée de son souffle, imprégnée de son âme, et que, lorsqu'on passe de la biographie à la correspondance, on est tenté de se demander où M. Lacointa a fini, où commence Marie Jenna. Le biographe ne nous dit pas précisément, mais nous croyons savoir que cette femme si bien douée, type de beauté intellectuelle et morale, était, physiquement, une disgraciée de la nature. Ce détail la complète. Lorsque les infirmités et les imperfections du corps et du visage ne créent pas, chez celui ou celle qui en souffre, un fond d'amertume et d'aigreur, un grief permanent contre le genre humain ou même contre le Créateur, un prétexte de représailles traduites en esprit de dénigrement, rien de plus touchant que de voir ces déshéritées, renonçant à l'amour tel que l'entend le monde des heureux et des profanes, s'indemniser de cette privation en sanctifiant leur faculté d'aimer, en la répandant sur tout ce qui mérite d'attirer et de fixer leurs regards. Cet amour purifié, idéal, fait de renoncement, de sacrifice, de perpétuelles aspirations vers le bien, vers le beau, vers l'*au-delà*, leur donne certaines libertés, qu'elles n'auraient pas si elles étaient vulgairement belles. Résignées à n'être que des âmes, elles peuvent se prodiguer au profit d'*âmes sœurs*, se servir d'expressions qui, dans des conditions différentes, sem-

bleraient appartenir au domaine du roman, et qu', sous leur plume, dégagées de tout sens humain, ne sauraient ni faire tressaillir une sensitive, ni effaroucher une hermine, ni inquiéter un ange.

M. Jules Lacointa cite de bien beaux vers de Marie Jenna, extraits de ses *Élévations poétiques et religieuses*, de ses *Enfants et Mères*, des *Premiers Chants*. La Muse chrétienne n'a rien inspiré de plus suave, de plus exquis, de plus pur. J'arrête au passage un épisode qui pourrait donner lieu à un malentendu. — « Cédant à d'affectueuses instances, nous dit M. Lacointa, notre aimable poète adressa à l'Académie française la première édition des *Élévations ;* quelle heureuse fortune pour les concours académiques! Mais le livre ne fut pas couronné, deux pièces du recueil ayant été considérées comme irrespectueuses envers Victor Hugo et M. Renan. M. Villemain rangea ces poésies bien au-dessus de tous les autres travaux. — « Mademoiselle Marie Jenna, déclara M. de Montalembert dans une lettre rendue publique, doit être fière de ce qui lui arrive. Son livre a été jugé par M. Saint-Marc Girardin et M. Sainte-Beuve comme supérieur, très supérieur à tout ce qui a été présenté à l'Académie; il n'a été écarté qu'à cause des attaques dirigées contre deux membres de l'Institut. »

Ceci se passait en 1867. A cette date, M. Renan était loin de l'Académie française, dont la majorité se serait bien gardée de l'élire. On peut supposer d'abord que l'Académie crut devoir faire cette poli-

tesse à M. Renan, en sa qualité de membre de l'Institut (Inscriptions et Belles-Lettres), mais surtout que, dans le duel étrange entre Victor Hugo et Napoléon III, ayant accepté le triste rôle de témoin du poète, elle ne voulait pas en démordre et traitait d'iconoclaste quiconque refusait d'adorer le pathos sibyllin des *Contemplations* et les odieuses violences des *Châtiments*. Voici quelques strophes de la pièce à Victor Hugo :

« Est-ce bien lui, mon Dieu! dont la France était fière,
Lui, phare étincelant au rivage allumé,
Urne versant à flots l'encens et la prière,
Lui! lui que nous avons aimé ?

» O poète égaré? qu'as-tu fait de ta lyre,
Mise au diapason du concert éternel,
Ta lyre qui faisait et pleurer et sourire,
Voix de la terre et voix du ciel?

» Oh! que n'as-tu suivi depuis longtemps la feuille
Que l'automne en passant prend au rameau flétri!
Oh! que n'es-tu tombé, comme le fruit qu'on cueille
Tout aussitôt qu'il a mûri!

» Nous aurions vu de loin disparaître ta voile,
Ainsi qu'on voit descendre une vierge au tombeau ;
Et Dieu sur ton beau front eût retrouvé l'étoile
Qu'il a jetée à ton berceau.

» Mais maintenant ta lèvre enseigne le blasphème,
Et l'amour se tarit où ton souffle a passé.
O poète! ô chrétien! de ton double baptême
Le double signe est effacé! »

Ces vers sont de 1864 ou 1865. Victor Hugo n'en était encore qu'aux premiers symptômes de ses alié-

nations poétiques. Pauvre et sainte Marie Jenna! qu'a-t-elle dû penser, quelles larmes a-t-elle dû répandre, tandis que le grand coupable, *aliénant* de plus en plus le divin trésor, dont personne ici-bas n'eut une part plus large, publiait *l'Homme qui rit*, les *Chansons des rues et des bois*, et puis ces phénomènes de folie, d'impiété, de caducité et de radotage, *l'Ane*, *le Pape*, *Religions et Religion*, *les Quatre vents de l'esprit*, *la Pitié suprême*, bourrés de blasphèmes, d'apologies de la Commune, d'insultes violentes à tout ce qui mérite le respect, de personnalités grossières, d'entassements amphigouriques, de gageures contre le bon sens? Le malheureux — je ne dis pas le misérable — y a gagné toutes les piles de gros sous de la popularité, l'inscription de son nom au coin de nos rues républicaines, des funérailles fastueuses et le Panthéon. Si les âmes d'élite, telles que Marie Jenna, n'ont pu désormais songer à lui que pour le maudire ou le plaindre, on peut affirmer qu'il a perdu au change.

J'ai hâte d'arriver à la correspondance. Ravissante à tous les points de vue, que doit-elle être pour moi, qui m'y retrouve en pays de connaissance, et qui, en lisant certaines pages, puis me croire à l'ombre de nos tours papales ou même de mes vieux marronniers? Pourtant, j'ose me permettre une très légère réserve, ne fût-ce que pour introduire une pie-grièche dans ce nid de colombes. Les possesseurs d'une trop belle âme — et quelle âme fut plus belle que celle de Marie Jenna? — sont exposés à deux sortes de périls,

que la langue boulevardière exprime par ces deux mots : *bénisseur* et *gobeur*... Ah ! qui oserait reprocher à Marie Jenna d'être *bénisseuse?* Ses bénédictions sont si balsamiques ! Son eau bénite ressemble si peu à l'eau bénite de cour ! Elle est si limpide ! Il s'en exhale un tel parfum de sincérité, de tendresse, de charité, de piété, de douceur ! Elle est si heureuse d'admirer, d'aimer, de communiquer à ceux qu'elle aime un reflet de sa lumière et de sa flamme ! D'ailleurs, ceux qu'elle bénit sont en fonds pour lui rendre ce qu'elle leur donne; ils s'appellent Lacordaire, Montalembert, Mermillod, Dupanloup, Cochin, Perreyve, Auguste Nicolas, Trébutien, etc., etc..., sans compter d'autres amis auxquels j'arriverai tout à l'heure. Que dire du second genre de péril, qui n'est que la conséquence du premier? Une nature aussi pure, aussi éthérée que Marie Jenna, devait nécessairement mettre du sien dans quelques-uns de ses enthousiasmes et « croire qu'elle regardait un portrait quand elle ne voyait que son miroir ». Son amitié avait une telle puissance d'idéalisation, que ses amis se transformaient à son image. — Dieu merci ! la différence n'était que du plus au moins. Elle les sanctifiait en es aimant. Dans ce mystérieux travail du *mieux* exagérant le bien, le pécheur devenait un chrétien, le chrétien un fervent catholique, le paroissien un marguillier, le poète religieux un Père de l'Eglise. Pour elle, la mythologie ne cessait de se dépeupler au profit de l'Évangile; les amours joufflus étaient

de petits anges; la Vénus d'Arles elle-même lui serait apparue sous les traits d'une sainte, patronne des gens d'esprit en temps de République, — et qu'on nomme sainte Nitouche.

Pardonnez-moi cette boutade de vieux et incorrigible critique! Je reviens à Marie Jenna, entourée, non plus des évêques, des catholiques illustres, des athlètes de notre religion, dont les noms reparaissent souvent dans ses lettres, mais de mes compatriotes et de mes amis. La voici à Avignon, sinon en personne, au moins dans les plus charmantes effusions de ses sentiments et de ses pensées. On dirait que, en perdant Trébutien, elle a fait de notre Roumanille le plus cher de ses confidents et de ses amis. — « M. du Breil, écrit-elle, me dit encore : « Il vous donne un » joli nom, M. Roumanille : *Ma sœur!*... il n'y a » pourtant aucun lien de parenté? — Non, cela » veut dire : *Sœur en poésie et en foi.* — Une » belle fraternité que celle-là! »

Comment ne pas redire, avec Alfred de Musset, qui, par parenthèse, aurait bien fait d'humecter un peu moins son cachot?

> L'âme, fille du Ciel, prisonnière invisible,
> Souffre dans son cachot de poignantes douleurs;
> Du fond de son exil, elle cherche ses sœurs,
> Et les pleurs et les chants sont les voix éternelles
> De ces filles de Dieu qui s'appellent entre elles!

Roumanille porte bonheur à Marie Jenna. Sans l'avoir jamais vu, elle le devine, et je dirai volontiers

qu'elle le peint. Sans connaître encore sa langue, elle comprend d'instinct que, seul parmi ses émules, il a donné à la Muse provençale sa vraie mission; que, par cela même que cette muse avoisine de plus près la ferme et la mansarde, l'atelier et la chaumière, il sied d'en faire, non seulement une charmeuse, mais la conseillère et l'amie des classes populaires; que, dans un temps troublé où toutes les têtes sont à l'envers, au village comme ailleurs, Roumanille, luttant avec verve, enjouement et bonne humeur contre l'épidémie révolutionnaire, nous offrant le contrepoison des mauvais journaux à un sou, égayant ses leçons pour les rendre plus persuasives, se faisant simple avec les simples, a l'unique privilège de ne jamais nous suggérer ce propos si souvent répété : « Ce doit être bien beau ! quel dommage que ce ne soit pas écrit en français ! » Marie Jenna, nature essentiellement immatérielle, avait l'honneur et le bonheur d'ignorer certains dessous de cartes ; sans quoi, elle nous aurait dit quel mauvais service on rend à la Muse provençale, en la *parisianisant*. Elle trouve, en parlant à Roumanille de ses affections et de ses joies de famille, de la poétique Rose Anaïs, de la charmante Thérézet, des expressions dont rien n'égale la suavité, la grâce pénétrante et la fraîcheur. Un de ses amis l'a qualifiée de *voyante*. En effet, de Bourbonne à Avignon, elle *voit* ce qui est loin de ses regards. Elle n'est myope que pour le mal. J'ai connu un grand vicaire, homme d'esprit (pourquoi pas ?), qui s'était égaré un soir, à la suite de son évêque, dans un salon qu'il croyait de

haute lice. Les dames étaient décolletées, et la maîtresse du logis crut devoir s'en excuser. Un imbécile n'aurait pas su à quel *sein* se vouer. Mon grand vicaire répondit sans se troubler : « Madame, Dieu est partout, et je ne vois que lui. » — Il avait pressenti Marie Jenna.

A côté de Roumanille, plaçons la famille Goudareau, une famille dont notre ville s'honore à juste titre, et dont on peut dire ce que le pape Grégoire XVI disait des La Ferronnays : « *Sono tutti santi.* » M. Albin Goudareau venait de perdre une femme incomparable et adorée. Marie Jenna lui écrit :

« J'ai reçu la lettre qui m'annonce votre malheur. Elle a bien su me révéler, cette simple lettre, toutes les angoisses, toutes les larmes, toutes les prières qui ont précédé le moment suprême et le vide profond qui l'a suivi. Vous m'avez si bien dit votre tendresse pour la femme admirable que vous avez perdue ! Oh ! pourquoi faut-il que de telles chaînes soient brisées, que deux époux chrétiens ne puissent pas s'en aller, la main dans la main, jusqu'au ciel?... Mais vous n'êtes point séparés... Il vous manque la présence sensible de votre Olympe, mais vos liens ne sont point brisés. Votre lettre tout entière me la montre vivant avec vous dans une mystérieuse intimité. Vos deux vies, c'est une seule vie partagée entre la terre et le ciel. »

Quel est celui de nos grands écrivains, de nos grands poètes, qui refuserait de signer cette dernière phrase ? Hélas ! il refuserait peut-être, parce qu'il ne la penserait pas.

Marie Jenna est une exaltée. Sa sympathie est de la tendresse ; son admiration est de l'enthousiasme ; son enthousiasme est de l'extase. Mais ne croyez pas que son exaltation soit de l'ascétisme, que sa piété ou sa dévotion la rende étrangère ou indifférente à tout ce qui n'est pas contenu dans le sanctuaire ! Cette délicate intelligence est préservée par son ange gardien des intempéries du dehors ; elle n'est pas fermée. La musique l'enchante. Les mélodies de Schubert la font pleurer et rêver. La musique des vieux maîtres donnerait des ailes à son âme, si elle en avait besoin. Les mystiques harmonies de l'orgue répondent à ce fond de mélancolie, à ce sentiment que M. Jules Lacointa nomme excellemment le *mal de l'exil*, et que l'on pourrait appeler le *mal du pays*, ou la nostalgie céleste. Comme elle aime Lamartine, le Lamartine des *Méditations* et des *Harmonies!* Quelle profondeur de conviction chrétienne dans cette phrase poignante et vraie : « Ah ! ces sacrements donnés *pendant le sommeil de l'âme*, ce n'est point ce que je voulais, ce que j'espérais. » — Et M. Ernest Renan, aujourd'hui grand officier de la Légion d'honneur, et qui devrait rougir en regardant cette croix dont il a renouvelé le supplice ! Quel souffle d'indignation généreuse ! « Quand ces messieurs croient voir, parmi les catholiques, quelques restes de superstition, ils s'écrient :

« En plein dix-neuvième siècle! » Eh bien, moi, je m'étonne que, en plein dix-neuvième siècle, on ose produire un livre aussi dénué de bon sens que le *Saint Paul* de Renan. »

Marie Jenna, artiste, poète, musicienne, *épistolière* de premier ordre, était aussi paysagiste, et la sobriété de ses paysages n'en fait que mieux ressortir la vérité, la transparence et le charme : « Ici, le bois est percé à jour; les rayons de soleil se jouent entre les branches vertes et rouges, et sur les feuilles sèches qui couvrent la terre. Oh! le joli sentier, ruban d'ombre et de lumière, qui se montre et se cache, qui monte et descend, et qui ondoie comme l'eau d'un ruisseau! Je veux le parcourir tout entier; je veux voir où il mène. Est-ce à une plaine toute ruisselante de soleil, ou à un bois plein de mystère, ou à un grand chemin planté d'arbres, ou à un coteau de vignes? Oh! ne m'appelez pas! Laissez-moi voir ce qu'il y a au haut du sentier. Je vous le dirai peut-être à mon retour... Chantez, petits oiseaux, réjouissez-vous; vous êtes libres!... »

En somme, si j'avais à résumer mes impressions après cette délicieuse lecture, je dirais : Marie Jenna est comparable à une cantatrice douée d'une voix si douce et si pure, que, même si elle chantait au-dessus du ton, on ne s'en apercevrait pas, ou l'on serait fâché qu'elle chantât autrement.

Marie Jenna donne si à propos et place si dignement le doux nom de sœur, d'*âme sœur*, qu'on se

souvient que, nous aussi, nous disons aux bonnes religieuses : « Ma sœur! » — et que nous sommes tentés de dire en regardant le ciel : « Sœur Marie, priez pour nous! »

Ce livre, apparaissant au milieu des produits de notre littérature alcoolique, fait l'effet, non pas, grand Dieu! d'un verre d'orgeat ou d'une bavaroise, mais d'un nectar qui aurait eu l'esprit de changer de religion.

12 juin 1888.

LE MARQUIS DE GRIGNAN

PETIT-FILS DE MADAME DE SÉVIGNÉ [1]

Le marquis de Grignan, mort à trente-trois ans, sans même avoir l'honneur d'être tué sur un champ de bataille, a laissé peu de traces dans l'histoire. Pourtant, quand même il ne serait pas le petit-fils de madame de Sévigné, dont le nom illumine tout ce qu'il touche, il mériterait, à un autre titre, l'attention de l'historien et du moraliste. Nul peut-être, à cette heure néfaste de l'agonie d'un grand siècle et d'un grand règne, ne personnifia plus complètement le néant des vanités humaines, l'écroulement de l'orgueil nobiliaire, foudroyé par la Providence. Est-ce tout? Pas encore. Par son mariage, qui fut une mésalliance, et que rendirent nécessaire les énormes dettes de son illustre famille, il représente à nos yeux le mauvais côté de la politique de Henri IV, de Richelieu et de Louis XIV, qui, en débarrassant la monarchie des

1. Par M. Frédéric Masson.

étreintes de la féodalité, condamnèrent la noblesse française à n'être plus qu'un brillant objet de luxe, la broderie du manteau royal, et à se ruiner pour remplacer l'influence par l'éclat, le fer par le clinquant.

M. Frédéric Masson, dans son livre, dont le légitime succès vient d'être renouvelé par une seconde édition après avoir été consacré par le suffrage de l'Académie, nous rend excellemment la sensation de tristesse qu'éveillent les douloureuses images groupées autour du marquis de Grignan. — « Il faut probablement, nous dit-il, renoncer à connaître la date exacte de sa mort et le lieu de l'inhumation. Le dernier de cette race des Adhémar ne fut point couché dans le caveau de la collégiale de Grignan. Il dort sans doute ignoré et inconnu en quelque église de la campagne lorraine, à moins que la poussière de ce soldat, remuée dans quelqu'un de ces sièges qu'a subis la bonne ville (Thionville) et qui ont pour la première fois illustré le nom d'Hugo, n'ait été jetée au vent, ou, dernier service qu'elle pouvait rendre, n'ait servi à amortir les boulets et les balles des ennemis de la France. »

Rien de plus vrai et de plus poignant; néanmoins ne suffirait-il pas d'un léger effort d'imagination pour répondre : « Le dernier des Grignan a eu des funérailles idéales et un invisible cortège; son deuil a été mené par toutes les grandeurs et toutes les prospérités du siècle de Louis XIV, prêtes à disparaître avec lui. Tous les hommes illustres avaient cessé de vivre. La

victoire abandonnait les drapeaux de la France. L'ère éclatante du *Roi-Soleil* était rejetée dans l'ombre, et l'aurore du nouveau siècle semblait plus sombre et plus sinistre que la nuit. La mort, prenant sa revanche contre tous ces éléments d'immortalité, s'emparait en souveraine d'une race plus auguste que les Grignan. Les espérances de la monarchie, un moment concentrées sur les jeunes têtes du duc et de la duchesse de Bourgogne, s'évanouissaient sous des coups de foudre si terribles et si soudains, que l'effroi se compliquait de mystère, et que le mystère prêtait à la calomnie. Louis XIV n'avait plus que quelques années à vivre, si c'est vivre que de compter, jour par jour, les funèbres expiations de ses gloires, de ses fautes et de ses joies. La Régence allait commencer; le petit-fils de madame de Sévigné ne pouvait pas choisir un meilleur moment pour mourir. »

Mais je vais trop vite, et j'aurais dû m'arrêter aux chapitres si intéressants où M. Frédéric Masson nous fait assister à la naissance et à l'enfance de ce *Dauphin*, que baptisa la Provence et qui semblait appelé à de si hautes destinées. On sait que madame de Sévigné, malgré les sages conseils du cardinal de Retz, avait marié sa fille, dont elle était si passionnément fière, au comte de Grignan, veuf pour la seconde fois, infiniment plus âgé que sa nouvelle femme, et déjà criblé de dettes. Nous sommes tentés de sourire, ou plutôt de rire aux éclats si l'on nous dit que ce qui décida l'incomparable marquise, ce fut la supériorité

généalogique des Grignan sur les Sévigné. Aujourd'hui, six lignes de son écriture nous paraissent préférables aux parchemins les plus authentiques. Mais n'oublions pas que nous sommes ici en pleine infatuation, en pleine hallucination de noblesse. C'est d'après le même principe ou le même préjugé, que les filles étaient comptées pour rien, que les cadets comptaient à peine, et que souvent le père et la mère ne sentaient poindre dans leur cœur la tendresse paternelle et maternelle, que lorsque, après deux ou trois déceptions, c'est-à-dire la naissance de deux ou trois filles, arrivait enfin le garçon, l'Aîné, — l'UNIQUE.

Certes, je n'ai aucune raison pour flatter mon temps, plein d'humiliations et de misères; mais nous comprenons et nous pratiquons mieux les affections de famille. Peu nous importe que la naissance d'une fille ne nous promette pas de continuer notre nom. Elle n'en est pas accueillie avec moins de caresses et de joie. Elle nous indemnise de ce qu'elle ne nous donne pas. Il se mêle à nos sentiments pour elle ce je ne sais quoi, plus facile à deviner qu'à définir, qui fait qu'on est plus doucement ému en disant : « Ma sœur ! » qu'en disant : « Mon frère ! » — Il nous semble qu'elle nous tient de plus près, qu'elle nous appartiendra mieux, et que, si Dieu nous accorde ou nous inflige de longs jours, c'est sur elle que nous pouvons compter pour soigner, consoler, adoucir et cajoler notre vieillesse. En outre, si nous sommes enclins — et qui ne l'est pas ? — à *gâter* quelque peu nos

enfants, nous savons que cette *gâterie,* avec notre fille, est un charme, et, avec notre fils, un danger.

Telles n'étaient pas, en 1671, les idées de la haute noblesse, de la noblesse de cour. Le comte de Grignan ne s'était remarié que pour avoir un héritier de sa race et de son nom. La comtesse ne consentait à être tout à fait mère, à sentir enfin et à avouer les battements de son cœur, que si sa seconde grossesse lui donnait un fils. Le voilà, ce fils, si ardemment désiré. Écoutons M. Frédéric Masson : « La bonne nouvelle arrive : c'est un garçon ! Le travail a été long, les souffrances cruelles. La pauvre comtesse a plus souffert que si on l'avait rouée ; mais voici qui répond à tout. C'est un garçon! » — La jolie chose que d'accoucher d'un garçon et de l'avoir fait nommer par la Provence ! — Pourtant, que de soucis encore! que d'inquiétudes ! Et comme madame de Sévigné a raison d'écrire à sa fille : « Donnez-le bien à Dieu, afin qu'il vous le conserve ! Donnez-le à Dieu, si vous voulez qu'il vous le donne ! » L'enfant est joli, mais frêle, chétif, d'une santé délicate. Il a la fièvre, la petite vérole ou quelque chose d'approchant, des chaleurs maladives dans tout son petit corps. La grand'mère a peur des médecins plus encore que de la maladie ; car, dans ce temps-là, — (comme tout est changé!) — la médecine était souvent plus dangereuse que la maladie.

Enfin, Louis-Provence est sauvé. Quoiqu'il ne soit que marquis, il sera le prince Charmant. Ici, remar-

quez une contradiction, tout à fait dans les mœurs de l'époque. Cinq ou six personnes, toutes plus distinguées les unes que les autres, tremblent pour cette vie si chère, pour cette santé si précieuse. Volontiers on tâterait le pouls, tous les matins, à cet enfant sur qui reposent tant d'ambitions et d'espérances; et cependant, à peine est-il au seuil de l'adolescence, on le voue à la guerre, comme les mères pieuses vouent leurs bébés au blanc ou au bleu, pour les préserver de la rougeole ou de la coqueluche. On le voue à la guerre, à ces terribles guerres du dix-septième siècle, aussi dévorantes pour la fleur des jeunes gentilshommes français que les guerres de l'empire pour les officiers de la Grande Armée.

A la cour, à l'hôtel Carnavalet, au régiment de Champagne, les débuts du jeune marquis furent heureux. Ses deux mères en recevaient force compliments. Après le siège de Philippsbourg, le siège de Manheim. Là, le marquis de Grignan reçoit une contusion très heureuse, qui, sans offrir le moindre danger, lui vaut un succès fou. Le roi en parle. « C'est une grosse affaire... Toute la famille se met en campagne... Songez! c'est Monseigneur qui l'a mandé au roi; cela fait une nouvelle à la cour; mais est-ce bien le dos ou l'épaule, comme l'abbé de la Rochefoucauld croit l'avoir entendu? Non, c'est la hanche, et le marquis monte à cheval le lendemain C'est de la gloire et de l'honneur qui ne coûtent rien et il convient de se réjouir... »

Tout ce petit épisode est raconté à merveille, et les chapitres qui suivent ne sont pas moins intéressants; mais j'ai hâte d'arriver à l'événement le plus caractéristique de cette vie trop courte : le mariage. M. Frédéric Masson a peint à grands traits le gouffre sans *fonds* (au pluriel) qui se creusait sous ces splendides surfaces, et devenait plus effrayant à mesure que la famille de Grignan croissait en honneurs, en dignités et en orgueil. A chaque faveur nouvelle répondait une dette de plus. — « Ce mélange de luxe démesuré et de misère positive, cette cohue de créanciers au milieu de ce débordement de plaisirs, ces fêtes données au moyen d'emprunts usuraires, cette continuelle comédie jouée avec M. Dimanche et même avec madame... » — toutes ces magnificences, — « et cette réalité de protêts faits par des tailleurs, ou de visites de marchandes de modes récalcitrantes, c'est un des côtés qui font le mieux comprendre pourquoi et comment a croulé la noblesse ancienne, pourquoi et comment, un siècle plus tard, devait s'effondrer la royauté. »

Et ailleurs : « Cette maison de Grignan tombe en ruine et fait eau de toutes parts. Les créances grêlent sur ce superbe château, et les créances de créanciers ne sont pas les pires. Il en est de famille, d'intimes, qui font mieux voir la profondeur de l'abîme... Ce château, ces terres, ces seigneuries, tout était couvert d'hypothèques... On en était à ces dettes ignobles, à ces dettes pressantes et criantes de fournisseurs qui réclament leur dû et veulent leur pain; des mémoires

de tailleurs, qui, en 1690, envoyaient des exploits. On en était au nécessaire, qui manquait au milieu de ce luxe; et, comme cela est naturel, quiconque était par naissance ou par position à peu près l'égal des Grignan, refusait tout nettement d'entendre parler de mariage... »

Pour se tirer de ces formidables embarras, il n'y avait qu'un moyen : une mésalliance. Lorsqu'une famille de haute noblesse se décide à se mésallier pour conjurer sa ruine et payer ses dettes, elle aurait, selon moi, une manière bien simple d'ennoblir ce mariage au lieu de déroger : adopter cordialement cette pauvre riche enfant qui va nettoyer ce blason gorgé d'hypothèques; éviter toute allusion à l'infériorité de sa naissance; ne pas lui laisser croire qu'on ne l'a épousée que pour sa fortune; ne négliger aucune façon de la faire valoir; la présenter fièrement aux parents, amis et connaissances; la fêter, la choyer, la dorloter, comme si elle s'appelait La Rochefoucauld ou Montmorency; l'acclimater doucement à sa nouvelle condition; l'assimiler si intimement à sa seconde famille, que, au bout de quelque temps, elle ait besoin d'un effort de mémoire pour se souvenir de la première, et puisse se figurer que son baptême a été tout aussi armorié que son mariage. En d'autres termes, le meilleur moyen d'ennoblir une mésalliance, c'est d'avoir l'air d'ignorer qu'on s'est mésallié.

Fidèle admirateur — j'allais dire amoureux — de madame de Sévigné, je regrette qu'elle ne se soit pas

passionnée pour ce rôle si enviable et si doux : initier la femme de son petit-fils à l'honneur d'être marquise. Ce rôle était si digne d'elle! Il lui convenait si bien! Notez que cette jeune femme — Anne-Marguerite de Saint-Amans, — n'était ni laide, ni sotte. — « Elle avait dix-huit ans; elle était jolie, aimable, sage, bien élevée, raisonnable au dernier point. Certes, une fois la mésalliance acceptée, on pouvait tomber plus mal! » — Maintenant, vous figurez-vous toutes ces qualités en germe et en fleur, cultivées par ce délicieux génie, qu'aurait secondé son entourage, immortalisé par sa correspondance? Vous figurez-vous Anne-Marguerite, admise dans l'intimité de ce groupe d'élite, *maquignonnée* par madame de Sévigné, qui s'y entendait si bien, et qui eût déployé, en son honneur, toutes ses coquetteries de grand'mère? Si madame de Sévigné avait pu lire dans l'avenir, elle y aurait vu que, de toutes les grandes dames du dix-huitième siècle, elle était celle dont la noblesse et les alliances pèseraient le moins auprès de la postérité, que là ne serait pas son titre de gloire, et que, par conséquent, elle pouvait, sans scrupule, commencer, de son vivant, cette victoire de l'esprit sur les préjugés de naissance. Façonnée et repétrie par elle, soumise par elle à une seconde éducation, Anne-Marguerite serait devenue si complètement sa petite-fille, que toute trace de bourgeoisie aurait disparu. Petite-fille et élève de madame de Sévigné! Condition excellente pour tourner la tête à un jeune mari; et alors, quel joli roman! Si

j'avais seulement cinquante ans de moins, j'essayerais de l'écrire. Le marquis de Grignan avait le défaut de détester les livres et la lecture; ce qui étonnerait davantage, s'il avait pu lire, imprimées, les lettres de sa grand'mère, et s'il avait su que ces lettres seraient la seule chose grande qui survivrait aux grandeurs de sa maison. A part cette lacune, assez peu rare chez les jeunes gentilshommes de son temps, il était beau, élégant, pieux, nullement *libertin*, comme on disait alors; il réussissait également dans les exercices du corps et les arts d'agrément. Il était bien vu du roi Louis XIV et du prince qui devait bientôt être le Régent. Sa bravoure ne fut jamais contestée; mais, à toutes les époques, louer un Français d'être brave, c'est un pléonasme, presque une offense. Il ne tient qu'à lui d'être le plus correct, le plus aimable et le plus aimé des héros du plus honnête et du plus chaste des romans.

A présent, voyez cette jeune fille, issue de bourgeoisie ou de finance, mais déjà pourvue de deux sortes de lettres de noblesse : celles qu'elle a bien gagnées en épousant le marquis de Grignan; et celles que lui a délivrées madame de Sévigné en l'élevant jusqu'à elle, en la faisant sienne. Elle est timide et craintive, cette Antoinette Poirier du dix-septième siècle, qui n'aura pas besoin de dire à son mari : « Va te battre! » — Elle a entendu parler des embarras d'argent de la famille où elle entre; elle a deviné que, si ces embarras n'existaient pas, on ne l'aurait pas épousée. Que de sujets d'agitation et d'inquiétude! La

voilà en présence de son mari. Elle ne tarde pas à être rassurée. Lui aussi, il sait de quel abîme ce mariage a sauvé ses parents et lui-même. Cette vilaine question d'argent, qui aurait pu désunir deux âmes vulgaires, tourne, au contraire, à leur avantage. La reconnaissance efface les chiffres; l'amour fait le reste. Elle a dix-huit ans, il en a vingt-quatre leurs âges sont admirablement assortis. La distance des rangs, la dot, le contrat, les griffes des gens de loi et des créanciers, les protêts, les dettes payées, cette phrase atroce, trop souvent répétée en pareille circonstance : « C'est une affaire, une bonne affaire! » tout est oublié. Il n'y a plus qu'un jeune homme et une jeune femme qui s'aiment et dont les cœurs, battant à l'*unisson*, battent une monnaie préférable à tous les écus, à tous les quadruples, à tous les louis d'or; ils s'aiment : n'est-ce pas charmant?...

Aujourd'hui, ces mésalliances ne font pas un pli. La jeune héritière de banquiers, d'industriels, de négociants, de brasseurs d'affaires, introduite dans une famille d'antique noblesse, croit aussitôt devoir montrer plus de morgue que si elle avait été emmaillotée, en guise de langes, dans une liasse de parchemins. On m'a conté l'histoire d'une de ces parvenues du mariage, qui, invitant une de ses amies à déjeuner, lui écrivait : « Nous serons entre intimes; nous n'aurons que Rivière et Chalais. » — En 1695, les choses ne se passaient pas ainsi. Anne-Marguerite, qui aurait pu être l'ange de ces foyers dont les écussons fleurde-

lisés étaient rongés par le *déficit*, comme le sont, sauf les fleurs de lis, nos budgets républicains, n'en fut guère que la Cendrillon. Elle passe inaperçue, silencieuse et discrète, comme si elle avait à se faire pardonner d'être marquise de Grignan. On ne la regarde pas de travers. On ne semble pas la voir. Elle personnifie une délivrance et on se borne à se souvenir qu'elle rappelle une humiliation. Si la noblesse est un paradis, — ce qui ne me paraît pas démontré, — elle n'en habite que les limbes, et elle fait songer à ces vers d'un de nos poètes :

> ... Ils se parlent, mais c'est tout bas;
> Ils marchent, mais c'est pas à pas...
> Ils volent, mais on n'entend pas
> Battre leurs ailes...

Hélas! oui, il faut en rabattre, et mon pauvre roman n'est qu'un conte fantastique. Comment se défendre d'un vif sentiment de tristesse en lisant les pages où M. Frédéric Masson retrace, avec une rare énergie et une éloquence indignée, la pénible situation d'Anne-Marguerite, marquise de Grignan, dans cette famille, qui, sans elle, n'aurait plus même de quoi faire des dettes et, suivant l'expression de Guibert, serait de plus en plus victime de *l'usure prêtant à la nécessité*. On voudrait du moins, faute de mieux, rejeter tout l'odieux de cette ingratitude sur la comtesse de Grignan, sèche, altière et antipathique personne que sa mère, malgré toutes les séductions de son génie, n'a pas réussi à nous faire aimer. Mais il

est évident que madame de Sévigné ne songea pas à dédoubler sa passion maternelle : elle avait tout mis dans son écritoire et il n'en restait plus. Ses parents, ses amis imitèrent cette indifférence. On en est presque à se demander si la nouvelle marquise fut jugée digne de *faire des Grignan.* — « Sent-on, nous dit M. Frédéric Masson, ce que doit être pour cette malheureuse enfant de dix-huit ans, effarouchée, dépaysée, qui n'a près d'elle, pour la soutenir et la défendre, ni père, ni mère, ni mari (car le marquis est retourné à son régiment), ce continuel mépris et ce dédain perpétuel ! Elle sent l'hostilité dans les conversations, dans les regards, dans les silences. Elle est de trop entre cette mère et cette fille ; elle n'a que faire au milieu des Grignan. Tout la repousse, tout la rejette, tout la répudie. Et c'est en vain qu'elle se fera petite et humble... »

Ce tableau navrant et trop vrai rappelle à l'auteur une des plus attristantes comédies de Molière — (car la comédie n'est pas toujours gaie ; elle ne serait pas ressemblante). — Georges Dandin a changé de sexe, et peut-être a-t-il perdu au change. Ce n'est plus le même genre de tribulations et de souffrances. La comédie n'a presque rien à y voir. Elle en aurait peur, cette protégée des rois, des princes et des grands. Elle n'est pas encore assez hardie, la Muse d'Alceste, de Clitandre et de M. Jourdain, pour se prendre corps à corps avec le ridicule orgueil nobiliaire qui nous apparaît, à nous, plus tragique que comique ; nous savons quel en fut le châtiment. — « Mais

Georges Dandin, nous dit M. Frédéric Masson, peut prendre sa revanche. Il est rustre et manant, soit; mais, en l'épousant, sa femme a renoncé à tous droits de noblesse. Elle lui appartient, sa femme, et, quelque jour où elle lui chauffera trop les oreilles, il saura d'un revers de main balayer les fontanges et rappeler à mademoiselle de Sotenville qu'elle est la femme à Dandin... » — Rien de plus piquant et de plus juste.

A Paris, chez elle, dans la maison paternelle, la jeune marquise est moins humiliée, moins molestée qu'à Grignan. Sa terrible belle-mère n'est plus là, et, si elle aime son mari, ce qui est probable, elle a le plaisir de le voir prendre goût à ce bien-être bourgeois, à cette grasse et plantureuse vie, préférable aux alternatives de faste officiel et de détresse latente, qui avaient précédé son mariage. « Le marquis s'y trouvait bien, dans cette maison fermée. Il y respirait un air de richesse et de bien-être; il y engraissait, il s'y prélassait, il y sentait cette liberté charmante des dettes payées... Il était de ceux que la grasse vie contente, qui s'y affaissent et s'y endorment. Il ne portait point à la poursuite des honneurs cette âpre volonté qu'y mettait sa mère... » C'est ce que M. Edmond About, dans une de ses nouvelles si complètement oubliées, a appelé *coq en pâte*.

Il est malheureusement vraisemblable que, dans ce trop-plein de jouissances matérielles, dans cet engourdissement des facultés intellectuelles et actives, le marquis de Grignan oublia d'aimer sa femme.

Quelques années de splendeur; puis la mort, cette mort dont nous avons déjà dit un mot d'après M. Frédéric-Masson; cette mort, qui n'eut pas même le prestige d'une action d'éclat; la petite vérole, à l'hôpital de Thionville, sans funérailles, sans autre consolation qu'une lettre touchante et éloquente de Fléchier. Quelle expiation! Quel sujet de réflexions poignantes pour cette mère, aussi éprise des vanités humaines, que si elle n'avait pas été dévote et si l'Évangile ne nous enseignait pas l'égalité sublime des grands et des petits devant Dieu!...

Il y a quelques années, je visitai le château de Grignan. M. Frédéric Masson nous dit, à la dernière page de son livre excellent : « Ainsi passe la gloire du monde... Le château est en poussière, le nom est aboli, l'écusson est fruste... » — En poussière! C'est un peu exagéré; mais il y a deux sortes de poussière, et celle qui se fait avec l'oubli des grandeurs disparues n'est pas la moins lugubre. La ruine du château de Grignan, c'est moins un mur qui se lézarde, un toit qui s'effondre, une tourelle envahie par les plantes parasites, que le contraste de ses nouveaux acquéreurs avec ses anciens propriétaires.

26 août 1887.

LA MUSIQUE ET LE DOCUMENT HUMAIN

SUIVIS

D'UNE ÉTUDE SUR ROSSINI ET VERDI[1]

Je manquerais à ma spécialité, ou plutôt, hélas! à mes prétentions de vieux mélomane, si je ne saisissais au vol l'occasion de discourir sur la musique en bien bonne compagnie; car le prince Henri de Valori, dilettante *di primo cartello*, artiste, poète, rattaché à l'Italie par mille souvenirs de sa noble famille, m'offre, en outre, le vif plaisir d'être de son avis sur un sujet où, malgré ses attributions musicales, il est si facile de ne pas être d'accord, de chercher en vain l'unisson et de chanter faux. La querelle pourtant, entre wagnériens et antiwagnériens, pourrait aisément se simplifier, sans effusion de sang, d'encre et d'injures, si, des deux parts, on se disait : Richard Wagner est un grand musicien; sinon l'ange, au moins le démon de la musique, puisqu'il en a eu

1. Par le prince de Valori.

l'orgueil. Quand il est beau, il est sublime; quand il n'est pas sublime, il n'est pas ridicule, mais seulement ennuyeux, jamais vulgaire. Ses diatribes contre la France, si peu spirituelles que nous devrions en rire..... à ses dépens, s'expliquent par des rancunes presque légitimes contre Paris, où, après avoir subi toutes les rigueurs de la misère, il eut, vingt ans après, à essuyer une tempête de sifflets, lui, traité dans son pays comme l'égal des dieux, l'ami des rois, l'idole des peuples. Weber, d'ailleurs, l'immortel auteur de *Freischütz* et d'*Oberon*, n'a pas été beaucoup plus tendre pour la patrie de Méhul, d'Auber et de Boieldieu. — Soit! Mais le génie de Wagner, fût-il encore plus immense, ne diminue pas d'un millimètre la taille de ses devanciers, Gluck et Mozart, Spontini et Grétry, Rossini et Meyerbeer, — voire Bellini, Halévy et Donizetti, — pas plus que la gigantesque *Légende des siècles*, — cette épopée wagnérienne — ne rapetisse Lamartine, n'amoindrit Alfred de Musset, n'annule André Chénier et n'annihile Racine.

Telle est la pensée du prince de Valori, et il l'exprime avec une autorité, une élégance, une courtoisie, qui devraient désarmer les wagnériens les plus fanatiques. Ce n'est pas lui qui aurait écrit le lendemain de la première représentation de *Tannhauser* à l'Opéra : « Dieu du ciel! Quelle représentation! Quels éclats de rire! Le Parisien s'est montré hier sous un jour tout nouveau; il a ri du mauvais style musical; il a ri des polissonneries d'un

orchestre bouffon; il a ri des naïvetés d'un hautbois; enfin il comprend donc qu'il y a un style en musique! Quant aux horreurs, on les a sifflées splendidement. »

De qui sont ces lignes sibilantes? — De Berlioz, celui de tous nos compositeurs, — comme le remarque très justement le prince de Valori, — dont la musique se rapproche le plus de celle du maître de Bayreuth. Il est vrai que ce même Berlioz, pour se mettre d'avance en règle à l'égard de la musique de l'avenir, avait écrit à propos de l'incomparable chef-d'œuvre de Rossini, *Guillaume Tell*: « Je crois que tous les journaux sont décidément fous. C'est un ouvrage qui a *quelques beaux morceaux*, qui n'est pas *absurdement écrit*, où il n'y a pas de *crescendo* et un peu moins de grosse caisse, voilà tout! Du reste, point de véritable sentiment, toujours de l'art, du savoir-faire... »

Bonté divine! Parler ainsi de cette merveille de la musique moderne, dont les beautés commencent avec la splendide ouverture et ne finissent qu'au délicieux *trio* final, *Je rends à ta tendresse...;* trop souvent supprimé à la représentation. Je me souviens que, en novembre 1829, j'allai, avec un de mes camarades de collège, entendre *Guillaume Tell*, dont le succès n'était pas alors ce qu'il a été depuis. Quelle interprétation! Quel ensemble! Dabadie ne valait ni Baroilhet, ni Faure, ni Lassalle; mais Adolphe Nourrit! Levasseur! madame Damoreau! Alexis Dupont,

dans le rôle du pêcheur Ruodi, livré aujourd'hui à des ténors de pacotille ! Taglioni dansant sur les paroles : *Toi que l'oiseau ne suivrait pas !...* et, pour jouir de tout cela, mes dix-huit ans ! ma vivacité d'impressions ! ma facilité d'enthousiasme !... L'infaillible Habeneck dirigeait l'orchestre, peuplé de solistes du premier ordre. Après le prélude où dialoguent les violoncelles, lorsqu'arriva le *Ranz des vaches*, — « développé, nous dit le prince de Valori, agrandi par Rossini, et devenu un des plus beaux fleurons de sa couronne», — je serrai le bras de mon camarade, en lui disant à demi-voix : « Oh ! mon ami, que c'est beau ! » Mes voisins me regardèrent de travers ; à cette époque, le parterre des théâtres lyriques ne plaisantaient pas, et toute interruption, même admirative, soulevait de vive colères..... Le rideau se leva sur le chœur *Quel jour serein pour nous s'apprête !* Lorsqu'après l'exquise romance du pêcheur, *Accours dans ma nacelle!* survint le foudroyant appel de Guillaume : *Il chante et l'Helvétie pleure sa liberté!* je ne pus contenir mon enthousiasme... — « Je t'avertis, me dit tout bas mon camarade, que, si tu ne te tiens pas tranquille, on va crier : « A la porte! » et tu n'entendras plus que les fiacres de la rue Le Peletier. »

Doux et lointain souvenir ! il y a, de cela, cinquante-huit ans. Depuis longues années, je n'entends plus d'autre musique que celle de mes rossignols et de mes cigales. Mais souvent, le soir, dans ce demi-sommeil où l'âme se détache des choses présentes,

où ne veillent plus que les songes, j'évoque ces images du passé. Plongé dans mon vieux fauteuil, je me chante à moi-même, sans ouvrir la bouche, ces airs, ces *duos*, ces cantilènes, dont se berça ma jeunesse. On me croit endormi, tandis que défilent devant moi les créations pathétiques ou riantes, tragiques ou bouffonnes, mais toujours mélodieuses, de Rossini, de ses émules et de ses meilleurs disciples : Sémiramide et Desdemona, Ninetta et Rosine, Assur et Otello, Figaro et don Magnifico, Edgardo et Lucia, Norina et don Pasquale, Elvino et Amina, Alice et Robert, Valentine et Raoul, Fidès et Sélika; et, avec eux, leurs interprètes, Rubini et Lablache, Ronconi et Mario, Tamburini et Julia Grisi, madame Mabibran et sa sœur Pauline Viardot, Garcia et Alboni. Si la musique était belle, les auditoires n'étaient pas moins beaux. Où sont-elles, les célébrités de l'élégance, de l'art, de la poésie, du théâtre, du blason, de la richesse? Dans quelle nécropole faut-il les chercher? Les robes de soie et de velours sont devenues des suaires; les figures sont des fantômes, les fantômes sont des spectres, les spectres sont des squelettes, les squelettes sont des ombres. C'est à peine si les petites-filles savent les noms de leurs aïeules, qui inspirèrent les poètes, les romanciers et les artistes, qui eurent elles-mêmes leurs romans, qui firent battre les cœurs des *dandys* les plus éblouissants, des plus brillants officiers de la garde royale et de l'armée, et qui constellaient les loges de leur beauté, de leurs sourires. Où sont les fleurs de leur

corsage, les diamants et les perles de leurs colliers ? O vanité ! ô néant ! C'est triste ; ce serait lugubre et navrant, si, au bout de ces mélodies profanes, on ne récitait un *Pater* et un *Ave*, si, après ces litanies mondaines, on ne répétait les véritables : « *Rosa mystica !* Rose mystique, qui fleurit dans le ciel, et ne se fanera jamais ! *Stella matutina !* Étoile du matin, d'un matin qui n'aura pas de soir, d'un jour qui n'aura pas de nuit ! »

Voilà pourquoi je dois au prince de Valori deux remerciements au lieu d'un : d'abord, pour m'avoir ramené vers des souvenirs dont la mélancolie n'est pas sans douceur ; et puis, parce que la note religieuse reparaît, à chaque instant, dans son charmant ouvrage. Il parle la langue de Dante comme la sienne, et il profite de cette intimité que son nom rend plus vraisemblable, pour nous rappeler ces vers sublimes de *la Divine Comédie* :

Vergine Madre, figlia del tuo figlio,
Umile ed alta più che creatura.....

« O Vierge Mère, fille de ton fils, humble et élevée plus qu'aucune autre créature ! Dans l'éternité des conseils divins, tu ennoblis la nature humaine à ce point, que ton créateur n'a pas dédaigné d'être, à son tour, enfanté par toi ! »

Oui, le prince de Valori a bien raison : ces vers, que je traduis trop imparfaitement, sont le dernier mot du sublime !

La musique est le plus religieux de tous les arts.

Elle possède un privilège que lui refusent, je le sais, les rigoristes, mais qui me semble incontestable. Plus heureuse que la peinture, la statuaire et la poésie, il lui est impossible d'être indécente, licencieuse ou obscène. Entendons-nous : si vous prenez un air quelconqne d'opérette ou de café-concert, et si vous le transportez dans une église pour fêter le doux mois de Marie, il y aura inconvenance, mais rien de plus. L'air en lui-même est innocent; il est discrédité par le sens qu'on lui attache, par les paroles qu'on lui applique, par les allures de contredanse, de valse ou de polka, dont il paraît inséparable. Pourtant une femme très pieuse, — (j'en ai fait l'expérience) — trop pieuse pour aller au bal ou au spectacle, — assistant aux offices du mois de Marie, ne sera pas scandalisée si on lui joue une musique d'opéra qu'elle n'a pas entendue ailleurs. Croyez-vous qu'il en serait de même, si vous lui récitiez une poésie érotique ou si vous la forciez de regarder un tableau où s'étaleraient toutes les audaces du *nu?* Il y a plus : la musique religieuse est absolument indépendante de tout ce qui n'est pas elle. Si elle s'envole vers le ciel, sa patrie, et si nous essayons de la suivre, rien ne nous distrait, rien ne nous arrête. Certes les madones de Raphaël éveillent des sentiments qui n'ont rien de profane; mais enfin ce sont des femmes; ces femmes sont belles. Nous pouvons nous dire que, pour les peindre, il a fait poser quelque splendide paysanne d'Albano, modèle moins virginal que la copie. La poésie la plus chrétienne ne peut pas se dégager des

exigences du rythme, de la forme, de la rime. Avec Bach, Pergolèse, Hændel, Palestrina, Haydn, Allegri, Mozart, la musique religieuse n'a qu'à déployer ses ailes; la voilà rendue à sa céleste origine, dans l'intimité des anges et des séraphins. Les séraphins et les anges! Je me les figure parfaitement s'abstenant de contempler des tableaux, — et les jours de vernissage, je serais de leur avis, — ou se privant de lire des vers, — et je n'ai garde de les plaindre, quand M. Leconte de Lisle perpètre ses poèmes barbares, païens ou prémythologiques. Je ne saurais les imaginer autrement qu'avec une harpe dans les mains, un cantique sur les lèvres. Autre remarque : nous ne pouvons nous dissimuler que, dans notre malheureux siècle, l'art se sécularise, se laïcise de plus en plus. Hippolyte Flandrin, Orsel, Émile Périn, ont bien peu de successeurs. Nos artistes exécutent sur commande des tableaux religieux où il y a de tout, excepté de la religion. L'idéal a encore des fidèles, ne fût-ce que Puvis de Chavannes; la foi catholique n'en a plus. Depuis les *Harmonies poétiques* de Lamartine, la France chrétienne attend en vain un de ces poèmes, un de ces recueils lyriques où pas une dissonance ne trouble les mystiques effusions de l'âme en présence de son Dieu. Si elle en demandait, on lui répondrait par les *Névroses* et les *Blasphèmes*.

Il n'en est pas de même pour la musique. Elle purifie ce qu'elle touche; elle communique aux moins chrétiens des intermittences d'inspiration chrétienne.

On en trouverait dans le répertoire de Méhul, de Meyerbeer, d'Halévy, d'Adolphe Adam (*Minuit, Chrétiens!*) et même d'Auber, l'épicurien et le sceptique. Je ne parle pas de Gounod; je croirais lui faire injure, en le réclamant pour l'orgue et le sanctuaire. Passionnément religieux, religieux d'instinct, de cœur, d'attrait, d'imagination et d'âme, l'auteur de *Rédemption*, de *Mors et Vita*, et de tant d'autres pages illuminées de l'esprit de foi, a pu, ce que j'ignore, être entraîné, de temps à autre, par cette imagination même, vers des objets différents des objets de notre culte. Mais, chez lui, le musicien profane, le pécheur, n'est qu'intérimaire, et il a su mettre de la religion jusque dans *Faust*, où Gœthe n'avait mis que du panthéisme.

Nous voici bien loin de Wagner, de Rossini et de Berlioz. J'y reviens, avec le prince de Valori, pour relever un détail. Le Berlioz posthume a eu une bonne fortune et une mauvaise : la bonne, l'excellente, à laquelle ont contribué MM. Pasdeloup, Lamoureux et Colonne, ç'a été l'apothéose d'outre-tombe, le retour de l'opinion en l'honneur d'un grand artiste méconnu et martyrisé de son vivant; la mauvaise, c'est la publication de sa Correspondance, qui le ferait haïr, si nous ne savions que ses souffrances morales et physiques, les privations de sa jeunesse, sa gastrite nerveuse, une orageuse passion suivie de cruels mécomptes, et, plus que tout cela, l'injustice de ses contemporains, la conscience de son immense valeur se débattant contre l'indifférence publique, le maintenaient dans un état permanent d'irritation et

d'amertume. Ce qu'il y eut de pire, ce qui compromettait son autorité, c'était le contraste de ses malices parlées, de ses violences épistolaires avec le ton fort convenable de ses articles, qu'il fallait lire entre les lignes pour deviner dans quel mépris il enveloppait Rossini et Meyerbeer, Bellini et Donizetti, Gounod et Ambroise Thomas, Auber et Halévy, Adam et Victor Massé. Il était sincère, mais tellement passionné, que l'extrême mobilité de ses jugements le rendait suspect de partialité. Lors des débuts de Duprez dans ce même opéra de *Guillaume Tell,* que Berlioz avait si fort maltraité, ce ne fut pas de l'admiration, ce fut de l'extase: un cri d'enthousiasme en six colonnes. C'était le *ténor idéal,* le *ténor rêvé;* on eût dit qu'Adolphe Nourrit n'avait jamais existé. Les compositeurs allaient désormais avoir, en la personne de ce ténor *sublime* (*sic*), un auxiliaire, un collaborateur incomparable. Deux ans après, *Benvenuto Cellini* tombe à plat, et Duprez, chargé du principal rôle, se fait presque complice du désastre. Dès lors, Duprez n'est plus bon qu'à livrer aux sifflets des parterres de province; et, comme Berlioz, au milieu de ses tempêtes, ne perd jamais une occasion de *placer* un jeu de mots, il ajoute : « Je conseille à *ce monsieur* (le sublime ténor de tout à l'heure) de ne plus faire de visites qu'au rez-de-chaussée; car il lui est impossible de *monter.* »

Avec Rossini, les invectives de Berlioz étaient sans excuse; car il n'avait pas encore subi de froissements d'amour-propre, au moment où l'auteur de *Guil-*

laume Tell rentra dans le silence pour n'en plus sortir que *pour aller à la messe*, comme il le disait spirituellement, en faisant allusion à son dernier chef-d'œuvre, joué et chanté d'abord chez le comte Pillet-Will. Heureusement, il gardait, pour veiller sur sa gloire, la génération dont il avait été l'enchanteur. Infiniment plus jeune, le prince de Valori en a recueilli les meilleures traditions; il a assisté, le 1er mai, à la translation des cendres de Rossini à Florence, à Santa-Croce, « le panthéon des gloires italiennes », — et cette cérémonie, plus triomphale que funèbre, lui a inspiré de belles pages, d'une éloquence communicative, où reparaît, dans tout son éclat, cette figure immortelle que l'inconstance du dilettantisme et l'épidémie wagnérienne menaçaient d'une éclipse, visible à Paris et peut-être en Italie. Je n'ai envie de récalcitrer que sur un point qui n'a, Dieu merci ! rien de commun avec les merveilleuses beautés de *Guillaume Tell* et du *Comte Ory*, d'*Il Barbiere* et de *la Gazza*, de *Mosé* et de *Semiramide*. — « Parlerai-je, nous dit Henri de Valori, de ses *samedis* ? Quels souvenirs ! Quels hommes ! En tête, Berryer; puis l'ami, le *Caro Beppino*, le prince Joseph Poniatowski, grand seigneur par le talent, la courtoisie, la bienveillance : chanteur, compositeur, pianiste, homme d'État ; puis Auber, Halévy, Meyerbeer, Ambroise Thomas, Gounod, Verdi; — des Mécènes comme Rothschild, Aguado, Pillet-Will, Vio-Bonato enfin, son médecin et son ami. »

Rien de plus vrai, et l'on pourrait encore ajouter

de beaux noms à ce livre d'or. Pourtant la vieillesse de Rossini ne fut pas tout à fait ce qu'elle aurait pu être, s'il avait épousé une femme digne de lui, digne de faire les honneurs de sa maison, de son génie et de sa gloire à ce groupe d'élite qu'il présidait — *primus inter pares*. Madame Olympe Rossini, — ci-devant Pélissier, — éloignait quelques admirateurs délicats et timides, épris de leur propre admiration qu'ils soignaient comme une fleur rare; non pas qu'ils fussent effrayés d'avoir à apporter, de temps en temps, un pâté de foies gras ou une poularde truffée, sous peine d'être fort mal reçus par la terrible *virago*, mais parce que, dans ce temple de l'harmonie et de la mélodie, une fausse note déplaisait plus qu'ailleurs. Le prince de Valori cite une déplorable lettre de Berlioz : « On m'a offert de me présenter à Rossini. Je n'ai pas voulu, comme vous pensez bien; je n'aime pas ce Figaro, ou plutôt je le hais tous les jours davantage. » — Dans un sens diamétralement contraire, un de mes amis — très intime — écrivait à mon cher et toujours regretté Joseph d'Ortigue : « Tu me proposes de me présenter à Rossini. A ta grande surprise et à la mienne, je refuse. Tu connais mon admiration pour l'auteur de *Guillaume Tell* et de vingt autres partitions magnifiques ou charmantes. En musique, Rossini est mon Dieu, mais ce Dieu n'a pas été raisonnable; c'est trop de deux Olympes. »

Le prince Henri de Valori n'a pas été moins bien inspiré en nous parlant de Verdi. Mais, ici, sans me

récuser absolument, je demande à faire une distinction essentielle. Mon enthousiasme pour Rossini s'entremêle de reconnaissance et de tendresse. Si sa musique a vieilli, — ce que je m'obstine à nier, — nous avons vieilli ensemble, et l'on sait que les amants ou époux bien épris ne s'aperçoivent ni du premier cheveu blanc, ni de la première ride. Quelquefois même, en avançant dans la vie, ils s'aiment davantage parce qu'aux douceurs de l'affection présente se joint la reconnaissance pour les années de bonheur. En outre, à un point de vue plus sérieux, le génie de Rossini s'encadre exactement pour moi dans la phase par excellence, dans les quinze ans de Restauration. *Tancredi* est de 1816, *Guillaume Tell* est de 1829. On a dit : « La comédie de quinze ans, » — Je dirai volontiers : « L'opéra de quinze ans. » — en donnant pour étiquette à chaque numéro de ce mélodieux calendrier un chef-d'œuvre d'inspiration tragique ou bouffonne, de verve, de génie, d'esprit ou de gaieté. Lorsque disparaît la branche aînée des Bourbons, Rossini cesse de chanter. Même à la suite d'un malentendu dont M. Guizot dit un mot dans ses *Mémoires*, il se trouve que le gouvernement de Juillet, si spirituel, si lettré, installé au nom des supériorités intellectuelles, de la philosophie, de l'art, de l'éloquence et du bel esprit, manque aux engagements que le ministère de la Restauration avait pris avec l'illustre Français d'adoption, auteur, en quatre ans, de *Moïse*, du *Siège de Corinthe*, du *Comte Ory* et de *Guillaume Tell*. Rossini, qui a écrit

pour le sacre de Charles X *il Viaggio à Reims*, se dit que la nouvelle monarchie, qui ne se fait sacrer ni par la religion, ni par la poésie, ni par la musique, est décidément trop bourgeoise pour lui. Le cygne de Pesaro replie ses ailes, et peut-être perdons-nous, à la chute de notre chère et bienfaisante royauté, cinq ou six chefs-d'œuvre, qui ne demandaient qu'à naître, et qui n'eurent pas même à mourir. Enfin, comme pour mieux caractériser sa physionomie, son rôle, sa place dans notre siècle, quel est, en France, le meilleur ami de ce grand artiste qui a le bon goût de détester la Révolution? Berryer, le grand orateur; Berryer, le fidèle légitimiste, le Rossini tout à la fois et le Lablache de la tribune.

Avec Verdi, ce n'est pas la même chose; la fleur est belle, le fruit est savoureux, la figure est superbe; mais le duvet n'y est plus. Est-ce ma faute? Est-ce la sienne? A la jeunesse a succédé l'âge mûr, au mariage d'amour le mariage de raison. J'avais près de quarante ans, quand j'ai entendu *Nabucco*; j'en avais plus de soixante, quand j'ai applaudi *la Traviata*. Les meilleurs ouvrages de Verdi, *il Trovatore, Rigoletto, il Ballo in maschera*, se sont rencontrés avec l'époque où se désagrégeaient les artistes et le public du Théâtre-Italien, habitués, quinze ou vingt ans auparavant, à une sorte d'intimité dont les uns profitaient pour mieux chanter, l'autre pour mieux écouter. Une des grâces exquises de la Muse italienne, des Cimarosa, des Paësiello, des Rossini, des Bellini, des Donizetti, c'était de nous transporter

dans un monde idéal, complètement étranger aux passions politiques, de rejeter tout ce qui aurait alourdi son vol à travers le pays du *Bleu*. On dirait ces alcyons dont les ailes sont immenses et le corps imperceptible. Verdi n'a pas cette sérénité. Qu'il l'ait voulu, ou que le hasard ait tout fait, sa gloire est étroitement liée à la Révolution italienne. Cette Révolution, que Rossini haïssait, a adopté Verdi comme sien. Il en a été tout ensemble le cimier et le clairon. Son nom même, — qui l'ignore? — a fourni des initiales aux manifestations populaires en l'honneur du futur roi d'Italie. Son génie âpre, inégal, sombre et violent, se prêtait à cette espèce de collaboration révolutionnaire. Théophile Gautier écrivait après une représentation de *la Cenerentola* : « Dès les premières mesures, il semble qu'un rayon de soleil entre dans la salle. » — Chez Verdi, ce rayon existe; mais c'est un soleil d'orage.

J'admets parfaitement, avec le prince de Valori, qu'un grand seigneur ou un grand artiste italien ait souffert impatiemment le joug de l'Autriche, rêvé la délivrance et la naissance de sa patrie, remonté dans ses songes jusqu'aux antiques souvenirs de la grandeur romaine, sans même se demander si une autre grandeur, plus durable et plus sacrée, ne serait pas atteinte dans la revendication de ce dangereux héritage. Mais, pour nous, Français et catholiques, les points de vue ne sont pas les mêmes. L'héritage de Saint-Pierre nous paraît préférable à celui de Romulus, et nous ne pouvons oublier ce qu'il en a coûté à

la France pour faire du roi de Turin, le roi de Rome. Henri de Valori a excellemment compris cette nuance. Il rend hommage au gouvernement paternel, aux aimables vertus des princes dépossédés dont il est le fidèle ami; ce qui ne l'empêche pas de croire, comme nous, que les beautés des chefs-d'œuvre de Verdi sont dignes d'échapper à nos rancunes.

12 octobre 1887.

THÉOPHILE GAUTIER[1]

Lorsque Théophile Gautier écrivait son prodigieux *Capitaine Fracasse*, que je préfère, pour ma part, à *Notre-Dame de Paris*, et où des merveilles de pittoresque n'excluent ni l'attendrissement, ni l'émotion, il ne se doutait probablement pas que la république des lettres se peuplerait, après lui, d'autres capitaines Fracasse, dont les exploits consisteraient surtout à faire du passé d'hier une table rase, où régneraient sans partage, dans un majestueux isolement, Stendhal, Baudelaire et Flaubert; Flaubert, Baudelaire et Stendhal, *le Rouge et le Noir*, *les Fleurs du mal*, *l'Éducation sentimentale*, ou, en d'autres termes, le cynisme, la démence et l'ennui.

Si je ne conservais encore un vieux levain romantique, je dirais que mes contemporains célèbres, coryphées de *la Pléiade* et du *Cénacle*, subissent la loi du talion. Soyons justes pourtant, même envers ceux

1. *Histoire des œuvres de Théophile Gautier*, par le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul (Charles de Lovenjoul).

qui ont changé nos illusions en mécomptes et nos enthousiasmes en désenchantements. Victor Hugo, Alfred de Vigny, Sainte-Beuve, Alfred de Musset, Émile et Antony Deschamps, Charles Nodier, Mérimée, Balzac, George Sand, Alphonse Karr, Alexandre Dumas, Vitet, réagissant contre des hommes tels que MM. Arnauld père et fils, Jouy, Jay, Étienne, Baour-Lormian, Viennet, Delrieu, Casimir Bonjour, etc., etc., ou bien nos pygmées de lettres s'efforçant d'abattre aux pieds de leurs idoles tous leurs devanciers illustres, est-ce la même chose? Je ne le crois pas. D'une part, j'aperçois les mandataires (infidèles, soit!) d'une noble et belle idée, poussés par un grand souffle de spiritualisme et retrempant aux sources vives la littérature française, qui se mourait d'inanition et de langueur entre les mains glacées des *néo-classiques;* de l'autre, les insolents triomphes du matérialisme sous ses aspects les plus immondes, ajoutant un épilogue aux *Odeurs de Paris.*

Parmi les hardis croisés du romantisme, je n'ai pas nommé Théophile Gautier, qui ne fut ni le moins intrépide, ni le moins bien doué. S'il ne prit pas une part active aux luttes de la première heure, il y apporta, dès la seconde, son appoint de novateur, de coloriste et de poète. Dès son début, on put voir en lui un volontaire, destiné à *passer* général. Il eut le tort, pendant ces années d'effervescence et de jeunesse, de trop afficher ses opinions au lieu de se borner à les affirmer, d'exagérer l'uniforme du régiment dont il portait le drapeau, de mettre dans son

costume les audaces qu'il essayait dans sa poésie et dans sa prose, et de se poser en bohème à force de haïr le bourgeois et le philistin. Ce luxe démonstratif, cet abus du *bric-à-brac* romantique et des évocations du moyen âge, amenèrent un malentendu. Théophile Gautier passa pour l'enfant terrible de la nouvelle école. On tarda longtemps à s'apercevoir que ce tranche-montagne, ce *truculent*, comme il se qualifiait lui-même, n'avait qu'à jeter sa gourme pour devenir le plus correct, le plus *parfait* des écrivains de son groupe, et mériter que Joseph Autran, dans un charmant sonnet, lui décernât le titre de *classique* malgré lui.

L'œuvre colossale, extraordinaire, de M. le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, arrive tout à point pour faire justice des démolisseurs dont je parlais tout à l'heure, et qui ont le triste courage d'écrire (il s'agit de Théophile Gautier et de Sainte-Beuve) : « Notre génération les connaît encore ; la génération qui vient les connaîtra plus par les anecdotes qui se transmettent des vieux aux jeunes que par leurs livres ; car on ne les lira guère. Ils ne sont déjà plus de notre temps. Ont-ils été du leur? Quand on secoue sur eux la poussière de nos bibliothèques, et qu'on les interroge, il semble qu'ils n'aient gardé qu'une valeur archéologique, une beauté conventionnelle de ruine, célébrée par Joanne et par Bœdeker, pour la curiosité des touristes. Auprès de Balzac, de Stendhal, de Heine, de Flaubert, à qui la mort fait tous les jours une immortelle jeunesse, ils prennent des allures d'ombres

errantes ou formes évanouies de spectres... Tout en eux a été artifice et convention, depuis les préciosités analytiques, les *retournements de sensation* (?) auxquels se plaisait Sainte-Beuve, jusqu'aux formidables paradoxes de Gautier... Bientôt... il ne restera que quelques méchancetés *étoupées* (?) de Sainte-Beuve, que quelques métaphores hardies, que quelques rythmes charmants d'*Émaux et Camées*, et le légendaire gilet rouge d'*Hernani*, lequel — ô désillusion suprême ! — n'était pas rouge, mais rose. En les tirant pour quelques minutes de l'indifférence où ils commençaient de sommeiller, les Goncourt, qu'ils l'aient voulu ou non, ont sonné le *glas posthume de leur irréductible mort.* » (!)

Refrain : « Et l'on se prend d'une plus grande *fierté* et d'un plus grand *amour* (!!) en songeant à Flaubert (auteur du *Candidat* et de *Bouvard et Pécuchet*). Au moins, la gloire de celui-là est d'un *solide métal*, que le temps revêtira d'une *patine* de jour en jour plus belle (rien du ballet des patineurs). »

Décidément, c'est un tic, une maladie qu'il faudrait renvoyer aux médecins spécialistes. Ces messieurs sont atteints de la *flaubertomanie*, comme d'autres de la folie des grandeurs ou de la folie des persécutions. La postérité leur a-t-elle fait ses confidences ? Leur a-t-elle annoncé d'avance que, en 1937, elle préférerait l'illisible *Salammbô* à *Tra-los-Montes* et l'opération du pied-bot dans *Madame Bovary* à la mort du Matamore dans *le Capitaine Fracasse?* Ces escompteurs de la postérité jouent un bien mauvais

tour à leurs fétiches. En leur promettant la gloire à venir, ils les condamnent à n'avoir que la gloriole présente, celle qui se fabrique et se consomme entre deux chopes, au *Chat Noir*, où la fumée des pipes se confond avec la fumée de l'encens. De quelle autorité tiennent-ils leur brevet de distributeurs d'immortalité? Et, s'il me plaisait, à moi, en vertu de mes privilèges de vieux radoteur, de déclarer que, dans cinquante ans, tous nos illustres d'aujourd'hui seront réduits à l'état de fantômes et de spectres, et que, au-dessus de ces masses d'ombres, on ne verra plus resplendir que les noms radieux de Ponson du Terrail, d'Émile Gaboriau et d'Émile Richebourg ! Soyez sûrs que je trouverais, à Castelnaudary ou à Brives-la-Gaillarde, quelques abonnés assez naïfs pour me croire. Ce serait plus drôle ; ce ne serait pas plus absurde.

Mais voici le *comble*, comme on dit dans la belle langue moderne. Ces prétentieux *poseurs* — car ils ne méritent pas d'autre titre, — après avoir signalé, chez Sainte-Beuve, « une grâce apprêtée et minaudière de vieille coquette *à jouer* à ces petits jeux académiques dont le mécanisme dissimule mal les ridicules et les puérilités », — lui reprochent, ainsi qu'à Théophile Gautier, d'avoir négligé l'étude de l'homme, l'histoire des âmes. Les âmes ! Comment osent-ils écrire ce mot ! Comment osent-ils revendiquer les droits de l'âme ? Ils la traînent dans tous les bourbiers et tous les cloaques ; ils l'étouffent sous leur athéisme grossier. Ils l'asphyxient de toutes les pestilences du sensualisme le plus abject ; ils l'aplatissent, ils l'an-

nihilent entre les charrettes de M. Domange et le répertoire du marquis de Sade. Singuliers avocats pour cette cliente! Ils froissent toutes ses délicatesses, ils humilient toutes ses fiertés, ils outragent toutes ses pudeurs. Ils la forcent d'entendre des propos dont rougiraient des matelots ivres. Ils ne cessent de déchirer ses lettres de noblesse, pour mieux l'asservir à la matière. Ils font si bien, qu'elle disparaît dans le fouillis de leurs documents naturalistes et réalistes. — Et lorsqu'il n'en reste plus rien qu'une captive dans son cachot, un oiseau mort dans sa cage, un squelette dans son tombeau, ils accusent Sainte-Beuve et Gautier de ne pas lui avoir fait la part assez belle!

Remarquez que je suis bien désintéressé dans la question, — même quelque chose de plus, — et que, si les noms de Sainte-Beuve et de Théophile Gautier n'éveillaient pas une idée absolument contraire à celle de sainteté, personne pourtant ne pourrait dire que je prêche pour mon saint. J'ai été une des victimes de Sainte-Beuve, qui m'en voulait de l'admirer en le mésestimant; à peu près comme ces femmes tarées qui donneraient tous les témoignages de galanterie amoureuse pour un hommage de respect. Théophile Gautier lui-même, si bienveillant, si prodigue, dans son impassibilité superbe, de bons points et de *satisfecit,* manqua volontairement l'occasion de me nommer à propos d'un drame emprunté à une de mes nouvelles. (*Le Secret du docteur*, 6 février 1865, numéro 1982, page 300 du

second volume de M. le vicomte de Lovenjoul.) A un point de vue plus général et plus sérieux, remarquez aussi qu'il suffirait de placer le débat sur un autre terrain pour donner raison à ceux qui reprochent aux Sainte-Beuve, aux Gautier, aux Saint-Victor, de ne pas s'être assez préoccupés des intérêts de l'âme, et pour me ranger à leur avis. Mais il faudrait parler au nom du spiritualisme chrétien, au nom de vérités supérieures au culte stérile de la Nature et de l'Art : de la Nature, qui n'est qu'un prétexte pour se dispenser de Dieu ; de l'Art, qui n'est qu'un subterfuge pour se dispenser de l'idéal. Ah ! si un Louis Veuillot, sortant de sa tombe, l'Évangile à la main, demandait à ses contemporains sceptiques, panthéistes, païens ou athées, comment il se fait que les *jeunes*, qui continuent, en l'envenimant, leur scepticisme ou leur paganisme, les déclarent tombés dans les limbes de l'oubli, et comment ils n'ont pas même le bénéfice d'être acceptés à titre de précurseurs ou d'ancêtres par ceux qui traduisent leurs raffinements grossiers ! Alors la discussion ne serait pas sans issue ; alors il y aurait pour nous plaisir et profit à reconnaître tout ce qui se cachait, en effet, d'infirmités sous ces surfaces brillantes, tout ce qu'il y avait de creux et de vide dans cet orgueilleux égoïsme du bel esprit ne demandant qu'à lui-même les secrets de la conscience et de l'âme, de la vie et de la durée.

Me voici bien loin de l'*Histoire des œuvres de Théophile Gautier*, par M. le vicomte de Lovenjoul. C'est que je tenais à faire mes réserves, à rappeler

mes convictions les plus chères avant de me souvenir que, en latin, le même mot exprime l'étonnement et l'admiration. C'est un étonnement admiratif que soulève ce gigantesque travail, entrepris et mené à bien, après un ouvrage du même genre sur M. de Balzac, en attendant un troisième tour de force en l'honneur de George Sand et de ses romans. Tour de force, ai-je dit? M. de Lovenjoul serait le premier à me contredire, si j'assimilais le tour de force au chef-d'œuvre; et cependant, aussi incapable de l'un que de l'autre, je suis presque tenté d'établir une sorte d'égalité entre les œuvres de Théophile Gautier et l'histoire de ces œuvres. Songez donc! Quel prodige de patience, de persistance, d'abnégation et de volonté! En accomplissant ce phénomène de difficulté vaincue, le bibliographe, le biographe n'avait pas les mêmes stimulants que le romancier, le voyageur et le poète. Les séductions de l'amour-propre n'étaient pour rien dans son immense travail; c'est dans l'œuvre d'autrui qu'il avait à se complaire, et non pas dans la sienne. Toute sa part de gloire devait se réduire à répéter tout bas l'hémistiche d'Horace, *Exegi monumentum...* en ajoutant qu'il n'avait le droit que d'inscrire son nom à la base du monument, à demi cachée dans un massif de fleurs rares et de plantes exotiques, tandis que le nom du poète rayonnerait sur le fronton. Deux volumes grand in-8° formant un total de onze cents pages, et contenant sans compter les citations les plus curieuses et les plus inédites, 2500 numéros, soigneusement étiquetés et

classés à leur date! N'est-ce pas le cas de s'écrier, comme Dominus Sampson dans *Guy Mannering :* « Prodigieux! énorme! »

On a comparé M. de Lovenjoul aux scoliastes dantesques. La comparaison n'est pas tout à fait exacte. Les savants italiens qui cherchent à fixer le sens de tel ou tel passage de Dante, opèrent dans un cadre restreint; ils appliquent leur intelligence à un but déterminé, font acte d'initiative, et peuvent même se donner une satisfaction de vanité, s'ils croient avoir mieux pénétré que leurs émules les sublimes obscurités du grand poète. Ici, rien de pareil; ce n'est pas un commentateur, c'est l'historien collectionneur des œuvres d'un écrivain qui, pendant quarante ans, tout en se plaignant de ses servitudes littéraires et en gémissant sous le harnais du feuilleton, n'a pas laissé passer un jour *sine linea*, et a produit l'équivalent de quatre cents volumes (à peu près 145 000 pages). Notons, à ce propos, un détail caractéristique. On a dit avec raison que la première condition pour bien faire est d'aimer ce que l'on fait. Théophile Gautier a constamment démenti cet adage. Il ne cessait de se plaindre du joug de la nécessité, des exigences du pot-au-feu qui faisaient de lui le serf de la littérature au jour le jour. Il nous disait que, s'il avait eu seulement cinq mille livres de rente (le budget des héros de Paul de Kock), il n'aurait fait que du roman et surtout de la poésie. Il était sincère, et pourtant la plupart de ses articles d'art et de théâtre sont des chefs-d'œuvre, où il n'y a pas trace d'ennui, de négligence ou de dédain. Je

citerai un souvenir entre mille. Un soir, au théâtre des Variétés (23 novembre 1863), le hasard m'avait placé à côté de lui. On donnait la première représentation d'un médiocre vaudeville, dont tout l'esprit était dans le titre : *Ajax et sa blanchisseuse*. De temps en temps, je regardais mon voisin. Il avait l'air fort ennuyé et même un peu somnolent. — « Allons! me disais-je, nous n'aurons, lundi, dans le *Moniteur*, que le strict nécessaire, la *devanture*, comme on dit en argot d'imprimerie, et, franchement, cette pièce ne mérite pas davantage! » — Le lundi, quelle ne fut pas ma surprise, en ouvrant le journal, d'y trouver une fantaisie étincelante, des variations exquises, inspirées par le contraste du nom homérique d'Ajax, fils de Télamon, avec les vulgaires amours d'un étudiant et d'une blanchisseuse! On ne pouvait pas supposer que, en écrivant cette jolie page, Théophile Gautier fût de mauvaise humeur; c'est qu'il était, avant tout, un virtuose incomparable, le Paganini du vers et de la prose. Que la musique fût belle, médiocre ou banale, une fois sur son pupitre, il s'en emparait avec une *maëstria* inouïe; il la faisait sienne, et on ne savait plus, en le lisant, si le texte était de Mozart ou du répertoire des cafés-concerts.

J'ai rappelé le travail, analogue à celui-ci, qui nous avait valu, sous la plume de M. de Lovenjoul, l'histoire des œuvres de Balzac. Avec Théophile Gautier, la besogne était plus compliquée, la difficulté plus effrayante. Sauf quelques rares échappées, dans le journalisme, sauf les trois numéros de la *Revue*

Parisienne (nous en payâmes six, dont les trois derniers n'ont jamais paru), Balzac est tout entier dans ses romans. Il suffisait — et ce n'était pas, j'en conviens, une petite affaire, — de le suivre à la piste dans les transformations et les déplacements innombrables qu'il avait fait subir aux éditions primitives, et dans les procès que soulevaient ses perpétuels conflits avec les *Revues*, les journaux et les libraires, Gautier n'a pas cessé de s'éparpiller, et ce n'était pas une des moindres *curiosités* de cette vocation spéciale, de cette organisation exceptionnelle, que l'impeccable perfection d'un style appliqué tour à tour aux sujets les plus divers : à la ciselure d'un sonnet, à l'esquisse d'un poème, aux capriccs d'un ballet ou d'une pantomime, au dialogue d'une saynette, à la composition d'un roman ou d'une nouvelle, à un récit de voyage, à la photographie *littéraire et littérale* d'une statue ou d'un tableau, à la rivalité d'une plume et d'une palette, et jusqu'aux prospectus d'un parfumeur ou d'un fabricant de chocolats. Il semble qu'un bénédictin, enfermé durant un demi-siècle dans sa cellule, serait seul capable de gagner cette formidable gageure, — sauf à choisir un autre objectif que l'auteur de *Fortunio*, — ou bien qu'un contemporain de M. Chevreul ne parviendrait à signer la dernière page du second volume, que le jour où il fêterait sa *centième*. — Or, on me dit que M. le vicomte de Lovenjoul est jeune encore, *gentleman* des pieds à la tête, homme du monde, habitué de toutes les solennités musicales, et assez riche pour payer sa paresse.

Vraiment, on serait tenté de croire à je ne sais quelle opération magique, qui aurait attiré à lui tous les écrits de Théophile Gautier, comme une baguette de fée qui ferait sortir des eaux, des collines et des bois les sylphes, les lutins, les elfes, les ondines et les willis.

J'ignore l'effet que produit ou que produira un pareil livre sur les jeunes générations qui nous suivent et qui semblent avoir hâte de nous supprimer.

Pour moi, c'est un charme mélancolique de remonter le cours des années avec Théopile Gautier et son bibliographe, depuis la première représentation d'*Hernani* jusqu'à notre dernière rencontre chez Joseph Autran, bien peu de temps, hélas! avant la guerre fatale. Je dis charme mélancolique : c'est, en effet, une des tristes conditions de la vieillesse, que la sensation du passé, de quelque chose qui s'en est allé et qui ne reviendra plus, se mêle au souvenir des heures agréables. On ne les ressaisit un moment que pour les perdre de nouveau, et pour ressentir plus vivement le chagrin de les avoir perdues. On ne sait alors si l'on doit s'applaudir ou se plaindre d'avoir de la mémoire. Pour les images qu'elle rappelle, pour les joies évanouies qu'elle réveille, pour les figures aimées qu'on ne doit plus revoir, c'est comme une seconde mort, une épitaphe sur un tombeau, et l'on se demande si cette évocation les ressuscite ou les achève.

N'importe! il y a dans l'ouvrage de M. de Lovenjoul,

telle page, telle note, — *Cléopâtre*, par exemple, *le Caprice*, *la Dame aux Camélias*, *Diane*, *le Gendre de M. Poirier*, *le Demi-Monde*, *On ne badine pas avec l'amour*, les Salons de 1857 à 1870, *le Supplice d'une femme*, *le Fils de Giboyer*, *le Lion amoureux*, etc., etc., qui m'ont un moment associé aux dates indiquées par M. de Lovenjoul, parce que *j'y étais*, parce que je rendis compte, moi aussi, de la plupart de ces pièces, de presque tous ces Salons de peinture et de sculpture, et parce que, ayant eu soin d'oublier mes articles, ceux de Gautier me donnent l'illusion singulière d'une sorte de collaboration anonyme, entremêlée d'assentiments et de dissidences. Ainsi, lorsque, pour plaire *à la bourgeoise* (c'est le titre familier qu'il décernait à madame Émile de Girardin), — il portait aux nues la très médiocre tragédie de *Cléopâtre*, j'exprimai une opinion contraire. Lorsque, dans *le Fils de Giboyer*, il blâma de coupables personnalités contre un écrivain illustre, le sceptique et le catholique furent du même avis.

Avant de conclure, je veux rendre hommage au caractère de Théophile Gautier. Il est bien entendu que je ne sais rien, que je ne veux rien savoir de sa vie privée, où il eut peut-être le tort de s'inspirer un peu trop du plus populaire des ouvrages d'Henry Mürger. Si le mot *innocence* pouvait s'appliquer uniquement aux relations d'un homme de lettres avec ses confrères, s'il n'était pas incompatible avec certaines licences de plume, — j'allais dire de pinceau, —je rappellerais que Gautier fut le plus *innocent* de ses

contemporains célèbres. Secrètement irrité du défaut absolu de proportion entre son admirable talent, son travail incessant et ses bénéfices littéraires, jamais il ne permit à ce sentiment fort explicable de tourner à l'aigre, de s'indemniser aux dépens du prochain. Jamais une goutte de fiel ne tomba dans cette écritoire qui distribuait, chaque matin, l'éloge et la critique. Il eut des préférences et des antipathies, et je crois bien que, s'il avait dit toute sa pensée lors de l'avènement de l'école du bon sens, elle aurait passé un mauvais quart d'heure. Il n'eut pas de haine. On peut remarquer que, sur cet Olympe païen où Gautier occupa une place inférieure à celle de Victor Hugo, le dieu fut mille fois plus vindicatif que le demi-dieu. Avec lui, on n'eut jamais à craindre ces coups d'épingles empoisonnées, ces sous-entendus perfides, ces hypocrisies de la méchanceté, dont Sainte-Beuve était si prodigue. Tout au plus, pourriez-vous constater qu'il y eut, dans cette innocuité imperturbable, plus d'indifférence que de bonté.

L'impassibilité du poète, nous la retrouvons dans les deux volumes de M. de Lovenjoul. Un inventaire n'est pas un commentaire. Pourtant, le noble historiographe nous pardonnera, si nous opposons à sa monumentale histoire une courte historiette. Il y a quelques années, lorsqu'un des gendres de Théophile Gautier crut devoir rendre public ce que le poète avait appelé son *Musée secret*, un courriériste du *Figaro* protesta au nom de la pudeur universelle, et se plaignit (était-ce un pressentiment?) qu'il y eût des gen-

dres compromettants pour leur beau-père. Un marguillier peut-il être, sur ce point, plus accommodant qu'un boulevardier juif ? Le vicomte de Lovenjoul est homme de goût et de tact c'est à lui que je confie le soin de la réponse.

3 décembre 1887.

LE DUC D'ENGHIEN[1]

(1772-1804)

Cette fin de siècle serait trop horrible, si ses misères et ses hontes ne nous rendaient un droit que nous eussent peut-être dérobé ses prospérités : le droit de remettre en lumière, de réhabiliter, de glorifier des figures qui nous sont chères et que rejetaient dans l'ombre les éblouissements du succès.

On dit quelquefois, à propos de tel ou tel vaincu de l'histoire, que le malheur le rend sacré. C'est faire trop d'honneur à la nature humaine, moins chevaleresque qu'on ne paraît le croire. C'est, au contraire, une de ses infirmités, qu'elle se lasse à la longue du spectacle de l'infortune, que l'adversité finit par l'importuner ou l'impatienter comme une maladresse, et que nous accusons volontiers les victimes de la fatalité d'être complices de leurs échecs.

Il y a trente ans, pendant les belles années du

1. Par Henri Welschinger.

second empire, il y a cinquante ans, lorsque la légende napoléonienne, soigneusement entretenue par les *libéraux* et les poètes, ravivée par le retour des cendres de Napoléon, semblait prêter au pacifique gouvernement de Juillet le reflet de ses rayons, il s'en fallait de bien peu que les braves gens, restés fidèles au principe de la légitimité et à la royauté proscrite, ne fussent regardés avec une pointe d'ironie, comme nous regarderions des maniaques ou des retardataires, habillés en 1888 à la mode de 1820. Soyons sincères, et descendons de la vie publique à la vie intime. Que de fois ne nous est-il pas arrivé, en voyant entrer un vieux camarade, obstinément poursuivi par la *guigne*, de nous dire tout bas avec ennui : « Encore celui-là ! Quelle mauvaise mine ! Que me veut-il? S'il est malheureux, je n'y puis rien. C'est probablement sa faute ! » — Une superstition égoïste s'attache à ces enguignonnés, ainsi qu'à des pestiférés ou à des cholériques, dont le contact suffirait à nous communiquer la maladie.

Maintenant, agrandissons le cadre. Passons de notre coin du feu aux personnages historiques. Voyez Louis XVIII, pendant l'émigration! Comment ce roi sans trône, sans patrie, goutteux, impotent, alourdi par une obésité précoce, incapable de monter à cheval, inhabile au métier des armes, errant de pays en pays, à charge aux puissances étrangères, forcé de leur demander de maigres subsides qu'il partage avec ses serviteurs affamés, pourrait-il, à cette fin du dernier siècle et au commencement du nôtre, soutenir la

comparaison avec le prestigieux héros de la campagne d'Italie, le vainqueur de Marengo, le revenant de cette terre d'Égypte qui ajoute à sa jeune gloire l'attrait du mystère, l'éclat du soleil d'Orient, guerrier, législateur, conquérant, organisateur, dompteur, se faisant lécher les mains par les fauves de la Révolution et de la Terreur, opérant à droite et à gauche des métamorphoses extraordinaires, changeant les carmagnoles en habits brodés, les bonnets rouges en chapeaux à plumes, les émigrés en chambellans, les armoiries dix fois séculaires en brevets de sous-lieutenants, de comtes ou de barons; offrant une féerie telle que jamais peuple n'en avait vue de pareille, à la France épuisée, énervée, lasse d'anarchie, dégoûtée de la boue délayée dans du sang? Quelle magie! quel drame! quel décor!

Eh bien, tournez une de ces pages de l'Histoire, qui paraissent si longues quand on y assiste, si courtes quand on les lit; n'est-ce pas, en définitive, ce roi pacificateur qui représente le bon sens, le salut, le bien-être du pays, la sécurité des mères, la liberté vraie, la détente des esprits, la renaissance des lettres, de l'industrie, du commerce, de l'agriculture, la transition d'un état de fièvre et de vertige à cet équilibre de toutes les forces vives et actives, qui est pour les nations ce que la convalescence est pour les individus? Vous vous souvenez du roman de Jules Sandeau, dont l'héroïne, ennuyée du terre-à-terre d'un ménage bourgeois, entraînée par un amour de tête, insensible aux honnêtes tendresses d'un bon

mari, épuise toutes les expiations, toutes les douleurs que peuvent contenir une passion coupable et des illusions perdues; après quoi, délaissée par son amant, seule au monde, elle revient au pays qu'elle a quitté. Regardant du haut de la colline la maison qui fut la sienne et où elle n'ose plus rentrer : — « Le bonheur était là ! » dit-elle. Que de fois la France, depuis 1830, n'a-t-elle pas eu à répéter les paroles de la pauvre Marianna !

Nous savons à M. Welschinger un gré infini d'avoir, dans son livre si consciencieux et si considérable, fait éloquemment ressortir tous les mérites de Louis XVIII, toutes les circonstances atténuantes qui expliquent ou excusent çà et là l'inaction ou l'abstention du comte d'Artois et des princes, ses fils, et surtout l'héroïsme, la bravoure héréditaire des Condés, paralysée par le mauvais vouloir, les dissensions des puissances alliées, mais à laquelle il n'a manqué que le succès final pour que la gloire du vaincu de 1801 fût proche parente et proche voisine de celle du vainqueur de Lens et de Rocroy.

A quoi bon essayer de le nier ? Pour conserver intact le sens admiratif à propos des trois derniers princes de cette illustre et martiale maison de Condé, il sied de sauter à pieds joints de la première génération à la troisième; non pas que le duc de Bourbon, — celui que nous avons vu mal vieillir et mal mourir, — fût dénué de la plupart des qualités de sa race ; mais, comme Charles X, il se ressentit des fâcheuses influences de l'éducation d'ancien régime et des mœurs

frivoles de la cour, se rompant pour laisser brusquement les idoles de la veille, les proscrits du lendemain, en face d'un état de choses si imprévu, si violent, si terrible, qu'ils en étaient absolument dépaysés, le considéraient comme une énigme monstrueuse et meurtrière, et ne pouvaient le comprendre que par le mal qu'ils en souffraient. Sauf Louis XVIII, qui comprenait peut-être un peu trop et qui, même remonté sur le trône, fut traité de jacobin par les ultras de 1815, nos princes, à dater de 1789 et de l'émigration, ressemblèrent à des somnambules, marchant dans la Révolution comme sur une route inconnue, à travers une nuit d'orage. Ils s'en échappaient comme d'une caverne de brigands. Ils en pensaient et en parlaient comme des spoliés parlent de leurs spoliateurs, les victimes de leurs bourreaux. Jamais il ne leur vint dans l'idée qu'il pût y avoir une différence entre la scélératesse de Danton et celle de Cartouche et de Mandrin. Ils condamnaient en masse les réformes, les conquêtes et les crimes révolutionnaires, sans songer à se demander si, dans cette effroyable crise, le point de départ n'avait pas sa raison d'être, si chacune de ces violences n'alléguait pas pour prétexte un abus.

D'autre part, depuis Louis XIII, — sans excepter le *Roi-Soleil*, que sa grandeur attachait au rivage, — nos rois s'étaient un peu trop habitués à combattre et à vaincre par délégation. Après l'éclair de Fontenoy, l'incontestable courage de Louis XV, remettant l'épée dans le fourreau, avait recherché l'ombre favorable

aux caprices du bon plaisir et aux amours sultanesques. L'éducation et la vocation de Louis XVI l'avaient prédestiné à réagir par ses vertus contre les scandales du règne précédent, et on sait où le conduisit la perfection avec laquelle il s'acquitta de sa tâche. Si nous passons au comte d'Artois, — le seul qui soit en cause, — les incohérences de sa conduite n'ont pas besoin d'autre explication. Il était brave; mais, grâce au malheur des temps et à sa position fausse, il ne savait que faire de sa bravoure à l'ancienne mode. Son esprit léger, crédule, chimérique, s'ouvrait aisément aux illusions et aux intrigues qui jouèrent, hélas! un si grand rôle pendant ces années transitoires. Je parlais récemment de ce que pouvaient avoir de dangereux les courtisans de l'exil. Mais ces courtisans, tels que nous les avons vus à l'œuvre, personnifiaient l'élite des hommes restés fidèles à notre roi. S'ils le trompaient, c'était innocemment et en commençant par se tromper eux-mêmes. S'ils défiguraient la vérité, c'était à force de la vouloir conforme à leur vœu le plus cher et d'en faire une partie essentielle de leur dévouement. Ils ne s'apercevaient pas du danger de leurs conseils, de leurs visions, de leur confiance, de leurs mensonges, parce qu'ils étaient constamment leurs propres dupes, et ne songeaient qu'à appliquer un baume sur des blessures toujours saignantes. Ils avaient affaire, d'ailleurs, à un prince que la droiture et l'élévation de son intelligence, l'expérience des malheurs subis par les siens et par lui, la connaissance des ravages exercés en France

par les victoires réitérées de l'esprit révolutionnaire, tenaient sans cesse en garde contre l'optimisme d'une partie de son entourage.

Mais, de 1792 au 18 Brumaire, et même à la fin du Consulat! La tempête avait fait monter à la surface l'écume de la société remuée dans toutes ses profondeurs. L'horreur des crimes commis, de ceux que l'on pouvait commettre encore, le caractère provisoire des institutions et du gouvernement, la misère publique, l'anéantissement d'une foule de fortunes privées, l'incertitude du lendemain, la certitude de pêcher en eau trouble, les dissolvants qui résultent de l'absence des croyances et du dévergondage des mœurs, l'amollissement des consciences, qu'opèrent les grandes iniquités sociales, non seulement sur leurs auteurs, mais sur quelques-unes de leurs victimes, tout conspirait à créer, en dehors des classifications ordinaires, une catégorie d'aventuriers, d'intrigants, exploiteurs de la crédulité et de l'inexpérience des princes. Ils formaient l'état-major d'un royalisme frelaté. Tout leur était bon pour se donner de l'importance; la nouvelle qu'ils colportaient après l'avoir inventée, la mission dont ils se disaient chargés pour et par de grands personnages, leur prétention d'être informés, avant tout le monde, d'un secret de vie ou de mort pour le parti monarchique, la mystérieuse existence d'un complot dont ils étaient l'âme, qui devait rétablir le trône et qu'il dépendait d'eux de faire avorter ou réussir. C'étaient les mouches d'un coche passablement embourbé déjà. Heureux encore les princes, quand

ces mouches n'étaient que bourdonnantes, quand ces commis voyageurs d'un royalisme clandestin ne s'entremêlaient pas d'espions, de policiers et de traîtres, qui discréditaient la bonne cause et fournissaient des prétextes aux répressions sanglantes et aux représailles !

Le comte d'Artois eut des velléités vendéennes, rien de plus. On l'a accusé de n'avoir pas eu le courage de payer de sa personne, de se jeter dans la mêlée, de prendre part aux efforts suprêmes de la chouannerie, de s'exposer à mourir avec ceux qui mouraient pour lui. On a prétendu que madame de Polastron, par un excès de tendresse fort mal inspirée, l'avait retenu dans des liens de fleurs, au moment décisif où il aurait fallu sacrifier sa sécurité à son honneur et son amour à sa gloire. C'est possible; pourtant, je croirais que le vrai motif de cette abstention fâcheuse fut un défaut d'entente et d'attrait réciproque, entre l'esprit vendéen et l'état d'âme du prince tel que l'avaient fait ses souvenirs d'enfance et de jeunesse, ses goûts élégants et futiles, les habitudes et le langage de ses compagnons d'exil. Il admirait la Vendée; elle ne l'attirait pas. L'austère et énergique patrie de Cathelineau, de Charette et de Stofflet ressemblait trop peu aux bosquets de Versailles et de Trianon, pour qu'il y eût entre elle et lui les courants électriques qui font braver tous les périls et affronter toutes les aventures. Il était dérouté par ce je ne sais quoi de rude, d'indépendant et de fier, qui

le servait sans le flatter et peut-être lui faisait l'effet d'un silencieux reproche. Plus tard, beaucoup plus tard, à la rentrée des Bourbons, on put s'apercevoir de cette nuance, que j'indique timidement sans être sûr d'avoir raison.

Mais les Condés! Avec eux, on se sent à l'aise. Quel homme de guerre, cet aïeul! Quel héros de roman, ce petit-fils! Leur héroïsme a cela de remarquable, qu'il est constamment synonyme de fidélité, de dévouement au roi légitime. Lorsque Louis XVIII, dont la noble et royale attitude ne se démentit pas un instant durant ces années d'épreuve qui eussent brisé bien des cuirasses et qui se brisèrent contre son velours, répondit à la démarche de Bonaparte, premier consul, par la lettre restée célèbre : « Je ne confonds pas M. Bonaparte avec ceux qui l'ont précédé, etc... » le jeune duc d'Enghien le félicita avec l'effusion d'un grand cœur, qui sait comprendre d'autres genres de courage que celui des champs de bataille. — « Votre Majesté connait trop bien le sang qui coule dans mes veines pour avoir pu conserver le moindre doute sur le sens de la réponse qu'Elle me demande. Je suis Français, Sire, et un Français fidèle à son Dieu, à son roi, à ses serments d'honneur... »

M. Welschinger s'est admirablement arrangé pour préparer et renouveler les douloureuses émotions du tragique dénouement. Jamais le duc d'Enghien ne nous était apparu plus intéressant, plus attachant



que dans son livre. Jamais meilleure occasion ne s'est offerte d'appliquer le souvenir virgilien :

... Si qua fata aspera rumpas,
Tu Marcellus eris...

Balzac parle quelque part de ces amours tranchées dans leur fleur, semblables, dit-il, aux enfants qui meurent au berceau, et dont on n'a connu que la première larme et le premier sourire. En dehors même de l'atrocité de son jugement et de son exécution, un charme mélancolique s'attache à la mémoire de ce jeune prince, à qui l'on peut sans scrupule attribuer tout ce qu'il aurait fait d'éclatant et de beau, si le sang d'un Bourbon n'avait paru au premier consul la teinture la plus digne de son manteau impérial. Contre l'ordinaire, c'est alors l'imagination qui se charge de renseigner l'histoire. Le duc d'Enghien, tels que M. Welschinger nous le montre et nous le fait aimer, a offert ce trait caractéristique, que, tout en restant vaillamment fidèle à la cause de son roi, il fut pourtant possédé d'un tel amour de la France, d'une telle nostalgie de gloire, que les victoires françaises lui faisaient battre le cœur, et qu'il avait besoin de réfléchir pour s'assurer qu'il les déplorait au lieu de les envier. On l'a comparé au duc de Bourgogne. Je ne voudrais pas me faire l'avocat du diable, même du *diable à quatre*, qualificatif du roi Henri, que le duc d'Enghien ne cessa de se proposer pour modèle. Mais, en dépit de Saint-Simon, que l'intensité de ses haines disposait, dans ses sympathies, à l'exagération

contraire, il me semble que, au point de vue mondain, l'extrême dévotion du duc de Bourgogne et l'étiquette de la cour du Grand Roi ne pouvaient manquer d'entraver la carrière militaire de l'élève de Fénelon. Sa jeunesse se rencontrait avec la vieillesse de Louis XIV, c'est-à-dire avec une époque assombrie où la bravoure même sentait le renfermé, où il y avait place encore pour des généraux habiles, pour des officiers intrépides, pour de vrais dévots, pour des libertins et des hypocrites, mais non pas pour des héros de roman. Personne, en effet, même parmi les plus chaleureux appréciateurs du duc de Bourgogne, parmi ceux qui se sont le plus obstinément demandé ce qui serait arrivé s'il avait vécu et régné, n'a eu l'idée de lui décerner un titre, d'ailleurs fort peu enviable, qui n'existe qu'à certaines conditions de fougue juvénile, d'ardeur chevaleresque ou cavalière, de passion inspirée ou ressentie, d'instincts aventureux, de fautes même et de folies. Le duc d'Enghien eut de tout cela, avec un mélange de qualités essentiellement françaises, que sa mort fait paraître plus brillantes encore et plus pathétiques, en donnant à la conjecture ce qu'elle refuse à la réalité. Il n'est pas jusqu'à son mariage avec la princesse Charlotte de Rohan qui n'ajoute à ce prestige romanesque. Ce mariage est incontestable, sans avoir été officiel. Il a le vague attrait d'un amour qui se dissimule sans avoir à rougir. Une liaison irrégulière serait une tache sur cette héroïque mémoire, et compromettrait du même coup la femme tendrement aimée. Un mariage public,

authentique, revêtu de toutes les formalités et de toutes les signatures, semblerait trop ordinaire pour ces existences, vouées, l'une au deuil, l'autre à la mort. Le mystère leur sied mieux : il les complète; il conserve le secret de ces deux âmes. Il monte la garde près du fossé de Vincennes, où le peloton d'exécution ne laissa pas de sentinelle. Bien que la princesse Charlotte ait survécu longtemps à son époux, on se la figure, dès la nuit du 21 mars, passée à l'état de fantôme, errant autour de cette fosse qui attend un tombeau, effrayant de ses apparitions nocturnes celui qui ordonna le crime et ceux qui lui servirent d'instruments et de complices.

Je m'attarde, et je n'ai encore rien dit de la tragédie finale, du meurtre exécrable. C'est que j'en ai déjà tant parlé, à propos du livre de M. Boulay (de la Meurthe), des *Souvenirs* de madame de Rémusat, des *Mémoires* de Miot de Mélito!

Dans les innombrables documents qui se rattachent à ce sinistre épisode, deux contradictions m'ont souvent frappé. On accumule autour de Bonaparte tous les éléments de trouble, de méfiance, d'effroi, de colère, qui devaient le pousser à un acte de violence; machine infernale, complots, retour offensif de Georges Cadoudal et de ses compagnons, agents secrets ou assassins plus ou moins envoyés de Londres par le comte d'Artois, derniers tressaillements de la chouannerie, vaincue mais non désarmée; on crée pour la circonstance une de ces températures torrides où le crime s'épanouit de lui-même, comme certaines

plantes vénéneuses sous l'ardent soleil de l'Inde. On dirait parfois un réquisitoire se transformant en plaidoyer. Dans cette situation unique, pas n'est besoin d'être panégyriste de Napoléon pour devenir son avocat ou du moins s'en tenir à une sorte de neutralité. Pour le premier consul, pour le futur empereur, qui n'était déjà que trop porté à prendre sa volonté pour arbitre, on comprend qu'il n'y avait pas de milieu : terrifier ses ennemis pour ne pas succomber à leurs menées clandestines; périr sous le couteau d'un assassin ou parvenir à une omnipotence qui allait lui permettre de tailler en plein drap révolutionnaire, de réaliser ses plans gigantesques, de repétrir à sa guise le vieux monde et la société nouvelle, d'assouvir le rêve de son ambition et de son orgueil. Il aurait pu hésiter, si le rôle de Monk l'avait séduit; mais il le jugeait trop petit pour sa taille; il ne lui plaisait pas de se désintéresser ainsi du bénéfice de ses victoires et des conceptions de son génie. Supérieur à Cromwell, il se disait sans doute que Monk eût été impossible, si Cromwell avait vécu. A l'heure où j'écris, une *actualité*, où la comédie pourrait bien tourner au drame à moins de verser dans la farce, prouve qu'il ne faut pas trop se fier au souvenir de Monk. Il a cela de dangereux qu'il prête une étiquette aux illusions chroniques ou périodiques des partis royalistes, et leur fait croire que tel personnage, glorieux ou médiocre, travaille pour un prétendant, quand il ne s'agite que pour lui.

Or, du moment que Bonaparte voulait être le

contraire de Monk, le meurtre d'un Bourbon quelconque (voir les *Mémoires* de Miot de Mélito), ne s'accordait que trop avec l'ensemble de sa politique. Plus la rupture était éclatante, mieux elle répondait au programme d'un homme qui entendait rester révolutionnaire en confisquant la Révolution et l'embrassait pour l'étouffer. Elle accentuait son attitude de parvenu impératorial, le posait en ennemi et, au besoin, en démolisseur des antiques races et des vieilles monarchies, produisait l'effet d'intimidation qui, dans sa pensée, devait continuer la Terreur, et — pourquoi ne pas le dire? — offrait à ce grand contempteur de la moyenne des caractères, l'occasion de constater jusqu'où pouvait aller l'assouplissement des consciences.

Autre contradiction: Quand on a bien chargé le dossier du Maître, bien démontré que lui seul réclamait, assumait et devait subir la responsabilité du crime, on instruit séparément le procès de tous ceux qui, dévoués, dociles, ambitieux ou serviles, ont trempé dans ce généreux sang le bout du doigt ou la main tout entière. De deux choses l'une: ou ils ont eu une part de l'initiative; alors, il serait juste de diminuer d'autant la culpabilité de Bonaparte et d'admettre que, mieux entouré, il eût peut-être épargné sa noble victime; ou ils ont simplement pratiqué l'obéissance passive; alors, le mieux est de les envelopper dans un sentiment collectif de mésestime en se souvenant de ce qui les explique sans les excuser.

Pour moi, je le répète, tout pénétré que je suis des légitimes rancunes de la justice et de l'histoire contre

la tête et les bras des meurtriers du duc d'Enghien, le plus grand charme du livre excellent de M. Welschinger consiste dans les respectueux hommages dont il entoure des princes qui auraient doublement à se plaindre des trahisons de la fortune, si aux souffrances qu'ils subirent devait se joindre le malheur d'être rendus solidaires de l'insuccès de leur cause et de paraître coupables de leur adversité. C'est l'exquise consolation des vaincus, de s'entendre dire qu'ils avaient bien placé leurs affections, que leur fidélité n'était pas aveugle, que les objets de leur culte, s'ils avaient triomphé, auraient fait autant de bien que les vainqueurs ont fait de mal. S'il est vrai, comme je le crois, que nous nous trouvions en face de nouveaux périls; notre seule chance de salut sera d'ensevelir les vieux griefs dans les limbes du passé; j'ajouterai qu'il vaut mieux désormais honorer les victimes que récriminer contre les coupables.

3 mai 1888.

HOMMES ET CHOSES[1]

Dussé-je voir mon aveu se retourner contre moi, j'avoue que, décidément, nous nous réimprimons un peu trop. On pourrait, à la rigueur, plaider les circonstances atténuantes en faveur des articles consacrés aux ouvrages qui ont paru dans l'année, et qui ont fixé l'attention publique. Quand la série de ces articles embrasse une période de près de quarante ans, elle peut devenir, non pas, hélas! un vrai livre, encore moins un monument, mais un bureau de renseignements pour l'histoire littéraire d'une époque; — même, ce bureau peut être commode. Doit-on en dire autant du volume, si estimable, d'ailleurs, de M. Jules Delafosse? Je ne le crois pas. Ce volume a trois cent soixante pages et contient quarante-deux articles; c'est, pour chaque article, une moyenne de huit à neuf pages. N'est-ce pas trop court pour que l'auteur, à propos de personnages tels que M. Thiers, Garibaldi, Victor Hugo, Gambetta, Edgar Quinet, le prince Na-

1. Par M. Jules Delafosse.

poléon, Lamartine, M. Goblet, Grévy, Raoul Duval, John Lemoinne, Andrieux, Freycinet, Jules Simon, Dufaure, Napoléon Bonaparte, Bismarck, etc., puisse développer ses idées au point de leur promettre la durée? En pareil cas, le crayon ne suffit pas; il faudrait le burin.

Autre chicane : Les diverses dates de ces articles — je dirais volontiers de ces *Premiers Paris*, — remontent à 1874. On ne peut se défendre d'une sensation singulière, lorsque, en ouvrant le volume à la première page, on y rencontre un plaidoyer en l'honneur de la candidature de M. J.-J. Weiss au fauteuil académique... de M. Cuvillier-Fleury? Non ; de M. Saint-Marc Girardin, mort en 1873, et remplacé par M. Mézières. On compte sur ses doigts, et l'on arrive au chiffre formidable de trente-quatre fauteuils renouvelés depuis cette élection; trente-quatre brevets d'immortalité légués à des vivants par des morts, sans que M. J.-J. Weiss ait pris sa part de ce legs. Est-ce faute de talent et d'esprit? Assurément, non. Si M. J.-J. Weiss est resté à l'écart, on aurait à en chercher les causes, et c'est ce qu'a négligé M. Delafosse. Il ne s'agissait pas de se demander si le journal, comme les autres genres de littérature, a droit d'entrée à l'Académie. Depuis l'abbé de Féletz jusqu'à M. Édouard Hervé, — en passant par MM. Jay, Sacy, Jules Janin, John Lemoinne, nous n'aurions, en fait de noms propres, que l'embarras du choix. Ce qui a manqué à M. Weiss, aussi spirituel et plus original que Prévost-Paradol, c'est une certaine tenue, une

certaine consistance, un esprit de suite dans sa vie politique et littéraire. Il lui est arrivé de se gaspiller dans de petits journaux, plus amusants que vertueux, plus boulevardiers que littéraires, plus parisiens que français. Hetzel, qui l'aimait beaucoup (nous l'aimons tous) me disait, au café Caron : « Il m'étonne et m'impatiente, ce Weiss ! Il me fait l'effet d'un acteur, digne d'être sociétaire de la Comédie-Française, et qui jouerait à Bobino ! »

Les variations politiques de l'ingénieux écrivain lui ont fait peu de tort; mais c'est justement parce qu'on voit en lui un fantaisiste, obéissant à la velléité du moment, se désintéressant de l'idée de la veille avec l'idée du lendemain, plus sincère que sérieux, plus honnête que logique; une girouette à laquelle on pardonne d'être girouette, parce qu'elle est ciselée par un charmant artiste. A un autre point de vue, on pourrait accuser M. Delafosse de distraction ou d'injustice. Il écrit : « Il faut savoir rendre hommage à ces trop rares fidèles, qui, comme Prévost-Paradol hier, comme M. Weiss aujourd'hui, sauvent de nos atteintes l'honneur des lettres, et n'abandonnent à la foule *rien* de leurs prédilections. Ceux-là font, en quelque sorte, office de vestales; ils entretiennent religieusement la flamme sainte, et veillent *à ce que le vent* du matérialisme ne l'éteigne pas *dans le temple où ils sacrifient.* » — J'ai quelque peine à me figurer MM. Weiss et Prévost-Paradol sous les voiles blancs des vestales, chantant la musique de Spontini, et disant à la bonne littérature :

A cet autel sacré viens recevoir ma foi!... — A lire ces lignes essentiellement prudhommesques, on pourrait croire que, seuls, pendant cette phase qui va de 1855 à 1873, MM. Prévost-Paradol et Weiss ont représenté l'honneur des lettres, le culte du bon langage et l'indépendance de l'esprit en face du despotisme et de l'anarchie. Dieu merci! il y en avait d'autres. Pour ne citer qu'un seul nom, notre cher et toujours regretté Arthur de Boissieu avait tout autant de finesse, de grâce, d'esprit et de tact que MM. Weiss et Prévost-Paradol, et il a eu, plus qu'eux, le mérite de persévérer jusqu'au bout de sa trop courte carrière, tandis qu'ils se sont hâtés de profiter d'une lueur de libéralisme à travers les points noirs de l'empire, pour se soumettre et se démettre au moment où il aurait fallu persister. Mais voilà le malheur! Arthur de Boissieu écrivait dans la *Gazette de France*, et chacun sait que la *Gazette de France* ne compte pas. Songez donc! elle n'a jamais changé d'opinion, et il me suffit d'avoir été jeune et d'être vieux pour avoir vu le *Journal des Débats* tour à tour *ultra*, ministériel, modéré, libéral, *reministériel*, révolutionnaire, orléaniste, dynastique, thiériste, légitimiste et républicain.

Vous tournez la page, et vous lisez : « M. Thiers est le danger de demain. » Vous êtes intrigué et vous vous dites : « Voilà qui est un peu fort! Je croyais que M. Thiers était mort le 3 septembre 1877, et qu'il avait été successivement remplacé, à l'Académie, par MM. Henri Martin et Ferdinand de Lesseps, à la

présidence, par le maréchal de Mac-Mahon, M. Grévy et M. Sadi Carnot. Je croyais que le danger de demain — hélas! *nomen illi legio*, — c'était... c'était la situation de l'Europe, telle qu'elle vient d'être décrite dans un bien remarquable article anonyme de la *Revue des Deux-Mondes*; — le *déficit*; la banqueroute imminente; le Conseil municipal de Paris, quatrième pouvoir de l'État; la rue tendant à devenir le cinquième et à absorber les quatre autres; la Commune, prête à reparaître, avec un caractère quasi officiel qui ne la rendrait que plus meurtrière, plus incendiaire et plus hideuse; l'absurdité toujours croissante du suffrage universel; l'incapacité des ministres qui se succèdent comme dans une lanterne fort peu magique; les plus graves intérêts de la France subordonnés aux plus misérables intérêts électoraux; l'élite de la société mise à l'écart et tous les ressorts du pouvoir entre des mains inhabiles ou impures; la division ou l'inertie des conservateurs... — il me semble que l'énumération est assez longue, et elle n'est pas complète. Quant à M. Thiers, que vise l'article de M. Delafosse, daté du 16 novembre 1873, l'honorable écrivain lui inflige de dures vérités, qui ne peuvent plus aujourd'hui s'adresser qu'à son fastueux et dérisoire monument, mais, pour avoir toute leur portée, dix ou onze ans après la mort du coupable, il faudrait des vérités d'historien et non pas des vérités de journaliste. Vous me demanderez si ce n'est pas, en somme, la même chose. Pas tout à fait. La vérité, dans le journal, est militante; elle

ressemble à ces soldats d'avant-garde, qui tirent cinquante coups de fusil pour tuer un homme. Elle ne craint pas d'être excessive, parce qu'elle se sait provisoire et soumise au contrôle des lendemains. Contemporaine de ceux qu'elle attaque, les combattant face à face, la passion lui est nécessaire pour soutenir sa verve, aiguiser ses arguments, acérer ses flèches, entraîner son lecteur et lui faire croire que *c'est arrivé*. La passion serait mortelle à la vérité dans l'Histoire. Elle procède posément, en connaissance de cause, après informations prises, avec une si sage lenteur et une sagesse si lente, que presque toujours la génération qu'elle appelle à son tribunal a disparu quand elle la juge; excellente condition d'impartialité et d'équité.

La vérité dans l'Histoire sera — j'aime à n'en pas douter — très sévère pour M. Thiers; mais elle ne dira pas, comme M. Delafosse : « Une ambition vivace fait de ce *bout d'homme* ÉDENTÉ la plus effroyable *machine de guerre* qu'on ait jamais connue..... L'opinion publique a posé sur *cette tête de Satyre* une auréole de vertus civiques qui le rend sacré comme la patrie elle-même..... Pour le rendre inoffensif, il faut *le déshabiller publiquement*. La société ne sera définitivement à l'abri de ses entreprises que lorsqu'elle l'aura contemplé *dans sa sinistre et laide nudité*... Il aime le pouvoir et le désire avec la frénésie d'un avare qui couve des yeux l'or d'autrui. Tantale *était ivre* (?) *à côté de la fièvre* qu'il endure... » — La preuve qu'elle ne le dirait pas, c'est que M. Delafosse lui-

même ne l'écrirait pas aujourd'hui. Plus le verdict doit être inflexible et irrévocable, moins il faudra admettre le ton de l'injure à bout portant.

Le livre de M. Delafosse est violent, tout autre que je l'aurais imaginé d'après ses discours d'une éloquence tempérée, plus judicieuse que véhémente. Certes, ce n'est pas moi qui me plaindrai de ces vivacités de plume, quand elles tombent d'aplomb sur des hommes néfastes, tels que Gambetta, Garibaldi, Jules Favre, coupables comme Victor Hugo, ou simplement antipathiques et fâcheux, tels que MM. John Lemoinne, Dufaure, Casimir-Perier. Mais, si j'osais me servir d'une expression bien vulgaire, je dirais qu'elles sont *mal digérées*. On a vu, surtout en temps révolutionnaire, des jugements suivis de très près par les exécutions. Ici, l'exécution précède le jugement, et en dispense. Encore une fois, c'est la langue du *Premier Paris*, à qui on ne demande pas des raisonnements, pourvu que le trait frappe juste, et pénètre au delà de l'épiderme. Je cueille dans le volume de M. Jules Delafosse, quelques-uns de ces traits, quelques heureuses rencontres : « Il eût été fâcheux que M. Casimir-Perier ne donnât pas sa note particulière dans le concert charivarique que jouent en ce moment toutes les trompettes républicaines. Il est le représentant le plus accompli du centre gauche, le pontife né de la politique *obèse*. » *Obèse* est une trouvaille. En lisant cette phrase, j'ai cru voir marcher clopin-clopant le long des murs du palais de Versailles, ce fils dégénéré, dont la

faiblesse, chargée d'embonpoint, rongée de goutte, gorgée d'argent, hébétée de bonne cuisine et de bien-être, eut soin de tromper toutes les espérances qu'avait éveillées son nom.

Voici maintenant l'*Apothéose de Gambetta.* M. Delafosse nous dit-il quelque chose de neuf sur ce personnage, dont la popularité est restée teinte du sang de nos mobiles et de nos conscrits, sur cet homme qui fut à la fois tribun, proconsul, dictateur, qui passa pour grand patriote après avoir fait plus de mal à la France que des milliers de mauvais citoyens, qui, en prolongeant follement la guerre pour le bon plaisir de son ambition, de son omnipotence et de son orgueil, décupla les douleurs de nos soldats, les horreurs de l'invasion, les misères de la défaite et le chiffre de la rançon? Son éloquence, hérissée de solécismes, bourrée d'une ridicule ignorance, fut de la *blague* comme son patriotisme, de la hâblerie comme ses bulletins de victoire que démentaient, le lendemain, des aveux de désastre. Nous retrouvons tout cela dans les sept pages de M. Delafosse, mais rien de plus; tout cela, nous l'avons dit, et d'autres l'ont dit avec nous. Était-ce la peine de le répéter, surtout pour se raviser à la dernière page, et pour écrire : « Il avait l'âme chaude et admirablement vibrante, l'amour exubérant de la patrie, une intuition superbe de son relèvement... A Dieu ne plaise que nous le confondions jamais avec la misérable engeance qui procède de ses œuvres! Il était infiniment supérieur à ceux qui lui succèdent. Il fut, d'instinct, un orateur

d'une merveilleuse puissance, et posséda toutes les qualités natives d'un homme d'État, auquel il n'a manqué que l'étude, l'expérience, l'éducation et un milieu favorable pour les mettre en œuvre. Il méritait une statue... »

Impossible de se contredire, d'une page à l'autre, avec plus d'entrain. Un panégyriste ou du moins un apologiste de Gambetta n'en demanderait pas davantage. Car enfin, s'il a été un orateur d'une merveilleuse puissance, le voilà rival de Berryer, de Guizot, de Lamartine, du comte de Serre, de Martignac, et des autres princes de la parole. S'il avait l'amour exubérant de la patrie, c'est une inconséquence de lui reprocher tout le mal qu'il a fait à cette même patrie par un effroyable mélange de présomption et d'incapacité. S'il posséda toutes les qualités natives d'un homme d'État avec une intuition superbe du relèvement de la France, comment expliquer qu'il ait fait tout ce qui pouvait empêcher la France de se relever, qu'il ait prêché la guerre au bon Dieu, encouragé les ruineux et odieux excès de la laïcisation, envenimé les plaies béantes du budget, laissé au duc Decazes et au général Le Flô l'honneur de nous sauver de la redoutable crise de 1875? Comment expliquer qu'il ait décidé la Chambre des *sous-vétérinaires* à voter le retour des héros de la Commune, sans consentir à prévoir que ces misérables, rappelés à titre d'amnistiés, rentreraient en triomphateurs et ajouteraient un appoint à tous les éléments d'anarchie, de désordre et de ruine?

Si M. Delafosse tenait à découvrir un côté, moins exploré, de la politique de Gambetta, je lui signale un détail dont on ne s'est aperçu que plus tard. Dans cette politique turbulente, tapageuse, décousue, tour à tour autocratique et populacière, essayant d'enraciner l'opportunisme au sein des *nouvelles couches*, il y eut presque un trait de génie. On avait murmuré cette formule, spécieuse mais paradoxale : « L'idéal du gouvernement, c'est LA RÉPUBLIQUE SANS LES RÉPUBLICAINS. » — Gambetta comprit que le seul moyen de fonder *sa* République, était de la rendre pleine et entière aux républicains, d'éliminer les conservateurs de tous les emplois officiels, de toutes les positions lucratives, de tous les postes suspects d'influence; puis, de passionner pour le maintien de la République ses vétérans, ses recrues, ses affamés, ses surnuméraires, en leur disant : — « J'ai fait maison nette, et, malgré bien des locataires insolvables, la maison est bonne. Je vous en livre la jouissance exclusive et absolue. Vous êtes pauvres, tarés, ignares, sans talents, sans considération, sans crédit. Le brevet de républicain sera la dispense universelle, le diplôme qui vous conduira à toutes les places, depuis la présidence jusqu'aux bureaux de tabac. Voilà la France; elle est a vous, je vous la donne. C'est une vache à lait dont on n'a pas encore réussi à épuiser les mamelles. A vous maintenant, à vous le soin de défendre contre ses ennemis cette République, — *alma parens*, — (pardon! j'oublie que vous ne savez pas le latin!) qui va vous faire riches,

puissants, bien nourris, bien posés, bien vêtus, bien logés, et, sinon honorables ou honorés (à l'impossible nul n'est tenu), au moins capables de remplacer l'honneur par les honneurs; — cette République dont la chute vous rejetterait plus avant dans votre misère, votre bourbe et votre néant! »

S'il était permis de comparer beaucoup d'opprobre à beaucoup de gloire, je dirais que ce procédé fut celui du général Bonaparte, au début de la prestigieuse campagne d'Italie. Il montra à ses soldats les riches plaines de la Lombardie, et leur dit de la voix et du geste : « Vous n'avez ni habits, ni souliers, ni solde, ni pain; voilà, devant vos yeux, les plus beaux pays du monde: soyez vainqueurs, et ces pays seront à vous! » La comparaison est d'autant plus juste, que les républicains se sont rués sur la France, non pas comme sur une patrie que l'on gouverne, mais comme sur un pays conquis que l'on pille.

Je viens de nommer Napoléon Bonaparte; l'auteur d'*Hommes et Choses* réplique à M. Taine, avec moins d'ampleur et de verve que le prince Napoléon. Il a raison; — mais il n'est pas neuf, — lorsqu'il réduit à leur juste valeur « les caquets de femme de chambre de madame de Rémusat et la haine recuite de Bourrienne ». Il se trompe sur bien des points. Déclarer qu'il n'y a que les poètes qui sachent parler comme il faut de Napoléon Bonaparte, c'est avouer que cette colossale mémoire ne supporte pas la prose, et qu'on doit la condamner du moment qu'on ne la chante

plus. Nous avons appris à nos dépens ce qu'il en coûte à un peuple pour s'être laissé hypnotiser par la politique des poètes.

Le sentiment qui domine et échauffe le livre de M Jules Delafosse, c'est une haine ardente contre la République. Loin de nous l'idée de l'en blâmer! D'autre part, on me dit que M. Delafosse est un bonapartiste ; probablement à la façon de M. Paul de Cassagnac, fidèle à ses anciennes affections, mais prêt à saluer avec transports toute monarchie qui le délivrera de l'affreux régime des Goblet, des Floquet et des Hovelacque. Or, si M. Delafosse reconnaît, avec M. de la Palisse, que la République est fille de la Révolution, éclose de l'esprit révolutionnaire, il me permettra de lui faire remarquer que Napoléon Bonaparte n'a pas tué la Révolution, au contraire! Il l'a sauvée au moment où, perdue de vices greffés sur des crimes, elle allait tomber, de lassitude et de dégoût d'elle-même, dans les bras de la royauté. Il l'a relevée, continuée, domptée, assouplie, repétrie à l'usage du despotisme qu'elle a toujours préféré à la liberté véritable. Ce n'est pas détruire un instrument que de s'en servir pour lui faire jouer un autre air. Ce n'est pas supprimer un titulaire que de remplir un *intérim*. Grâce à Napoléon Bonaparte, la Révolution, lorsqu'elle a disparu, a pu dire, comme Sieyès : « J'ai vécu! » Elle a pu revivre et user, pour reprendre toutes ses forces, toutes ses roueries, toutes ses traîtrises, non seulement des libertés qu'on lui donnait trop généreusement, mais du prestige de l'homme qui l'avait

saignée aux quatre veines pour la guérir et la préserver des congestions cérébrales et des accès de fièvre chaude. Ce qui en est résulté, nous le savons, et M. Delafosse le sait comme nous. Est-ce là ce qui recommande à son admiration la mémoire du fatal revenant de l'île d'Elbe — et de Sainte-Hélène?

Le prince Napoléon a, lui aussi, son chapitre dans le livre de l'honorable député du Calvados. Nous sommes parfaitement de son avis, quand il signale les fautes, les torts, les maladresses, les opinions déplorables du *César déclassé*. Seulement, nous risquerons une objection : s'il est bonapartiste, il n'est et ne peut être que *Victorien*. S'il est *Victorien*, sa cause peut-elle gagner quelque chose à faire ressortir la rupture du fils avec le père? Je ne puis être soupçonné d'un tendre penchant pour les idées politiques et religieuses du prince Napoléon. Pourtant, j'avoue que j'opposerais un peu de surprise et de méfiance au prétendant qui me dirait : « Surtout, ne me confondez pas avec mon père. Ma maison n'est ni au coin du quai, ni au coin du Palais-Royal. Mon père est incrédule; moi, je suis catholique. Mon père fait gras le Vendredi-Saint; moi, je fais maigre tous les vendredis, Quatre-Temps et veilles de grandes fêtes. Mon père ne va jamais à la messe; j'y vais tous les dimanches. Mon père est abonné au *Rappel*; moi, à *l'Autorité*. Si mon père, revenu d'exil, était élu député, il siègerait à l'extrême gauche. Si je montais sur le trône, je voudrais avoir pour conseillers les disciples de M. Rouher, et je ne négligerais rien pour leur adjoindre le duc de Broglie,

le duc d'Audiffret-Pasquier, M. Buffet, M. de Kerdrel, etc. » Ainsi de suite.

A cette profession de foi antifiliale, savez-vous ce que je répondrais? Je me souviendrais du quatrième commandement, et je l'appliquerais aux dynasties comme aux individus :

« Père et mère honoreras,
Afin de vivre longuement. »

21 février 1888.

EDMOND BIRE

PORTRAITS LITTÉRAIRES

Le livre excellent d'Edmond Biré m'a réjoui, avant même que j'eusse ouvert le volume. J'ai voulu, préalablement, relire l'article publié par Gustave Planche dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1er septembre 1836, et intitulé *les Amitiés littéraires*, et je me suis convaincu, une fois de plus, qu'il est impossible d'être plus lourd, plus pédant, plus vide, plus comparable à une outre gonflée de vent que le ci-devant oracle de la *Revue*.

Le véritable sujet de cet article, monté sur des échasses, n'était un secret pour personne, parmi les contemporains. Après avoir été le thuriféraire de Victor Hugo, après s'être donné le plaisir puéril de l'appeler Victor tout court, comme il appelait Prosper M. Mérimée, Eugène M. Delacroix et Alfred M. de Vigny, Gustave Planche avait tout à coup changé de ton et passé d'un extrême à l'autre. De 1832 à 1836, sa férule s'était tour à tour exercée sur *Lucrèce Borgia*,

sur *Notre-Dame de Paris*, sur *Angelo*, sur *Littérature et Philosophie mêlées*, sur les *Voix intérieures*, et, dans un article antérieur, les *Royautés littéraires*, il n'avait pas craint de mettre sur la même ligne le poète des *Feuilles d'automne* et l'auteur des *Iambes*, afin d'être plus sûr de détrôner son ancienne idole. Il est vrai que, dans le même article, monument d'outrecuidance, d'emphase et de boursouflure, il refusait de reconnaître une différence entre *René* et la *Chronique du règne de Charles IX*.

La rupture fut immédiate et radicale. Je crois même que, cinquante ans après, le plus vindicatif des grands hommes (?) a fait figurer le malheureux Planche, avec Nisard, Mérimée, Trognon, Cuvillier-Fleury et Louis Veuillot, dans un de ces alexandrins vengeurs qui hérissent ses *Quatre vents de l'esprit*, et qui font songer aux têtes de janissaires rebelles que le pacha des *Orientales* fait clouer sur les murs de la ville prise d'assaut. Sérieusement, même avant la brouille, Victor Hugo, qui ne péchait pas par excès de modestie, devait penser qu'il n'y avait pas proportion, et que, s'il était infiniment supérieur à Racine, Gustave Planche était un peu inférieur à Boileau.

Réduit à sa plus simple expression, l'article sur *les Amitiés littéraires* exprimait une idée juste, mais réclamée d'avance par M. de La Palisse. Tant que le poète n'est sûr ni de son génie, ni de son public, ni de son succès, ni de sa gloire, il a besoin de s'appuyer sur des amis dont le suffrage le fortifie dans ses premières épreuves et lui donne confiance en lui-même.

C'est la lune de miel entre le poète et le critique, la phase heureuse où se nouent les amitiés que l'on peut croire éternelles. Mais, dès qu'il se voit applaudi et se croit populaire, si le critique, continuant sa tâche, essaye de mêler quelques vérités aux acclamations de la foule, il se heurte à des susceptibilités imprévues; il devient importun, puis suspect, puis odieux, et un congé en bonne forme lui fait comprendre que, du moment qu'il ne flatte pas, son rôle est fini.

C'est bien simple; mais Gustave Planche avait à placer dix-huit pages de cette phraséologie solennelle et particulière, dont il possédait seul la recette, qui rencontrait alors quelques admirateurs bénévoles, et qui, aujourd'hui, serait sifflée à Castelnaudary et huée à Carpentras. En voici deux ou trois échantillons : « Le poète se promène autour des traditions consacrées, *comme un soldat autour des murailles d'une place ennemie*, pour surprendre une pierre ébranlée, un pan de rempart chancelant et arrêter dans sa pensée *par où* il fera brèche et pénétrera dans la place... En surveillant avec une attention assidue l'*épanouissement et la floraison du germe déposé dans le sol fécond de la réflexion* (!), il acquiert fatalement une subtilité d'interrogation, une précision de curiosité qu'il n'aurait jamais pu atteindre, s'il n'avait pas eu devant lui le spectacle intérieur d'une intelligence aux prises avec l'inspiration. Privé du secours de cette leçon vivante, le critique pourrait *poser des prémisses* très vraies, et déduire de ces *prémisses des conclusions irrécusables;* mais il ne porterait pas la

lumière de la dïalectique dans la discussion, ou plutôt il ne poserait pas *tous les problèmes particuliers*, compris dans un *problème général*, parce qu'il ne lui serait pas donné de voir *tous les problèmes* par la seule force de l'*induction*. Il ne sépare pas la théorie de l'application, et, sans abdiquer son individualité, sans renoncer à son libre arbitre, il *côtoie cependant le navire* qu'il a vu *sur le chantier* et dont il *épie le sillage*... Dans celui qui le soutenait, il ne veut plus voir qu'une *plante parasite*, incapable de *pousser* par elle-même des *branches vigoureuses et feuillues*... Tant que le poète a vécu dans l'obscurité, bien que toutes ses veilles fussent *dévouées* à l'avenir, bien que chacune des *ciselures de sa pensée* fût destinée à *diviser la lumière en rayons glorieux*, cependant la *nuit indulgente* où ses travaux *s'enfouissaient* lui laissait la faculté de revenir sur sa première *volonté*. »

Tout l'article est écrit dans ce charabia, le pire de tous, le charabia dogmatique, prétentieux, emphatique et amphigourique. Dans cette espèce de manifeste, Gustave Planche dénonçait Victor Hugo et se désignait lui-même aussi clairement que s'il avait écrit les noms en toutes lettres. Doit-on s'étonner que le poète, assommé par la personne du critique encore plus que par ses chicanes, ait saisi la première occasion de se débarrasser de ce *magister*, dont l'amitié était aussi redoutable que la haine; car, pendant la période amicale, il s'attachait comme un crampon à sa victime et ne lâchait prise ni jour ni nuit? Après la rupture, son ressentiment dépassa toutes les bornes, et,

en 1838, il envoyait aux Petites-Maisons l'auteur de *Ruy Blas*, qui n'eut droit à ce domicile que trente-cinq ans plus tard, lorsqu'il s'appela l'auteur de *l'Ane*, du *Pape*, de *Religion et religions* et des *Quatre vents de l'esprit*.

Est-il donc impossible de rêver une amitié qui ne soit pas uniquement littéraire, c'est-à-dire qui, tout en s'expliquant d'abord par un goût commun pour la littérature, reste indépendante des jouissances et des blessures d'amour-propre? Une sympathie profonde, une estime sincère, l'insigne honneur de défendre sous le même drapeau la même cause, — surtout si cette cause est provisoirement vaincue, — voilà de quoi suffire à l'intime accord de deux cœurs, de deux intelligences, ou, mieux encore, de deux âmes; car, partout où l'âme domine, elle communique aux sentiments quelque chose de sa grandeur, de son élévation et de sa durée. Je vais peut-être commettre une lourde maladresse en avouant que c'est cette amitié qui me lie depuis longues années à Edmond Biré, et que j'en suis fier. Pourquoi pas? Pourquoi tenterais-je de dissimuler ce qui, j'ose l'espérer, ne peut pas discréditer mes éloges? Pourquoi le bien n'aurait-il pas sa franc-maçonnerie, comme le mal? Lorsque le clan des corrupteurs a formé une société compacte — garantie par le gouvernement, — d'assurance contre la conscience publique et d'admiration mutuelle, lorsque ceux-là mêmes qui, travaillant à une réaction monarchique, auraient le plus d'intérêt à repousser ces complices des démolitions républicaines, nous affligent

du spectacle de leurs capitulations et mettent au service de cette œuvre dissolvante leurs courriéristes, leurs *reporters*, leurs *interviewers*, leurs *dilettantes*, et jusqu'à l'escadron féminin des *Veloutines*, des *Violettes*, des *Anges Bénignes* et des *Étincelles*, n'est-il pas permis à deux de leurs trop rares adversaires de se déclarer aussi unis que s'il s'agissait de glorifier M. Renan, d'encenser *l'Immortel*, d'applaudir à la décoration de M. Émile Zola et d'appuyer sa candidature académique?

Je n'ai jamais oublié, je n'oublierai jamais ma première rencontre avec Édmond Biré, dans les bureaux de *l'Assemblée nationale*, où il venait présenter un article sur mon premier volume, qui devait être, hélas! suivi de tant d'autres. Biré n'avait pas vingt-cinq ans, et je n'étais déjà plus jeune ; car une des singularités de ma vie littéraire aura été de débuter (à Paris, s'entend!) à un âge où la plupart de mes contemporains, de mes camarades de collège et de concours, Montalembert, Falloux, Nisard, Champagny, Nettement, Henri Blaze, Alphonse Karr, Paul et Jules Lacroix, Louis Veuillot, Théophile Gautier, Jules Sandeau, Victor de Laprade, avaient déjà marqué leur place, où Alfred de Musset tombait en ruine, et de n'être pas tout à fait mort, quand tous ou presque tous ont disparu. Certes, pour un débutant, presque un surnuméraire, il y avait, dans ce témoignage spontané d'un jeune homme inconnu, arrivant de l'autre extrémité de la France, beaucoup plus Breton que je ne suis Provençal, tout ce qu'il

fallait pour m'inspirer sympathie et gratitude. Cependant, un secret pressentiment m'avertit que nous n'en resterions pas là, que, malgré la différence de nos âges, ce serait la première étape d'une longue campagne où nous servirions, avec la même cocarde, dans le même régiment. Je ne me doutais pas que ce jeune homme, à qui je savais déjà tant de gré de s'être occupé de mon livre, avait lu tous les articles que, depuis 1845, j'avais publiés dans *la Mode*, la *Revue des Deux-Mondes* et *l'Opinion publique*, et qu'il s'en souvenait mieux que moi. Cette facilité d'assimilation, qui n'ôtait rien à l'originalité de cet esprit ouvert à toutes les idées généreuses, fidèle à toutes les adversités, rebelle à toutes les injustices de la fortune, digne de vivre dans l'intimité de l'hermine bretonne, est demeurée un des traits caractéristiques d'Edmond Biré, à mesure que son talent s'est développé, affirmé et agrandi. Sur tous les points de notre histoire littéraire, sur tous les personnages qui, la plume à la main, se sont disputé l'attention et la curiosité publiques, il a refusé de se contenter d'informations vagues, contradictoires, complaisantes et légendaires ; il ne s'en est rapporté qu'à lui-même, et il s'est si admirablement renseigné que souvent les écrivains, objets de ses recherches et de ses trouvailles, ont été tout surpris de découvrir qu'il se souvenait de ce qu'ils avaient oublié. Je n'en citerai qu'un exemple. Lors de la réception de Monseigneur le duc d'Aumale à l'Académie française, où il succédait à M. de Montalembert, je rendis compte dans la *Gazette de France*

de son panégyrique de l'illustre défunt. Edmond Biré me donna la réplique en deux ou trois pages sur le même sujet; et, quand je lui demandai, de fort bonne foi, qui en était l'auteur, il me répondit : « C'est vous! » — Un soir que M. de Jouy dînait chez mademoiselle Contat, l'aimable comédienne lui chanta au dessert une jolie chanson. — « De qui est-elle? dit le futur librettiste de *Guillaume Tell*. — Mais, grosse bête, elle est de vous! » *Grosse bête* serait peut-être un peu fort.

Doué d'une mémoire extraordinaire que stimulait sa passion pour la vérité, Edmond Biré, avant d'essayer ses forces, publia, de concert avec notre cher poète vendéen Émile Grimaud, *les Poètes lauréats de l'Académie française*; quelque chose, en très grand, comme les *palmarès* de nos concours universitaires, avec ce point de ressemblance, que, là comme ici, on pouvait prendre un plaisir philosophique à chercher quels étaient, parmi ces lauréats, ceux qui avaient tenu leurs promesses, ceux qui s'étaient dérobés à la moitié du chemin, et ceux qui avaient disparu. Qui sait? Ce furent peut-être les plus heureux. Sous la Restauration, ces concours poétiques eurent plus d'importance qu'aujourd'hui. Si on m'accorde que la Restauration fut une aurore, — et qui oserait me le contester? — il est facile d'établir une harmonie entre cette aurore politique, si vite troublée par les orages de la journée, et l'aurore de ces poètes, dont deux ou trois eurent leur jour, dont cinq ou six eurent leur moment. Ajoutons que ce *palmarès* aca-

démique était relevé par des notices qui le rendaient plus instructif, plus curieux et plus piquant. La plupart de ces notices avaient la valeur de véritables études littéraires, et nous en disaient plus que bien des gros livres. Quelle leçon de littérature — et de modestie — pour les poètes actuels, et même pour les critiques, cette liste quasi funéraire, où l'on peut suivre la décroissance des renommées, depuis le rayonnement jusqu'à l'éclipse, depuis l'éclipse jusqu'aux ténèbres, depuis Victor Hugo jusqu'à Dumolard, en passant par Casimir Delavigne, Soumet, Pierre Lebrun, Millevoye, Saintine, Victorin Fabre, Charles Loyson, Delatouche, Bignan, Mollevaut et Mennechet! Comment ne pas dire, en parcourant cette galerie, cette nécropole : « Voilà pourtant comme je serai dimanche! » — Au risque d'être accusé de paradoxe, ne vous semble-t-il pas que ces poètes oubliés ou manqués redeviennent, dans ces notices, sinon poètes, au moins poétiques? La poésie et la mélancolie sont sœurs, et quoi de plus mélancolique que de voir se glisser, dans des limbes intermédiaires entre la nuit et le jour, ces ombres crépusculaires et fugitives, laissant tomber leurs poèmes dans le sentier désert, comme les feuilles mortes dont la *Chute* a suffi pour assurer à un de ces oubliés une toute petite place dans notre mémoire?

Quoi qu'il en soit, ce travail préliminaire fut pour Edmond Biré une excellente préparation à des œuvres plus personnelles où allaient se révéler, avec sa consciencieuse exactitude, devenue proverbiale parmi

ses nombreux lecteurs, ses qualités de critique, la finesse de ses aperçus, la sûreté de son goût et son énergique résistance aux mensonges de l'esprit de parti, aux fictions révolutionnaires. Quand parurent *les Misérables* (1862), ce livre démesuré où quelques merveilleuses beautés sont noyées dans un flot d'extravagances, de digressions insensées et d'imaginations saugrenues, Biré s'attacha surtout à ce qui, dans ce gros roman, trahissait les palinodies d'un poète de plus en plus décidé à brûler ce qu'il avait adoré et à traduire le *Væ victis!* en langue romantique. Un seul chapitre suffit à sa démonstration sans réplique, celui où M. Hugo nous racontait, à sa manière, ce qui se passait en l'année 1817; année significative pour la France, pour le royauté et pour M. Hugo lui-même, puisque, dans le concours académique sur *le bonheur que procure l'étude dans toutes les situations de la vie,* ses trois lustres ou ses quinze ans ne rencontrèrent que des incrédules; incident qui contribua peut-être à le brouiller avec la vérité. Dès l'instant qu'on refusait de le croire quand il disait vrai, il se figura sans doute qu'on le croirait lorsqu'il mentirait.

A dater des *Misérables,* Victor Hugo appartient à Edmond Biré; par droit de recherches, d'informations et de preuves. Le premier, hélas! presque le seul, il a eu l'honneur d'attacher le grelot à cette popularité qui nous force désormais de fouiller au-dessous d'un énorme tas de gros sous pour retrouver les lingots d'or pur et les louis, voire les napoléons. *Victor Hugo*

et la Restauration; — *Victor Hugo avant* 1830; on lira et relira ces deux livres, longtemps, bien longtemps après qu'un inexorable triage aura fait justice des venimeuses folies qui rappellent le *in cauda venenum*, et qui encadrent cette longue carrière poétique entre deux dates; l'une où le génie d'un enfant déconcerta les vieillards du palais Mazarin; l'autre où nous avons tristement subi les radotages agressifs d'un vieillard tombé en enfance. Pour le moment, il n'y a rien à faire. Dupuytren, qui n'était pas tendre, vit un jour entrer dans son cabinet de consultations un jeune homme dont le nez était fort endommagé. « Croyez-vous, dit le client au docteur, qu'il faudra me le couper? — Non, mon ami, rassurez-vous; il tombera bien tout seul. » La réaction s'opérera et s'opère toute seule. Nous avons, d'ailleurs, un bon moyen d'y aider sans nous mettre en frais de raisonnements. Étant donnés l'orgueil du maître et l'infatuation des disciples, il nous suffit de dire et d'écrire, chaque fois que l'occasion s'en présente : « Lamartine, le plus grand poète du siècle. » Biré n'y a pas manqué, ainsi que nous le verrons tout à l'heure.

Au moment où j'écris cette page (9 août 1888) les obsèques triomphales d'Eudes, le massacreur et l'incendiaire, mettent Paris en émoi, la garnison sur pied, les sergents de ville et les gendarmes en péril, la bourgeoisie en détresse, les magasins et les cafés au pillage, et jettent de sanglantes éclaboussures sur les murs sinistres de la Roquette, où il n'est plus question de pleurer les otages, les martyrs, les Deguerry,

les Olivaint, les Darboy et les Captier, mais de glorifier et d'imiter les assassins. Qu'est-ce que ce tragique épisode, qui n'est peut-être qu'un prélude? Une centième preuve de la fatalité révolutionnaire, de la loi de progression vengeresse, qui condamnait, en 1793, la Gironde à subir sur l'échafaud l'implacable logique des jacobins et de la Montagne, Vergniaud à périr sous l'étreinte de Robespierre et de Marat, la Convention à s'absorber dans le Comité de salut public, et qui condamne aujourd'hui les survivants, parmi les parleurs de la République athénienne, spirituelle et modérée, à rentrer dans leur néant en comptant les anneaux de cette chaîne qui commence à Jules Simon et finit à Félix Pyat. Les spectacles hideux auxquels nous assistons redoublent l'intérêt d'à-propos des deux livres d'Edmond Biré *la Légende des Girondins* et *Paris en* 1793. Dans ces deux ouvrages qui n'en font qu'un, on ne sait ce qu'on doit admirer le plus, de la vie extraordinaire qui anime ces scènes du passé, ou de la surabondance des sources auxquelles l'infatigable chercheur a puisé, du nombre et de l'éloquence des textes qui parlent pour lui et avec lui. En présence de ces trésors, il me semble que j'entends d'ici ceux de mes lecteurs qui ne connaissent pas Edmond Biré se récrier et dire : « A la bonne heure! voilà un *oisif* qui s'est créé une vie de travail au service de son pays et de la vérité! Il aurait pu se croiser les bras comme tant d'autres; l'incalculable chiffre de ces documents authentiques prouve qu'il lit du matin au soir et qu'il écrit du soir au matin. » Un oisif, Edmond Biré! Mais,

en dehors de ses travaux historiques et littéraires, on ne saurait imaginer d'existence plus laborieuse et mieux remplie : la direction d'une grande affaire industrielle qui donne du pain à des centaines d'ouvriers, une correspondance active, des articles dans les journaux, l'éducation de ses fils, les devoirs de la vie de famille acceptés et pratiqués avec amour dans toute leur plénitude chrétienne, il y a là de quoi rassurer la plus scrupuleuse conscience d'un ennemi du désœuvrement. Remarquez que, en vous parlant de ses ouvrages, je n'ai rien dit des *Dialogues des vivants et des morts*, ni de la belle biographie de Victor de Laprade, première inauguration de la statue du poète !

J'arrive aux *Portraits littéraires*, et, si vous croyez que je vais, en style de réclame, me ranger, sur tous les points, à l'opinion de l'ami Biré, je déclare que vous vous trompez. La discussion est le sel de l'éloge; l'objection est souvent un hommage de plus. Je commence par Prosper Mérimée.

Jamais l'auteur de *Colomba*, si soigneusement *boutonné* qu'on ne savait pas si un cœur battait sous son habit coupé par l'illustre Poole (*London, English spoken*), n'avait été serré de plus près; jamais cette physionomie complexe de gentleman quasi britannique, de courtisan par hasard, de sénateur taciturne, de causeur ordurier, d'athée endurci, n'avait été étudiée avec plus de finesse et rendue avec plus de relief. Pourtant Edmond Biré me semble un peu sévère, non pas pour la personne de Mérimée, qui me fut toujours

antipathique, mais pour sa littérature, ou du moins pour ses romans et ses nouvelles. Je fais bon marché du *Théâtre de Clara Gazul*, de *la Guzla*, de *la Jacquerie*, des œuvres d'archéologie et d'histoire. On le voit, je ne lésine pas sur les frais de déblayage. Mais les romans et surtout les contes, depuis *l'Enlèvement de la Redoute* et *Matteo Falcone*, jusqu'à *Arsène Guillot* et *Carmen*? Biré parle de sécheresse ; je dirai plutôt sobriété. — « Sobriété, signe d'un mauvais estomac », — a dit Victor Hugo, qui aurait bien dû ne pas abuser de la vigueur et de la voracité du sien, pour nous faire avaler, pendant ses vingt dernières années, des ragoûts aussi indigestes. D'autre part, je lis, à la page 34 des *Portraits littéraires :* « Faut-il rappeler qu'ici encore la plume de Prosper Mérimée n'a pas reculé devant les tableaux les plus licencieux, et qu'il est allé volontairement et misérablement échouer sur l'écueil du libertinage ? » Il s'agit de deux ou trois scènes un peu trop vives, un peu risquées, de la *Chronique du règne de Charles IX.*

Voyons ! n'exagérons rien, et n'ayons pas deux mesures. Une fois pour toutes, s'il est bien convenu, entre braves gens, qu'un roman, même bon, ne doit être mis, de confiance, entre les mains ni des jeunes filles, ni des jeunes femmes, ni des adolescents, je demanderai à Biré, qui paraît avoir un faible pour Balzac, si les licences les plus hardies de Mérimée ne sont pas lecture édifiante, comparées à la *Physiologie du mariage*, aux *Contes drolatiques*, à *la Fille aux yeux d'or*, à *la Vieille fille*, à *la Fleur des pois*,

à *Splendeurs et Misères des courtisanes*, à tous les romans où reparaît l'ignoble figure de Vautrin, escorté de l'inévitable Lucien de Rubempré. Nous savons bien que, lorsque Diane de Turgis donne un rendez-vous à Bernard de Mergy, ce n'est pas pour réciter ensemble des prières catholiques ou des versets de la Bible. Mais ce que nous ne savons pas, ce que nous ne devrions pas savoir, c'est tout ce qu'une plume profondément corruptrice et sciemment dissolvante peut cacher ou trahir de luxure clandestine, de sous-entendus immondes, de vices inavouables, en des fictions insensées. Ce que nous voudrions ne pas savoir, c'est le renouvellement de Rabelais dans un siècle où Rabelais n'aurait plus d'excuse ; c'est la profanation sacrilège du mariage, réduit à la possession légalisée d'une femme traitée comme la plus lascive des maîtresses, condamnée à mort, du moment que la satiété décourage l'amour sensuel, du moment que l'épouse — *conjux meretrix* — perd quelque chose de sa jeunesse et de sa beauté. A d'autres points de vue, Balzac fut un grand coupable. Mérimée, malgré son immoralité personnelle et son athéisme, n'a perverti personne. Je n'ai jamais entendu dire que *le Vase étrusque* et *la Partie de trictrac* aient donné aux jeunes stagiaires de 1830 l'envie de gouverner la France, d'émarger au budget, d'occuper de vive force les ministères et les préfectures. Balzac, sous une monarchie dont les ministres et les serviteurs immédiats s'appelaient Casimir-Perier, Guizot, de Broglie, Molé, Thiers, Duchâtel,

Dupin, Salvandy, Cousin, Sauzet, Montalivet, Villemain, accrédita cette absurde légende, d'après laquelle les mansardes et les brasseries du pays latin étaient peuplées de grands hommes incompris, d'hommes d'État en expectative, dont le gouvernement refusait d'utiliser les forces, et dont les forces utilisées nous donnèrent en 1848, en attendant pire, Caussidière, Flocon, Sobrier, Bastide, Garnier-Pagès, Trélat, et autres culotteurs de pipes, tribuns d'estaminet, destinés à noyer leur incapacité populacière dans le sang des journées de Juin, et à nous offrir plus tard le spécimen des *vieilles barbes* de la République de février. Personne, que je sache, n'a été tenté de copier Matteo Falcone, le Saint-Clair du *Vase étrusque*, Chaverny et Châteaufort, de *la Double Méprise*, le lieutenant Roger, de *la Partie de trictrac*, don José, de *Carmen*, le lieutenant Orso, de *Colomba*. Balzac, prophète à son insu, au milieu des visions de son cerveau halluciné, a proposé comme modèle à l'émulation de la génération suivante, le type du jeune ambitieux sans argent et sans scrupules, décidé à ne respecter rien pour parvenir à tout, mi-parti d'aventurier et d'escroc, arrivant à la richesse et au pouvoir *per nefas*, par les femmes, par le jeu, par le chantage, par la police, par tous les moyens, excepté les bons ; roué, vicieux, impitoyable pour quiconque se trouve sur son chemin, et se plaçant, un beau jour, dans l'alternative d'être premier ministre ou gibier de cour d'assises. Ici, l'histoire contemporaine nous dispense de tout commentaire. Enfin, Mérimée n'a

pas eu à subir l'injure d'être salué, comme ancêtre, par l'école naturaliste et pornographique qui salit notre littérature. Cette détestable école se déclare issue de Balzac, et, si vraiment c'est lui qui l'a enfantée, ce dernier ouvrage suffirait à déshonorer tous les autres.

Le chapitre sur Edmond About est d'une justesse exquise. Impossible de mieux caractériser ce personnage équivoque, « qui avait de l'esprit à en revendre » (en effet, il en a vendu), et dont il ne reste déjà que le souvenir d'un esprit mal employé. Edmond About, à ses débuts, en 1855, profita d'une des nombreuses réactions qui expliquent et abrègent tant de succès parisiens : Ponsard contre Victor Hugo, Ristori contre Rachel, About contre les gigantesques feuilletons-romans, qui, pendant plus de six mois, tenaient en haleine la curiosité publique, suspendue aux prodigieuses aventures de d'Artagnan, de Monte-Cristo, de Rodolphe, grand-duc de Gérolstein. Le nouveau venu conteur favori du *Moniteur officiel*, de l'impeccable maison Hachette et de la Bibliothèque des chemins de fer, fit les délices d'un public spécial. Des intendants militaires, des généraux en retraite, des receveurs particuliers, des conseillers de préfecture, qui haussaient dédaigneusement les épaules quand on leur parlait d'Eugène Sue, d'Alexandre Dumas, de Balzac, de Frédéric Soulié, se passionnèrent pour ces courtes histoires lestement enlevées, que l'on pouvait commencer et finir d'une gare à l'autre et qui amusaient le voyage sans troubler la digestion. Quelques-

uns en oublièrent leur traduction d'Horace. Le style en était vif, simple, naturel, assaisonné çà et là de quelques traits spirituels; seulement, l'imagination brillait par son absence et l'invention était absolument nulle.

Biré nous fait apprécier le fort et le faible de ce talent normalien, nourri des classiques grecs et vilipendant la Grèce, possédé de l'envie de s'enrichir, pratiquant volontiers l'indépendance du cœur, c'est-à-dire l'ingratitude, l'indépendance de l'âme, c'est-à-dire le scepticisme, et prompt à verser dans la littérature utilitaire, lucrative, mais peu romanesque, peu littéraire et encore moins poétique. On comprend que l'homme qui passait si aisément de l'Acropole et du Parthénon aux *Échasses de maître Pierre*, aux découvertes économiques, aux moyens de dessécher les marécages, d'exploiter l'Égypte et de fertiliser les Landes, eût, pour ses débuts, manqué de respect aux Muses de l'Hélicon et du Pinde, aux gloires de Marathon et de Salamine, au génie d'Homère et de Sophocle. L'*irrespect*! si le mot était dans le dictionnaire de l'Académie, on pourrait dire que ce fut un des traits distinctifs de M. Edmond About. Il éleva à la hauteur d'une science politique et d'un chapitre de son budget la familiarité obséquieuse, la souplesse narquoise qu'il recueillait dans l'héritage de Voltaire, son patron, son modèle et son maître, malheureusement plus facile à copier qu'à continuer. Cet art, mêlé de gaminerie, de railler tout bas ce qu'on salue encore plus bas, de faire niche à ce qu'on encense,

de jongler avec toutes les opinions faute d'une seule croyance, en faut-il davantage pour expliquer ces perpétuelles volte-face, ces variations infinies, cette constance à suivre la roue de la Fortune, à courtise ceux qu'elle élève, à bafouer ceux qu'elle abaisse, insulter ceux qu'elle écrase? Cette complicité avec le succès, cette promptitude à se détacher de l'adversité, ne portèrent pas bonheur, en définitive, à M. About. Biré nous rappelle, de la façon la plus piquante, le *guignon* qui, à la fin de sa carrière, neutralisa ses efforts pour être toujours de l'avis des vainqueurs. Il nous conte les mésaventures théâtrales de l'auteur de *Guillery* et de *Gaëtana*. *Guillery!* Biré est d'habitude si admirablement informé, que je n'ose avouer que le prince Napoléon, d'après les nouvellistes du lendemain, ne fut pour rien dans l'affaire. Voici, m'a-t-on dit, ce qui se passa : — M. Fould était alors ministre de Napoléon III. M. Fould avait un fils qui s'appelait Gustave. M. Gustave Fould protégeait une actrice du Théâtre-Français qui se nommait Valérie. Edmond About mit cette actrice dans ses intérêts. Elle l'accrédita auprès de son protecteur, qui le recommanda à son père, qui en parla à l'empereur, lequel consentit à assister à la première représentation. *Guillery* fut outrageusement sifflé. L'empereur, de fort mauvaise humeur, tança son ministre, qui lava la tête à son fils, qui fit une scène à l'actrice, laquelle traita le pauvre auteur comme les comédiens de *Gil-Blas* traitaient leurs malheureux poètes. Le dos-

sier du prince Napoléon est assez chargé sans qu'il soit besoin de l'alourdir.

Je sais gré à Biré d'avoir, au milieu de ses critiques si fines et si vraies, donné un bon point à Edmond About, pour ses vertus de famille. About fut un excellent mari; j'ajouterais un excellent père, s'il était permis d'accorder ce titre à quiconque refuse de mêler une idée religieuse à l'éducation de ses enfants. Il avait eu soin de ne pas faire baptiser ses deux premiers fils. Sa femme profita d'une absence pour réparer cette omission, chère à la morale indépendante. About, à son retour, se résigna d'assez bonne grâce. Depuis lors, Alexandre Dumas, à chacune de leurs rencontres, ne manquait pas de lui dire : « Comment se portent les petits Mortara? »

Excellent mari! oui. C'est lui qui, s'adressant à sa digne compagne, a écrit cette phrase pour laquelle je donnerais tout son répertoire, et que tous les maris plus ou moins catholiques devraient écrire sur leur livre d'or : « Je t'aime plus qu'hier, moins que demain. » N'est-ce pas charmant? Ah! comme ce serait plus persuasif et plus touchant encore, si About avait songé qu'un jour viendrait où il n'y aurait plus de demain, à moins que ce demain changeant de place, montant de la terre au ciel, n'inaugurât un demain céleste qui s'appelle l'éternité!

Parlerai-je de Lamartine? Comment ne partagerais-je pas l'opinion d'Edmond Biré sur notre cher et malheureux grand poète, sur le contraste des funérailles de Lamartine, si modestes, si chrétiennes,

si sincèrement populaires, avec les fastueuses obsèques de Victor Hugo, si tapageuses, si théâtrales, si décoratives, gonflées de tels amalgames que l'on ne savait plus si l'on assistait à un deuil public, à une cérémonie officielle, à une fête nationale, à une parodie macabre, à une profanation de la mort ou à une manifestation révolutionnaire? — « Derrière les innombrables étendards de la franc-maçonnerie et de la libre pensée, les députations de la province et de l'étranger, de la ville et de la banlieue, les ministres coudoyant les *Rigolos* de Montmartre, les sénateurs précédant les *Beni-Bouffe-Toujours;* partout, sur les trottoirs, aux fenêtres, aux balcons, sur les toits, une mer moutonnante de curieux et de spectateurs; lorsqu'on arriva au Panthéon, d'où, la veille, un décret de la République avait chassé sainte Geneviève, vingt et un orateurs, vingt et un discours grotesques, emphatiques et creux, sans souffle, sans émotion, sans style, d'une platitude inouïe, d'un ridicule monumental; et, au-dessus de ces vaines rumeurs, par une ironie sublime, dominant cette pompe païenne, cette foule affolée, ce cercueil sans prières, debout, baignée d'air et de soleil, rayonnante, victorieuse, cette croix de pierre que la République n'avait pu abattre, la croix de Jésus-Christ! »

Que pourrais-je ajouter à ces lignes éloquentes? Les admirateurs fanatiques d'un homme célèbre font fausse route, quand ils croient sa mémoire honorée par les magnificences que la foule prodigue à ses idoles, n'ayant pas autre chose à leur donner. Dans

ces conditions, l'enterrement à sensation n'est plus qu'une scène de la comédie humaine, avec tout ce que la comédie cache d'ironies, de conventions et de mensonges. Même au point de vue mondain, le spectacle, la curiosité, la pompe extérieure, ôtent à ce cercueil, couvert de fleurs sans racines, ce qu'il a de sacré, pour en faire l'objet de l'exploitation vaniteuse du mort par les vivants, de la gloire pour la gloriole. Chacun tirant à soi un lambeau du drap funéraire, dernier vêtement du défunt, il n'y reste plus de place pour les larmes de ceux qui l'ont aimé, pour les prières de ceux à qui l'apothéose du génie ne fait pas oublier son âme.

Dans ces belles pages sur Lamartine, je ne rencontre que le prétexte d'une objection de détail ; et encore ! N'est-ce pas une dangereuse hardiesse de rectifier un fait, une date et un nom, affirmés par un homme tel qu'Edmond Biré ? Je lis à la page 166 : « Lamartine s'était déjà présenté (à l'Académie), en 1824, au lendemain des *Nouvelles Méditations*, pour remplacer Lacretelle l'aîné. L'élection avait eu lieu dans la séance du 2 décembre 1824, et M. Droz, auteur d'un *Essai sur l'art d'être heureux*, l'avait emporté sur le premier poète du siècle, au quatrième tour de scrutin. »

Rien de plus exact, sauf que, ce jour-là, Lamartine s'appelait Casimir Delavigne. Je me crois sûr que mes souvenirs ne m'abusent pas, et j'ai pour moi la vraisemblance. En 1824, Lamartine, trop royaliste pour être populaire, n'avait à son actif que les premières *Méditations*. C'est en 1825 que parurent les *Nouvelles*

Méditations, le *Chant du Sacre* et le *Dernier chant de Child-Harold*. Casimir Delavigne, idole du libéralisme qui ne songeait pas encore à proclamer Béranger grand poète lyrique et national, battait son plein. Le Théâtre-Français venait de jouer avec un immense succès *l'École des vieillards*, où Talma donnait la réplique à mademoiselle Mars. *Les Vêpres siciliennes*, *le Paria*, *les Comédiens*, avaient été chaleureusement applaudis. Les *Messéniennes*, où vibrait la corde patriotique et guerrière, amenaient au Palais-Royal, galerie de bois devant l'étalage du libraire Ladvocat, de véritables rassemblements. D'ailleurs, si Lamartine, en décembre 1824, avait eu, à l'Académie française, une candidature disputée et malheureuse, n'en trouverait-on pas la trace dans sa correspondance, dans ses lettres à son ami, M. de Virieu? Et si c'était lui, le candidat vaincu par M. Joseph Droz, lui, le poète religieux, l'hôte et l'ami de M. de Genoude, de l'abbé duc de Rohan, y aurait-il eu, hélas! parmi les jeunes gens d'alors, sur les bancs de la Sorbonne, du Collège de France, de l'École de droit, et généralement, dans toute la république des lettres, l'explosion de colère dont je fus témoin, la bordée d'épigrammes et de sarcasmes qui cribla l'illustre compagnie? On publia une satire dont l'épigraphe : « Les sots depuis Adam sont en majorité », était empruntée à Casimir Delavigne. On parla même d'aller à la séance de réception pour siffler M. Droz. Ses cheveux blancs et sa figure vénérable désarmèrent les tapageurs. Le complot n'eut pas de suite.

Voilà ma variante. Si j'avais affaire à tout autre que Edmond Biré, je dirais que j'en suis sûr. Avec ce diable d'homme, je dis, comme Marfurius du *Mariage forcé* : « Il me semble qn'il n'est pas impossible que j'en sois sûr[1]. »

Si j'avais à choisir parmi les *Portraits littéraires*, je me déciderais pour le médaillon de M. Ernest Legouvé. Oui, c'est bien cela, le bourgeois de Paris à une époque où cette bourgeoisie disparaît comme la noblesse! N'avait-il pas, lui aussi, ses privilèges? Il lui suffisait de se laisser faire, de se promener sur le boulevard, de flâner devant les magasins, de regarder les affiches, de choisir son spectacle pour le plaisir de sa soirée, de consulter son journal pour savoir quelle était, depuis la veille, la curiosité la plus digne de le distraire, de l'amuser ou de l'émouvoir. C'est pour lui que Paris se mettait chaque matin en frais de coquetteries, d'élégances, et de sourires, pour lui que l'Océan expédiait sa marée et le jardinage ses primeurs, pour lui que les charmants environs de la grande ville se hâtaient, au printemps, de renouveler leur parure de villas, de verdure, de bosquets et de fleurs, pour le dispenser d'aller chercher bien loin, dans une chambre d'auberge, sur une plage ou à des eaux plus ou moins médicales, rendez-vous de malades ou de désœuvrés, le repos, la fraîcheur, l'air pur et la santé. Edmond Biré a raison : les chemins de fer ont tué le bourgeois de Paris,

1. Marfurius aurait eu raison. C'est moi qui me trompais.

comme la Révolution démocratique a tué la noblesse. Il n'est plus chez lui, en ce sens qu'on lui dispute le terrain où s'exerçait sa royauté pacifique. On n'est plus chez soi, quand il dépend d'un intrus de s'installer à côté du légitime propriétaire. On n'a plus de voiture, quand cette voiture se change en omnibus. On n'a plus de maison, quand cette maison devient un caravansérail à l'usage des indigènes de Romorantin et de Chicago, de Landerneau et de Pékin. Grâces soient rendues à M. Ernest Legouvé, qui, au milieu de ce désarroi, conserve intacts la physionomie et les traditions du bourgeois de Paris! — « A l'heure où la race des bourgeois de Paris va disparaître, nous dit Edmond Biré, il lui aura été donné de rencontrer un galant homme en qui revivent ses meilleures qualités et ses petits travers. Si M. Ernest Legouvé doit être le dernier de ses représentants, il laissera d'elle du moins à nos fils une aimable et souriante image. »

On ne saurait mieux dire; mais, j'y songe, peut-être les chemins de fer nous font-ils aller trop vite. Sont-ils seuls responsables de la décadence et de la fin du bourgeois de Paris? N'avait-il pas préludé par une tentative de suicide à cette mort par expropriation? Il réunit, on le sait, les traits les plus disparates. A la fois attique et béotien, spirituel et badaud, gobeur et gouailleur, sceptique et crédule, dupe de ce dont il devrait se méfier sauf à se méfier de ce qui mériterait sa confiance, il aime à donner des leçons au pouvoir, lui qui en a tant reçu qu'il devrait être dégoûté du plaisir d'en donner. Il est homme à laisser passer, le

fusil en bandoulière ou la crosse en l'air, une révolution sous le pseudonyme d'émeute, et, le lendemain, à dépenser, pour ramasser les morceaux éparpillés dans la rue par cette révolution, plus d'argent, d'efforts, de patience et de courage qu'il ne lui en aurait fallu pour l'empêcher de rien casser. Les événements s'étaient chargés de réaliser à miracle le gouvernement le mieux ajusté aux goûts, aux idées, aux préjugés, aux vertus, aux défauts, aux aptitudes et aux habitudes du bourgeois de Paris. Rien d'assez haut pour fatiguer ses regards, ni d'assez bas pour l'obliger de baisser les yeux; plus que le nécessaire pour délivrer son sommeil du cauchemar et des fantômes de l'ancien régime; assez d'égalité pour satisfaire sa vanité; assez de garanties pour assurer son repos et lui permettre de s'enrichir, de développer indéfiniment toutes les ressources du commerce et de l'industrie; une royauté faite à sa taille et à son image; un roi qui, quoique de bonne maison, le personnifiait en l'ennoblissant; sur les marches du trône, une famille royale telle qu'il n'en exista jamais; des princes si braves, si élégants et si charmants, qu'ils lui donnaient l'illusion d'une guerre sans péril, d'une gloire à peu de frais, d'une cour sans habits brodés, sans étiquette et sans apparat. Vous savez ce que le bourgeois de Paris a fait de tout cela; les chemins de fer ont fait le reste.

Les premières pages de ce chapitre sont charmantes. Elles rayonnent de cette honnête joie qui est ici-bas le privilège des hommes d'esprit, quand ils sont aussi hommes de bien : « M. Legouvé est de ceux qui n'ont

pas besoin de mettre à la loterie pour gagner le gros lot. Il n'est pas seulement le bourgeois de Paris, il est l'homme heureux. » L'inconvénient de ce titre enviable, c'est que l'on n'en est bien sûr que lorsqu'on le perd, quand la mort vient égaliser tous les bonheurs et toutes les adversités. N'importe ! comme le bonheur en ce monde ne va pas sans beaucoup de sagesse, nous ajouterons que M. Legouvé est un sage. Les bonnes fées qui ont souri à son berceau n'ont pas eu à rougir de leur spirituel filleul. Il s'est contenté d'avoir du talent sans prétendre au génie, qui souvent coûte cher à autrui et à lui-même. Fils d'académicien, il a profité de l'héritage paternel sans en abuser, sans qu'on puisse dire qu'il n'a eu que la peine de naître, puisqu'il a pris plaisir à travailler dès sa sortie du collège. Riche sans être millionnaire, il s'est arrangé pour que sa fortune vînt en aide à sa littérature au lieu de l'embarrasser. L'amitié de M. Goubaux et surtout de M. Scribe a favorisé ses débuts au théâtre, et il a prouvé qu'il pouvait s'en passer, puisque sa jolie comédie : *Par droit de conquête*, n'est pas inférieure aux *Doigts de fée* et à *Bataille de Dames*. Trouvant dans ses papiers de famille, — j'allais dire ses lettres de noblesse, — un poème presque légendaire sur le mérite des femmes, M. Ernest Legouvé se devait à lui-même de continuer l'hommage. Mais il a aimé les femmes comme il convient de les aimer, honnêtement, loyalement, leur prodiguant le conseil plutôt que la flatterie, s'inquiétant de leur éducation intellectuelle et de leur dignité morale plutôt que de leur beauté.

A sa place, bien des auteurs applaudis, bien posés et bien rentés, se seraient ennuyés d'habiter une vieille maison, rue Saint-Marc-Feydeau, 14, dans un quartier démodé, et auraient voulu faire bâtir, dans le voisinage de l'Arc de Triomphe, le petit hôtel dont nos artistes modernes font désormais le domicile obligatoire et fort peu gratuit de la célébrité et du succès. Mais cette vieille maison était la sienne. Chaque chambre, chaque meuble lui rappelait un souvenir de famille et d'enfance, et il a eu le bon esprit de la garder. Il a étudié par le menu les secrets de l'art dramatique, et, comme me le disait une aimable sociétaire du Théâtre-Français, nul ne sait mieux que lui comment il faut faire un chef-d'œuvre. Tout lui a réussi, même les contrariétés inséparables de la vie littéraire. Quand la pauvre Rachel, toujours effrayée d'un nouveau rôle, lui rendit le manuscrit de *Médée*, madame Ristori et l'Académie française se trouvèrent juste à point pour le dédommager. Il y arriva, à cette Académie dont les palmes vertes ressemblent aux raisins verts de la fable, ni trop tôt ni trop tard, de manière à en jouir longtemps et à y devenir une autorité. Il y eut bien, à cette époque, quelque rumeur dans le clan des courriéristes, des boulevardiers, des irréguliers de la littérature, parce que le nouvel élu avait battu d'une longueur l'auteur de *Lucrèce;* mais ces murmures s'apaisèrent vite; les mécontents savaient que, s'ils calomnaient sa plume, ils n'auraient pas aisément raison de son épée.

On a conté que Narvaez, à son lit de mort, répondit

à son confesseur qui lui demandait s'il pardonnait à ses ennemis : « Mes ennemis ! je n'en ai plus, je les ai tous tués ! » M. Legouvé a tué les siens d'une façon beaucoup moins tragique, en leur survivant. Il a donc eu des ennemis? Oui. Je me souviens d'une époque lointaine où son nom servait de cible à tous les bohèmes de lettres, à tous les génies sans ouvrage, à tous les débutants sans éditeur. Un d'entre eux l'ayant appelé devant moi l'ennemi commun, je lui répondis : « Quoique très distingué ! — Parce que distingué, » répliqua-t-il. Ces messieurs avaient tant mangé du Nisard et du Saint-Marc Girardin, qu'il n'en restait plus. Ils se jetèrent sur M. Legouvé, comme ils se jettent aujourd'hui sur quiconque se lave les mains avant d'écrire et refuse de déclarer que la littérature et la langue française n'existent que depuis *Nana*, *la Fille Élisa*, *l'Immortel*, *la Terre* et *le Journal* des Goncourt.

Je m'attarde, et je voudrais m'attarder encore avant d'arriver à l'unique chapitre où je me vois forcé d'être d'un autre avis que Biré. Entendons-nous bien, car le sujet est délicat : *incedo per ignes suppositos cineri doloso*. Tant que Paul Féval a vécu, tant que nous avons assisté à ce magnifique spectacle : un chrétien luttant contre le malheur, un malade surmontant ses souffrances pour affirmer dans des œuvres vibrantes une conversion qui n'était que le progrès du bien au mieux, d'une foi sincère, mais inactive, à la perfection et à l'exaltation catholique ; un père de famille ruiné par trop de confiance et conjurant sa

ruine par un redoublement de travail, j'aurais cru manquer à tous mes devoirs si j'avais essayé de fixer la vraie valeur littéraire de cet excellent homme, doué d'une belle âme, d'une imagination extraordinaire, infiniment supérieur à Ponson du Terrail et à Xavier de Montépin. Aujourd'hui, j'ai mes coudées franches, d'autant plus franches que j'ai fait, dans ces derniers temps, de singulières découvertes. Je dirais qu'Edmond Biré est, avant tout, catholique et Breton, si ces deux beaux titres n'avaient été malheureusement compromis aux dépens d'un général, que notre estime a suivi dans sa retraite. Catholique, il a été profondément ému, comme nous tous, par cette conversion éclatante qui nous a raconté ses étapes avec plus d'impétuosité que de mesure. Breton, il n'a pas craint de surfaire un de ses compatriotes les plus intéressants et les plus édifiants. Moi, qui n'ai pas l'honneur d'être Breton et qui suis catholique, mais non pas du tout à la façon de mystiques farceurs qui trouvent commode de pratiquer le superflu en négligeant le nécessaire, je vais droit à mon cher Edmond Biré, et, quoiqu'il m'en coûte, je lui dis : « Prenez garde, mon cher ami ! Il est permis d'être partial dans l'intérêt des braves gens et de la bonne cause, mais pas à ce point-là. Lorsque, rayant d'un trait de plume George Sand, Mérimée, Jules Sandeau, Alexandre Dumas, Eugène Sue, Frédéric Soulié, Charles de Bernard, Octave Feuillet, Gustave Flaubert, vous terminez ainsi votre étude : « L'auteur de *la Comédie humaine* (vous y » tenez, soit!) n'en reste pas moins le plus grand

» romancier du siècle; et il m'étonnerait fort si, *tout* » *de suite après lui,* au second rang, la postérité ne » plaçait pas Paul Féval... » Je me demande avec stupeur quel philtre armoricain vous a tout à coup fait perdre votre goût si fin, votre remarquable esprit critique. Quand vous dites : « Les lettres de Paul Fé» val, rapides, courtes, comme de quelqu'un qui n'a » pas le temps, n'en sont pas moins pétillantes d'es» prit, pleines des imaginations les plus gaies, des » néologismes les plus amusants. » — Je réponds : Halte-là ! Je n'ai reçu, dans ma vie, qu'une lettre de Paul Féval; voici à quelle occasion : J'avais rendu compte de son livre sur les *Jésuites*, très agréable au bon Dieu, mais écrit à la diable; pour que mon article n'eût pas l'air d'une réclame en douze colonnes, j'avais signalé une malheureuse phrase, interminable, inextricable, enchevêtrée, embroussaillée. Fort susceptible malgré sa sainteté, et très friand d'éloges, Féval m'écrivit à ce sujet. Je reçus sa lettre à la campagne. J'avais chez moi, ce jour-là, quelques amis vauclusiens, sans prétention au bel esprit. Ils ne revenaient pas de leur surprise. La lettre était du même style que la phrase, avec des recherches inouïes de badinage et l'allure *pincée* d'un homme vexé qui ressent une égratignure et qui ne veut pas en convenir : c'était lamentable.

Mais qu'ai-je besoin d'évoquer un souvenir personnel? On a publié récemment des lettres de Paul Féval à un outrancier catholique qui s'intitule *entrepreneur de démolitions,* et dont les états de service démolis-

seur se réduisent jusqu'ici à un *éreintement* du P. Didon, accablé d'injures qui paraîtraient excessives à l'égard de l'abbé Châtel, de Lamennais après sa révolte ou du père Hyacinthe après sa chute. Voici, au hasard, quelques extraits de ces épîtres familières et *plaisantines* :

« *Léon Bloa, ma chatte, Bloa Léon, faux fantassin, pélerin attelé de locomotives*, je vous remercie d'avoir prié pour pauvre *moa*... Oui, *calligraphe et miniaturesque, tigre pieux*, j'ai pensé à vous beaucoup... A cette époque, vous étiez un Anglais et vous vous appeliez *Blow*, qui veut dire soupir, atout, vent coulis, chiquenaude et même tempête... Vous, vous êtes *Léon Vallès*, un POU (!) de génie. Je ne vous donnerais pas pour *trente sous* et Landry est ton prophète... *Estupide Bloy*, j'ai reçu vos *borborygmes* hier soir... Je vous ai appelé tigre par charité, *bon petit chacal!* Ne dédaignez pas les *bossus* qui *pigeonnent* quand ils n'ont pas les moyens de *rossignoler... Énorme Bloy, funeste Bloy, ô pieux, mais fauve!...* » A quoi bon continuer ? Toutes ces lettres sont dans cette gamme. Dussé-je être accusé de pruderie janséniste, je ne puis me défendre d'une sensation douloureuse quand je lis ces billevesées d'un homme qui se bat les flancs pour être drôle, mêlées à toutes les expansions de la dévotion la plus fervente et la plus excessive ; la communion fréquente, la messe d'actions de grâces, l'adoration perpétuelle, le Sacré-Cœur, les œuvres de la bienheureuse Angèle de Foligno et de Rusbrock l'Admirable, sur la même page, — que dis-je ! — dans la

même phrase que ces grosses gaietés de séminaire bas-breton. Ces lettres ne sont pas seulement enfantines, d'autant plus attristantes qu'elles veulent être plus gaies. Elles sont traîtresses; elles nous montrent — ce que, pour ma part, j'avais toujours ignoré, — dans quel monde, dans quel milieu vivait, pendant ses dernières années, ce pauvre saint homme, aussi déséquilibré dans sa conversion qu'il l'avait été dans ses romans. Ah ! il ne s'agit plus ici de distinguer les deux grandes fractions du parti catholique. C'est un troisième parti, une petite Église, une secte, qui nous rend témoins des alliances les plus étranges. *L'Apocalypse* y fait bon ménage avec *les Bijoux indiscrets*; *le Combat spirituel* y fraternise avec *la Vieille Maîtresse*. Joseph de Maistre écrit dans le *Gil Blas*. L'eau bénite y exhale une odeur de musc. Pathmos avoisine Paphos dans la théologie non moins que dans le dictionnaire. On part, tous les matins, pour le Carmel, et on arrive, tous les soirs, place Bréda. Marie Alacoque sourit à la comtesse de Merteuil. La fumée des encensoirs se confond avec la fumée des pipes ; les chopes du café Tabourey servent de burettes; l'archange saint Michel a le pied fourchu de Méphistophélès, et le chrétien naïf ne sait pas s'il doit dire à ce *Cénacle* d'un nouveau genre : *Pax tecum!* ou *Vade retro!* Il est bien entendu que, pour les Pères de cette Église, Montalembert, Lacordaire, Mgr Dupanloup, Cochin, Perreyve, sont des hérétiques que l'on aurait brûlés dans le bon temps ; l'auteur des *Diaboliques* se serait volontiers chargé de cette pieuse mission.

Je voudrais ne nommer personne ; mais, en vérité, à moins que le pape, qui seul est infaillible, ne déclare que l'on est un grand catholique, lorsque, depuis près d'un demi-siècle, on alterne entre le roman obscène et le manifeste absolutiste, et que, finalement, on a élu domicile dans le journal pornographique de MM. Catulle Mendès, Émile Zola et Armand Silvestre ; qu'on est un grand écrivain, quand on a le monopole d'un style rocailleux, prétentieux, raboteux, rugueux, hérissé de *qui*, de *que*, d'incidences, de parenthèses, comparable à un sac de noix roulant sur un lit de gravier ; qu'on est un écrivain de bonne compagnie, lorsque, dans un seul feuilleton, on répète dix-huit fois le mot dont abusa Paul de Kock et qui coûta cher à Molière ; qu'on mérite d'être pris au sérieux, lorsque, à soixante-quinze ans, sanglé, maquillé, teint sur toutes les coutures et sur toutes les rides, on arpente les rues de Paris, avec une limousine drapée sur l'épaule, une redingote plissée à la taille, des manchettes brodées et des boutons de chemises larges comme un écu de cinq francs, je persisterai dans mon impénitence finale. Voilà pourtant l'oracle, l'objet des mystiques enthousiasmes de ce brave Paul Féval ! Il lui prodigue, à chaque instant, des épithètes à grands ramages, dont se seraient contentés Dante, Bossuet, Chateaubriand et Victor Hugo. Après avoir parlé des petites gens qui ont dit du bien de ses livres, il tombe en extase et s'écrie : « Ce fut bien *autre chose* quand d'Aur... parla. LUI (remarquez ce LUI majuscule), LUI est éloquent et *grand*. » Comme qui dirait le rugisse-

ment du lion, qui fait taire le menu fretin des hôtes du désert ! Et notez que, à l'autre extrémité, le même grand homme était porté aux nues, dans le *Figaro*, par l'auteur d'un roman que le marquis de Sade aurait signé. Encore une fois quel monde ! quel salmis ! quel entourage ! quels Arlequins !

Il paraît, d'après cette grotesque correspondance, qu'un de mes amis les plus intimes l'échappa belle, que les mameluks de Féval, dans leur zèle catholique, apostolique et romain, songeaient à lui faire un mauvais parti ; que l'excellent Paul Féval, trop charitable pour vouloir la mort du pécheur, s'égosillait à leur crier : « Il a du talent, *quoi que vous en disiez* TOUS » (ce TOUS est charmant), et qu'il eut toutes les peines du monde à obtenir ma grâce, à les empêcher de me *juguler*. Ce que c'est que de nous ! Eh bien, je suis presque fâché qu'il y ait réussi. Jamais je n'ai été moins modeste qu'en avouant qu'il ne m'aurait pas déplu d'être *jugulé*, concurremment avec le P. Didon, par le sieur Bloy, ou *Bloa, ma chatte, faux fantassin, pèlerin attelé de locomotives, calligraphe et miniaturesque, tigre pieux, petit chacal*, et entrepreneur de démolitions.

Sérieusement, et pour revenir à la littérature, jamais Paul Féval ne fut accepté que comme le cinquième des grands fournisseurs du roman de longue haleine ; assez loin du quatrième, Frédéric Soulié. Dans toutes les zones littéraires, depuis l'Académie jusqu'aux salons, depuis les cafés jusqu'aux boulevards, depuis le groupe illustre des Guizot, des Cou-

sin, des Villemain, des Tocqueville, des Rémusat, jusqu'à la bande joyeuse des Henri Mürger, des Monselet, des Albert Wolff, des Villemot, jamais il ne fut compté que comme un écrivain d'un rang inférieur, de seconde classe. Le duc Victor de Broglie, lors de son ambassade à Londres, fut stupéfait, quand un homme d'État anglais lui demanda ce qu'il pensait de Paul de Kock ; il n'aurait pas été moins surpris, s'il lui avait fallu dire son opinion sur Paul Féval. Quant à son théâtre... mieux vaut ne pas en parler. A part *le Bossu*, dont la paternité resta problématique, et qui n'est, en somme, qu'un gros mélodrame, Paul Féval n'eut que des chutes, dont quelques-unes furent ridicules et qui, à la fin, le faisaient consigner à la porte des directeurs. J'étais à la première de *Frère Tranquille*, à côté de M. Lubis, le spirituel rédacteur de l'*Union*. La pièce tomba à plat. Lubis me disait : « Cela ne vaut pas même Pixérécourt. »

Je ne dirai rien des ouvrages que Paul Féval écrivit après sa conversion. Je ne veux pas me déjuger. Seulement, il m'est bien permis de citer l'opinion de notre cher et grand évêque d'Orléans. A Hyères, en mai 1878, il me dit : « Ce n'est ni de la religion ni de la littérature. » Et il ne s'agissait encore que de la première *Étape!* Qu'aurait-il dit de la troisième, de ce volume insensé qui nous montre un beau et pieux jeune homme, au moment d'épouser une jeune fille digne de lui, qu'il aime et qui partage son amour, rompant brusquement son mariage pour obtenir que son frère, un assez mauvais drôle, fasse une bonne pre-

mière communion? Ainsi, tandis que l'entourage professait la religion intolérante et pratiquait la religion accommodante, Féval, dans son ardeur de converti, rendait la religion inaccessible.

Que je suis heureux, en finissant, de me retrouver, avec Edmond Biré, dans les bureaux du *Correspondant*, sa vraie patrie! Quand je dis bureaux, je me trompe; je devrais dire berceau. En nous parlant de Lamartine et de ses sympathies pour le premier groupe du *Correspondant*, Biré remonte à ses origines, à ses débuts, au temps où il paraissait une ou deux fois par semaine, en cahiers de huit pages, comme le *Globe*, son rival et le plus sérieux de ses adversaires. On éprouve une sensation d'apaisement et de bien-être, en se retrouvant dans cette honnête compagnie, dans le voisinage de ces noms admirés et aimés, sous le drapeau de cette troupe d'élite, où les vétérans sortaient à peine de l'École de droit, où les conscrits sortaient du collège. 1829! Montalembert, Cazalès, Champagny, Carné, Marmier, La Gournerie, d'Ortigue, Berlioz, Jouenne d'Esgrigny! Quels souvenirs! Quel charme, mais aussi quelle tristesse pour les rares survivants! Que de rêves évanouis, d'illusions perdues, d'espérances déçues! Du moins, ces ouvriers de la première heure purent se rendre cette justice, que, si la France avait pensé comme eux, elle aurait échappé aux calamités effroyables qui ne sont pas finies et dont chacune est doublée d'une honte. Leur tâche était noble et belle : servir de trait d'union entre le passé et le présent; réconcilier l'esprit

moderne avec la foi de nos pères, les jeunes générations avec l'antique royauté qu'elles soupçonnaient d'arrière-pensées pour s'autoriser à nier ses bienfaits, avec la religion qu'elles calomniaient parce qu'elles ne la connaissaient pas! Ces écrivains, ces orateurs, ces hommes de bien et de talent, ont presque tous disparu. Mais leurs leçons et leurs exemples n'ont pas été stériles; leur œuvre vit encore, malgré les disgrâces de la cause qu'ils défendaient avec tant de dévouement et de courage. Leur héritage est échu en de dignes mains; ceci me ramène à Edmond Biré. Je lis dans le *Cours de littérature* de La Harpe, à propos du récit de Théramène : « Racine n'a commis qu'une faute, et de cette faute, il a fait un chef-d'œuvre. » Je dirai volontiers en fermant le livre de Biré, ces *Portraits littéraires* si exacts, si ingénieux, si consciencieux et si vrais : « Edmond Biré ne s'est trompé qu'une fois, et, s'il s'est trompé, c'est que l'énergie de ses convictions, la constance de ses amitiés, la vigueur de son patriotisme breton, ont un moment altéré la sûreté de son jugement et de son goût. *Felix culpa!* »

FIN

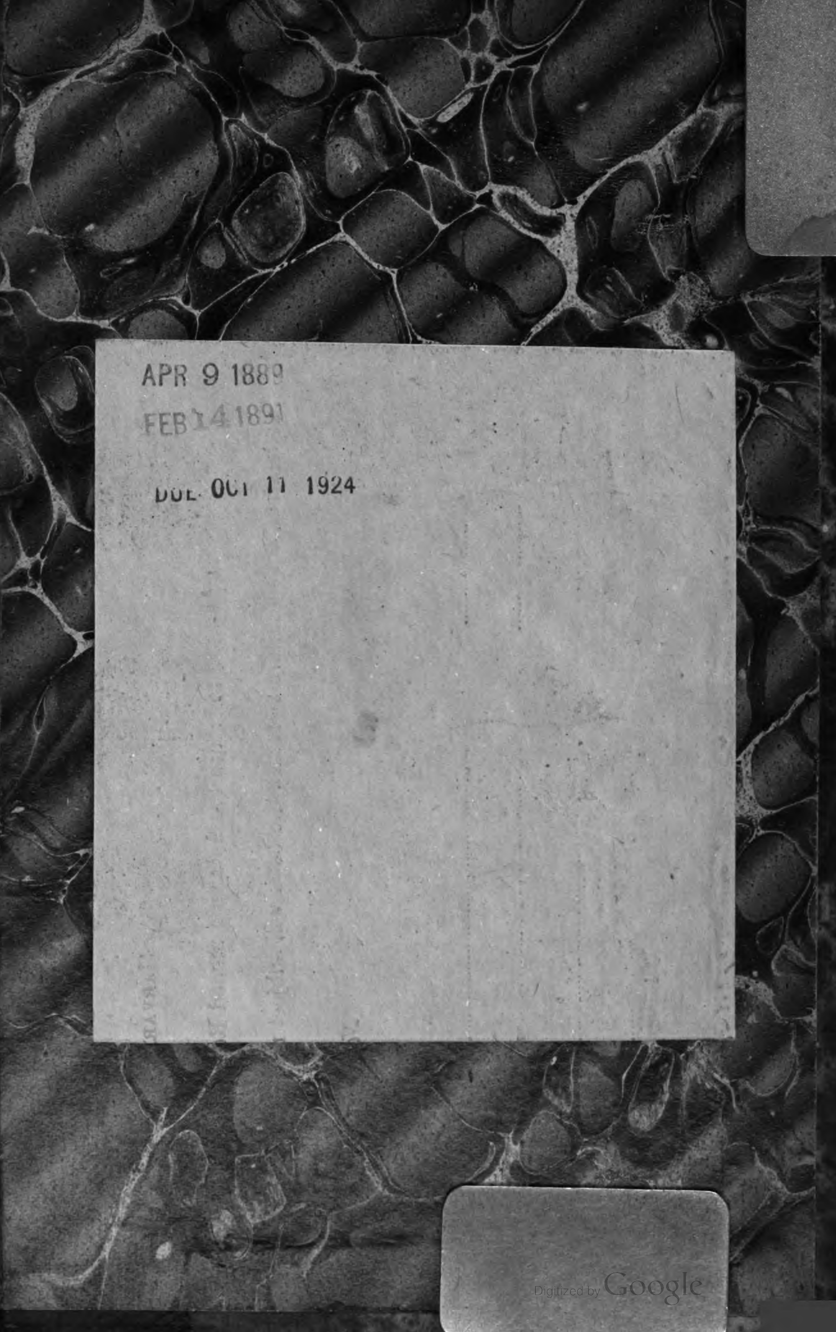
TABLE

		Pages
I.	Marie-Thérèse impératrice	1
II.	Le Roman contemporain : l'*Immortel*	17
III.	Histoire d'une grande dame au XVIII[e] siècle	35
IV.	Madame de Custine	49
V.	La duchesse de Berry et la cour de Louis XVIII	65
VI.	La duchesse de Berry et la cour de Charles X	81
VII.	Les grands écrivains français	97
VIII.	Lettres de W.-A. Mozart	113
IX.	Émile Montégut	129
X.	Lettres choisies de Monseigneur Dupanloup, évêque d'Orléans	145
XI.	Correspondance de Louis Veuillot	163
XII.	Histoire de la légende de Faust	181
XIII.	Le Roman contemporain : Paul Bourget	197

XIV. La Vertu en France........................ 211
XV. Notes inédites sur M. Thiers................. 227
XVI. Marie Jenna............................ 243
XVII. Le marquis de Grignan, petit-fils de madame de Sévigné................................ 259
XVIII. La Musique et le document humain, suivi d'une étude sur Rossini et Verdi........... 275
XIX. Théophile Gautier.......................... 291
XX. Le duc d'Enghien (1772-1804).............. 307
XXI. Hommes et Choses.......................... 323
XXII. Edmond Biré. — Portraits littéraires........ 337

PARIS. — IMPRIMERIE P. MOUILLOT, 13, QUAI VOLTAIRE. — 89584




APR 9 1889
FEB 14 1891
DUE OCT 11 1924
Digitized by Google

